This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA

FRANCE CONTEMPORAINE

OU

ES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES

ÉTUDES DE MOEURS ET DE LITTÉRATURE

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

PAR

J. BAUMGARTEN

CASSEL

THÉODORE KAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1878

SCI A75

LIBRAIRIE EUROP. **C. MUQUARDT,** ÉDITEUR

MERZBACH ET FALK, SUCCs

LIBRAIRIE DE LA COUR & DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE

BRUXELLES, 45 rue de la Régence.

THÉODORE KAY

LIBRAIRE DE LA COUR. CASSEL.

Le Parnasse allemand du XIXme siècle, que M. le professeur J. Baumgarten a composé pour les étrangers qui désirent connaître la littérature allemande contemporaine, est un livre absolument neuf par le plan, par l'exécution, et qui est destiné à prendre place dans les bibliothèques scolaires aussi bien que dans celles des gens du monde.

Les anthologies allemandes publiées jusqu'ici en France, en Belgique et en Italie ne faisant connaître aux lecteurs étrangers que les poëtes de l'âge classique, l'auteur de l'intéressant ouvrage que nous présentons au public a comblé une lacune importante en réunissant pour la première fois, dans un volume de peu d'étendue, tout ce que la poésie allemande de notre siècle a produit de plus gracieux et de plus remarquable.

»Nous avons voulu, dit l'auteur dans sa préface, que notre ouvrage, fruit de longues études et de plusieurs années de travail, formât le complément indispensable de toute histoire de la littérature allemande, qu'il fût à la fois un livre d'agrément, aussi piquant qu'instructif, et un livre de lecture et de traduction, propre à seconder l'étude sérieuse de l'allemand.«

Le travail d'annotations personnelles de l'auteur est fort considérable. Voulant mettre la lecture de nos poëtes à la portée des étrangers les moins familiers avec les difficultés du langage poétique, il a donné l'explication d'une infinité de termes et de néologismes, qui se trouvent dans les 370 poésies que renferme l'ouvrage, et que l'on chercherait vainement dans les dictionnaires les plus répandus.

Un autre mérite du **Parnasse**, qui ne sera pas moins apprécié, c'est que l'auteur à placé à la fin du volume des notices biographiques fort succinctes, renfermant en outre les renseignements bibliographiques les plus nouveaux et les plus indispensables.

Quant au choix des auteurs et des poésies que contient l'ouvrage, nous nous permettons de citer la préface:

»**N'ayant pas eu l'intention de publier une oeuvre de propagande politique ou réligieuse,** nous avons écarté, par un triage scrupuleux, tous les morceaux, qui auraient pu froisser les convictions de nos lecteurs. Notre choix, sans en exclure les autres genres, s'est porté de préférence sur les chants, les lieders, les ballades et les traditions populaires, c'est-à-dire sur tout ce que la poésie allemande offre de plus original et de plus caractéristique.«

On voit que l'auteur n'a rien négligé pour rendre cet ouvrage, qui contient la fleur de la poésie allemande, aussi utile et intéressant que possible.

Dans toute l'Europe la connaisance de la littérature allemande est regardée comme un des principaux éléments de toute éducation complète; nous espérons donc que le public étranger accueillera avec faveur un livre destiné à rendre l'étude de l'allemand aussi facile qu'attrayante.

LE PARNASSE ALLEMAND

DU XIXE SIÈCLE

OU

ŒUVRES CHOISIES DES POËTES LES PLUS DISTINGUÉS DE L'ALLEMAGNE

AVEC UN COMMENTAIRE PERPÉTUEL EN FRANÇAIS
CONTENANT L'EXPLICATION DE TOUS LES TERMES POÉTIQUES ET DE TOUS LES PASSAGES DIFFICILES

PAR

J. BAUMGARTEN,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, PROFESSEUR AU GYMNASE ROYAL DE COBLENTZ.

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES.

I.

GOETHE ET SCHILLER.

Goethe. *Notice biographique.* Le roi des aulnes. Le pécheur. Le roi de Thulé. Salut d'un esprit. Mignon. Le ménestrel. L'églantine. Chant des esprits planant au-dessus des eaux. Les bornes de l'humanité. Le divin. L'élève du sorcier. Élégie romaine. Sonnets : 1. Grande surprise. 2. Les sceptiques. La danse des morts. Poésies. Schiller. Faust : 1. Monologue. Faust et l'esprit. 2. Marguerite à la cathédrale.

Schiller. *Notice biographique.* Les adieux d'Hector. La grandeur de l'univers. Scène du Tartare. Les poëtes de l'antiquité. Le jeune homme au bord du ruisseau. L'anneau de Polycrate. Le plongeur. La caution. Dithyrambe. Le combat avec le dragon. Le gant. La statue voilée de Saïs. Le partage de la terre. La muse allemande. Le chercheur. L'espérance. Le chant de la cloche.

II.

L'ÉCOLE ROMANTIQUE.

Aug. Guill. de Schlégel. *Notice.* Arion. Les funérailles du brahmane.

Frédéric de Schlégel. *Notice.* Le château englouti par les flots.

Tieck. *Notice.* La poésie romantique. Le féroce chasseur. La jeunesse de Siegfried. Les Tyroliens.

Achim d'Arnim. *Notice.* L'empereur exilé. Présence de Dieu.

Frédéric de la Motte-Fouqué. *Notice.* Le chevalier malade. La mère. Le festin des vainqueurs.

Chamisso. *Notice.* Le soleil le révèlera. Le château de Boncourt. La fiancée du lion. Chantons gaîment. Le fils de la veuve. Le barbier comme il faut. Mattéo Falcone, le Corse.

Hœlderlin. *Notice.* Hymne du soir. La mort pour la patrie. L'esprit du temps. A nos poëtes.

Guillaume Müller. *Notice.* Chants grecs : 1. La mort de Byron. 2. Le Fanariote. 3. La femme du Maniate. 4. Alexandre Ypsilanti à Munkacs. Vineta. Arrivée du printemps.

Platen. *Notice.* Lumière. Le pèlerin de Saint-Just. Zobir. Le tombeau dans le Busento. Harmosan. A Gœthe. Épitaphe.

etc. etc.

III.

LA JEUNE ALLEMAGNE.

Heine. *Notice.* Paix. Le lotos. Le pays enchanté. Le pélerinage à Kevlaar. Les deux grenadiers. Le pin. Loreley. Vision en mer. Belsatzar. Pensées de nuit. A ma mère. Tu es une fleur. Adieu. Les ondins. Le rêve. Pourquoi donc les roses sont-elles si pâles ! Asile. La larme.

Herwegh. *Notice.* Le poëte. Chanson des cavaliers. Strophes.

Freiligrath. *Notice.* Les sujets de mes poésies. Ammonium. Les émigrants. Les garçons menuisiers. Le sapin. Le réveilleur du désert. Le prince Eugène. La cavalcade du lion. Chant de Memnon. Si j'étais né dans la banlieue de la Mecque. La vengeance des fleurs. Le prince nègre. Le fourbisseur de Damas. La vision du voyageur.

etc. etc.

IV.

RÜCKERT ET L'ÉCOLE ORIENTALE.

Rückert. *Notice.* Gazèle. Conduite. Contes orientaux : 1. Le miracle. 2. Abubekr et Omar. 3. Amru Ben Madikarb. 4. Récompense. La poésie orientale. Sentences du brahmane. La levée en masse. Devant les portes. A la nature, notre mère. Le reflet de la rose. Les géants et les nains. Sonnets cuirassés. Les trois compagnons. Le combat du serpent devin avec le tigre. Frédéric Barberousse. Guerre universelle. Larme céleste.

Alexandre comte de Wurtemberg. *Notice.* Le vieux soldat. Chants de l'ouragan : 1. Sahara. 2. Sirokko. Le sultan Alp Arslan.

Bodenstedt. *Notice.* Le soleil rayonne. Sentences. Exhortation du printemps. Sadi et le shah.

etc. etc.

V.

L'ÉCOLE SOUABE ET LES POËTES RHÉNANS.

Uhland. *Notice.* L'art libre. Le comte Éberhard. Épopée romantique : 1. La surprise à Wildbad. 2. Les trois roitelets à Heimsen. 3. La bataille de Reutlingen. 4. La bataille de Döffingen. Le chevalier noir. La malédiction du chanteur. La vengeance. La fille de l'hôtesse. Le roi aveugle. Taillefer. Harald. La chanson du jeune montagnard. Le cerf blanc. Conte souabe. Le château au bord de la mer. La fortune d'Edenhall. Les trois chansons. Le tournoi lugubre. Le jeune Siegfried. Hymne du dimanche d'un berger. Chansons de voyage : 1. Chanson du matin. 2. Entrée dans l'auberge. La foi que donne le printemps.

Kerner. *Notice.* Le cheval fidèle. Deux cercueils. Le meunier mort. Le comte Asper. L'ondin. Le prince le plus riche. L'école souabe.

Schwab. *Notice.* La mort de Charles-le-Téméraire. Le cavalier au bord du lac de Constance. La maison du pêcheur.

Simrock. *Notice.* Le forgeron de Solingen. La mort de Drusus. Gardez-vous du Rhin. Le trésor caché sous l'eau.

etc. etc.

VI.

LES POËTES AUTRICHIENS.

Zedlitz. *Notice.* Le guerrier mourant. Le vaisseau-fantôme. La femme du brigand. La revue nocturne.

Lenau. *Notice.* Les trois zingaris. Le cabaret de la bruyère. Le vieillard. Le crucifix. Tradition hongroise. A un enfant. Les trois Indiens. L'enrôlement. Prière.

Grün. *Notice.* Notre époque. Deux voyageurs. Sur la grève. Une larme d'homme. Feuilles d'amour. Le brigand captif. Le rocher de St. Martin. L'anneau. Charles-le-Téméraire. Le déserteur. Le dernier poëte. Poésie de la vapeur.

Beck. *Notice.* La poésie. Schiller et Gœthe. Le roi des esprits.

Meissner. *Notice.* Soirée au bord de la mer. Un génie poëtique. Venise. L'amour. La forge. Une mère.

etc. etc.

VII.

LES POËTES ANACRÉONTIQUES.

Gaudy. *Notice.* Le compagnon ouvrier. Rêves. Départ. Le vieux hussard. Le mois de mai à Berlin. Pélusium. Les tombes. La mendiante du Pont-Neuf.

Geibel. *Notice.* L'enfant mourant. Vision dans une forêt. Une tradition des bords du Rhin. Royauté du poëte. En avant.

Droste-Huelshoff. *Notice.* La jeune mère. Le comte de la Vallée.

etc. etc.

VIII.

LES DERNIERS POËTES ÉPIQUES.

Bœttger. *Notice.* La fuite de Macabo. Conseil.

Bechstein. *Notice.* Chant des anges de la mort. Ruine. Le marquis Louis et le lion.

Scherenberg. *Notice.* Une buvette au bivouac. Marche de Blucher sur Waterloo. Waterloo.

Hesekiel. *Notice.* C'est ainsi qu'une jeune fille.

Fontane. *Notice.* Les Hamiltons. Le château d'Eger.

Hebbel. *Notice.* L'enfant de la bruyère. L'enfant qui dort.

Heyse. *Notice.* La fille de la fée. Wanda. Chant de Sorrent.

Gottschall. *Notice.* Les Tartares. Le combat au milieu de la tempête. Aux enfants.

Herz. *Notice.* La surprise. Les fosses couvertes de fleurs.

Lingg. *Notice.* La femme du marin. Matinée dans les montagnes. Mycérin. Valens et Fridiger. La grenadille. Appel.

Scheffel. *Notice.* Le trompette de Sækkingen (Extrait). L'ichthyosaure. Orientale première. Vieille ballade assyrienne.

Hammerling. *Notice.* Les oiseaux. Néron au sanctuaire d'Isis.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

Imprimerie de Breitkopf et Härtel à Leipsic.

LA FRANCE CONTEMPORAINE.

Du même auteur:

Glossaire des idiomes populaires du Nord et du Centre de la France. Tome I. (Essai sur les patois français.) Paris, A. Franck; Coblentz 1870, Hergt. 3 fr. 50.

La France comique et populaire. Choix d'études de moeurs parisiennes et provinciales, scènes comiques, charges d'ateliers, récits drôlatiques, etc. Avec un glossaire des néologismes et des argots parisiens. Seconde édition. Stuttgart 1874, Paul Neff. 3 fr. 50.

Les Mystères comiques de la province. Études de moeurs et curiosités ethnographiques.

(Monographie de la petite ville. — Revue comique de bévues provinciales. — Le monde dévot. — Scènes de moeurs picardes, normandes bretonnes, poitevines, provençales, bourguignonnes, etc. — Chroniques rurales et récits drôlatiques.)

Seconde édition, considérablement augmentée. Leipzig 1878, C. A. Koch. 3 fr.

Le Parnasse allemand du XIXe siècle ou Oeuvres choisies des poètes les plus distingués de l'Allemagne, avec un commentaire perpétuel en français contenant l'explication de tous les termes poétiques et de tous les passages difficiles.

(Goethe et Schiller. — L'école romantique. — La jeune Allemagne. — Rückert et l'école orientale. — L'école souabe et les poètes rhénans. — Les poètes autrichiens. — Les poètes anacréontiques. — Les derniers poètes épiques.)

Cassel 1878, Théodore Kay. 6 fr.

Robin Jouet's abenteuerliche Fahrten und Erlebnisse in den Urwäldern von Guyana und Brasilien. In deutscher Umarbeitung nach Emile Carrey, ethnographisch ergänzt und illustrirt nach Bouyer, Agassiz, Brett, Jusselain u. a. Quellen. Mit 24 Illustrationen von Girardet. Stuttgart 1877, Rieger. 8 fr. 50.

LA

FRANCE CONTEMPORAINE

OU

LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES

ÉTUDES DE MOEURS ET DE LITTÉRATURE

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

PAR

J. BAUMGARTEN

Caractère, qualités et travers des Français. — Types parisiens : le bohémien littéraire, l'absintheur, le cocodès, etc. — Les existences problématiques. — La langue verte. — Le théâtre populaire. — Les industries inconnues : le marchand de feu, le bricoleur, le professeur d'oiseaux, etc., etc. — Diminution de la population. Les faiseuses d'ange. Le journalisme catholique. — L'éducation cléricale. — Types cléricaux. — L'illuminisme et le spiritisme au XIXe siècle. — La sorcellerie du magnétisme à Paris. — Le spiritisme en France. — Un dieu au sixième étage. — La décomposition sociale par la littérature. — Le roman du réalisme et la corruption poétique. — La mascarade sanglante de 1871. — La femme émancipée. — Le cosmopolitisme révolutionnaire, etc.

CASSEL

THÉODORE KAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1878

PRÉFACE.

Le titre de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui en indique suffisamment le but et la portée. En faisant peindre les Français par eux-mêmes, nous avons voulu éviter le reproche de malveillance et d'ignorance que nos voisins ont l'habitude de faire aux étrangers qui s'avisent d'écrire avec franchise sur leur pays.

Notre livre n'est point une oeuvre de dénigrement et d'injustice telle que ces voyages d'exploration patriotique que, dernièrement, certains germanophages de profession ont publiés sur l'Allemagne. Ayant, depuis trente ans, fait de la France un consciencieux objet d'études, nous croyons en avoir une connaissance assez intime pour être à l'abri des préjugés chauvins et des infatuations nationales qui auraient pu nous rendre injuste et nous engager à composer un recueil de tableaux de moeurs et d'études littéraires ressemblant aux *Odeurs de Paris* de M. Veuillot et pouvant servir d'arsenal aux gallophages de tous les pays. Un tel travail eût été fort facile si, pour ramasser à la hâte de pitoyables médisances, nous avions voulu descendre

dans les bas-fonds où croupissent les ennemis jurés de toutes les nationalités.

La haine fausse étrangement le jugement. On peut sourire de pitié en voyant que M. JACOLLIOT continue à traiter de »brute germanique« les compatriotes de GOETHE et de HUMBOLDT; mais que dire si des hommes d'un mérite incontestable comme M. M. LAPRADE (*Pernette*, 5e édit.) et PONTMARTIN (*Nouv. Samedis* VIII, 125), après avoir longuement disserté sur la fausseté du coeur humain dans les drames de SCHILLER, arrivent à cette formidable conclusion: »Le coeur allemand n'est pas dans la poitrine, il est dans la tête... Un cerveau très-puissant, un abdomen plus puissant encore, voilà l'homme germanique. Le sentiment n'est chez lui, poète, artiste ou prince, que le lien par où communiquent l'abdomen et le cerveau«. — Cette découverte d'histoire naturelle diffère peu de celle qu'un de nos plus célèbres professeurs de gallophagie, M. LÉO, a faite il y a déjà 40 ans sur »l'instinct bestial« de la race celtique en général et de certain »peuple de singes« en particulier. Il serait bien à souhaiter que les deux peuples en terminassent avec toutes ces absurdités haineuses, avec toutes ces légendes malveillantes, si peu dignes d'une époque de lumières!

Heureusement qu'il y a en France et en Allemagne un assez grand nombre d'hommes éclairés et de véritables penseurs dont l'intelligence est assez haute pour ne pas croire au dogme stupide et fatal de la perpétuité des haines nationales.

Les intérêts auxquels est liée en Allemagne la cause nationale sont si élevés et si grands qu'ils ne peuvent exciter chez ceux qui les ont pris à coeur d'autre sentiment qu'une sincère et ardente sollicitude et qu'il

nous paraîtrait odieux et bas d'y chercher un prétexte à des taquineries mesquines et à des dénigrements systématiques.

Ceci dit, nous espérons que le lecteur ne se méprendra pas sur notre intention en trouvant dans notre livre toute une série d'études sur l'affaiblissement moral de la France. Il est vrai que le moment est fort mal choisi pour parler de déclin lorsqu'à aucune époque cette grande nation n'a montré plus de vitalité et de plus puissantes ressources matérielles, qui ne s'acquièrent que par des qualités sérieuses : par le travail, la sobriété et l'économie. Cependant à côté de ces qualités d'une partie des populations travailleuses, la démoralisation existe et va croissant. Le sentiment de ce déclin est profond, universel en France, mais les autres peuples européens commencent à l'éprouver à leur tour : *ils souffrent plus ou moins des mêmes plaies morales et sociales*. Cette triste vérité est reconnue maintenant par tous les esprits d'élite qui exercent une influence sur leurs contemporains. En signalant ces plaies, notre livre offre donc un incontestable intérêt d'actualité.

Si nous avons quelquefois laissé la plume des auteurs que nous citons courir alternativement d'une étude fort sérieuse à un sujet comique, nous pensons que cette manière est la plus simple pour ne fatiguer jamais l'attention du lecteur. D'ailleurs toutes ces scènes de moeurs comiques, tous ces types grotesques que renferme notre livre peuvent intéresser sous le rapport de l'ethnographie. Nous avons fait une étude spéciale du côté comique et de la satire des moeurs françaises dans deux livres qui peuvent servir de complément à la présente publication : *La France comique*

et populaire. 2e édition. Stuttgart 1874, Paul Neff. *Les Mystères comiques de la province.* 2e édition. Leipzig 1878, Koch. — Loin que la France ait le privilége de posséder le plus grand nombre de ces types ridicules, l'Allemagne en offre une bien plus ample moisson, parce que le moyen âge y a laissé des traces plus profondes, et nous dirons volontiers avec M. Caro (pag. 349): »Un railleur, s'il vous plaît, divine Providence! un railleur quel qu'il soit! Nous l'accepterons avec joie«.

Dans notre exploration de la France d'aujourd'hui nous ne pouvions manquer de rencontrer aussi (dès 1856) les faits et gestes des spirites, des magnétiseurs et des magiciens modernes. Nous nous sommes occupé de ce monde étrange, parce que, derrière les roueries des charlatans et les hallucinations des malades, il y a une science effrayante dont l'étude devrait être exclusivement réservée aux investigateurs scientifiques, mais dont le vulgaire ignorant et crédule a sans discernement attrapé quelques bribes pour s'en faire un joujou et un fétiche. L'extension prodigieuse que prend le spiritisme en France et en Belgique réclame énergiquement l'étude approfondie de tous ceux qui veillent aux intérêts moraux et religieux de leur pays, et pourtant, abstraction faite de quelques articles superficiels publiés dans les journaux et les revues, le public étranger est généralement dans le vague sur l'extrême importance d'un fait que nous voyons prendre tous les caractères d'un mouvement social et religieux. (Voy. page 292).

En 1854, quatorze mille citoyens, parmi lesquels figuraient les noms les plus respectés de la République addressèrent au Congrès des États-Unis une pétition

dans le but d'appeler son attention sur le spiritisme qui n'était alors qu'à son début en Amérique, mais dont ces hommes sensés avaient reconnu »l'importante action sur les intérêts du genre humain«. — »On ne peut raisonnablement nier«, disaient-ils dans ce mémoire, »que les phénomènes variés dont nous parlons soient destinés à produire des résultats importants et durables, *affectant d'une façon permanente la condition physique, le développement mental et le caractère moral d'une large fraction du peuple américain.* Il est patent que ces pouvoirs occultes influencent les principes essentiels de la santé et de la vie, de la pensée et de l'action; et par là ils peuvent être destinés à modifier les conditions de notre existence, la foi et la philosophie de notre époque, ainsi que le gouvernement du monde«. — Le lecteur comprendra maintenant pourquoi, préoccupé de nos intérêts nationaux et ne trouvant aucune étude, aucun essai sur le spiritisme en France, nous n'avons pas reculé devant la tâche difficile d'y mettre la main nous-même. Cependant, borné par l'espace, nous ne donnerons qu'un extrait de nos recherches.

Si nous avons fait peindre et analyser les côtés moral et social du catholicisme, nous prions le lecteur de ne pas oublier que nous ne prenons point sous notre responsabilité toutes les opinions des auteurs que nous avons cités. La position du catholicisme en France diffère essentiellement de celle qu'en Allemagne les lois, la fermeté des gouvernements et le patriotisme éclairé d'une écrasante majorité de citoyens ont définitivement faite à l'Église romaine. Nous n'avons plus à craindre en Allemagne que l'Église s'empare de l'instruction publique, que la multiplication des couvents

appauvrisse la nation, que les doctrines du Syllabus et de l'infaillibilité sapent l'indépendance nationale en détruisant toutes les libertés modernes. Aussi l'Allemagne libérale est-elle disposée à traiter les ultramontains avec beaucoup plus de bienveillance que ne le font les libéraux français dont nous avons enregistré les opinions, et qui nous montrent en perspective un cataclysme dont la Commune de 1871 n'a été que le prélude.

Dr. J. Baumgarten.

TABLE.

Page

Les Français d'aujourd'hui. — *Louis Figuier*. 1

La civilisation de la France vaut-elle mieux que celle de l'Angleterre? — *H. Taine*. 10

Les Qualités de la France. — *Comte A. de Gasparin*. . . . 15

L'Affaissement actuel. — *Comte A. de Gasparin*. 17

Les Français sous l'Empire. — *P. J. Proudhon*. 20

Pornocratie et luxure. — *P. J. Proudhon*. 22

La Bohème de Paris. — *Nestor Roqueplan*. 23

Le Cénacle. — *Alfred Delvau*. 31

Les Bohémiens littéraires. — *Décembre-Alonnier*. 33

L'Académie de la bohème ou la poésie de l'absinthe. — *P. J. Imbert*. 35

L'Absintheur. — *Privat d'Anglemont*. 43

L'Alcoolisme en France. — *Paul Cère*. 44

Extension et danger de l'alcoolisme. — L'absinthe. — Consommation des liquides alcooliques à Paris. — Les cafés et les cabarets. — L'abus des boissons alcooliques pendant les deux siéges 1870 et 1871. — L'alcoolisme dans les provinces.

La Vie des gandins. — *Ernest Feydeau*. 50

Le Cocodès. — *J. de Perez*. 51

La Modiste. — *Paul Courty*. 55

Ça dépend du maire de Saint-Denis. Croquis de moeurs industrielles. — *Felix Mornand*. 57

Les Troupiers. — *Adrien Huart*. 63

Leçons de grammaire. — Rapports saugrenus. — Les volontaires d'un an. — Le capitaine Bourru.

Les Médecins parisiens. — *Galoppe d'Onquaire*. 70

Les médecins nomades. — Le carabin. — Études au Quartier latin.

L'Envers d'une distribution de prix. — *Pierre Véron*. . . . 74

Recette pour faire un bachelier. — *G. Deslauriers*. 80

Page

L'Académie de l'avenir. — *Pierre Véron*. 84

L'Argot du Temple. — *Félix Mornand*. 85

La Langue Verte. — *Alfred Delvau*. 88

Les Existences problématiques. — *Galoppe d'Onquaire*. . . 92

Les Cafés chantants. — *Félix Mornand*. 96

Le Bal des Auvergnats. — *P. L. Imbert*. 104

Le Bureau de placement dramatique. — *Pierre Véron*. . . 106

Théâtre populaire. — *Nestor Roqueplan*. 114

La Nonne sanglante. Mélodrame en 4 entr'actes et 6 décors.

Théâtre de Bourg-en-Bresse. Scènes de moeurs provinciales. — *Bourget*. 117

L'affiche monstre. — Le café de la comédie. — Le café militaire. — Le foyer des artistes. — La représentation.

Le Bal Mabille. — *Félix Mornand*. 129

Grecs de Paris et maisons de jeu clandestines. — *Félix Mornand*. 135

Les Industries inconnues. — *Privat d'Anglemont*. 145

I. L'arlequin. — L'employé aux yeux de bouillon. — Les loueurs de viande.
II. Le marchand de feu. — Les bricoleurs. — L'ange gardien.
III. Le père putatif. — Le berger en chambre.
IV. Le professeur d'oiseaux. — Le pensionnat de serins. — La bouillie pour les chats. — Les ribouis et les dix-huit. — Le fabricant d'os de jambonneaux.

Les Chiffonniers. — *Privat d'Anglemont*. 168

Types. — L'aristocratie de la chiffe. — Probité des chiffonniers.

Les Oisifs et les Célibataires. — *Paul Cère* 174

Développement de l'oisiveté. — Dangers des oisifs pour la société. — Statistique des célibataires. — Leur infériorité sur les gens mariés au point de vue moral et sanitaire. — Les oisifs des tripots. — Produit des cagnottes. — Nombre des joueurs.

Diminution de la population de la France. — *Louis Figuier*. 178

Causes de cette diminution.

L'Industrie des nourrices et le Massacre des nourrissons. — *Brouardel* et *Paul Cère*. 182

Le Célibat ecclésiastique comme cause de dépopulation en France. — *Léon le Fort*. 186

L'Esprit monacal et la Dépopulation. — *Edgar Quinet*. . . 188

Ce que les Français libéraux pensent de la religion de leurs pères. — *E. About*. 190

Le Journalisme catholique et la Révolution accomplie dans le sein de l'Église ultramontaine. — *Ernest Renan*. . . 193

Page
La Journée d'un évêque. — *Pierre Véron*. 195
Le Carnaval et le Langage d'un monde antédiluvien. Monsieur Veuillot. — *Edmond Scherer*. 197
Le petit Marat évangélique et ses Moeurs littéraires — *E. About*. 202
Le Romantisme religieux. — *F. Laurent*. 203
Causes et effets de cette maladie de notre siècle.
L'Art ultramontain. — *Michaud*. 208
Les petits Livres. — *Michaud*. 211
Effets de l'éducation cléricale. Faiblesse et inconséquence des libéraux. — *F. Laurent*. 214
L'Enseignement laïque et l'Enseignement congréganiste en France. — *Paul Cère*. 218
Les Colléges ecclésiastiques. — *Legouvé*. 222
La Liberté de l'enseignement. — *Edgar Quinet*. 223
Les Dévotes et les Saintes de province. — *Galoppe d'Onquaire*. 226
Rapetissement de la religion. — Sottes pratiques. — Apparition de Saint-Jean. — Un forçat libéré évêque. — Le scepticisme religieux de la province.
La Société de Saint-Vincent de Paul et les petits frères. Le Cabaret ignorantin. — *Carmanne*. 234
Le Paysan catholique. — *Joseph Doucet*. 239
Types cléricaux. — *Joseph Doucet*. 242
1. Le vicaire du canton.
2. M. Tanaré, curé de Barbital.
Le Catholicisme et la France. — *Comte A. de Gasparin*. . . 252
Si en France une réforme politique peut tenir lieu d'une réforme religieuse. — *Edgar Quinet*. 257

L'Illuminisme et le Spiritisme au XIXme siècle. — *P. J. Proudhon*. 261
La Doctrine spirite. — *Allan Kardec*. 264
Séance de spiritisme dans la rue de Charenton. — *P. L. Imbert*. 267
La Magie dans l'armée française. — *Gougenot des Mousseaux*. 272
La Sorcellerie du magnétisme à Paris. — *Henri Delaage*. . 275
1. Les sorcières et les cartomanciennes modernes.
2. Roueries des charlatans du magnétisme.
La Somnambule des barrières. — *P. L. Imbert*. 282

Page

Le Spiritisme en France. — *Dr. J. Baumgarten*. 292

I. Extension du spiritisme. — Pourquoi la doctrine spirite se propage si rapidement en France. — Les magnétiseurs et les spirites. — Utopies des hiérophantes modernes. — Les romanciers propagateurs de la doctrine spirite.

II. Introduction du spiritisme en France. — La doctrine spirite. — Ses adversaires et ses partisans. — Côté moral et philosophique de cette doctrine. — Un discours spirite.

III. Dangers des pratiques spirites. — Études de M. Pélin. — Le spiritisme et la folie. — Victor Hennequin, secrétaire de l'âme de la terre. — L'infection magnétique ou magique. — Le spiritisme et la science moderne. — Caractère pathologique des manifestations.

Un Dieu au sixième étage. Exercice d'un culte agréable. — *Galoppe d'Onquaire*. 318

Le Mapah ou Dieu Ganneau. — Influence des maniaques sur les événements historiques. — *Éliphas Lévi*. 326

La Décomposition sociale par la littérature. — *A. de Pontmartin*. 331

Comment la littérature a préparé la défaite et la Commune. — La société et la littérature en 1849 et en 1869. Contrastes. — Causes de la corruption littéraire actuelle.

Le Roman du réalisme et la Corruption poétique. — *Émile Montégut*. 345

L'Idolâtrie de la révolution. — *Caro*. 351

La mascarade de la Commune de 1871, une parodie misérable de 1793.

Les Misérables de Victor Hugo, prologue de la Commune. — *A de Pontmartin*. 356

Balzac. Son influence posthume sur les folies actuelles. — *A. de Pontmartin*. 359

La Réhabilitation du bagne. — *H Lucas*. 365

La Philosophie de la femme mancipée. — *P. J. Proudhon*. 368

Le Cosmopolitisme révolutionnaire et ses doctrines en France. — *Émile Montégut*. 386

La Révolution est le contraire de l'idée de patrie.

FAUTES TYPOGRAPHIQUES.

Page 128, 9e ligne, lire: *crû*. — Page 316, 3e alinéa, 15e ligne, lire: *aient pris*.

LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI.

Grâce à la diversité des origines, et aux différentes races humaines qui se sont fondues dans son type, grâce peut-être aussi à l'extrême variété géologique du sol de la France, où l'on trouve comme une sorte d'échantillon de tous les terrains du globe, le Français n'a point de physionomie propre, au point de vue organique : ce qui n'empêche pas la nationalité française d'être parfaitement accusée.

Au point de vue physique, si l'on met à part certains extrêmes, on peut dire que le Français est caractérisé, non par les traits spéciaux, mais par la mobilité et l'expression de ces mêmes traits. Ni grand, ni petit, le corps a des proportions excellentes, et s'il n'est pas capable de développer une grande action musculaire, il est du moins en état de lutter avec avantage contre la fatigue et les longs exercices. Agile et nerveux, prompt à l'attaque comme à la riposte, plein de ressources dans la défense, souple et dispos, adroit au physique comme au moral, tel est le Français dont le type est reconnaissable dans notre classique troupier.

Au point de vue intellectuel, le Français se distingue par une promptitude et une activité de conception vraiment hors ligne. Il comprend vite et bien. Une nuance de sentiment vient s'ajouter à cette activité intellectuelle. A cet ensemble des qualités de l'esprit et du coeur, joignez une dose très-prononcée de raison, un jugement solide et une

véritable passion pour l'ordre et la méthode, et vous aurez le type français.

C'est par la réunion de toutes ces qualités que s'explique le respect de notre nation pour la science et les arts, l'ordre admirable qui règne dans ses musées, et le bon entretien de ses monuments historiques. Ainsi s'explique l'excellente organisation de son enseignement public, tant pour les sciences que pour les arts, sa philosophie tolérante et douce, qui cherche surtout les règles pratiques applicables à la conduite des hommes, son excellent arsenal judiciaire, et son admirable code civil, qui a servi de modèle à toutes les nations des deux mondes.

Cependant si le Français respecte la science, s'il aime les arts et s'intéresse aux productions de l'esprit, il faut reconnaître qu'il répugne à s'y mêler de sa personne. Il est heureux de profiter des applications pratiques de la science, et proclame avec reconnaissance les services qu'il en reçoit, mais il recule à l'idée d'étudier les sciences en elles-mêmes, et le titre de savant est chez lui le synonyme d'un être parfaitement ennuyeux. Les sciences qui ont jeté en France un très-vif éclat à la fin du siècle dernier, y languissent aujourd'hui. Les carrières scientifiques sont désertées et la science est dans une décadence visible dans la patrie des Lavoisier, des Laplace et des Cuvier. Pour faire accepter la science aux lecteurs français, il faut enduire de miel les bords de la coupe; encore faut-il bien connaître la dose à laquelle on peut lui administrer le breuvage édulcoré, et ne pas dépasser les forces de son tempérament ou de son humeur présente.

On peut en dire autant pour les arts libéraux. Le Français aime à jouir des oeuvres de l'art, des beaux monuments et édifices, des statues précieuses, des tableaux magnifiques, des gravures et de toutes les hautes productions de l'art; mais il ne fait rien pour les encourager. Notre pays est aujourd'hui, dans le monde entier, à la tête des beaux-arts, et son école de peinture est sans rivale. Cependant c'est à

l'étranger que les artistes, peintres ou sculpteurs, doivent aller chercher l'écoulement de leurs produits. En France on se contente de rendre un hommage platonique au mérite de leurs oeuvres, et l'on s'en rapporte au gouvernement du soin d'encourager et de propager les arts.

Cet encouragement se résume en une exposition annuelle des tableaux et des statues faite dans un local où l'on n'entre qu'en payant. Puis, tableaux et statues sont renvoyés aux artistes, et des médailles de différente valeur, permettent au public de classer le mérite de chaque exposant.

En France, on n'est donc à proprement parler ni savant, ni artiste ; seulement on professe une grande estime pour les sciences et les arts. On leur rend hommage, mais on n'a aucun désir de se les assimiler, et l'on ne fait rien pour les propager.

Une qualité excellente de notre nation, c'est la sociabilité. Tandis que l'Anglais et l'Allemand se renferment dans leur maison, avec un soin misanthropique, le Français aime à partager son logis, à habiter une espèce de ruche, où le même toit abrite quantité d'individus de tout âge et de toute condition. Il peut ainsi échanger et recevoir mille services, vivre de son existence propre, en même temps que de celle d'autrui. Voyez dans nos villages les maisons, groupées ensemble, adossées l'une à autre ; voyez dans les villes ces maisons où cinquante locataires, à peine séparés par une mince cloison, ont un domestique commun à tous, le portier, et vous reconnaîtrez là l'instinct de sociabilité, d'affabilité extérieure, propre à la nation française. L'empressement que chacun manifeste à rendre les petits services de la vie, à secourir un blessé, à s'employer pour tirer son voisin d'embarras, sont autant de signes de ce même et louable esprit de sociabilité.

La douceur des sentiments et des pensées, le goût extraordinaire pour l'ordre et la méthode, l'amour des arts, qui caractérisent la nation française, se retrouvent dans les productions diverses de son industrie. Le sentiment de l'art

caractérise essentiellement l'industrie française, et lui donne ce cachet de bon goût, de distinction et d'élégance qui font sa juste renommée, et répandent ses produits dans le monde entier.

Sans être ni artiste ni savant, le Français sait donc parfaitement tirer parti de la science et de l'art. Il leur demande leur concours et leurs inspirations ; il sait les utiliser et les transporter dans la pratique. Grâce à son esprit d'ordre et de méthode, il parvient à retirer des profits matériels des objets d'étude ou de sentiment.

Après le côté brillant du caractère de notre nation, montrons son côté défectueux.

Il est reconnu que le tiers des Français et plus de la moitié des Françaises ne savent ni lire ni écrire : ce qui revient à dire que sur les trente-huit millions d'individus qui composent la population de la France, quinze millions ne savent ni lire ni écrire.

Le paysan français ne lit pas, et pour cause. Le dimanche on lui fait la lecture de l'almanach de Pierre Larrivay, de Matthieu Laensberg, ou de quelque autre prophète de la même farine, qui prédit pour chaque jour de l'année le temps ou les récoltes, et cela lui suffit. La Bruyère a tracé de nos paysans, au temps de Louis XIV, un portrait saisissant et sinistre, qui est souvent vrai de nos jours : depuis deux siècles, le modèle a peu changé[1]).

1) » L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine. Et en effet ils sont des hommes «. — *Addenda :* » Tandis que Paris, centre du luxe et des lumières, passe à juste titre pour la capitale du globe, il est dans les départements une foule de localités où le peuple, à peine affranchi de la glèbe, et déjà corrompu par le salariat, semble avoir rétrogradé sur le moyen âge «. *Proudhon.* — Néanmoins, dans beaucoup de provinces, la classe des cultivateurs est moins malheureuse et moins abrutie que les paysans anglais. Le paysan français s'y distingue par sa frugalité, par l'habitude

L'ouvrier français lit fort peu. Les ouvrages de science vulgarisée qui, depuis un certain nombre d'années, se multiplient si heureusement en France, ne sont pas lus, comme on se l'imagine, par les ouvriers. Les personnes, qui recherchent ce genre de livres, ont déjà une véritable instruction qu'elles désirent compléter en l'étendant à d'autres branches du savoir : ce sont les jeunes gens des écoles et les personnes qui appartiennent aux diverses professions libérales ou commerciales.

Le bourgeois, qui a quelques loisirs, en consacre une partie à la lecture, mais il ne lit pas de livres. En France, le livre est un object de luxe, à l'usage des raffinés. Quand elle voit passer dans la rue un homme tenant un livre sous le bras, la foule le contemple avec une curiosité respectueuse. Entrez dans les maisons, même les plus opulentes, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire au confort de l'existence, tous les meubles à l'usage de la vie, mais vous n'y verrez presque jamais de bibliothèque. Jugée indispensable en Allemagne, en Angleterre, en Russie, la bibliothèque est à peu près inconnue en France.

Le bourgeois français ne lit que les journaux. Malheureusement les journaux en France n'ont jamais été consacrés qu'à la politique. La littérature et les arts, la science et la philosophie, voire même le commerce et le mouvement des affaires, c'est-à-dire tout ce qui constitue la vie et les intérêts d'une nation, sont exclus, avec un soin jaloux, de la plupart de nos grands journaux, pour faire place à la politique. C'est ainsi que la politique, la plus superflue et la plus stérile des matières, est devenue dans notre pays la grande préoccupation et la seule préoccupation de toutes les classes.

La presse dite *légère* est bien pire. Elle se fait avec les

qu'il a de se suffire à lui-même, par son ardeur au travail et surtout par sa passion pour la terre, tandis que le paysan anglais est imprévoyant, dépensier, toujours à la charge de la paroisse et des riches charitables. Voy. *Taine*. Notes sur l'Angleterre, p. 188. B.

anciens *ana*. On coupe dans le *Bièvriana* les bons mots du marquis de Bièvre et on les met sur le compte de M. de Tillancourt; on attribue à Mlle X... des Variétés une anecdote cueillie dans *l'Encyclopédiana*, et le tour est fait. Cela ne se vend qu'un sou et ne vaut pas un liard.

Les journaux sont le grand moyen de farcir de vide la tête de nos bourgeois.

La faiblesse de l'instruction en France ressort davantage quand on sait ce qui se passe chez d'autres nations. Parcourez la Suisse, et dans chaque chaumière vous trouverez une petite bibliothèque. En Prusse, un individu qui ne sait pas lire, est une rareté; l'instruction est obligatoire dans ce pays. Tout le monde sait lire en Autriche. En Norvége et en Danemark le dernier des paysans lit et écrit sa langue avec pureté; et dans l'extrême Nord, en Islande, dans cette terre, vouée aux rigueurs d'un froid éternel, qui est comme la mort de la nature, les imprimeries sont en grand nombre. Nous n'avons pas besoin de dire que les Anglais et les Américains l'emportent de beaucoup sur les Français, au point de vue de l'instruction. Bien plus, tous les Japonais savent lire et écrire, ainsi que tous les habitants de la Chine propre.

Espérons que ce triste état de choses changera quand on aura décrété, en France, l'instruction gratuite et obligatoire.

Peu instruit et peu désireux de l'être, industriel timide et agriculteur routinier, le Français a pourtant une vertu dominante. Il est soldat; il a toutes les qualités exigées pour la guerre: la bravoure, l'intelligence, la vivacité de conception, le sentiment de la discipline, et même la patience quand il le faut. Si en 1870 un enchaînement de fatalités déplorables a forcé notre patrie de subir la loi d'un peuple qui s'étonne encore de sa victoire, la réputation de bravoure et d'intelligence du soldat français n'a pas souffert de cet échec imprévu.

Ce qui est tout à fait propre à la nation française, c'est son esprit frondeur, sa verve satirique. Si du temps de Beaumarchais tout finissait en France par des chansons, de

nos jours tout finit par des quolibets, et selon l'argot du jour, par la *blague*.

Il n'est rien que notre esprit satirique n'ait tourné en ridicule. Dans l'art du dessin il a créé la *charge*, c'est-à-dire la caricature du beau et l'exagération hideuse de toute imperfection physique ; au théâtre il a introduit la *cascade*, parodie publique, avilissement devant le parterre, de notre histoire, de notre littérature et de nos grands hommes ; dans la danse il a fait naître cette chose obscène et sans nom qui se compose de vraies contorsions de fou, et qui passe à l'étranger pour notre danse nationale [1] !

La femme française est parfaitement douée au point de vue intellectuel; elle a la conception facile, l'imagination vive et l'esprit enjoué. Malheureusement le poids de l'ignorance alourdit tout son être. Rarement la femme du peuple sait lire ; seule la femme des classes supérieures a le loisir, pendant sa jeunesse, de cultiver son esprit. Toutefois il ne faut pas qu'elle s'adonne trop à l'étude ; il ne faut pas qu'elle aspire à devenir un esprit orné et distingué. L'épithète de *bas-bleu* la ferait vite rentrer dans la foule commune, dans la plèbe féminine ignorante et légère. On lui appliquerait, avec un empressement unanime, ces vers des *Femmes savantes*, de Molière, qui ont eu, depuis deux siècles, le triste pouvoir de semer l'ignorance dans la moitié de la société française :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens
Et régler sa dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

1) Le *cancan* a remplacé le *chahut*, cordace lascive fort en honneur dans les bals publics à la fin de la Restauration. »Nous avons le cancan gracieux, la saint-simonienne, le demi-cancan, le cancan et demi et le chahut. Cette dernière danse est la seule prohibée«. (*Alph. Karr.*) Le chahut n'est plus guère connu aujourd'hui que des titis des Funambules.

C'est sous le poids de cette malheureuse tirade que des personnes qui se croient bien raisonnables, étouffent les velléités qu'éprouveraient les jeunes filles et les jeunes femmes d'ouvrir leur esprit aux notions de la littérature, de la science et des arts.

Il a été question un moment de faire participer nos jeunes filles à l'instruction que l'Université donne aux jeunes gens. Nous voulons parler des cours qui devaient être faits par les professeurs des lycées, selon le plan imaginé par M. Duruy. Mais cette tentative d'émancipation intellectuelle des jeunes filles a été vite réprimée. A peine tolérés à Paris, ces cours ont été promptement interdits dans nos villes des départements, et la femme est bientôt revenue sur les *genoux de l'Église*, c'est-à-dire a été rendue à l'ignorance et à la superstition.

Ce défaut d'instruction chez la femme française est d'autant plus regrettable qu'à d'exellentes dispositions intellectuelles se joint, chez elle, l'incontestable don des grâces et des charmes physiques. Il y a une séduction sans égale dans sa physionomie, bien qu'il soit impossible de la ramener à un type déterminé. Ses traits, souvent irréguliers, semblent empruntés à plusieurs races ; il n'ont pas cette unité que donnent le calme et la majesté, mais ils sont expressifs au plus haut degré, et merveilleusement propres à traduire toutes les nuances du sentiment. On y voit le rire percer jusque sous les pleurs, la caresse sous la menace et la prière sous le commandement. On aperçoit le rayonnement de l'âme à travers l'irrégularité de cette physionomie.

Petite de taille, en général, la femme française a, dans toutes les proportions du corps, la grâce et la finesse. Les extrémités et les attaches sont délicates et élégantes, le modelé parfait et les formes accusées sans être entachées de lourdeur. L'art vient d'ailleurs chez elle merveilleusement en aide à la nature. En aucun lieu du monde on ne connaît au même degré qu'en France le secret de s'habiller, de rectifier par la forme et la couleur les défectuosités naturelles.

Ajoutez à cela un désir continuel de charmer et de plaire, le soin d'attirer et de retenir les coeurs par la simplicité ou la coquetterie, par la bienveillance ou la malice, le besoin de répandre partout le plaisir et la vie, la noble attention d'éveiller les grandes ou les touchantes pensées, et vous comprendrez l'empire universel et charmant que la femme a toujours exercé en France, et la grande part d'influence qu'on est forcé de lui laisser sur la direction des hommes et des choses.

Toutes ces qualités qui distinguent la femme des classes supérieures, dans notre pays, se retrouvent chez la femme du peuple. Ses industrieuses mains excellent aux travaux d'aiguille. Elle taille ses vêtements et ceux de son enfant, entretient le linge de la maison, confectionne ses chapeaux, et sait maintenir l'élégance et le goût jusqu'au sein de la pauvreté. La rectitude de son jugement, son tact et sa finesse, sa rare pénétration, sont d'un puissant secours dans les affaires commerciales, où la justesse de ses appréciations apporte à son mari et à ses enfants le plus utile concours. C'est dans le commerce de détail qu'éclatent surtout ses qualités : l'ordre, la sagacité et la patience. Sa politesse et sa présence d'esprit charment l'acheteur, qui est toujours servi à souhait, toujours content de lui-même et de la marchandise.

Les femmes françaises excellent dans les soins du ménage et l'éducation des enfants. Ces jeunes filles gracieuses et douces deviennent des mères de famille à la tendresse inépuisable, qui font de la maison paternelle l'asile le plus sûr et le meilleur refuge contre les souffrances et les maux de la vie.

LOUIS FIGUIER.
(1872.)

LA CIVILISATION DE LA FRANCE VAUT-ELLE MIEUX QUE CELLE DE L'ANGLETERRE?

Laquelle des deux civilisations vaut le mieux, celle de l'Angleterre ou celle de la France? — Cela est trop vague, il faut distinguer et diviser:

Trois choses supérieures en Angleterre:

La constitution politique. — Elle est stable et ne court pas, comme la nôtre, le risque d'être violemment defaite et mal refaite tous les vingt ans. Elle est libérale et invite les particuliers à prendre part comme acteurs et collaborateurs aux affaires publiques et non à les regarder en simples curieux. Elle en donne la direction à la classe supérieure, qui est la plus capable de les bien conduire et qui trouve en elles son emploi naturel, au lieu de s'étioler ou de se gâter faute de débouché comme chez nous. Elle se prête sans secousses à des améliorations continues, et aboutit en fait au bon gouvernement, celui qui respecte le plus l'initiative des individus et met le pouvoir aux mains des plus dignes. Le 3 pour 100 anglais est à 96, les citoyens parlent et s'associent comme il leur plaît, il n'y a pas dans le monde une presse aussi bien informée, ni des assemblées aussi compétentes.

La religion. — Elle subordonne les rites et les dogmes à la morale. Elle prêche le *self-gouvernement,* l'autorité de la conscience, la culture de la volonté. Elle laisse une place assez large à l'interprétation et au sentiment personnel. Elle n'est pas décidément hostile à l'esprit des sciences modernes ni aux tendances du monde moderne. Ses prêtres sont mariés; elle fonde des écoles, elle recommande l'action, elle ne conseille pas l'ascétisme. Ainsi rapprochée du laïque, elle a de l'autorité sur lui; le jeune homme en entrant dans la vie, l'homme fait en fournissant sa carrière, se trouve jusqu'à un certain point contenu et guidé par un ensemble de croyances antiques, populaires, fortifiantes, qui lui four-

nissent une règle de conduite et une idée noble du monde. Chez nous, à vingt ans, obligé de se faire de lui-même et par lui seul cette idée et cette règle, il n'y parvient que tard, parfois incomplétement, ou point du tout.

La grandeur de la richesse acquise, jointe à la faculté plus grande de produire et d'acquérir. — Toute l'oeuvre utile exécutée depuis des siècles s'est transmise et accumulée sans perte ; l'Angleterre n'a pas subi d'invasion depuis 800 ans, ni de guerre civile depuis 200 ans. Son capital aujourd'hui est plusieurs fois plus grand que celui de la France. Les signes de confortable et d'opulence y sont plus nombreux qu'en aucun pays du monde. Voyez dans les statistiques les relevés de son commerce, de son industrie, de son agriculture et de son gain annuel [1]. — Ceci est vrai au moral aussi bien qu'au physique ; non seulement l'Anglais sait mieux que le Français conduire ses affaires publiques et privées, féconder son sol, améliorer son bétail, diriger une manufacture, défricher, coloniser et exploiter les pays lointains, mais encore il sait mieux se cultiver lui-même. Si l'on ne considère que l'élite, on trouvera, ce semble, en France, des esprits égaux, sauf en ce qui touche la politique, aux plus grands esprits de l'Angleterre, peut-être même quelques esprits supérieurs, de portée plus vaste et plus philosophique, à la fois plus compréhensifs et plus délicats. Mais la majorité des esprits moyens, un gentleman de province, un clergyman ordinaire, possède ici une instruction plus étendue et plus solide. Certainement, sa cervelle est mieux meublée, son mobilier intellectuel est moins suranné et moins incomplet. Surtout, le nombre des hommes suffisamment informés et capables d'avoir un avis en matière politique est plus grand. Comparez le clergyman,

1) Il y a 120,000 familles riches en Angleterre. 235,600 personnes ont un revenu ou un salaire d'au-delà de 300 l. sterl. ; 1,262,600 au-delà de 100 l. st. Le total des revenus et salaires est de 814,000,000 de livres st. par an.

le gentleman anglais à un bourgeois et à un curé de France, ou bien encore regardez tour à tour le pain quotidien de leurs intelligences, le journal anglais et le journal français, surtout une gazette française de petite ville : la distance est excessive. Or, ce n'est pas la petite élite, c'est la majorité moyenne qui donne le ton, dicte l'opinion, mène les affaires.

En revanche trois choses sont meilleures en France :

Le climat. — Ceci est trop évident ; mais, à moins d'expérience personnelle et de réflexion prolongée, on ne peut imaginer combien six ou huit degrés de latitude en moins épargnent de misères au corps et de tristesses à l'âme.

La distribution de la richesse. — Il y a quatre ou cinq millions de propriétaires en France, et les successions se partagent entre les enfants par portions égales [1]. A prendre les choses en gros, nos institutions, nos habitudes se réunissent pour faire que personne n'ait un trop gros morceau et que tous en aient un petit. Beaucoup vivent mesquinement, mais presque tous peuvent vivre sans trop de peine. Les misérables sont moins misérables. Le travailleur, qui n'a que ses bras, ne sent pas au-dessous de lui un abîme horrible, un cloaque noir et sans fond où un accident, un chômage, une maladie peut l'engloutir lui et sa famille ; ayant moins de besoins et moins d'enfants, il porte un poids moins lourd ; d'ailleurs, la misère l'abrutit moins et il est moins ivrogne.

La vie de famille et de société. — Plusieurs circonstances la rendent plus aisée et plus agréable. D'abord le naturel est plus gai, plus communicatif et plus haut. Ensuite l'égalité entière ou presque entière établie par la loi ou par l'usage entre les parents et les enfants, entre le mari et la femme, entre l'aîné et le cadet, entre le noble et le roturier, entre le riche et le pauvre, supprime bien des contraintes, réprime bien des tyrannies, prévient bien des insolences,

1) Aujourd'hui le sol de l'Angleterre est possédé par 30,000 personnes, et il y en a la moitié aux mains de 150 propriétaires.

adoucit bien des frottements. En France, dans le petit cercle domestique, on s'épanche, on se livre tout entier, on s'unit pour passer librement et affectueusement la vie ensemble; dans le grand cercle social, on cause, on se livre à demi, on se rencontre pour passer gaiement une heure ensemble. Moins de gêne à domicile et chez autrui; la bienveillance et la politesse remplacent la subordination avec avantage. A mon sens, chez nous une créature humaine sent moins souvent et moins lourdement sur sa tête la main rude et despotique d'une autre créature humaine. — Dernière cause d'expansion: on peut tout dire en conversation, aller jusqu'au bout de son récit ou de sa théorie. Le roman, la critique, l'art, la philosophie, la grande curiosité ne subissent pas chez nous les entraves que la religion, la morale et les convenances officielles leur imposent de l'autre côté de la Manche. On pense, à Paris, plus librement, avec un désintéressement plus entier, d'une façon toute abstraite, sans se préoccuper de l'application, sans avoir à craindre les foudres de la réprobation publique*).

En somme, ces différences contribuent toutes à rendre l'Anglais plus fort et le Français plus heureux. L'habit du premier est plus solide, celui du second est plus commode. Le premier a raison d'élargir son vêtement qui le gêne aux entournures; le second ferait bien d'éviter les mouvements brusques qui peuvent faire craquer son étoffe fragile. Mais il me semble que chacun d'eux a le genre d'habit qu'il préfère.

H. TAINE.
Notes sur l'Angleterre. P. 1872.

*) M. Taine dit ailleurs (p. 83): »A mon sens, un Français raisonne pour raisonner; il lui est agréable de nouer des idées les unes au bout des autres; si la conclusion est neuve et de grande portée, son plaisir est extrême: mais il s'en tient là; il s'est donné à lui-même un beau spectacle d'espèce

très-relevée ; cela lui suffit. — Au contraire, pour une tête germanique, surtout pour une tête anglaise, la conclusion lentement élaborée n'est qu'un point de départ ; elle devient un principe, un *ressort d'action*, une des puissances, souvent la plus grande des puissances qui gouvernent sa conduite. Il n'agit pas, comme l'autre, par impulsion, sous la secousse du moment, par l'effet de passions vives que la réflexion a laissées intactes, et qui débordent d'elles-mêmes en chaudes volontés. Ces impulsions reculent chez lui à l'arrière-plan ; c'est son idée qui prend la première place et le détermine. Ayant admis qu'un homme doit faire effort et se rendre utile, il n'a pas besoin d'un autre motif pour faire effort et se rendre utile«. — Il ne faut pas oublier que ce fut un Français, Voltaire, qui proclama le crédo du XVIIIe siècle : »*Le but de l'homme est l'action* (1734)«, et que l'industrie a créé un peuple nouveau en France. »Depuis 20 ans«, dit Michelet (*Nos Fils. 1869*), »l'excès de la compression a fait de plus en plus rechercher les carrières du travail indépendant. Outre l'ouvrier seul ou petit fabricant, les administrations industrielles offrent une liberté relative. Leurs ingénieurs et directeurs sont généralement de très-libres penseurs, qui ne demandent à l'homme que le travail légitime, point de complaisance hypocrite. Quoi qu'il y ait à dire contre les compagnies, elles ont certainement un mérite, de ne pas acheter son aide électorale en tyrannisant l'employé, de ne pas prêter au clergé main-forte contre la conscience. — En rapprochant les chiffres que donne M. Wolowski pour certaines professions (employés des chemins de fer, mécaniciens, contre-maîtres, ouvriers supérieurs du bâtiment, etc.) je trouve au minimum *une France nouvelle* d'un demi-million d'hommes qui peut plus librement penser et lire un peu. Même ceux qui travaillent des bras et sont proprement ouvriers, aidés maintenant par la machine, rentrent moins fatigués le soir, prennent un livre, tout au moins un journal. On imprime et on lit dix fois plus qu'en 1830, trois ou quatre fois plus qu'en 1848. La supériorité de la France

nouvelle, industrieuse, active, c'est de mêler un peu *la pensée* et *l'action*, la culture et le mouvement[1]. Il y a longtemps qu'on a observé le même fait en Allemagne. *B.*

LES QUALITES DE LA FRANCE.

J'aime la France mieux que moi-même, car j'accepte des souffrances personnelles et des calomnies plutôt que de manquer à mon devoir de citoyen en la trompant. Ceux qui lui refusent la vérité, son premier besoin, son unique espoir, s'aiment mieux eux-mêmes qu'ils n'aiment la France, car ils cherchent la popularité au prix du salut national.

J'aspire à la voir libre, à la voir simple, modeste, d'autant plus grande, pacifique et d'autant plus respectée.

J'aspire à la voir délivrée de ces défaillances qui la conduisent en incessantes révolutions sans lui permettre jamais de s'arrêter dans la liberté.

J'aspire à lui voir des mœurs [illegible] à faire naître en elle la vie individuelle [illegible] l'indépendance et la faculté de résistance.

J'aspire à la voir [illegible] à la voir se tourner vers Dieu.

A Dieu ne plaise que je veuille [illegible] cent fois moi-même, les qualités [illegible] qui distinguent les populations françaises, particulièrement les [illegible] agricoles de certaines provinces. Si les classes supérieures sont corrompues, la classe moyenne et la classe [illegible] valent bien ce que l'on voit ailleurs. Il y a de [illegible] tudes de travail, d'honnêteté, de sobriété[1]. Il y a [illegible] ce qui n'est pas à dédaigner, des qualités [illegible]

1) Dans le Midi surtout; Paris et les départements [illegible] livrent d'une manière déplorable à l'ivrognerie. [illegible] moralité des paysans de la Bauce, je la crois [illegible] celle des habitants des villes. La débauche [illegible] lomnies s'étalent au grand jour, et dans le [illegible] les, il y a des hontes qui ne se peuvent [illegible]

sives, préférables à la froide réserve trop commune dans d'autres contrées. La famille existe encore là ; on trouve encore là de la simplicité et des moeurs. On y est moins fanfaron, les enfants s'y montrent plein de déférence pour leurs parents : le respect n'y a pas été aboli ; le tutoiement moral y est inconnu : vous y rencontrez des attachements héréditaires. Les mêmes vertus se sont conservées dans quelques familles nobles et bourgeoises. La Brétagne, les provinces du Sud-Ouest — j'évite de choisir des populations protestantes — nous présentent ces modèles. Par malheur Paris donne le ton, et en tout cas les provinces les plus influentes ne sont pas les meilleures.

Dans celles-là même on sent l'absence de la forte éducation biblique, de l'énergie virile, de la recherche du vrai, de l'indépendance personnelle, du gouvernement de soi. Là même le nivellement fatal s'est opéré sous la double pression de la direction ecclésiastique et de la tutelle administrative.

Restent les *qualités brillantes* de la France. Elles sont incontestables. Valeur héroïque, élan du caractère national, grande littérature — rappelez-vous l'immortel éclat de notre XVIIe siècle, — esprit généralisateur, génie administratif, génie logique, génie législatif, — nul ne rédige si bien un Code, — la France possède tout cela. Joignez-y une admirable clarté : on l'a dit avec raison : la France seule sait faire un livre. Ajoutez-y le bon sens qui est un élément de vérité : n'oubliez pas les arts, n'oubliez pas la poésie ; n'oubliez pas non plus les grands côtés, le côté des vaillances morales, la chevalerie, les vieux Huguenots, les jansénistes, les protestants de la révocation, — 89 —, la Fayette et ses amis !

Si ces caractères nationaux s'effaçaient ou si la France s'effaçait elle-même, il se férait un irréparable vide dans la civilisation.

COMTE A. DE GASPARIN.
(1872.)

L'AFFAISSEMENT ACTUEL.

Nous sommes en présence d'un affaissement [illegible] qui menace l'existence même du pays. Il s'agit d'une [illegible]

L'état de la famille nous découvrirait peut-être quelques-unes des causes profondes qui ont préparé notre affaissement.

On se débarrasse de l'éducation, on met les enfants au collége, on se préoccupe de leur carrière et de leur établissement, mais la vie du coeur existe à peine, les relations sonnent sec. Où sont les joies du foyer domestique, où sont les fêtes de famille, où sont les rapports intimes, où est le travail sérieux pour former les âmes, où sont les prières ensemble, où sont les tendresses, où sont les respects? La camaraderie des pères et des fils est devenue un fait presque général chez nous. On ne se gêne pas avec son père ou avec sa mère. Et, ce qu'il y a de pis, le père et la mère semblent avoir perdu eux-mêmes le sentiment de ce qui leur est dû.

Comme il a disparu de la famille, le respect disparaît de l'État. A cet égard encore nous sommes différents de l'Allemagne. Tandis que chez elle règne le respect de la loi, le respect des autorités établies; tandis qu'elle a la discipline, et mieux que cela, l'obéissance basée sur le devoir, nous ne nous soumettons plus à rien ni à personne.

Qu'est-ce que la loi? Qu'est-ce que l'autorité? Qu'est-ce qu'un supérieur quelconque? Du chef de l'État jusqu'au dernier fonctionnaire, nous n'accordons à qui que ce soit cette soumission qui procède de la conscience.

Nous respectons la force, nous ne la respectons [illegible] trop, et c'est pour cela peut-être que nous ne respectons pas le droit.

L'absence de caractère s'allie mieux qu'on ne [illegible] l'absence de respect. Nous périssons par la mollesse. [illegible] nous on combat mollement le mal, on aime mollement la vertu, on est mollement convaincu. Les violents [illegible]

le haut bout : *la masse laisse faire* et se laisse aller. On ne résiste à rien parce qu'on ne tient à rien ; on se résigne à tout pourvu qu'on puisse vivre et jouir.

Ce défaut de virilité tient au défaut de conscience. Quand les consciences fléchissent tout fléchit. Le devoir ne s'affaiblit pas sur un point sans s'affaiblir sur tous. Le devoir est un ; la conscience est une ; l'homme moral est un. Dès que ma conscience s'efface vis-à-vis d'un devoir, elle s'efface vis-à-vis des autres. Tout en souffre, jusqu'à l'intelligence, jusqu'à la grâce. Cherchez ce que deviennent l'art, les oeuvres de l'esprit, les costumes même dans un Bas-Empire !

En fait de grâce, de goût, de charme — qu'on me permette d'y revenir — la femme française était universellement citée ; j'ose à peine dire où nous en sommes. Par leur genre hardi, par leur ton de voix élevé, par leur rudesse masculine, par leur façon extravagante de se vêtir, nos femmes — je ne parle pas des exceptions — se font partout reconnaître et juger.

Nous avons certes des hommes d'esprit, des savants et des penseurs, mais cela n'empêche pas le niveau général de baisser, les nuances délicates de s'effacer, une certaine grossièreté de nous envahir.

Il n'est pas jusqu'à notre langue, notre belle et noble langue française, qui ne participe à l'abaissement général. Ne lui a-t-on point infligé ces mots ignobles *agissement, racontar, lignard, moblot* [1] ?

Pour couronner l'oeuvre, ces deux signes odieux de toute décadence, *le goût du sang* et *le goût du vice,* semblent se rencontrer chez nous ; les atrocités sanguinaires s'exercent dans la rue sous prétexte de patriotisme, le vice épicé remplit nos théâtres et nos livres qui sans lui n'auraient ni spectateurs ni lecteurs.

S'agit-il du domaine religieux et de la vie de conscience,

1) La chanson des *Lampions* a donné naissance à toute une littérature stupide et brutale.

nous sommes loin, très-loin d'être demeurés les Français de jadis.

Les questions de vérité nous remuaient tous, c'était le temps des Huguenots; plus tard c'était le temps de Bossuet, de Port-Royal, de Fénelon. Quand la philosophie antichrétienne lève son étendard au XVIIIe siècle, c'est encore une recherche de la vérité. On se passionne, on croit à quelque chose, on regrette quelque chose. Aujourd'hui, qui se soucie d'ultramontanisme et de gallicanisme? Tandis que d'autres races cherchent la vérité religieuse à la sueur de leur front, nous trouvons qu'une telle poursuite est incommode. Une religion toute faite ou une incrédulité toute faite, nous ne sortons guère de ces deux états qui nous dispensent de rechercher personnellement le vrai.

Voulez-vous un des signes les plus effrayants de notre défaillance nouvelle? Le concile du Vatican s'est tenu; il a proclamé l'infaillibilité papale et sanctionné le Syllabus. J'ai vu des gens assez naïfs pour s'inquiéter de ces énormités. Ils s'imaginaient que cela nuirait au catholicisme, que parmi ses adeptes quelques-uns se demanderaient si une pareille doctrine pouvait venir de Dieu. Ils pensaient que le contraste entre le pape infaillible et le pape infaillibilement déclaré hérétique par d'autres papes — sans compter les conciles généraux — alarmerait quelques consciences. Ils se sont trompés; chose horrible à dire, personne ne s'est ému. Tous nos évêques, sans exception, se sont ralliés à l'infaillibilité. Ceux qui l'ont combattu comme abominable, l'ont acceptée comme divine.

C'est un dogme; la négation des libertés par le Syllabus est un dogme; il faut croire cela sous peine d'anathème; et l'on y croit; les uns acceptent tout, culte de la Vierge, immaculée conception; les autres pratiquent comme s'ils acceptaient; d'autres tournent le dos à toute religion; aucun ne s'inquiète.

Non, nous ne sommes plus les Gaulois de César ou les croisés du moyen-âge, et il ne suffit plus de nous frapper

la poitrine en confessant nos vieux défauts: légèreté, présomption, mépris de la mort! Nous ne sommes plus les ligueurs et les batailleurs du XVIe siècle, les philosophes et les révolutionnaires du XVIIIe, souvent fous, toujours grands, sympathiques et généreux, absurdes comme Don Quichotte, mais chevaliers errants comme lui au service des dames et des opprimés!

Non, le mal actuel n'est plus le mal ancien. Ne nous y trompons point, le catholicisme et l'incrédulité philosophique n'ont pas vainement pesé sur nous. Nous sommes les Français du XIXe siècle, indifférents au vrai, dépourvus à un point qui fait peur de tout ce qui ressemble à l'indépendance personnelle. L'individu est mort; le latinisme et l'État l'ont tué. *La lourde machine latine a passé sur nous.* L'unité s'est faite en toutes choses. Le nivellement royal a commencé, le nivellement révolutionnaire a continué, le nivellement impérial a suivi, le nivellement par la démocratie est à l'oeuvre, et si le socialisme lui vient en aide, nous serons bien près de l'idéal en matière d'unité, d'écrasement et d'esclavage moral.

COMTE A. DE GASPARIN.
(1872.)

LES FRANÇAIS SOUS L'EMPIRE [1].

Le peuple français est un peuple femme.

Il a des qualités excellentes, supérieures; il est aimable en société, de conception vive, d'intuition facile, sympathique à tous, facile, sociable, point avare, sensible au beau, prompt à l'héroïsme.

Il produit des génies supérieurs, des écrivains, des pen-

1) Proudhon (Oeuvres posthumes. La Pornocratie ou les Femmes. Paris, Lacroix, 1875) écrivit les pages suivantes à Bruxelles peu de temps avant sa mort.

seurs, des artistes, des inventeurs, des savants, autant que peuple du monde.

Il marchera toujours, dès qu'il verra le monde marcher, et ne voudra jamais rester en retard. Il a l'ambition de faire en tout mieux que les autres, et malheur au gouvernement qu'il soupçonne de l'empêcher de faire bien et de se distinguer.

Avec tout cela, il est positif que le Français, toujours prompt à créer et à s'émouvoir, s'ameuter et s'émanciper, comme les femmes, n'a pas le sentiment élevé de la liberté, de la liberté civile et politique. Il ne la comprend point et ne s'en soucie point, comme les femmes.

Il est facilement dupe de qui le flatte, comme la femme.

Une fois entraîné, il se livre aisément, se vautre dans sa prostitution, comme la femme.

Il a besoin d'être contenu par un mélange de caresses et d'autorité, comme les enfants; la dignité de l'homme libre et le sens moral ne lui suffisent point: ces dons supérieurs sont faibles chez lui, comme chez les femmes.

Il est vaniteux, comme la femme; crédule aux charlatans, comme les femmes. Comme c'est une loi que le gouvernement soit l'expression de la société, il arrive que le gouvernement, en France, appartient aux médiocrités, à des génies qui n'ont rien de viril, qui portent de fausses barbes.

La révolution de 89 a produit quelques vrais mâles: la démocratie n'en a pas voulu, elle les a souillés, elle les renie, les flétrit: — Mirabeau, Danton.

Mais elle a adoré Robespierre . . .

La France n'a jamais goûté franchement Richelieu, Colbert, ni Turgot; elle leur a préféré de tout temps les Louvois, les Necker.

Cela se voit surtout dans les clubs, dans les profondeurs du parti.

Le journal, qui aura le plus d'abonnés, sera toujours celui qui sera au-dessous du médiocre.

La révolution française n'est pas le fait de la nation. La

nation a résisté à Turgot : elle a méconnu Mirabeau : elle n'a jamais rien compris à Montesquieu : elle ne sait ce que c'est que le système constitutionnel : elle se méfie des hommes à principes : mais elle a toujours des tendresses pour les hommes à sentiments.

La nation, c'est prouvé aujourd'hui, a été au-dessous de sa révolution.

Bonaparte, en faisant la Constitution de l'an VIII, a pu dire que le peuple français n'était pas mûr pour la liberté; il n'était pas plus mûr en 1815, ni en 1830, ni en 1848; il ne le paraît pas davantage en 1850 : *il ne mûrira jamais.*

Ce n'est point par la considération et par l'effet de la maturité que la France deviendra libre : ce sera parce que l'Europe entière l'étant devenue, et les réformes économiques ayant suivi, il ne sera pas possible que la France soit autrement que libre. Et elle restera libre, parce qu'il n'y aura plus rien qui puisse l'empêcher de l'être. Par elle-même, par la force de jugement, par l'énergie de caractère, par fierté d'âme, sentiment du droit, religion de la légalité, la France ne deviendrait jamais libre. Elle en est incapable, sa démocratie le lui défend.

P. J. PROUDHON.

PORNOCRATIE ET LUXURE [1].

Le culte de l'amour et de la volupté est le cancer de la nation française . . .

Le parti républicain a flatté cette inclination détestable.

Journaux, à cinq centimes, du dimanche. Le peuple repu de romans : assouvissement de la luxure pour toute instruction.

Nation finie; qui n'a plus de mission, plus de rôle, qui inaugure la nouvelle Babylone avec la musique de ses 130 régiments; qui fait de la force, pour tout emploi; non de

1) Proudhon, Pornocratie, p. 238—247.

la force utile, industrieuse, vertueuse ; mais de la force de théâtre, de la force brutale, militaire, stérile.

La moralité publique en France a subi une effroyable dépression depuis dix ans. (Rapport de M. Delangle sur la statistique criminelle, de 1851—1860).

Diminution des crimes contre l'ordre, des brigandages, de l'assassinat, de tout ce qui suppose une certaine énergie ; mais augmentation des délits bas et vils : crimes contre les moeurs, surtout commis sur des enfants, et des deux sexes ; infanticides ; fornication générale, etc, etc.

Il y a décadence dans le crime même ! Nation qui rappelle l'Italie du XVIe siècle.

La contagion de l'efféminatión se propage partout, en Belgique et en Allemagne [1]) comme en France. Les nationalités se liment, s'effacent en se polissant.

La prostitution tend à devenir universelle. On ne peut plus se fier à aucune femme, à aucune fille. Celles à qui la fortune accorde tout en abondance, et que le besoin ne pousse pas à une galanterie mercenaire, s'y jettent par désoeuvrement, curiosité du vice, inflammation des sens et recherche de la volupté.

Du reste, la prostitution est la source de l'inimitié entre l'homme et la femme, et, par suite, de l'extinction de l'amour, de la dépravation des sens, le principe des jouissances contre nature. Suivant B***, qui m'a dit le tenir d'un agent de la police, il y aurait à Bruxelles 1,800 ou 2,000 personnes convaincues de cette sorte de moeurs [2]).

1) N'oublions pas l'Angleterre. A Londres on comptait (en 1870) 9,685 femmes inscrites et le total général des prostituées avec les insoumises est de 80,000. A Paris leur nombre a été évalué par l'administration en 1872 à 30,000 dont 3600 soumises.

2) A Paris cette prostitution a pris dans l'ombre un *accroissement incroyable*, qui la fait aller de pair avec l'autre. Les mêmes faits s'observent dans la plupart des capitales de l'Europe. N'eussions-nous que ce symptôme, nous pouvons prononcer hardiment que le vieux monde est en pleine dissolution. (*Proudhon*. De la Justice. X. 151.)

Le concubinage ou amour libre qu'il serait mieux encore d'appeler mariage libre ou sujet à révocation devient très-rare. La jeunesse, ayant perdu la honte et la délicatesse, ne s'y est pas arrêtée longtemps. On préfère la *voltige*, bien autrement excitante et coûteuse; la promiscuité. — C'est le métier de la *lorette* qui aujourd'hui remplit l'Europe.

C'est l'impudicité qui a perdu la noblesse française et qui perd aujourd'hui bourgeoisie et plèbe. Les moeurs chevalières et galantes qui distinguèrent nos aïeux ont disparu; le mariage devenu une affaire, le concubinage dédaigné, nous sommes en pleine promiscuité, tant la paillardise est universelle, tant elle est pour nous chose légère. Nous voilà parvenus à l'amour unisexuel: on parle de parties fines où la *fashion* féminine se livre, comme les Romaines de Iuvénal, à des combats tribadiques, *Ipsa Medullinae*, etc; et l'on m'assure que l'usage commence à s'en répandre dans les pensionnats de demoiselles et parmi les ouvrières.

Dernier mot d'une société qui se meurt en appelant l'amour, et qui ne retrouvera l'amour, la vie, l'honneur, que le jour où s'échappera de sa conscience le cri de salut: *Justice!*

Je laisse dans mon dossier ces histoires de curés, de vicaires, d'aumôniers et de religieuses, dont fourmille la chronique contemporaine: tirons le rideau sur ces fringales de sacristie, sur cette luxure d'hôpital. Tout cela est usé, et ce n'est plus le temps de rire. Les hontes du césarisme ont été égalées par celles de la théocratie; les deux puissances n'ont rien à se reprocher; la sainteté profanée du mariage les condamne par un même jugement[1].

P. J. PROUDHON.

---

1) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.* X. 133. 445. — Les oeuvres posthumes de Proudhon, quoique entachées de paradoxes comme tout ce qu'il a écrit, fourmillent de pensées profondes et fertiles en enseignements. En voici une qui mérite d'être citée en premier lieu: »La suprématie accordée au principe *esthétique* sur le principe *juridique* et *moral* est le vrai ferment pornocratique. C'est par là que tant de gens arrivent à la

LA BOHÈME DE PARIS[1].

Cette bohème est infiniment nombreuse et infiniment variée ; elle comprend, en effet, tous ceux qui, dans Paris, dînent rarement et ne se couchent guère, et, certes, le nombre en est grand. Mais nous voulons parler de la bohème la plus bohème, de la bohème intelligente et spirituelle, qui se compose d'un certain nombre de jeunes gens propres à faire d'excellents ministres, des procureurs [illegible] irréprochables et des industriels audacieux.

Aux uns les moyens manquent pour [illegible] les protections, la connaissance de quelque [illegible] aux autres, la volonté.

Tous sont paresseux avec délices [illegible] rien que tourner leur siècle et ridiculiser [illegible] vivacité de leur esprit, les [illegible] qu'ils prodiguent volontiers [illegible] Buckingham les perles de son manteau.

Le bohémien a ordinairement commencé [illegible] la vie du quartier Latin et de la Chaumière [illegible] déplu ; il a passé les ponts, dépensé en toute [illegible] ques billets de banque que son père lui avait [illegible] voilà lancé sur la mer orageuse et fertile en [illegible] Paris, frisant la correctionnelle et changeant souvent [illegible] plus souvent qu'il ne voudrait.

prostitution de la conscience et à l'abandon du droit [illegible] sophie d'Epicure : la délectation artistique les saisit d'abord [illegible] ration du beau ; et bientôt l'épicuréisme et le sensua[illegible]

1. *Bohème.* Ce mot est vieux. Saint-Simon et [illegible] Sévigné s'en étaient déjà servis ; mais il avait disparu [illegible] ture ; Balzac et Murger l'ont ressuscité. Dans l'argot [illegible] des gens de lettres, la bohème est le stage de la vie [illegible] littéraire ; un bohème (bohémien peut arriver à [illegible] la gloire, mais il peut aussi se réveiller un matin [illegible] phthisique, ou en prison comme escroc. C'est [illegible] Murger l'a appelée avec raison la préface de l'A[illegible] Dieu ou de la Morgue. *B.*

Le bohémien est toujours un peu littéraire, il se donne le luxe de la poésie comme pourrait un grand seigneur, et il fait des vers comme s'il avait dans sa poche de quoi dîner. Nul ne pourrait compter les flots de créanciers qui, chaque matin, viennent assiéger sa porte: le bottier et le tailleur abondent; le restaurateur est aussi représenté, et la blanchisseuse prend sa voix la plus douce pour le décider à ouvrir.

Quelquefois il les reçoit tous et les harangue; il faudrait voir alors quelle richesse d'imagination il déploie, comme il parle merveilleusement d'héritage et d'argent prêt à être touché. Le créancier s'en va toujours content.

Plus souvent il a fait le sourd et dédaigne de dépenser ses paroles pour un pareil usage; alors le créancier va et vient devant sa porte, comme un ours dans sa cage, et Dieu sait les longues heures qu'il passe ainsi à attendre et à se promener.

Deux bohémiens, logeant sur le même palier, avaient trouvé un excellent moyen de se débarrasser du créancier frappeur et obstiné. Quand on frappait à la porte de gauche, celui de droite se levait et criait: »Aurez-vous bientôt fini avec vos coups de poing dans les portes? Vous m'empêchez de dormir, monsieur. Vous voyez bien qu'il n'y a personne ici, puisqu'on ne vous ouvre pas.«

Quand on frappait à la porte de droite, c'était celui de gauche qui se levait et simulait la même indignation et la même envie de dormir.

Le créancier, si grande que fût sa fureur, ne pouvait rien répondre à ces excellentes raisons, et s'en allait très-mécontent et très-peu payé.

Nous avons connu un bohèmien qui a vécu dix ans à Paris, recevant sa pâture du bon Dieu, comme les petits oiseaux. A l'heure qu'il est, il professe l'histoire dans un collége de province; et la chose est d'autant plus méritoire de sa part que, lorsqu'il a ouvert son cours, ses élèves en savaient certainement plus que lui.

Il y a eu, pendant quelques années à Paris, dans un certain hôtel garni, une confrérie de ces Bohémiens [1]) qui méritait, pour son esprit, pour son insouciance et pour la distinction de ses manières, de marcher à la tête de la bande.

La confrérie était peu nombreuse, et il était fort difficile d'y entrer.

On avait fait voeu de paresse, voeu de pauvreté, voeu de célibat. Tous les membres étaient en effet très-pauvres, très-paresseux et très-célibataires.

Le dîner était la chose importante et difficile à conquérir; car pour déjeuner, on déjeunait de la manière suivante :

On entrait dans le premier café venu, et l'on déjeunait sans le moindre souci du quart d'heure de Rabelais; puis on fumait des cigares, puis on lisait des journaux; puis enfin on causait comme de vrais gentilshommes qui auraient eu du loisir et beaucoup d'argent dans leur poche.

Vers deux heures, on songeait à vider les lieux, et pour arriver à ce résultat, il fallait solder la dépense. A cet effet, un de la bande allait battre les environs pour tâcher de faire un écu de cinq francs. Quelquefois deux partaient ensemble pour cette chasse au numéraire et sondaient, chacun de leur côté, les profondeurs des rues et des boulevards pour tâcher de découvrir une figure de connaissance capable de leur prêter cent sous.

Aussitôt que la chasse avait donné, la bande était délivrée.

Une fois ou deux, un des chasseurs, après avoir trouvé les cinq francs cherchés, n'en laissa pas moins son monde en gage ; celui-là fut proclamé fort et reçut les félicitations de la société.

Le sou du pont des Arts ne se trouve pas même dans

1) L'auteur veut parler du »Cénacle« où Henri Murger, Nadar et plusieurs autres célébrités se sont rencontrés. Voy. l'étude suivante.

la poche du bohémien, quoiqu'il ait des gants blancs, du linge propre et souvent une canne à pomme d'or. Comme il est flaneur par état, il préfère d'ailleurs le pont Neuf et le pont Royal, car il abhorre le chemin le plus court.

Une fois pourtant, un bohémien, pressé d'arriver, se présente au pont des Arts : c'était le soir, vers onze heures ; il fallait passer, et le sou manquait à l'appel de sa main impatiente, qui ne fouillait pas même les poches, sûre qu'elle était de n'y rien trouver. L'invalide sommeillait, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit ferait cesser. Notre bohémien s'avance doucement. Malheur! voilà l'invalide qui s'éveille. Le bruit cessant, il se rendort ; mais le pavé crie de nouveau sous la botte du bohémien, et l'invalide de se réveiller.

Après cinq ou six tentatives infructueuses pour passer en sournois, le bohémien réfléchit qu'il a de bonnes jambes, et qu'une de celles de l'invalide doit probablement être de bois, et il s'élance sur le pont au pas de course. L'invalide crie en vain, le bohémien a vaincu.

Ce que le bohémien connaît le mieux, c'est le bureau du mont-de-piété. C'est lui qui, logeant au-dessus d'un bureau d'engagement, a fait ce joli mot bien connu : Je suis au-dessus de mes affaires.

Il arrive quelquefois à la bohème de ne pas dîner. La chose est triste, en hiver surtout. En été, on se nourrit de soleil et de poussière, et d'ailleurs on n'a pas faim ; mais en hiver, les estomacs se creusent avec une rapidité désespérante. Et voyez de quelle dose de philosophie il faut alors que le bohémien soit pourvu quand il voit passer, le cure-dents à la bouche et le teint animé, ces êtres nombreux qui dînent tous les jours, et qui n'ont pas besoin d'esprit pour cela.

Quand on n'a pas dîné, on dort à ravir ; c'est une consolation. Le bohémien dort beaucoup.

Avant que les salons de jeu de M. Benazet eussent été fermés de par la loi, le bohémien était toujours riche, riche

d'espérances au moins. Il n'y a pas de lord qui dépense avec plus de grandeur ses millions que ne le faisait le bohémien pour quelques billets de mille francs qu'une bonne veine lui amenait de loin en loin.

Un d'entre eux avait un jour gagné 30,000 francs. Il sort, distribuant des louis et des écus à tous ceux qui en voulaient, et son entourage était nombreux. Il erra dans le Palais-Royal, cherchant une figure amie pour lui faire partager sa joie et sa richesse : personne ! La satisfaction lui avait ôté l'appétit. L'ennui le fait remonter au jeu : une heure après, l'appétit était revenu, et il dînait avec son dernier franc chez le marchand de vin du coin.

Tout jeune homme ayant vécu à Paris a plus ou moins été de la Bohème.

La petite fraction dont nous parlions tout à l'heure, et qui était une bohème dans la bohème, avait un nombre de membres déterminé, et il était très-difficile d'y être admis. La bande est dispersée à l'heure qu'il est : les uns sont devenus riches, les autres courent les mers, les autres sont en train de devenir conseillers d'État.

Avant de se séparer, ils se réunirent un jour dans l'île de Poissy pour faire un repas d'adieux et pour brûler en effigie un des leurs qui s'était marié. Le supplicié reçut avis de son exécution, et il en fit part à sa femme, qui eut grand'peur. Mais l'ex-bohémien la tranquillisa très-vite, et il eut de beaux enfants destinés à faire de charmants bohèmes.

Nos pères nous racontaient leurs longues campagnes à travers l'Europe ; maintenant que nos vieux troupiers conteurs ont disparu, ce sont les ex-bohémiens qui les remplacent. L'ex-bohémien raconte aux populations des provinces ses campagnes sur le pavé de Paris ; il redit les chances diverses qu'il a courues, et surtout il leur fait connaître le *Paris souterrain*, ce monde dont il n'est question ni dans les livres, ni dans les villes, ni dans les journaux, et dont presque aucun Parisien de Paris ne se doute.

La bohème doit être jeune; il faut qu'elle se renouvelle continuellement. Si le bohémien avait plus de trente ans, on le confondrait avec le filou.

NESTOR ROQUEPLAN.
La vie parisienne. Paris 1853.

LE CÉNACLE.

Le cénacle, — *cœnaculum,* salle à manger! Une réunion d'hommes jeunes qui passaient leur temps à se tailler des beefsteaks dans les flancs de cette bête apocalyptique appelée la *vache enragée!*

L'un d'eux, Nadar [1]), a parlé avec l'éloquence de l'émotion de ce »demi-quarteron de poètes à outrance, mais absolument médits, réunis en un tas, sans vestes ni semelles, ne doutant de rien, ni de leur lendemain, ni de leur génie, ni du génie de leur voisin, ni de l'éditeur à venir, ni du succès, ni des belles dames, ni de la fortune, — de rien, si ce n'est de leur dîner du soir, trop convaincus, d'ailleurs, quant à la question de leur déjeuner du matin. Tous poëtes moins un, car seul je parlais en prose; tous ivres d'espoir, de gaieté, de vaillance, rayonnants de toutes les joies de la jeunesse et de la santé; tous braves et loyaux, puisque la misère n'en a pas fait dévier un seul, et que ceux qui restent aujourd'hui s'entre-regardent fixement sans rougir, comme au temps où ils étaient jeunes: Desbrosses, le sculpteur; Montaudon, qui étudiait la prosodie dans la même casse d'imprimerie qu'Hégésippe Moreau; Karol [2]), ce loyal et

1) Félix Tournachon, dit Nadar, littérateur, dessinateur et aéronaute. Il fonda *la Revue comique* (1849). Dans les derniers temps il a beaucoup occupé l'attention de l'Europe par la construction d'un ballon à gaz de dimensions démesurées, le *Géant.* On sait que dans sa seconde ascension il tomba à Nieubourg, dans le Hanovre, au milieu d'incidents périlleux.

2) »Il demeurait, disait Nadar, Avenue de Saint-Cloud, dans le troisième arbre à gauche, sur la cinquième branche«.

généreux Karol, la *mère des bohèmes*, dont la porte n'avait pas même de serrure, pour qu'elle pût mieux s'ouvrir à tout venant ; Jules de la Madelène, et d'autres encore que Nadar ne nomme pas.

»Ce que personne n'a dit assez, ajoute Nadar, ce que les panégyristes outrés, ni même les réalistes derniers venus n'ont osé avouer, c'est le procès-verbal exact et sincère du martyrologe, c'est le détail absolu, précis et pas du tout poétique, de cette misère supportée par plusieurs pendant un temps si long, — misère si invraisemblable et si insupportable que, à travers les quelques dernières années qui les en séparent, elle n'apparaît aux acteurs même du drame que comme les fantômes impossibles d'un cauchemar lointain.

»Si j'insiste sur cette misère terrible, lamentable, ce n'est point, en ce qui me concerne, par orgueil ni même par humilité. Mais plus les épreuves furent âpres et prolongées, plus valurent sans doute ceux qui surent les supporter et ne les payèrent que de leur corps, sans que jamais leur âme faiblît ou s'amoindrît à ces chocs sanglants et répétés. Je tiens, plus encore pour ceux qui ne sont plus que pour ceux qui restent, je tiens à dire la chose vraie, c'est que de toute cette petite pléïade, née de la famine, du froid et du vagabondage, réunie par le hasard des rencontres les plus hétéroclites, il n'en est pas un — pas un — qui ait failli devant les *mauvaises conseillères*. L'estime de son voisin commandait le respect de soi-même dans cette école mutuelle de l'honneur famélique et, au foyer vivifiant de notre communauté fraternelle, ceux qui se trouvaient privés des exemples précieux du père, des saints enseignements de la mère, purent apprendre et garder en eux l'Évangile des pauvres gens, qui donne aux plus misérables la force et la bonté. Derrière ces hommes-là, que je n'ai pas quittés, pas une méchante action ne se dressera pour me démentir.

»Il est bien temps de restituer sa vraie signification à cet honnête vocable *Bohème*, si étrangement dénaturé par

les dramaturges des boulevards et les vaudevillistes qui *ont de l'ordre.*

»Tant que nos bohèmes furent réunis, ils supportèrent moins difficilement les privations parce qu'ils réalisèrent à la lettre, pendant de longues périodes, l'exemple singulier d'une association où les mots *tien* et *mien* ne représentaient absolument aucun sens.

»Lorsque le faisceau se rompit par suite de quelque circonstance, la lutte fut plus rude aux isolés. Je citerai tel d'entre eux qui vécut pendant huit journées uniquement de la provision de pommes de terre crues envoyée par une pauvre mère de province. Il n'avait pas de feu pour les faire cuire, mais, disait-il, il eût encore passé par-dessus cet inconvénient : le manque total de sel l'avait surtout privé. Celui-là est resté maigre.

»Tel autre a passé une fois trois jours et deux nuits sans prendre aucune espèce d'aliments ; une autre fois, trois jours et trois nuits. Il dirige aujourd'hui une industrie qui débourse cinq cents francs de frais chaque matin. Je ne parle pas de tous ces un jour et deux jours de jeûne complet, service ordinaire pour nous, non admis comme temps de campagne.

»Tel autre a traversé tout un hiver rigoureux, — celui de 1837 ou 1838 — simplement vêtu d'une blouse de calicot bleu et sans chemise. Je dois reconnaître qu'elle était remplacée par un gilet de lasting. Celui-là écrivait, trois ou quatre ans auparavant, ses compositions du concours général à côté du jeune duc d'Aumale.

Une nuit de ce dur hiver, vêtu ou plutôt nu comme je vous disais, sans gîte depuis deux soirs et à jeun dès la veille, il marchait, marchait de la Bastille à la Madelaine et retour, sans s'arrêter pour éviter toute indiscrétion des patrouilles grises. Tombant enfin de fatigue, de faim et de froid, il ôta, de sa main, la neige qui couvrait une borne-fontaine alors placée devant le théâtre du Cirque-Olympique;

là, il s'endormit d'un sommeil de plomb. Je frissonne encore en me rappelant le réveil . . .«.

Ces solitaires obstinés en se restreignant volontairement dans le cercle d'une existence uniforme, en demeurant à l'écart de toute relation extérieure, perdaient nécessairement l'avantage de rencontrer ces occasions qui viennent quelquefois si utilement placer une échelle sous le pied de ceux qui tentent l'assaut des obstacles. Associer la misère à la pauvreté, les bottes éculées aux habits troués, ce sera peut-être pittoresque; mais cela ne sera jamais à mettre en exemple, comme une morale en action, sous les yeux des jeunes stagiaires de l'art et de la poésie. L'Humanité a plus à se réjouir, plus à gagner de voir les hommes marcher droit dans leur isolement à la conquête du bonheur, qu'à les voir se traîner soudés ensemble par une fraternité de haillons ou de privations.

Henri Murger l'avait bien compris, — et c'est pour cela qu'il s'éloigna de la Bohème aussitôt qu'il le put. D'autres aussi se sauvèrent: Adrien Lilioux, Nadar, Jules de la Madelène, Pierre Dupont, Théodore de Banville, Chintreuil; mais Cabot, Fauchery, Pierre Bisson, Desbrosses, Karol furent misérables sans être célèbres! C'est déjà bien assez d'être célèbre et pauvre.

ALFRED DELVAU.
Henri Murger et la Bohème. Paris 1866.

LES BOHÉMIENS LITTÉRAIRES.

La littérature de fantaisie, le libéralisme littéraire, comme le dénomme si bien M. Victor Hugo, a eu pour résultat de produire un monde interlope d'écrivains que nous avons classés sous le titre générique de *Bohémiens* littéraires.

Ce n'est donc pas la Bohème que Murger nous a dépeinte d'une façon si poétique, en rajeunissant notre coeur.

Ce n'est pas non plus celle que Balzac a si savamment analysée dans sa Comédie humaine.

Non, c'est la Bohème littéraire triste et positive, sans foi, sans croyance, sans talents, sans courage, sans énergie, ayant rompu avec toutes les idées généreuses ; c'est celle qui, par sa masse, forme corps et prétend s'imposer quand même aux journaux et aux théâtres et qui, lorsque par hasard on l'accepte, ne fait rien par paresse et par impuissance.

Il est si facile de faire un roman ! Quel est le jeune homme qui, au sortir du collége, la tête bourrée des auteurs en vogue, ne fera pas le sien ?

Seulement les esprits sérieux et raisonnables se contentent de cet exploit ; ils rangent le volume dans un coin et comptent cela comme une équipée de jeunesse.

Mais d'autres sont assez imprudents pour prendre au sérieux les éloges des amis du clocher et abandonnent une carrière sérieuse pour devenir homme de lettres.

Cette carrière, qui a tant de prestige, est des plus rudes, et il est très-facile de s'y égarer, car le romantisme poussé dans une voie extrême par des gens qui n'ont pris pour exemple que les travers du maître, sans en avoir le génie, est devenu une oeuvre épicée et de haut goût, et nous sommes bien loin maintenant du temps où les écrivains ne cherchaient à émouvoir leurs lecteurs que par la peinture fidèle des sentiments les plus vrais, et où les émotions douces et pures n'étaient puisées que dans le fond de l'âme.

Maintenant le public, que l'on a blasé, refuse tout ce qu'on lui offre, et quoiqu'on eût abordé des sujets dont la pensée seule fait frémir, il reste froid et impassible, car son coeur est desséché.

Il s'ensuit de là que la majeure partie des écrivains pour obtenir de ce public un peu de popularité, étudient ses goûts et renchérissent sur tout ce qui a été fait, espérant le réveiller de sa torpeur, et croyant que le succès d'aujourd'hui forcera le jugement de la postérité.

Erreur! Et qui ne se rappelle que les écrivains du Bas-Empire, qui étaient les romantiques de cette époque, ont reçu de leurs contemporains plus d'éloges et de faveurs que les écrivains du siècle d'Auguste? Et cependant qu'est-il resté d'eux?

DÉCEMBRE-ALONNIER.
(La Bohème littéraire. Paris 1862.)

L'ACADÉMIE DE LA BOHÈME
OU LA POÉSIE DE L'ABSINTHE.
(1876.)

Les rares promeneurs qui se risquent, le soir, dans le haut de la rue Saint-Jacques et regardent curieusement, à travers une vitrine enfumée, des silhouettes barbues et chevelues, ne se doutent guère qu'ils passent devant un établissement célèbre.

Les étymologistes l'appellent »Académie«, à cause de quarante tonneaux dressés en ligne le long des murs. L'idée est drôle; mais pourquoi diable oublient-ils les fûts cerclés de paletots qui sont rangés autour des tables et servent au transvasement des autres?

Sur tous les points de la salle encombrée, l'absinthe coule à flots. Après le repas comme avant, les consommateurs étranglent des perroquets. De cinq heures de matin à minuit, le massacre ne discontinue pas; aussi de mauvais loustics ajoutent-ils un terme complémentaire à l'enseigne fantaisiste de l'établissement. Ils disent: »*Académie de Pontarlier*«[1].

La docte corporation se compose d'artistes à tous crins et de poètes débraillés en qui l'absinthe a tué les *vers*[2]!

Avant d'esquisser les deux grandes figures de l'Académie:

1) Pontarlier fournit toute la France d'absinthe.

2) On boit un verre d'absinthe le matin »*pour tuer le ver*«. On dit aussi *tuer un colimaçon*. *B.*

P..., le doyen, et Tardy, l'improvisateur, je vais présenter trois types qui pourraient servir à toute la Bohème de moules à bon creux.

D'abord, un littérateur qui n'a jamais rien écrit. Lorsqu'il ne parle pas, il boit; lorsqu'il ne boit pas, il parle. Depuis quinze ans il n'a fait autre chose. De quoi vit-il? Où couche-t-il? Questions insolubles comme la quadrature du cercle. Il avale des verres d'absinthe que lui offrent des étudiants naïfs; c'est tout ce qu'on peut affirmer. Il est possible qu'il mange et trouve même un gîte quelque part, sans sortir des fortifications: on voit à Paris des choses si extraordinaires! — Le ton de noisette grillée de son visage et son *assent* musical trahissent l'origine de ce littérateur — avant la lettre. Natif de Carcassonne, il a passé son enfance à l'ombre de la fameuse tour penchée qui, dit-on, prit une courbature incurable en saluant l'empereur Charlemagne. Il n'a, du reste, d'autre point de ressemblance avec la courtisane de pierres que sa haute stature et sa maigreur de squelette. Il n'a jamais flatté que lui-même. Il est et veut rester indépendant. Diogène moderne, il logerait volontiers dans un tonneau, — pourvu que le tonneau fût plein. A quelqu'un qui lui proposerait une place, il rugirait la fière apostrophe de Cambronne à Waterloo. A toute minute, il secoue son épaisse crinière sur son habit crasseux, brusquement, de droite à gauche, de façon à prouver qu'il a l'habitude des »coups de tête«, et, chaque fois, trois ou quatre cheveux se détachant des autres, se poursuivent un à un le long des épaules et des reins. Il en est tant tombé dans les verres, qu'on s'étonne d'en voir un aussi grand nombre fixés encore au crâne du jeune académicien. Il ne porte la barbe qu'au menton et sous le nez. Cela paraît incroyable au premier abord, car un tel personnage doit ressentir une aversion profonde pour le rasoir et le linge mouillé; mais, en regardant mieux, l'anomalie s'explique: aucun poil ne pousse sur les joues. La physionomie a dû être intelligente. Le front est puissamment modelé, l'oeil bien ouvert, le nez aquilin, la

bouche sardonique. Malheureusement, le tout est fleuri comme un champ de coquelicots. L'épiderme a des ardeurs alcooliques qui enflammeraient une allumette sans frottement. Je ne décrirai point le costume : il est des choses si malpropres qu'on n'y touche pas. » On ne sait plus penser, on ne sait plus écrire : » s'écrie à chaque instant le grand homme incompris. » Le cerveau manque à nos contemporains. On imite, on pastiche, on répète, on remue à vide, on ne crée plus. Après les âges d'or, d'argent et de fer, nous sommes à l'âge de ruolz. — Mais pourquoi ce rude travailleur ne produit-il une œuvre magistrale et sûre qui traverse dans les siècles futurs ? — Pourquoi ? » Le public est trop bête ! » — Merci.

Le second bohème est un pianiste qui outrage la tradition, le classique. Il crève, mutile ces formes vieilles, usées, froides comme un suaire, et dénoncé comme la routine ne voit point de salut pour l'art. » Sous mes doigts, dit-il souvent aux communiers réunis par l'admiration, le clavier se transforme en pensée. Il s'en dégage, au milieu de flots d'harmonie, des accents d'une poésie suave. Tantôt, dans certaines compositions, on distingue la lune qui répand sa lumière blême sur un paysage de Champagne : tantôt le soleil qui, changeant comme un gouffre de feu dans l'azur, éparpille ses rayons sur la verdure. Chaque » touche » a sa valeur : on pourrait compter les brins d'herbe et les feuilles des arbres. C'est le maximum idéal ! » Lorsqu'il était élève du Conservatoire, son professeur lui prédisait le plus bel avenir. Pour lui, le clavier, ce sont ses doigts. Sa main ouverte peut facilement embrasser deux octaves. Un soir, il eut besoin de gants. Il entra dans une mercerie. » Quel numéro gantez-vous, monsieur ? » lui demanda la commise. — » Le numéro 15. — Pour vous, monsieur ? » — » Non, mademoiselle, pour mes pieds. » La jeune fille se recula, scandalisée : elle prit les mains de l'artiste pour des pieds ! La méprise est d'autant plus excusable que le bonhomme est de petite taille et grêle comme

un héron. Sa figure en biseau, jaune, maladive, pas plus grosse que le poing, est agrémentée d'un nez pyramidal, posé de travers, auprès duquel celui de Cyrano de Bergerac n'eût semblé qu'une mince lame de canif. A proprement parler, le visage n'existe pas; il disparaît sous cet immense appendice et sous les cheveux tombant de toutes parts, en branches de saule pleureur. Ce grotesque membre de l'»Académie de Pontarlier« est toujours vêtu d'un habit râpé, sans boutons, passé du noir au gris-ardoise. Cet habit lui fut donné pour un concert dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Je vois encore le jeune artiste se mettre au piano, rejeter sur ses épaules sa longue chevelure, regarder le plafond et promener, d'abord au hasard, ses doigts sur le clavier. Bientôt il s'agite, se torsionne comme un ver coupé en deux, puis, tout à coup, se dresse, se retourne et joue les mains derrière le dos. . . Il serait impossible de décrire l'effet produit par ce bizarre tour de force. Tout le public siffla comme un seul merle. Depuis ce jour néfaste, le pianiste n'a pas voulu recommencer l'épreuve.

Le troisième bohème est un paysagiste. Au moins se donne-t-il ce titre; car s'il parle beaucoup de ses études et de ses »impressions«, en revanche ne les montre-t-il jamais. Il regarde la nature les yeux mi-fermés, laissant les détails aux faux artistes qui peignent la bataille de Marengo sur un châton de bague, dessinent des veines à des chevaux de la grosseur d'une puce, des nez et des poils de barbe à des hommes pas plus grands qu'une tête d'épingle. Des plaques de lumière et d'ombre; telle est pour lui la vraie peinture. Il est de ceux dont on dit, en contemplant leurs toiles: »Tiens! quelque chose a passé par là, on en voit la tache!« S'il sait manier une »brosse«, on ne s'en douterait guère à l'aspect de son costume boueux. Il a, cependant, quelques notions de dessin; parfois il a réussi la charge d'un camarade sur une table d'estaminet. Il eût pu devenir un excellent graisseur de locomotive, comme l'auteur de ses jours; il a préféré ne rien faire, ou se faire peintre, ce qui pour

lui est absolument la même chose. Aussi mal élevé qu'un gorille, il se mouche fort, éternue fort, bâille fort, crache sur les meubles et s'essuie les semelles sur les barreaux des chaises, n'importe où il se trouve. Il a surtout le mépris et la haine du bourgeois. Tout ce qui n'est pas artiste, littérateur, savant ou militaire, est épicier de par la souveraine décision du malicieux rapin. Épicier aussi le critique qui tient à la pureté de la forme et à l'harmonie grise des tons! Épicier encore l'État qui n'achète que les tableaux remarquables par le style et la science de la facture! Épiciers tous ceux qui ont de la tenue et du bon sens! Laisser pousser démesurément ses cheveux et ses ongles, culotter des pipes, vivre d'expédients et trouver tout mauvais, même les chefs-d'oeuvre indiscutables, tel est l'idéal de ce fruit sec, qu'on soufflettérait avec la botte s'il avait une lueur d'intelligence au front. Mais sa figure est bête comme une complainte; elle n'a pas plus de caractère qu'une gravure coloriée d'Épinal; on s'assied dessus, et l'on n'en parle pas.

Ces trois messieurs peu recommandables ont la jalousie de l'impuissance. Sous prétexte que la génération actuelle se préoccupe beaucoup de l'oeuvre des grands maîtres et coule trop sa pensée dans les vieux moules, ils prétendent utile à l'essor du génie moderne la destruction du Musée du Louvre et de la Bibliothèque nationale. J'affirme ne point inventer ce propos de fou furieux.

Du matin au soir, ils se décernent des couronnes, tandis qu'Hilaire, gros garçon qui s'est vainement frotté à l'académique clientèle, ouvre ses oreilles de Midas et verse l'absinthe dans les verres aussitôt vidés qu'emplis.

P . . ., l'illustre doyen de l'Académie, qui vient de mourir en étranglant un perroquet [1]), était un septuagénaire qui, depuis quarante ans, au moins, couchait dans les fossés des fortifications et portait un costume, toujours le même,

1) *Étouffer* ou *étrangler un perroquet*, boire un verre d'absinthe. On dit *perroquet* pour faire allusion à la couleur de l'absinthe. Cette expression a été inventée par Charles Monselet. *B.*

usé bien au-delà de la trame, — jusqu'à la peau. En toutes saisons, par tous les temps, il était drapé dans un macfarlane d'étoffe mystérieuse, qu'appréciait beaucoup le peintre des «taches». On n'a jamais vu la couleur de sa chemise, — heureusement. Je crois du reste, que la chemise de P... peut être rangée au nombre des mythes. Ce bohème de haute taille à barbe grisonnante, à chevelure inculte, à l'oeil petit et glauque, au nez large et culotté comme une pipe allemande, semblait n'avoir pas eu de jeunesse. Je me figure volontiers qu'il était venu au monde à l'âge de soixante-quinze ans, sinon à l'état de fossile. Était-il chauve? Son chapeau l'était; seule réponse possible, car personne n'a vu le doyen découvert. Tout ce qu'il avait sur lui faisait partie intégrante de son corps. Il était dans ses vêtements comme une lettre dans son enveloppe cachetée. Il ne s'en séparait pas plus qu'un escargot de sa coquille. Il avait le culte de l'adhérence. S'il a quitté la vie, c'est qu'il n'a pu faire autrement. Je soupçonne qu'il est mort de chagrin à la suite du couronnement de Tardy, son rival de gloire.

Pauvre P...! nous allons réparer l'injustice humaine en publiant ton divin chef-d'oeuvre, jusqu'ici dédaigné par de barbares éditeurs!

DÉMOCRITE MODERNE.

(AIR DES CANOTIERS.)

En philosophe de haut goût,
Démocrite riait de tout,
Sans trop voir l'homme avec dégoût.
Pour lui, l'homme était un problème.
Quand il avait bu trop de vin,
Il se moquait du genre humain,
Dont l'esprit lui semblait si vain,
Qu'il se disait même à lui-même:
J'ai l'nez dur:
Je tiens l'mur,
De peur de fair' carambole:
J'n'ai pourtant dans la boussole
Que quelqu' doigts d'vin pur.

Si j'rencontre au quartier latin
Une femme soie et satin,
J'lui dis, en lui tendant la main :
»Eh bien ! comment qu' ça va, ma biche ?«
Elle me répond poliment :
»Qu'-est-c'que ça fiche à toi, faignant ?«
Mon coeur est toujours gai, content,
Même amoureux, pourvu que j'liche [1].
J'ai l'nez, etc.

. . . . . .

J'arrête ma citation. Le dernier couplet, exclusivement politique est d'une telle crudité d'expressions, qu'un gendarme en rougirait jusqu'aux bottes. Au reste, les beaux vers qui précèdent, et que j'ai scrupuleusement copiés sur le manuscrit original, suffisent pour assurer à P.... l'immortalité parnassienne.

Passons à Tardy (Victor) oublié dans le *Dictionnaire des contemporains*. Au physique, celui-ci différait absolument des autres bohèmes. Il se rasait et se coupait lui-même les cheveux. Chose plus extraordinaire : il se lavait ; — rarement, sans doute ; mais, il se lavait. Une fois par semaine, il me demandait cinq sous pour souper à la Californie et coucher à la corde. Son ventre se ressentait de ce sybaritisme. S'il eût mangé tous les jours, Tardy eût bientôt pris l'apparence d'un gros crabe. Il était pâle, sans bourgeon à la trogne. Ses joues flasques, suivant les inclinaisons de la tête, débordaient sur le col relevé du paletot, comme une crême qui s'épanche. Au moral, il ne valait pas mieux que ses camarades. La modestie étant une admirable chose, il disait, se comparant à Lamartine et à Victor Hugo :

. . . . . .

Car — si de l'un j'ai le prénom,
La faridondaine, la faridondon
Des deux j'ai le génie.

1) *Licher*, manger et boire à s'en *lécher* les lèvres. Argot.

Et nous ajoutions en choeur:
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Un Catalan doublé d'un imbécile serait moins vanite Quand il débitait ses vers, — dont quelques-uns avai quatorze syllabes, — Tardy semblait sucer un bâton sucre d'orge. Il improvisait. Sa muse devenait alors é leptique sous les ruades de Pégase. Ses rimes avai l'échevèlement d'une conversation d'aliéné. C'était de l'it et du pathos. Un soir, il fut plus heureux que d'habitu Voici comment il remplit les bouts-rimés que nous lui posâmes :

La vie est une *bagatelle*
Et le travail, affaire *d'animal*:
Pourquoi faire sauter nos boutons de *bretelle*
En nous donnant beaucoup de *mal?*
Je n'aime, moi, que l'absinthe; et, le *verre*
En main, toujours j'étrangle un *perroquet*
Quand je suis ivre-mort, je me couche par *terre*
Et ronfle comme un poêle aux lueurs d'un *quinquet.*
L'alcool me paraît doux comme la *confiture.*
Je suis ce grand buveur dont chacun sait le *nom*:
La bohème *future*
A ses neveux dira jusques à mon *prénom.*
A boire, amis, à *boire!*
Incendiez ma trogne et fleurissez ma *peau:*
En buvant, on ne craint pas de *déboire;*
D'absinthe remplissez mon verre et mon *chapeau!*

Une improvisation de Tardy plus compréhensible qu poème basque, cela nous surprit à tel point, que l'un nous courut aussitôt acheter une couronne en papier d dont il ceignit le front rayonnant du bohème.

»O poète, dit-il, poète illustre parmi les illustres; chan de la déesse verte et des saturnales académiques; perm à tes humbles admirateurs de couronner en toi la p haute expression de la gloire bachique!«

Tardy riait et pleurait. Il pleurait de grosses gou d'absinthe en se donnant des airs olympiens. A partir

ce jour, il devint littéralement fou. Il ne quittait plus sa couronne que pour aller se coucher.

— Hilaire, s'écriait-il le matin en entrant, passe-moi mon nimbe !

Et jusqu'au soir il se promenait à travers les tables, coiffé de son feuillage d'or, à la grande joie des flâneurs qui s'attroupaient devant la porte.

Pendant la Commune, le Collège de France était désert : Tardy s'en proclama le directeur. Sa nouvelle gloire, hélas ! fut de courte durée. Une nuit qu'il avait absorbé trop d'absinthe, il tomba roide mort en allumant sa pipe. Le bohème avait péri d'une combustion instantanée !

Sic transit gloria mundi !

P. L. Imbert.

A travers Paris inconnu. P. 1870.

L'ABSINTHEUR [1].

Oh ! l'absinthe ! encore une des plaies de notre époque. On ne peut se figurer le nombre de gens de talent qui s'abrutissent, perdent la mémoire, s'empoisonnent, se tuent le plus gaiement du monde avec cette terrible liqueur d'alcool et de vert-de-gris que nous envoie Pontarlier. De l'aveu de tout le monde, l'absinthe est dangereuse et n'a aucune des vertus qu'on lui attribue, et cependant chaque année la consommation de ce poison augmente d'une façon effrayante ; chaque jour offre quelque nouvel exemple de ses vertus délétères. Qu'importe ! on en boit de plus en plus. C'est l'attrait du gouffre ; il attire l'imprudent qui ose mesurer ses profondeurs. Notre génération s'est fatiguée de vivre par la tête, elle veut vivre par le ventre ; elle s'ennuie, elle ne veut plus penser, elle s'étourdit en croyant se distraire. Voilà pourquoi elle s'adonne à l'absinthe et au cigare. En cela elle ressemble aux Orientaux adonnés au hatchich

1) *Absintheur*, buveur d'absinthe, *absinthier*, débitant d'absinthe.

et à l'opium. Elle ne boit plus, ce plaisir s'en est allé avec la chanson et la causerie, elle s'enivre et elle hurle. Le vin ne pouvant suffire à ces tempéraments brûlés, ils se sont jetés sur l'alcool et l'absinthe. Nous sommes mornes et taciturnes, ou bavards, stupides, diseurs de rien, la gaieté et l'esprit nous ont décidemment quittés, effrayés de nos cris.

PRIVAT D'ANGLEMONT.

L'ALCOOLISME EN FRANCE.
1872.

Extension et danger de l'alcoolisme. — L'absinthe. — Consommation des liquides alcooliques à Paris. — Les cafés et les cabarets. — L'abus des boissons alcooliques pendant les deux siéges de Paris 1870 et 1871. — L'alcoolisme dans les provinces.

La société moderne est menacée sérieusement par l'invasion de l'ivrognerie ou alcoolisme.

Jadis l'alcool était confiné dans les officines des pharmaciens; aujourd'hui, un outillage énorme est mis à la disposition de distilleries colossales; les eaux-de-vie de grains, de pommes de terre, de mélasse, de betteraves surtout, sont largement entrées dans le domaine de la consommation quotidienne. Depuis lors, la médicine a eu à constater les résultats les plus désolants pour la santé publique et elle a dû pousser un cri d'alarme.

L'alcoolisme constitue un empoisonnement prompt ou lent qui vient à bout de toutes les intelligences, des santés les plus robustes.

Dans les asiles d'aliénés, il a fallu créer des sections à part pour les alcoolisés, et, de jour en jour, elles sont de plus en plus remplies. Dans les causes multiples de la dégénérescence des races humaines, l'alcoolisme tient la tête de colonne. Pour enrayer le développement de cette plaie sociale, il s'est formé, particulièrement en Angleterre et aux États-Unis, un grand nombre de sociétés de tempérance; le

gislateur est intervenu dans ces pays pour atteindre et apper de condamnations l'ivrogne endurci. Jusqu'ici, rien e tel n'a eu lieu en France, mais le mal est devenu si grand ans ces dernières années, que les savants, qui ont pu en ıastater l'étendue, ont énergiquement appelé l'attention ublique sur cette terrible question de l'alcoolisme. Il y a uelques mois, l'Assemblée nationale a été saisie d'un projet e loi ayant pour objet d'employer contre les ivrognes des ıoyens de répression et de les frapper au besoin de l'interiction des droits civils et politiques.

L'ivrognerie n'atteint pas seulement l'individu qui s'y donne, dans sa fortune, dans son honorabilité, dans sa anté; elle frappe, du même coup, sa famille qu'elle ruine, a femme et ses enfants qu'elle réduit à la misère, et la ociété tout entière elle-même.

L'abus des boissons alcooliques ne peut que compronettre la santé, et les maladies les plus nombreuses et les ılus graves en sont la triste conséquence; il vicie la consitution des hommes et porte une atteinte profonde à la igueur des générations futures.

Les effets de l'absinthe sur le système nerveux sont plus narqués que ceux de l'eau-de-vie, et ressemblent à ceux ui sont produits par l'intoxication au moyen d'un poison narcotique.

Prise avant le repas, l'absinthe exerce son action corroive sur la membrane de la muqueuse, sans que le mélange vec les aliments vienne en atténuer l'effet.

A son cours d'hygiène et pour prouver le danger de ıbsinthe, M. Bouchardat met dans deux coupes remplies eau des poissons; puis il verse dans l'une six gouttes absinthe et six gouttes d'acide prussique dans l'autre; les ıissons sont beaucoup plus vite foudroyés par l'absinthe.

L'absinthe rend épileptiques les chats, les chiens, les pins. Le vermouth n'est pas une boisson meilleure, il ısorganise la muqueuse intestinale et produit de profonds ısordres gastriques.

Rien n'est plus nuisible à la santé que les libations matinales, que la consommation des bitters, de l'absinthe et du vermouth avant les repas; à cause de la vacuité de l'estomac, ces liquides se trouvent directement en contact avec la membrane interne de l'estomac, sans que le mélange des aliments ou d'autres liquides vienne en atténuer l'action; ils provoquent un agacement des pupilles nerveuses et excitent la sécrétion des liquides digestifs. L'estomac n'ayant rien à digérer, ces liquides réagissent sur la membrane et tendent à la désorganiser.

Les hommes de cabinet, qui abusent des boissons enivrantes, succombent à des maladies de cerveau, à des fièvres cérébrales, à des apoplexies, à des ramolissements cérébraux. Les manoeuvres, les hommes de peine sont pris d'affections du coeur; les gastronomes meurent de maladies du foie, de l'estomac et des intestins; les hommes, dont les poumons fatiguent beaucoup, comme les avocats, les chanteurs, les crieurs publics, sont atteints de pneumonies, de pleurésies et plus tard de phthisie pulmonaire.

L'ivrognerie n'est pas un vice auquel la femme reste complètement étrangère. Parmi les aliénés à la suite d'alcoolisme, on compte une femme sur quatre hommes. Cette infirmité se développe surtout à l'âge critique, et c'est alors qu'on voit beaucoup de femmes s'adonner à l'ivrognerie.

Tous les inconvénients, tous les dangers de l'ivresse et de l'abus des boissons alcooliques sont spécialement analysés et indiqués dans une monographie très-intéressante, publiée en 1870, par le Dr Bergeret d'Arbois.

On peut constater chaque année une extension plus grande de l'ivrognerie. Nous n'avons pas à nous occuper de ce qui se passe dans les pays voisins, mais bien de ce qui s'accomplit en France.

En 1788, on ne consommait pas 200,000 hectolitres d'alcool; en 1840, ce chiffre s'élevait à un million d'hectolitres; il atteignait trois millions en 1863. A Paris, un homme buvait annuellement, en 1840, huit litres d'eau-de-

vie, il en boit trente aujourd'hui, et 300,000 individus consomment de l'alcool.

En 1867, année de l'exposition universelle, Paris a consommé : 3,553,581 hectolitres de vin en cercles ; 21,781 hectolitres d'alcool et de liqueurs ; 61,606 hectolitres de cidre ; 289,314 de bière à l'entrée et 61,629 à la fabrication.

A Paris également, on constatait en 1868 : 1,515 cafés pour l'intérieur de la ville, 488 pour la banlieue ; 14,058 marchands de vins et cabarets liquoristes pour la ville et 3,605 pour la banlieue. Restaurants, gargotes, crêmeries, tables d'hôte, épiceries pour Paris, 8,506 et pour la banlieue 1,809. Total pour Paris, 24,079 débits de boissons, et pour la banlieue, 5,902. Si Paris consomme beaucoup de liquides alcooliques, dans toutes les villes de fabriques, la consommation fait également de regrettables progrès. A Amiens, il se débite par jour 80,000 petits verres, soit une valeur de 4,000 fr., représentant 3,500 kilogrammes de viande, ou 12,121 kilos de pain. — A Rouen, il est consommé, dans l'espace d'une année, 5 millions de litres d'eau-de-vie.

Le nombre des débitants de vin et de liqueurs dans toute la France est assez considérable pour que tous les consommateurs trouvent des facilités d'approvisionnement.

Les auberges où on donne à la fois à coucher et à manger, les cabarets, les restaurants, les traiteurs sont au nombre de 165,464 ; les cafetiers et limonadiers ne sont pas moins de 45,477, enfin les marchands de vin en gros et en détail comptent 41,312 patrons.

On voit que les débitants de liquides alcooliques de toutes catégories constituent une véritable armée de 252,253 individus ; un nombre presqu'égal à celui des soldats qui étaient prêts à entrer en campagne lors de la guerre, le double du nombre de tous les membres des clergés qui ne comptent que 157,231, prêtres. pasteurs ou rabbins.

En Angleterre, la moitié des cas de folie est due à l'abus des liqueurs fortes; à Berlin, on en compte le tiers.

L'abus des boissons alcooliques, fait pendant les deux siéges de Paris, en 1870 et 1871, s'est traduit par une augmentation considérable des cas de *delirium tremens* et de paralysie générale. D'une note, présentée à l'Académie des sciences par M. M. Magnan et Bouchereau, il résulte que ce n'est pas seulement par leur nombre plus élevé que les alcooliques de 1871 se sont distingués de ceux de 187 mais encore par le caractère généralement plus aigu de leu intoxication. Le fait le plus saillant est l'énorme proportio de sujets atteints de paralysie générale avec complicatic d'alcoolisme qui ont été admis à l'asile Saint-Anne pendan le mois de mai 1871. Elle est de près de 55 pour 100 su le nombre des entrées des malades de toute catégori frappés d'aliénation mentale.

On peut, sans doute, diminuer les ravages de l'ivrogner en poursuivant rigoureusement devant les tribunaux cor pétents tous ceux qui donnent l'exemple de l'ivresse sca daleuse.

Il est non-seulement juste, mais encore indispensab de priver de leurs droits électoraux tous les ivrognes d'h bitude. Peut-on admettre, en effet, qu'un individu en é d'ivresse puisse exercer une influence quelconque sur l résultats d'un vote et sur l'existence de son pays?

Toute paradoxale que cette assertion puisse paraît elle est cependant incontestable; le meilleur moyen supprimer ou de diminuer l'ivrognerie, c'est de faciliter vente du vin à bon marché, en dégrevant d'impôt celui q le vend pour être consommé hors du cabaret, et en ôta tous droits sur le vin bu dans la famille.

Pourquoi ne favoriserait-on pas la fondation de sociét coopératives qui, achetant le vin en gros, le cèderaient détail aux coopérateurs, de manière à supprimer tous l droits inutilement payés par les consommateurs?

Il faut que, par la combinaison des impôts et d

patentes, le vin du cabaret coûte 2 francs la bouteille, et que le même vin, consommé dans la famille, coûte seulement 30 ou 35 centimes le litre. Ce n'est pas par une seule mesure, mais par un ensemble de dispositions sagement combinées qu'on peut améliorer l'état social.

L'exemple n'est-il pas incontestable à l'appui de cette thèse; dans les départements du Midi, où le vin coûte 10 centimes et où l'ouvrier en boit à tous ses repas, est-ce qu'on voit des ivrognes comme dans le Nord et dans les contrées habitées par les buveurs d'absinthe?

Rencontre-t-on des individus ivres à Montpellier, à Nîmes, à Agen, à Toulouse?

N'en trouve-t-on pas, au contraire, en nombre considérable, plus on se rapproche des départements du Nord, où la vigne est inconnue?

Pour guérir l'humanité de l'ivrognerie, le meilleur moyen c'est, on ne saurait trop le répéter, de mettre le vin à la disposition de tous les consommateurs, et on peut être certain que pouvant en boire à tous ses repas, dans sa famille, l'ouvrier n'ira plus laisser au cabaret la plus grande part de son salaire pour boire quelques verres d'un liquide frelaté et malsain.

Mais puisqu'on reconnaît que l'alcoolisme est un danger social dont il faut se préoccuper, la loi devrait considérer les dettes de cabaret et de café comme les dettes de jeu, et se refuser à les reconnaître; ce serait le moyen efficacement à opposer à l'avidité des cabaretiers.

Les cabaretiers et les cafetiers s'enrichissent [illegible] qui devrait servir aux femmes et aux enfants. [illegible] très-juste qu'ils soient assujettis à une [illegible] afin de payer la plus grande partie des dépenses [illegible] de bienfaisance; de cette façon, ils soulageraient [illegible] qu'ils auront causés [1]).

1) Le mal causé par l'ivrognerie est beaucoup plus [illegible] en Angleterre. Malgré tous les efforts de la [illegible]

LA VIE DES GANDINS [1].

CONFESSIONS D'UN EX-PETIT-CREVÉ.

Horrible vie que celle-là pour une créature intelligente! Me voilà plongé jusqu'aux lèvres dans le marais de l'enfer parisien! Me voilà négligeant toutes choses, n'apprenant plus, ne travaillant plus, n'ayant même plus le temps de penser à rien d'élevé ni de sérieux. Me voilà, menant à grand'guides la triomphante existence des *gandins*. Me voilà devenu l'habitué des courses, l'un des piliers d'un club en renom, fatiguant un cheval chaque jour, et soupant presque chaque nuit. Me voilà le soir au théâtre. Et à quels théâtres grand Dieu! Savourant les délices de la *Vie parisienne*, de la *Biche au bois*, comparant à part moi les traits de génie de Tacite et de Démosthènes avec ceux qui éclatent à chaque ligne dans cette sans pareille *Grand-duchesse de Gérolstein* qui eut l'incomparable honneur d'exciter la curiosité d'un empereur. . . Me voilà me réjouissant des lazzi de mademoiselle Schneider et donnant mon avis sur les formes de Cora Pearl et de miss Menken! De là, l'imagination farcie des belles choses que je venais de voir et d'entendre, je m'en allais faire ma route dans le monde, apprendre l'art de relever un mouchoir tombé et d'offrir galamment un éventail, et de regarder les femmes entre les yeux, comme on fait si bien aujourd'hui, avec un petit air goguenard, afin de leur faire voir qu'on ne les juge plus à craindre.

league et des autres sociétés philanthropiques qui en 1874 ne comptaient pas moins de 3,700,000 adhérents, l'Angleterre dépense chaque année 2,500,000,000 francs pour les spiritueux. *B.*

1) *Gandin*, par allusion à l'ex-boulevard de Gand (boul. des Italiens), sa promenade favorite. »L'oeillet rouge à la boutonnière, les cheveux soigneusement ramenés sur les tempes, le faux-col, les favoris, le regard, le menton, les bottes, tout en lui indiquait le parfait gandin, tout, jusqu'à son mouchoir fortement imprégné d'essence d'idiotisme«. *Figaro*, 1858. Cet être inutile et imbécile s'appelle aussi: *petit-crevé ou cocodès*. *B.*

Plus d'études austères, de méditations profondes, plus rien de ce travail salubre et fortifiant qui autrefois faisait pour ainsi partie de moi-même. Mais, en revanche, de longues séances occupées à déterminer la coupe d'un gilet avec mon tailleur, de belles parties de baccarat avec les *petits-crevés* de mon club, d'intéressantes correspondances avec mon chemisier, à l'effet de déterminer la forme de mes manchettes et de mes cols, et des promenades dans l'allée du Lac! et des exploits au tir aux pigeons! et des prouesses et toutes sortes de gentillesses en patinant sous le regard de belles dames! Quand je me rencontrais devant mon miroir, je me faisais l'effet d'un être abatardi.

Ce qu'il y a de réellement effrayant dans cette existence, c'est qu'on finit par s'y habituer, et que, tout en ne gardant pas la moindre illusion sur son néant, un jour survient où l'on ne peut plus se passer d'elle. On se fait à cette vie niaise, composée toute entière d'occupations puériles et de lugubres billevesées. Quelquefois on se dit : »C'est trop!« et l'on éprouve des nausées, comme si on allait la vomir. Et puis voilà qu'elle vous reprend et qu'on se laisse faire. Figurez-vous un malheureux qui, bêtement, a fourré le bout de ses doigts entre les pinces de fer de quelque affreuse machine. Sa main, son bras, tout son corps, lambeau par lambeau, se contourne et se tord entre les cylindres. Il a beau résister, il est sans force contre la force aveugle qui se joue de lui. Ainsi celui qui s'est laissé saisir par les pinces de fer de la frivolité ne sort plus qu'en morceaux de ses engrenages!

ERNEST FEYDEAU.

LE COCODÈS.

Il est certain qu'à toutes les époques, il a existé des gens qui ont sacrifié plus que de raison à la manie d'exagérer la mode, qui ont plus consulté leur miroir que leur intelligence, plus cultivé leurs plaisirs que leurs devoirs.

Mais jamais, j'imagine, il n'a été donné d'assister au spectacle ridicule qui nous est offert par une grande partie de la jeunesse actuelle.

Certes, depuis le commencement de notre siècle, on a vu naître et disparaître des types singuliers, étranges même d'élégance outrée : incroyables, beaux, fashionables, lions, gandins etc., qui tous avaient leurs travers, leurs manies, leurs ridicules, leurs défauts, mais ce n'est que de nos jours qu'on a pu voir réunis ces défauts, ces ridicules, ces manies et ces travers sur la tête de ce type, devenu légion, dénommé : le *Cocodès*, ou plus énergiquement le *petit-crevé* [1].

En effet, tous les fous qui l'ont précédé n'étaient pas des sots et avaient un côté intéressant ; la grangrène ne paraissait pas avoir rongé toutes leurs facultés ; quelque passion grande et généreuse vivait encore en eux et surnageait au naufrage de leurs vertus ; l'un aimait les arts, l'autre la gloire ; celui-ci s'enthousiasmait pour un grand poète, celui-là s'enorgueillissait d'un amour.

Mais le petit crevé, lui, n'a aucune passion, il s'en fait un mérite ; aucun instinct pour ce qui est bon et beau, du moins, il l'étouffe avec soin ; il n'aime et n'apprécie ni la peinture ni la musique, — j'entends la belle musique et la grande peinture, — ni les bons livres ; l'amour de la patrie, l'affection pour la famille le laissent froid ; il nie l'amour, rit de la jeunesse, et serait au désespoir, si on le considérait comme en faisant partie.

1) *Cocodès*. Imbécile riche qui emploie ses loisirs à se ruiner pour des drôlesses qui se moquent de lui. — On pourrait croire ce mot de la même date que *cocotte :* il n'en est rien, — car voilà une vingtaine d'années que l'auteur Osmont l'a mis en circulation. — *Cocotte* (femme galante) se dit aujourd'hui pour *lorette ;* de *coco*, cheval, *cocotte*, jument. — La haute cocotterie parisienne a fait donner le nom de *cocotte* à une maladie honteuse dont elle est si souvent la cause. Ce mot date du premier Empire. (*Delvau. Larchey.*) *Crevé* appartient à l'argot des ouvriers qui emploient ce mot dans le sens de : homme maigre, pâle, ruiné de corps et d'âme. *B.*

Il ne croit à rien en apparence; se fait gloire d'être vicieux et ne prend au sérieux ni les hommes ni les choses: cependant il fait exception pour lui même.

Ignorant et pétri d'outrecuidance, il tranche sur tout, juge sans appel et condamne sans entendre.

Brutal et sans grâce, il fait fi de la galanterie.

Il prend plaisir au langage commun et bas des palefreniers dont il fait sa plus chère société.

S'il a par genre une maîtresse, soyez sûr qu'il l'aura choisie parmi les moins jeunes et les plus haut côtées.

Si elle est brune, il dira d'elle qu'elle est bai foncé; si elle est blonde, il la qualifiera d'alezane.

Il lui donnera le surnom d'une pouliche favorite de tel ou tel éleveur; en revanche, il donnera à sa jument le nom d'une courtisane à la mode.

Il parlera de son père sans respect et s'entretiendra avec ses soeurs comme il causerait avec des camarades.

En fait de littérature, il a étudié le *Catéchisme poissard*, *le Tintamarre*, *le Pompier de Nanterre* et *le Dictionnaire de la langue verte*.

Il n'a même pas les qualités de ses défauts. Il joue par calcul et non parce que le jeu l'entraîne; il n'est pas gourmet, bien qu'il hante les grands restaurants; il boit des vins de crûs renommés et mange des primeurs, mais uniquement parce que cela coûte cher et que c'est bon genre, et qu'il se figure qu'il éblouit son voisin de table.

Sans générosité, sans faste, il se ruine bêtement; il serait plus exact de dire qu'en général on le ruine. Encore s'il était élégant, s'il se vêtissait avec goût! — Mais non, voyez-le avec son chapeau trop petit, son habit étriqué, son pince-nez vissé entre les yeux, ses cravates aux couleurs criardes, ses cols-carcans, son dos voûté, ses pantalons étroits, ses gants de peau de chien.

En résumé rabougri au moral autant qu'il est ridicule au physique, *le petit-crevé* n'est qu'un être ridicule dans la société moderne, auprès duquel on passe en haussant les épaules.

Ce qui me parait plus triste encore, c'est que cet oisif si peu intéressant puisse intéresser quelqu'un et qu'il ne disparaisse pas mort-né sous le mépris public. On ne peut s'empêcher d'être douloureusement surpris, en effet, de voir que des femmes l'encouragent en le trouvant aimable et en l'admettant dans leur intimité.

Vauvenargues, mort en 1747, c'est-à-dire à une époque déjà bien corrompue, dans ses *Conseils à un jeune homme*, a peint avec un art infini le portrait de »celui que les femmes appellent un homme aimable« et qui, à presque tous les égards, pourrait passer pour le portrait du cocodès. On me saura gré, j'en suis sûr, de compléter cette rapide esquisse par la citation suivante : ce sera le coup de pinceau du maître qui fait oublier les imperfection de l'ébauche.

»Etes-vous bien aise de savoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent un homme aimable ? — C'est un homme que personne n'aime, qui lui-même n'aime que soi et son plaisir, et en fait profession avec impudence ; un homme, par conséquent, inutile aux autres hommes, qui pèse à la petite société qu'il tyrannise, qui est vain, avantageux, méchant même par principe ; un esprit léger et frivole qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses et ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, et fait tout par ostentation ; un homme souverainement dédaigneux, qui méprise les affaires et ceux qui les traite, le gouvernement et les ministres, les ouvrages et les auteurs ; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, et n'estime rien de solide que d'avoir des bonnes fortunes ou le don de dire des riens ; qui prétend néanmoins à tout et parle de tout sans pudeur ; en un mot, un fat sans vertus, sans talents, sans goût de la gloire, qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, et met son principal mérite à tourner en ridicule tout ce qu'il connaît sur la terre de sérieux et de respectable.

»Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce

petit cercle de gens insolents, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes, et n'en sont pas moins méprisés. Des hommes aussi présomptueux passeront aussi vite que leurs modes et n'ont pas plus de part au gouvernement du monde que les comédiens et les danseurs de corde : si le hasard leur donne sur quelque théâtre du crédit, *c'est la honte de cette nation et la marque de la décadence des esprits.*«

J. DE PEREZ.
(1869.)

LA MODISTE.

Nous disons encore »modiste« par suite d'une vieille habitude, mais il n'y a plus de modistes. Ces demoiselles se désignent entre elles sous le nom de »marchandes de modes« et vous leur ferez grand plaisir en les appelant ainsi.

Ce nom de modiste était tellement déchiré par les coups de plume des romanciers à la Paul de Kock, et les coups de crayon des dessinateurs satiriques, comme Grévin, qu'il ne tenait plus. Il a bien fallu lui refaire une virginité.

Quoiqu'il en soit, modistes ou marchandes de modes, il est difficile de nier que les jeunes personnes de cette profession jouissent d'une réputation de légèrete incontestable.

»Où la mode finit, la *cocotte* commence,« est un axiome parisien.

On dit encore à Paris, indifféremment : »S'amuser comme un boeuf dans la boutique d'un faïencier ;« ou bien : »S'amuser comme un jeune homme dans un atelier de modistes.«

Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans ce mauvais renom des modistes? Nous ne nous chargerons point de trancher cette question délicate.

Ces demoiselles pourraient d'ailleurs invoquer comme circonstance atténuante de la légèreté de leurs moeurs les

exigences de la toilette élégante qui leur est généralement imposée par leurs maîtresses de magasin.

Une modiste se présente chez une patronne et fait avec elles ses conditions :

— Combien gagnerai-je ? demande-t-elle.

— Mademoiselle, vous serez nourrie, et je vous donnerai trente francs par mois.

— Trente francs seulement ! mais j'en gagnais cinquante dans la maison d'où je sors.

—Sans doute, mais je vous ferai remarquer qu'ici vous aurez toutes vos soirées à partir de six heures.

Cette historiette véridique ouvre des jours singuliers sur certaines nécessités de la profession de modiste.

Je me suis laissé dire encore que dans tel grand magasin de modes de Paris que l'on désigne, et où il faut bien représenter devant une riche et aristocratique clientèle, aucune jeune fille n'est acceptée si elle n'a un amant. Mais j'espère que ceci n'est qu'une calomnie.

Entre les ouvrières de Paris, la modiste est une privilégiée. Elle est toujours nourrie au magasin, généralement logée, et elle a avec cela de trente à soixante francs par mois, qu'elle peut consacrer à son entretien. Ce sont là de bien meilleures conditions que celles de la plupart des ouvrières parisiennes.

Mais la modiste est-elle bien une ouvrière ? Elle se considère plutôt comme une artiste. Si elle travaille chaque soir jusqu'à onze heures, si elle passe souvent des nuits, en revanche elle ne commence guère sa journée avant dix heures du matin, et elle peut faire la grasse matinée au lit comme une dame. Vous ne trouverez point de modistes parmi ces ouvrières que vous rencontrez à sept heures du matin gagnant leur atélier, mêlées aux maçons qui descendent des faubourgs, un quignon de pain sous le bras.

La modiste est une de nos exportations les plus recherchées à l'étranger. Des maisons spéciales s'occupent à Paris

du placement de nos modistes dans tous les pays du globe, mais surtout en Angleterre et en Russie.

A part sa distinction et son élégance, qui sont comme des obligations de sa profession, la modiste ne diffère pas pourtant sensiblement des autres ouvrières parisiennes. Elle aime la campagne, le spectacle, le dîner au restaurant et la lecture des romans, la nuit, autour d'une bougie payée à frais communs, quand la *première* est couchée.

Elle aime à se faire suivre dans la rue, à se faire offrir un sac de bonbons ou de marrons glacés, que l'on grignottera ensuite à l'atelier avec les amies en se moquant de »l'imbécile« qui les a payés, et de la mine qu'il fera dimanche sous l'Arc-de-triomphe, où on lui a donné rendez-vous, tandis qu'on se propose d'aller passer la journée à Vincennes.

Jeu dangereux pourtant, et auquel on finit toujours par se brûler les doigts.

PAUL COURTY.

ÇA DÉPEND DU MAIRE DE SAINT-DENIS.

CROQUIS DE MOEURS INDUSTRIELLES.

Ier TABLEAU.

Sur le boulevard, devant le café du Helder. — Deux bourgeois prenant de la bière; le financier Castorine songeant à prendre quelque chose.

1er Bourgeois, à *l'autre.* — Je vous dis, mon cher, que ça dépend du maire de Saint-Denis.

2me. — Croyez-vous?

1er. — J'en suis sûr.

2me. — On m'a pourtant bien assuré que ça dépendait du préfet.

1er. — Erreur! Je vous dis, moi, que le maire et le préfet sont d'accord. Cela dépend, à présent, du maire de Saint-Denis.

2me. — Du reste, l'affaire est très-bonne.

1er. — Excellente!

2me. — Et nous saurons demain à quoi nous en tenir.

1er. — Demain à sept heures; n'y manquez pas.

2me. — Non, certes. Garçon! payez-vous. — Adieu donc. A demain, cher.

1er. — A demain.

Ils se séparent; Castorine demeure tout pensif et murmure:

— Que diable est-ce qui pourrait bien dépendre du maire de Saint-Denis?

Un Garçon. — Monsieur ne prend rien?

— Non, rien pour le moment; — Du maire de Saint-Denis! ... Il faut voir, il faut voir!

Castorine lève le siége dans la plus vive agitation.

IIme TABLEAU.

Chez le maire de Saint-Denis. — Même journée.

Le Maire. — Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

Castorine, *à part.* — Je saurai ce qui dépend de toi, ou le diable m'emporte! — (Haut) Monsieur le maire, je viens au sujet de l'affaire ... que ... vous savez ...

Le Maire. — L'affaire? ... Ah! oui, l'affaire ... Eh bien, monsieur, eh bien?

Castorine. — L'affaire en question ...

Le Maire. — Oui, oui, l'affaire, la grande affaire ...

— Et qui dépend de vous ...

— A peu près ...

— A ce qu'on prétend, du moins.

— On a raison, je crois.

— C'est selon. Des gens bien informés assurent que cela dépend du préfet.

Le Maire, *évidemment troublé.* — Qui dit cela?

Castorine, *à part.* — Du courage, de l'aplomb, morbleu! C'est le moment. — (Haut) Qui dit cela? moi, monsieur le maire! ...

Le Maire, *reculant.* — Vous, monsieur?

Castorine, *majestueusement.* — Moi, monsieur !

— Cependant, M. le préfet m'assurait encore avant-hier ...

— C'est possible ; mais moi, c'est hier que je l'ai vu ...

— Ciel !

— Et il m'a donné sa parole ...

— Pour la grande affaire ?

— Pour la grande affaire.

— Ah ! voilà un trait, par exemple ! Je tombe de mon haut. Après tant de promesses, tant d'assurances ...

Castorine. — Je le tiens ! (Haut) Vous voyez donc bien, monsieur le maire, que la chose dépend de lui ...

Le Maire. — Mais c'est une infamie !

— Et non de vous. — (A part) Que diable est-ce que cela peut-être ?

— Une abomination !

— Je ne dis pas.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

— Castorine, votre concurrent, monsieur le maire, représentant de la Société Alpaga, Peluche, Mérinos et Comp. ; et qui ne veut que votre bien.

— Mais enfin, monsieur, puisque vos affaires sont en si bon train, puisque vous affichez l'espérance, la prétention de nous couper l'herbe sous le pied ...

— Je n'affiche rien, monsieur le maire, je n'espère rien : je suis sûr.

Quel objet peut avoir, en ce cas, votre démarche ? Venez-vous ici nous narguer ?

— Dieu m'en garde ! Je viens au contraire vous prévenir qu'il n'y a plus à vous occuper de l'affaire, puisqu'elle nous est ...

— Concédée !

— Pas encore, mais c'est tout comme . — puisque ça dépend du préfet !

— Trahison ! ... Il est donc vrai ! *(Vivement)* Mais

voyons, monsieur, puisque vous êtes sûr de l'affaire, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de ...

— (A part) Il y vient de lui-même. — (Haut) De...

— De s'arranger?

— Et comment?

— De fusionner, par exemple?

— C'est difficile, très-difficile. La Société Alpaga et Mérinos n'a jamais fusionné avec personne.

— Il y a commencement à tout. Veuillez considérer, monsieur ... Castorine, et représenter à la Société ... Alpaga que c'est une affaire locale.

— Locale? ah! oui, c'est juste. Locale, très-locale.

— Uniquement locale! et qu'il est bien dur pour la commune de voir passer une affaire qui l'intéresse aussi directement, aussi exclusivement, entre les mains d'étrangers.

— C'est vrai, monsieur le maire; mais, vous le savez, les capitaux n'ont point de patrie!

— Et c'est là le malheur, monsieur, c'est là le malheur!

— Adieu, monsieur le maire. Ne m'en veuillez pas trop! Chacun pour soi en ce bas monde, et la Bourse pour tous. J'ai bien l'honneur ...

— Un instant, monsieur, un instant, de grâce! Demain même nous avons une réunion ...

— (Bas) Allons donc!

— Faites-nous l'honneur, faites-nous la faveur d'y venir. Vous rencontrerez ici tous les principaux intéressés, et peut-être bien qu'à nous tous nous trouverons un moyen de concilier, d'accommoder, à la commune satisfaction, vos prétentions et les nôtres.

— Monsieur le maire, à ne vous rien céder, je crains bien que cela ne soit inutile. La maison Alpaga a déjà toutes ses couvertures prêtes; Peluche et Mérinos sont très-chauds pour l'affaire, et, à vous parler franchement ...

— Mais enfin, monsieur, qu'en coûte-t-il d'essayer?

Dites à messieurs vos associés que l'on fera de son

mieux, et si vous-même n'avez pas de répugnance à une ... amiable composition ...

— Moi ! point du tout, monsieur le maire.

— (Avec élan) Vous viendrez donc?

— Puisque cela vous fait plaisir, monsieur le maire, j'en aurai beaucoup moi-même ...

— A la bonne heure ! Touchez là.

— Mais, je vous le dis, j'espère peu.

— N'importe ; nous comptons sur vous.

— Soit, je viendrai.

— A demain donc, monsieur le maire.

— A sept heures.

— A sept heures.

Le Maire, *resté seul.* — Ces gens de Bourse ne sont pas encore si Turcs. Celui-ci a l'air bon enfant. Diable de préfet !

Castorine, *en sortant.* — Qu'est-ce qui peut bien dépendre du maire de Saint-Denis?

IIIme TABLEAU.

La réunion d'actionnaires. — M. le maire, puis Castorine.

Le Maire. — Messieurs, c'est un malheur, un très-grand malheur. Vous m'en voyez abasourdi. C'est un vilain tour que nous joue là M. le préfet. Tel que vous me voyez, j'ai failli être sur le point de donner ma démission ; mais les intérêts de la commune avant tout ! Heureusement, il nous reste une planche de salut. Avec des efforts incroyables, j'ai obtenu hier de M. Castorine, notre concurrent, de la Société Alpaga, Peluche ou Pruche et Mérinos ...

Voix dans l'auditoire. — Drôles de noms !

— Connais pas !

... Qu'il voulût bien se *transporter dans notre sein* pour *entendre nos ouvertures.* — Pourvu qu'il ne nous manque pas de parole ! — Ainsi, nous sommes d'accord sur le chiffre, n'est-ce pas? — Il est sept heures un quart, sept heures dix-sept minutes même. — Il m'a cependant bien

promis. — Ah! le voici, grâce à Dieu. Son arrivée m'ôte un poids.

Castorine fait son entrée d'un front superbe. Toute la société se lève.

Le Maire. — Monsieur Castorine, veuillez prendre place au bureau. Ces messieurs et moi vous savons gré de votre exactitude, un très-grand gré. Monsieur Castorine, nous sommes des hommes ronds en affaires, et nous allons droit au but. En deux mots, je vais vous dire le maximum des sacrifices que nous pouvons nous imposer pour rester maîtres de notre ligne d'omnibus . . .

Castorine, *à part lui.* — Ah! c'est une ligne d'omnibus — Charmé de l'apprendre!

— . . . De Saint-Denis à Paris. Ces messieurs ici présents, M. Coquardon, M. Mitouffet, M. Coléoptère et autres, considérant l'immense intérêt qu'il y a pour la commune à conserver une affaire qui l'intéresse si directement, j'oserai même dire, comme hier, si exclusivement, m'autorisent à vous offrir, à vous et à votre maison, pour vous désister de vos droits, une somme de vingt . . . ma foi, je vous dirai tout de suite le fin mot, de vingt-cinq mille francs! Ce n'est sans doute pas beaucoup pour une maison comme la vôtre — (A part) Tâchons de le flatter! — (Haut) Mais nous n'y pouvons ajouter un centime. D'honneur, c'est tout notre bénéfice d'ici à deux années, pour le moins, que nous vous abandonnons là.

Castorine, *gravement.* — C'est peu, monsieur le maire, peu, très-peu! Les omnibus sont très-demandés sur la place, et n'en a pas qui veut. Vous savez le proverbe, messieurs: *Non datur omnibus*; cela ne se donne point! Mais enfin (*d'une voix attendrie*), j'ai fait part à mes commettants des considérations, majeures pour la commune, qu'hier vous m'exposâtes. Je les ai, non sans peine, décidés, — moyennant indemnité raisonnable, — à se désister, par égard pour vous et ces recommandables messieurs, de leurs droits sur votre ligne d'omnibus, bien qu'ils en eussent fort

envie. C'est donc avec satisfaction, une satisfaction bien vive, que je me déclare prêt, messieurs, à prendre vos vingt-cinq mille francs, en échange de la renonciation volontaire de ma compagnie à toute prétention sur votre intéressante entreprise !

Exclamations et vivat prolongés dans l'auditoire. — Le maire se rengorge. — Un membre propose de voter des remercîments à ce vertueux et habile négociateur.

On passe une plume et un portefeuille à Castorine, qui signe l'abdication, se portant fort pour la Société Alpaga, Peluche, Mérinos et Comp., et palpe les billets de mille.

Un membre mécontent, très-haut. — C'est pourtant bien dur! Enfin nous vivons dans un temps où il faut, à ce qu'il paraît, que les loups mangent les brebis.

Le représentant de la maison Mérinos. — Ah! messieurs, la grande erreur!

Le 1er **Bourgeois** *de la veille, à son voisin.* — Où diable ai-je vu cette tête-là?

2me **Bourgeois.** — Je l'ai vue aussi. Eh bien! mon cher, quand je vous le disais, *que ça ne dépendait pas du maire de Saint-Denis!*

FÉLIX MORNAND.

LES TROUPIERS.

Leçons de grammaire. — Rapports saugrenus. — Les volontaires d'un an. — Le capitaine Bourru.

LEÇONS DE GRAMMAIRE.

I.

C'est au cours de français, au régiment.

Le sergent a expliqué ce que c'était que le pluriel.

— Le pluriel, c'est quand il y a au moins deux êtres ou objets, on met un **s** à la fin. Fusilier Duveau, répondez. »Trois nourrices«. Faut-il un **s** à nourrices?

— Oui, sergent !

— Bien ! »Se trouvaient à la porte de la caserne à deux heures moins le quart«. Y a-t-il un s à deux heures moins le quart ?

— Non, mon sergent ! puisque ça fait pas encore deux heures ! c'est plus que le singulier et pas tout à fait le pluriel.

Le sous-officier est embarrassé, mais pas longtemps.

— Imbécile, tonne-t-il, tu mets un s tout de même, mais dans ce cas-là avec une cédille.

II.

Le sergent instructeur du 101e fait la leçon.

— Honoré nonobstant de la confiance du coronel que je suis chargé de l'éducation de vous autres jeunes recrues qui sont arrivées tout darniairement.

(Silence absolue.)

— Voyons, ne parlons pas tous consécutivement et z'à la fois. Je vais vous le dire : que nous n'en étions au sustenpif[1]). Écoutez la définition, qu'elle est insidiouse. Le sustenpif, il est tout c' qui se touche : mon schako, il est un sustenpif; le coronel, il est un sustenpif. Voyons voir z'à présent. Dans cette phrase : *La maison alle brûle*, ousqu'il est le sustenpif ? . . . Toi, le liméro 1.

— O, sargent, dans cette phrase . . . ousqu'est le sustenpif . . . J'en ignore.

— Et toi, liméro 2 ?

— Sargent, après avoir murement réfléchi, il me semble que le sustenpif . . . que conjonctement-z-avec mon camarade, que j'nen ignore-z-aussi.

— Et toi, liméro 3 ?

— Sargent, avec les lumières que la nature il ma conférées, et si mon intelligence il ne me fait pas faute, qu'il

1) Substantif. L'honnête sergent fait un calembour sans le savoir. *Pif* signifie *nez* d'une très-grande dimension.

me semble que c'te phrase il est totalement dépourvue de sustenpif.

— Et comment cela ?

— Dame ! sargent, la maison quand alle brûle qu'on ne peut quasiment-z-y toucher . . .

— Eh bien ! que fais-tu nonobstant ?

— Dame ! sargent, j'prends des pincettes !

— Eh bien ; brute ! dans c'te phrase : *La maison alle brûle*, c'est les pincettes qu'est le sustenpif.

III.

Autre dialogue :

— Fusilier Dupichet, pourreriez-vous subséquemment me narrer de quel genre est le sustenpif légume ?

C'est très facile avec votre agrément, mon sargent, le sustenpif légume est, sauf votre respect, du genre féminin.

— Fusilier Dupichet ! . . vous affligez profondément votre supérieur par votre ignorance inqualifiable des principes les plus élémentaires de votre idiome natif.

— Pourtant sarrrgent, sans agir par trop présomptueusement envers mon supérieur, je vous ferai antérieurement remarquer qu'on dit : une carotte.

— Fusilier Dupichet ! . . vous m'épatez par votre lorgisque, que j'aurai celui de soumettre le cas au coronel.

RAPPORTS SAUGRENUS.

1.

Un fort-en-thème, englobé par le recrutement, arrive au corps et est interrogé par un vieux sergent.

— Votre nom, jeune homme ?

— Jean Dedieu.

— Que vous me ferez quatre jours de salle de police pour avoir *député* au corps par une insolence à l'envers de votre supérieur.

— Mais, mon sergent, vous m'avez demandé mon nom . . .

— Et vous m'avez répondu : N... de Dieu !

— Ah ! soupire le conscrit infortuné, je peux donc dir comme Ovide : *Barbarus ego sum quod non intelligor illis!*

— Jeune homme, que vous me ferez quatre jours de plus pour avoir superposé des insolences étrangères à la précédente.

Et sur le rapport, le brave sous-officier écrivit :

»J'ai affligé quatre jours de prison à ... pour m'avoir répondu qu'il s'appelait N... de Dieu, et de même en plusse pour avoir appelé son supérieur *barbe russe* et *gros homme* et autres intempéries conférées en anglais.

2.

Les brigadiers du 13e hussards doivent, en partie, leur célébrité au *rapport* que l'un deux fit un jour à l'adjudant-major.

— Qu'y a-t-il aujourd'hui ? avait demandé cet officier.

— Rien de nouveau *à la botte,* mon capitaine.

— Très-bien, allez.

— Capitaine, excusez-moi, c'est que ...

— Quoi encore ?

— C'est que... il y a que le hussard Cascagnol a eu la jambe cassée d'un coup de pied, et qu'il y a un cheval qui s'est tué, et qu'il y a que le maréchal-des-logis de semaine a eu une attaque de choléra, et que le vétérinaire a fait conduire à l'infirmerie un cheval qui avait le farcin, et que le feu a failli prendre à l'écurie.

— Et vous dites, brigadier, qu'il n'y a rien ?

— Non, mon capitaine, sauf ça ... rien de nouveau à la botte.

LES VOLONTAIRES D'UN AN.

Chère maman.

Depuis que je suis ici, je n'éprouve que des contrariétés : d'abord on a toujours l'air de se moquer de moi, et avec ça jamais un moment de tranquillité : toujours des

surpises ou des corvées désagréables. Le matin, par exemple, au moment où mon sommeil est le plus profond : un coup de trompette dans l'oreille, de l'eau froide sur la figure, ou ma couverture enlevée au risque de m'enrhumer. Crois-tu que ce ne soit pas pour exaspérer l'être le plus patient? — Ensuite, aussitôt vêtu d'un pantalon de grosse toile à torchons, d'une veste dans laquelle je semble flotter et chaussé d'énormes sabots, il me faut prendre ce qu'ils appellent *le nécessaire de la toilette à coco* *), c'est-à-dire un petit sac en toile contenant une étrille, des brosses, un peigne, une éponge, pour aller à l'écurie remplir l'office de palfrenier, moi, ton fils! mais auparavant, et pour ne pas faire autrement que les camarades de la chambrée, je suis forcé d'aller avec eux à la cantine et d'avaler (moi qui ne prenais, tu le sais, que du lait sucré le matin!) d'avaler un verre ou deux, quelquefois trois, et même plus d'une liqueur abominable qu'ils appellent du *schnik*, du *cric*, du *sa.. chien* et qui me brûle la gorge et finit par m'étourdir ou même me faire tomber, à la grande joie de ces messieurs, si je ne prenais la précaution de suivre les murs pour les rejoindre à l'écurie.

Je voudrais pouvoir t'envoyer le portrait de la maîtresse de la cantine, une femme comme tu n'en as jamais vue, qui tient des propos comme je n'en avais jamais entendus, et dont le regard ferait certainement baisser les yeux aux plus hardis. — Une superbe créature, après tout, et dont ma description ne peut te donner qu'une bien faible idée; c'est une palette qu'il me faudrait pour rendre l'éclat de son teint, le feu de son regard, les reflets dorés de sa chevelure luxuriante qu'elle laisse parfois flotter libre sur ses épaules . . . pour ma part, elle me fait presque peur, et cependant je ne puis m'empêcher de la regarder (quand elle ne me voit pas) avec un sentiment, une impression que je ne saurais définir.

Un détail, en passant : les camarades font toujours mine

*) Coco, cheval.

de vouloir payer, mais pendant qu'ils ont la main à la poche, ou qu'ils bourrent leurs pipes, le temps s'écoule . . . crac! un coup de trompette! et les voilà qui détalent pendant que madame Chabraison (la cantinière) me fait le compte de ce qu'elle appelle les *tournées*. Je te réponds, chère maman, que ça va vite, et que j'aurai bientôt vu le fond de ma bourse.

Quant au cantinier, pas grand'chose à t'en dire : boire, manger, fumer, dormir, voilà à peu près toutes ses attributions. Avec la bonne, une grosse picarde, laide comme le péché, c'est sur sa femme que roule tout le service de l'escadron ; ce doit être assez fatigant, mais il paraît que cela plaît à madame Chabraison, car c'est elle qui le veut ainsi.

Mais revenons à moi !

Me voilà donc à l'écurie, en présence d'un cheval qui semble avoir le diable au corps : toujours disposé à ruer ou à mordre dès que je m'approche de lui. Je ne lui ai pourtant rien fait qui puisse motiver de pareils procédés à mon égard, mais les camarades prétendent que c'est à cause de ma figure qui ne lui convient pas. Il se nomme Sacripant, cet infernal quadrupède. Dieu sait comment je pourrai me tirer d'affaire avec une monture pareille !

Mon brigadier de chambrée est un autre animal plus féroce encore. Celui-là répond au nom de Malraison. Ça ne parle jamais, si toutefois cela peut s'appeler parler, que de salle de police, de consigne, de corvée etc., c'est un grondement, un jurement, un grognement perpétuels. Quoi que je dise ou que je fasse, ça n'est jamais content. C'est bien le bipède le plus laid, le plus hargneux, le plus indécrottable qu'on puisse imaginer ; avec cela puant toujours la pipe et le rogome à quinze pas.

Oh ! si jamais je peux avoir prise sur lui, avec quel bonheur, quelle volupté je lui ferai sentir à ce vieux requin de caserne, tout le poids de ma reconnaissance. Mais voilà que la maudite trompette . . . Adieu, etc.

G. Randon.

LE CAPITAINE BOURRU.

— Ah ça! nom d'un nom, numéro 3, vous avez vos jambes en paire de pincettes.

— Pourquoi la boucle de votre ceinturon n'est-elle pas droite, mille millions de cartouches?

— Caporal Pitou, vous aurez quarante-huit heures de consigne, parce que cet homme qui est dans votre escouade, a ses souliers mal cirés.

— Sergent Dumanet, pourquoi n'avez-vous pas assisté à la manoeuvre lundi matin?

— Parce que j'étais à l'infirmerie, mon capitaine, pour soigner une indigestion.

— Vous aviez trop mangé le dimanche. Vous serez consigné dimanche prochain. Je ne veux pas que les hommes de ma compagnie aient des indigestions. Si, la veille d'une bataille, tous les soldats avaient une indigestion, l'ennemi nous en ferait voir de drôles; ventrebleu! . . . nom d'un nom! sacrebleu! . . .

C'est le capitaine Bourru qui pousse ces exclamations et qui les accompagne de gestes furibonds.

Le capitaine Bourru est cependant adoré de ses soldats, parce qu'il ne cesse de s'occuper de leur bien-être.

Ce n'est pas au capitaine Bourru que l'on pourrait donner de la mauvaise viande!

Matin et soir il s'assure de la qualité de la soupe . . . il la déguste comme le ferait un chef de cuisine, et s'il y a trop de sel, il punit le cuisinier.

La veille de l'arrivée des réservistes, le capitaine Bourru visite tous les locaux où doivent cantonner ses hommes. Si une pièce est sale, il la fait nettoyer par l'habitant. Si un matelas est mauvais, il en demande un autre. A trois heures il sera levé pour s'assurer que les hommes de cuisine sont réveillés pour allumer le feu et préparer le café que les soldats auront besoin de prendre avant d'aller aux manoeuvres.

Il punira sévèrement les sous-officiers qui auront infligé

à un soldat une punition injuste, mais il doublera cette punition, si elle a été méritée.

L'officier de semaine ne manque pas d'assister aux appels. — Si j'étais absent, se dit-il, le capitaine me mettrait aux arrêts, car il ne plaisante pas, le capitaine Bourru!

Et dans la compagnie tout le service se fait régulièrement.

Le capitaine Bourru est adoré de ses hommes. Dans un combat, ils auraient en lui une confiance aveugle. Et ils se feraient tous tuer jusqu'au dernier pour sauver leur chef s'il tombait dans une embuscade ennemie.

C'est avec de semblables officiers qu'une armée fait des prodiges de valeur.

ADRIEN HUART.
La nouvelle vie militaire. Paris Dreyfous 1877.

LES MÉDECINS PARISIENS.

Les médecins nomades. — Le carabin. — Études au Quartier latin.

A Paris, le médecin est une sorte de nomade qui court de quartier en quartier, de maison en maison, traitant des malades qu'il ne fait qu'entrevoir au passage, dont il ignore les habitudes et les antécédents, la vie physique et la vie morale, et ne pouvant offrir à ses investigations que des symptômes vagues et insuffisants: une telle visite est inutile. —

Il est vrai que la province est loin de partager cette opinion; dans les maladies un peu sérieuses, elle appelle immédiatement les célébrités médicales de Paris. Mais il faut se rappeler que la province est un immense parc peuplé de moutons de Panurge, pour qui l'imitation et la routine sont devenues une sorte de besoin et d'instinct naturels: copier et singer la grande ville est son incessante tendance et son but le plus sérieux. Tout ce qui lui vient de Paris,

lui semble parfait : elle a d'excellents bottiers et d'habiles tailleurs, mais elle se fait chausser et habiller à Paris ; il n'est pas de femme du plus mince procureur de petit tribunal qui ne s'attife d'un chapeau de chez Laure ou d'une robe de chez Mme Roger.

Je ne crains pas de me tromper en vous affirmant que sur cent docteurs qui viennent de passer leur thèse, il y en a quatre-vingt-dix qui n'en savent pas le quart de ce que sait une pauvre petite soeur de la Charité. »La médecine«, a dit Pascal, »c'est l'expérience, pas autre chose.« Ce n'est donc qu'après un long exercice que le docteur arrive à lire, que dis-je ? à épeler dans le grand livre de la nature. Sachez qu'en quittant les bancs, le plus fort élève en botanique aurait bien du mal à distinguer la guimauve du salsifis ; que le premier prix de chimie vous donnerait de l'arsenic pour du sel de cuisine, et qu'il n'est pas rare de voir un premier accessit de phlébologie, lorsqu'il est appelé à faire sa première saignée, vous piquer l'artère radiale au lieu de la veine cubitale : c'est l'histoire de tous les prix de thème grec ou latin qui, en sortant du collége, sont généralement l'honneur et la consolation de leur famille, mais aussi presque infailliblement des crétins et des imbéciles. — Et comment en serait-il autrement ? Il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur cette immense ruche qu'on nomme le *quartier latin*, et il sera facile de constater jusqu'à quel point les *studieuses* abeilles qui y bourdonnent s'occupent du soin de recueillir le miel de l'avenir. Voyons les fleurs qu'elles y butinent.

Le médecin sort du *carabin* comme le papillon sort de la chrysalide, a dit un profond philosophe ; or, étudier le carabin, c'est se préparer à la connaissance du futur docteur ; c'est juger la fleur d'après le bouton.

Le *carabin* est un vigoureux rejeton de l'arbre social : il a végété longtemps sous le titre de collégien, dans un des nombreux potagers universitaires, où le pédantisme cultive plus de concombres que de lauriers verts ; à l'âge de dix-

[illegible] et [illegible] sa barbe ... je veux dire la [illegible] commence à se pommer. Il s'élance en jets [illegible] [illegible] grand seigneur qui on nomme Paris; il aime à [illegible] [illegible] qui lui qui a prend racine préférablement [illegible] de la Seine [illegible] son d'être une plante cryp[illegible] [illegible] affinité avec une autre espèce [illegible] [illegible] classée dans le genre [illegible] [illegible] il se trouve fréquemment entrelacé [illegible] qui croît sur les plus hauts sommets du [illegible] [illegible] de mariages floraux, qui vivent [illegible] [illegible] s'accomplissent dans [illegible] [illegible] fleurs sont, en botanique, [illegible] [illegible] en [illegible] : elles perchent [illegible] [illegible] à l'ombre des cheminées du [illegible] — Mais revenons en prose !

[illegible] et ce pieux enfant ayant [illegible] de son vénérable père [illegible] l'aisance, l'honneur, le repos [illegible] en sortant de rhéto[illegible] [illegible] la blouse paternelle me [illegible] de ma sensible mère [illegible] préfère l'habit noir pour moi et le chapeau à [illegible] pour ma future épouse. » Alors il a pris [illegible] [illegible] classe du chemin de fer et a enfilé le *pont Neuf*, passage naturel du Rubicon de la jeunesse bohème. Le lendemain, il s'est présenté au secrétariat de l'*École de médecine*, au fronton de laquelle brille cette magnifique inscription : *Nostra ars tollitur malum*, ce qui signifie : Notre art enlève le malade. — Là, on l'a prié d'exhiber ses diplômes de bachelier ès-lettres et ès-sciences : le grand prix de thème avait oublié ce léger détail : mais Paris est un magnifique seigneur qui n'abandonne pas ses hôtes pour si peu ; de même qu'il vend des cigares et de l'amour, il procure à un taux honnête, des certificats d'érudition. Moyennant cent francs et un dîner à quarante sous, plus le café et le petit verre, notre futur Dupuytren s'est

; substituer dans ses examens par un honnête petit filou i lui a conféré, sans déplacement, le double grade qui manquait.

Il n'y a rien de plus facile et de plus ordinaire que ıbtenir ces titres scientifiques par procuration. Il existe quelque chose comme une centaine de savants modestes i se chargent, moyennant salaire, de vous éviter le dés- rément des études préalables et des refus subséquents : habit noir, une cravate blanche et une solide connais- ıce du manuel du baccalauréat suffisent à la mise en ıne, et je connais tel entrepreneur de ce genre qui a déjà ıquis cinquante ou soixante diplômes sans avoir gardé ır lui-même le titre qu'il abandonne à d'autres. — Il y ›rison et amende pour ceux qui sont pris en flagrant délit faux en écriture publique ; mais le moyen de constater délit !

Dès que notre homme est ainsi orné du baccalauréat, il ıse *étudiant*, ce qui n'implique, en aucune façon, la ›essité d'étudier. Un étudiant a le droit de porter un ›peau ou un béret allemand sur le coin de l'oreille, de ıser pousser sa barbe et ses cheveux comme un monarque rovingien, de fumer dans une pipe de Nuremberg, de er à quinze sous chez Flicoteaux, et de dépenser quinze ıcs qu'il n'a pas, au café Procope. Son brave homme de 'e lui donne à grand'peine une centaine de francs par is, et il est rare que les premiers quinze jours n'aient lestement absorbé le premier trimestre. Alors, il se ıve généralement un fils d'Israël qui lui avance quelques is, en lui faisant souscrire un billet représentant le double la somme prêtée, et la bonne mère, qui est restée au age, finit toujours, à force d'économie sur le beurre et oeufs, par payer avec intérêt à l'échéance.

Puis, viennent les farces à Romainville, les excentricités la Grande-Chaumière, les rendez-vous sous les ombrages Luxembourg, les cabales de l'Odéon, les orgies du sixième ge, les infidélités à Clarisse, Amanda, Louise et Paméla ;

puis les raccommodements, les brouilles, les rapprochements et les divorces définitifs : tout cela demande du temps et exige du travail ; c'est l'ordinaire itinéraire qui conduit au *doctorat*.

Quant à l'étude de la médecine, le papa a donné ce qu'il fallait pour acheter les ingrédients nécessaires : il a fourni de quoi se procurer la *Physiologie* de Richerand, la *Nosologie* de Pinel et les *Maladies cutanées* d'Alibert. Ces savants ouvrages ont été dévorés consciencieusement . . . sous forme de poulardes, ou analysés sous figure de punch au rhum, manière de faire de la chimie ; la *Pathologie* de Marjolin a payé les cigares, et la *Médecine légale* d'Orfila a soldé les chapeaux roses de Mlle Clara. Au bout de quatre années *d'études*, il a passé son examen, soutenu sa thèse et il obtient le droit imprescriptible de *saignare, purgare* et, ma foi, *clysterium ordonnare* ; il est docteur.

Vous demandez, comment il a pu subir les examens de la thèse dont j'ai parlé ? — Demandez au papillon d'où viennent les roses ; à la lune, qui l'empêche de tomber sur les tours de Notre-Dame ; . . . demandez tout ce que vous voudrez ; mais ne forcez point l'étudiant à vous expliquer comme quoi et pourquoi il est docteur ; c'est une charade dont il ignore le premier mot : il est docteur, donc il l'est ; voilà le plus clair de son affaire.

Alors, vient le revers de la médaille : il faut planter sa tente dans quelque coin de département. Arthur dit un éternel adieu aux Clarisses du quartier latin ; il coupe sa moustache, achète une canne à corbin, se voue aux besicles à perpétuité et achète une pendule Ruolz surmontée d'un Esculape accosté du coq et du serpent emblématiques. Dès ce moment, il peut espérer une clientèle et pour peu qu'à trente ans il sache épiler son front et obtenir une calvitie prématurée, il a la chance de devenir médecin des hospices et quelquefois accoucheur de môssieu le maire !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

L'ENVERS D'UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

Les journaux sont, chaque année, remplis de détails plus circonstanciés les uns que les autres sur la cérémonie de la distribution des prix du concours général.

Il semblerait donc qu'après toutes ces prolixités, il ne reste plus rien à dire sur un semblable sujet. Nous nous permettons pourtant d'être d'un avis diamétralement opposé, et nous espérons parvenir, sans trop de peine, à vous rallier à notre opinion.

De quoi s'occupent, en effet, les feuilles qui rendent compte de ces solennités? Du côté extérieur, purement extérieur. A notre humble sens, c'est au contraire, le côté intime qui offre seul un intérêt réel. Étant donnée une assemblée aussi nombreuse et aussi hétérogène, pouvoir lire, à cerveau ouvert, dans toutes ces têtes, et savoir quelle est la pensée de chacun pendant que l'on procède, suivant le rite accoutumé, à la grande revue des lauréats, ne serait-ce pas là une curiosité digne de charmer les observateurs?

Or, c'est précisément à ce travail que nous nous sommes livrés à votre intention, en nous aidant de la baguette magique que le Diable Boiteux légua aux fantaisistes, ses modestes héritiers.

Nous allons avoir l'honneur de vous en soumettre les résultats que nous croyons pouvoir certifier conformes à la vérité.

Inutile de vous décrire le lieu de la scène.

Tout le monde connaît la salle de la Sorbonne, ne fût-ce que par les ouï-dire annuels de la presse. Nous commencerons en conséquence sans autre préambule la symphonie de monologues dans laquelle chacun fait sa partie, suivant son tempérament, sa situation et ses idées propres.

Bien entendu, il s'agit d'un chant à bouches closes, et toutes les variations ne sont exécutées que mentalement par les assistants.

I.

LE MONOLOGUE DU GARDE DE PARIS.

Quatre heures de planton ! . . .

Cocotte en piaffe d'impatience et je m'en engourdis de fatigue. N'empêche pas qu'ils sont gentils, ces régiments de mioches . . . Si tant seulement j'obtenais du colonel la permission d'épouser Mamzelle Françoise et que nous ayons un jour un gamin qui morde au travail. . . Avec les économies de la femme, vu qu'elle a toujours servi dans une bonne maison et qu'elle n'est pas manchote pour la danse et panier. . . D'autre part, ma masse et ce que je gagnerai une fois à la retraite, on aurait tout de même de quoi pousser bambin dans la direction de l'école de Saint-Cyr. . . Et peut être bien qu'à mon tour je viendrais dans cette bicoque — lui voir poser sur le front un tas de couronnes qui. . . Ce quin ! Rien que d'y penser. . . Plaît-il, brigadier ? . . Un jour de salle de police pour avoir laissé entrer par la porte de droite les voitures qui doivent prendre la file à gauche. . Merci, brigadier. . . En attendant le rêve, voilà pour la réalité ! . . .

II.

LE MONOLOGUE DE L'OUVREUSE DE PORTIÈRES.

J'adore les enfants, moi. . . Une fois par an.

Le jour où leurs lauriers empêchent les parents d'être avares.

III.

LE MONOLOGUE DU PROFESSEUR CHARGÉ DES DISCOURS LATINS.

L'avant-dernière phrase de mon exorde contient-elle ou ne contient-elle pas une amphibologie ? Quicherat et Lhomond assurent que l'on trouve des exemples de cette construction dans Suétone ; mais, d'autre part, le *Thesaurus* est muet. . .

Quamobrem, juvenes alumni, ex omnium gentium consensu. .

J'aurais peut-être bien fait de remplacer *quamobrem* par *quae quum ita sint*, qui est d'une consonnance plus satisfaisante pour l'oreille. . . Mais il est trop tard, je m'embrouillerais si je faisais des ratures. . .

Charmante ma périphrase pour désigner la photographie... *Speculum memor*. . . Un miroir qui se souvient ! . .

Malheureusement, c'est toujours cette malheureuse amphibologie qui me tourmente. . . On ne sait pas si *litteras* est le sujet ou le régime. . . Quicherat, à la vérité . . . mais le *Thesaurus*. . .

IV.

LE MONOLOGUE DU MASSIER DE L'ÉCOLE DE DROIT.

J'ai eu beau le recommander, on a oublié de passer les Tables de la Loi au blanc d'Espagne ! . . .

V.

LE MONOLOGUE D'UN LAURÉAT RICHE.

Un fusil à deux coups et une veste de chasse pour l'ouverture, cette année . . . Sans compter les cadeaux de mes deux oncles, de ma tante, de mes cousines, du beau-frère de Clara, de . . .

VI.

LE MONOLOGUE DU LAURÉAT PAUVRE.

M. Piédeloup m'a prévenu qu'il ne voulait plus me garder à bourse entière, puisque je n'avais que des seconds prix. Il exige que ma famille me fournisse l'habillement. . . .

Comment ? quand on n'a pas seulement à la maison de quoi se vêtir ! . . . Papa me battra lorsque je lui annoncerai cette nouvelle. . .

VII.

LE MONOLOGUE DU MAÎTRE DE PENSION.

Je crois ma réclame de cette année assez joliment tournée. Tous mes confrères en mourront de jalousie.

Nous disons que je l'ai envoyée à la *Presse*, à la *Patrie*, au *Siècle*, où elles paraîtront ce soir et demain matin.

» L'institution Piédeloup, connue aussi bien pour ses succès sans rivaux que pour la supériorité de la nourriture qu'y trouvent les élèves, s'est encore surpassée cette année «.

Cette amalgame de la question intellectuelle et de la question matérielle est d'une habileté consommée.

» Le jeune Cardonnet, qui a obtenu deux prix au concours de la classe de seconde, première division, appartient à cette institution, qui en outre a obtenu quatorze nominations et continue à exclure scrupuleusement de son hygiène les farineux, dont abusent tant de maisons sans vergogne «.

Ce dernier trait porte droit et écrasera les concurrents. Il me tarde que la cérémonie soit finie pour lire les numéros des journaux dans lesquels. . .

Ah! mon Dieu! . . . quel malheur! . . J'ai oublié le *Constitutionnel* dans ma liste!

VIII.

LE MONOLOGUE D'UNE MÈRE COMME IL Y EN A TOUJOURS ASSEZ.

Mon châle de guipure fait sensation.

J'aurais peut-être mieux fait de mettre mon chapeau rose. Pourtant le bleu me sied. . . Je ne sais pas pourquoi Gaston s'obstine à me faire des signes. . . Tous les regards se dirigent sur moi. . . Comme c'est amusant! . . Un grand fils qui commence à avoir de la barbe. . . Les jeunes gens sont aujourd'hui d'une précocité. . .

Elle est magnifique, cette robe de moire. . . Après cela, on peut croire que je suis mariée à un veuf et que ce n'est que mon beau-fils.

IX.

LE MONOLOGUE D'UNE MÈRE COMME IL N'Y EN AURA JAMAIS TROP.

Cher enfant! Comme il a l'air joyeux! Comme il brille au milieu de tous ses camarades!

C'est lui le plus beau! Oh! oui, le plus beau! Pourvu la chaleur ne le rende malade. Il est si délicat... me son pauvre père qui serait bien heureux, s'il était là. de moi, pour voir son triomphe.

Qu'il est grand!.. Il dépasse de la moitié de la tête ux de son âge!.. Cette croissance rapide doit le fatiguer. veux qu'il se repose, à la campagne, pendant toutes les ances. C'est lui qu'on appelle... Eh bien, oui, je pleure... is ces larmes-là sont douces.

Mon cher démon!... Mon cher ange!...

X.

LE MONOLOGUE DE L'ÉTRANGER.

Je n'ai pas compris le discours latin... Je n'ai pas ompris le discours français... Je ne connais personne en rance... Mais c'est très-intéressant!

XI.

LE MONOLOGUE D'UN QUINQUAGÉNAIRE.

Comme ça nous repousse!

Je me vois encore collégien, montant sur l'estrade pour mbrasser Casimir Périer qui était venu par extraordinaire ssister à la distribution.

J'étais si maigre que mes camarades m'appelaient l'asperge... Et je pèse cent quatre-vingt-dix-neuf!

XII.

LE MONOLOGUE DE L'INSPECTEUR QUI PROCLAME LES PRIX.

J'en serai encore pour une extinction de voix... Comme l'année dernière.

XIII.

LE MONOLOGUE D'UN STATICIEN.

Il faudra que je calcule combien il doit falloir de maro-

quin pour relier les volumes distribués dans le mois d'août sur toute la surface des 89 départements.

XIV.

LE MONOLOGUE D'UN DES MUSICIENS DE L'ORCHESTRE.

Un bock, mon Dieu, un bock!

XV.

LE MONOLOGUE D'UN COCHER DE FIACRE.

Tout ça c'est tricher l'administration... Leurs prix, ça fait des colis qui ne payent pas parce qu'on les garde sur les genoux!

XVI.

LE MONOLOGUE D'UN RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARES.

Quand je pense que j'ai eu, moi aussi, un prix de thème grec en 1834!....

PIERRE VÉRON.
(1875.)

RECETTE POUR FAIRE UN BACHELIER.

Prenons un jeune homme de seize à dix-huit ans (les meilleurs arrivent de la Normandie et du Périgord); ficelez-le fortement pour le mettre à la broche des pions et des répétiteurs.

Cela fait, vous commencez par le remplir d'un hachis de connaissances variées, histoire, littérature, philosophie, mathématiques etc. — Et vous le laissez griller à petit feu pendant une dixaine de mois, à partir d'octobre.

Ayez soin de retourner souvent le sujet, de peur qu'il ne brûle; veillez à ce qu'il passe, deux ou trois fois par jour, d'une branche de connaissances à l'autre.

Bientôt il se gonfle de science, il exhale un parfum d'érudition; le moment de le servir à l'examen approche.

Vers le septième mois, accélérez le mouvement du tourne-broche, et doublez vos heures de leçons.

Enfin, vous le truffez de racines grecques, d'étymologies latines, vous le bardez de citations empruntées aux meilleurs auteurs. Il ne reste plus qu'à ajouter une feuille de laurier et qu'à servir chaud.

Le bachelier est à point vers le mois d'août. Il est bien desséché et bien vide au-dedans; mais le dehors est doré, vernissé, admirable! Il a perdu le meilleur de sa graisse et le plus pur de son sang; mais quel amas de truffes succulentes, quel trésor de faits, de dates, de théories, et comme il fait honneur au chef de cuis . . . , je voulais dire d'institution qui l'a préparé!

NB. — On mettra de côté la tête et le coeur du volatile, dont on n'a que faire en cette occasion et qu'on peut garder pour le pot-au-feu de la vie ordinaire.

G. Deslauriers.

L'ACADÉMIE DE L'AVENIR [1].

La séance à laquelle vous allez assister est consacrée à l'examen des ouvrages proposés pour les prix de l'année 2061.

C'est le successeur de M. M. Falloux et Duruy qui est à la tribune et lit le rapport.

Le rapporteur. — Telle est, messieurs, notre opinion sur les *Toquades* [2] *sublimes*, recueil de poésies qui, sans nul doute, révèle un talent . . .

Le successeur de M. Guizot. — Je l'ai lu et je trouve pour ma part que les vers ont beaucoup de *torse* [3].

1) Satire spirituelle contre la manie du néologisme et l'invasion de l'argot parisien dans le langage littéraire. — 2) *Toquade*, inclination déraisonnable, caprice. — 3) *To se*, tournure, élégance.

Le rapporteur. — Si l'honorable préopinant ne m'ava pas *esbrouffé* [1]) par son interruption, il aurait vu que je n *cane* point devant la vérité, et que je reconnais les mérit de son protégé.

Le successeur de M. Guizot. — L'auteur n'est null ment mon protégé; seulement je manifeste une opini sincère en disant que c'est un fameux *lapin* [2]).

Le rapporteur. — J'écarte les pompes inutiles d'u phraséologie dont je reconnais l'élégance et je *pique* dr au fait. Votre commission, messieurs, a pensé que l'aute des *Toquades sublimes,* tout en se recommandant par u recherche exquise de style, n'a pas des qualités assez en poignantes pour mériter vos suffrages; qu'en un mot manque de *chien* [3]).

(Très-bien! très-bien!)

Le rapporteur. — Par contre, messieurs et chers co lègues, l'Académie a cru devoir écarter un volume dont titre lui avait cependant *donné dans l'oeil.* L'auteur d *Rigolades* [4]) est sans contredit inspiré.

Le successeur de M. Dupanloup. — Je demande placer une observation. Le mot *rigolades* ne me paraît p d'un français très-correct.

(Violente rumeur; diverses apostrophes sont adressées à l'interrupteur.)

Le successeur de M. Augier. — Nos meilleurs cla siques l'ont employé en maints endroits.

Le successeur de M. de Laprade. — Si vous lisiez l maîtres, vous sauriez que Ponson du Terrail s'en est serv

Le successeur de M. Ponsard. — Champfleury lu même lui a, — il y a deux siècles, — donné le droit cité, et je ne suppose pas que personne ici s'avise de co tester la langue de ce modèle de correction.

Le successeur de M. Dupanloup. — Je deman pardon à mes confrères, et je retire mon observation.

1) *Esbrouffer*, en imposer, intimider. — 2) *Lapin*, gaillar homme solide. — 3) *Chien*, entrain, verve. — 4) *Rigolade*, am sement, réjouissance, plaisanterie.

Le successeur de M. Villemain. — Attrape! Il est *roulé*[1]!

Le rapporteur. — Je reprends mon rapport *daré-dare*[2], car l'heure avance. Je vous disais, messieurs, que l'auteur des *Rigolades* était vraiment inspiré. Malheureusement, à côté de pièces d'une élévation qui vous *épaterait*[3] tous, il se laisse aller à des écarts d'imagination auxquels il est facile de reconnaître que cette grande intelligence a une *araignée dans le plafond*[4].

(Approbation chaleureuse.)

Le successeur de M. Villemain. — Qu'on le *mette au clou*, alors.

Le rapporteur. — La spirituelle *cascade*[5] de notre collègue ne saurait détruire la force de mon argumentation. Je conclus.

Une voix. — Bravo!

Le rapporteur. — L'Académie, placée entre ces deux alternatives, a accordé le prix à un troisième concurrent.

Le successeur de M. Guizot. — Elle est *bleue*, celle-là!

Le rapporteur. — On pourrait reprocher à l'auteur du volume d'élégies intitulé: *A celle qui me gobe*[7], un trop grand abus du maniéré et des miévreries, notamment dans la pièce numéro 6 qui a pour titre: *Adieux à ma toquante*[8]; mais le mérite d'un style sobre, quoique fleuri, a enlevé les suffrages de la commission chargée de vous représenter.

Le successeur de M. Guizot. — Voudriez-vous *m'abouler*[9] le rapport?

1) *Roulé*, battu. — 2) *Dare-dare*, à la hâte. — 3) *Épater*, émerveiller, étonner. — 4) *Plafond*, boîte du crâne, cerveau. *Avoir une araignée* ou *des trichines au plafond*, déraisonner, être un peu fou. — 5) *Cascade*, fantaisie bouffonne, plaisanterie. — 6) *Bleu* signifie dans l'argot parisien: incroyable, surprenant; étonnamment mauvais. — 7) *Gober*, éprouver ou faire éprouver un sentiment subit de tendresse, avoir de la sympathie. — 8) *Toquante*, montre. — 9) *Abouler*, donner.

Le rapporteur. — Impossible; l'imprimeur nous a fait *poser* [1], et nous n'aurons le document imprimé que demain.

Plusieurs voix. — A demain! à demain!

Le successeur de M. Viennet. — Pardon, messieurs, je désirais demander ...

Le successeur de M. Augier. — Messieurs, je veux auparavant protester contre le rapport en ce qui concerne les *Rigolades*. Ce volumne est digne du prix, et on prétend *l'envoyer à Chaillot* [2], tout cela par esprit de routine et pour couronner une *balançoire* [3] dont le titre seul: *A celle qui me gobe*, indique les tendances classiques et réactionnaires; mais nous connaissons le *truc* [4] familier à nos commissions, et je vote pour un examen supplémentaire.

Le successeur de M. Thiers. — Il y aurait un moyen de sortir d'embarras; ce serait d'adjuger le prix à un membre de l'Académie elle-même. Cette mesure n'est pas sans précédents. Il y a deux cents ans, l'honorable membre dont j'occupe le fauteuil fut ainsi choisi; et dans le cas où *cela botterait* [5] l'Académie, j'accepterais ...

Une voix. — On la connaît, papa!

Le rapporteur. — Je suis prêt à parler de nouveau pour le maintien de mes conclusions. Grâce au ciel, j'ai une *platine* [6] qui défie les contradicteurs.

Le président. — Il me semblait qu'on avait envoyé à demain.

Le successeur de M. Viennet. — Pardon, messieurs; je désirais vous demander la permission de vous lire une petite fable ...

1) *Faire poser*, mystifier, se moquer. — 2) *Envoyer à Chaillot*, envoyer se promener, envoyer au diable, se débarrasser. — 3) *Balançoire*, charge de bon ou de mauvais goût, conte en l'air, mystification. — 4) *Truc*, ficelle, secret du métier; tromperie. — 5) *Botter*, plaire, agréer, dans l'argot du peuple. Les bourgeois disent *chausser*. — *Ça me botte. Ça me chausse.* Gavarni. — 6) *Platine*, faconde, éloquence gasconne.

Le successeur de M. Villemain (à son voisin). — Il va encore nous *bassiner* [1]).

Le successeur de M. Viennet. — Une petite fable intitulée : Le Charançon et le Navet.

Avec le Charançon le Navet *jaspinait* [2]) . . .

Une voix — Très-chocnosof [3]), ce début !

Le successeur de M. Viennet. —

Cruel ! . . . lui disait-il.

Plusieurs académiciens. — Monsieur le président, *il nous la fait* [4]) toujours *celle-là* ; levez la séance !

Le successeur de M. Viennet. —

Cruel ! . . . lui disait-il.

Le président (se couvrant). — Messieurs, je vous engage *à jouer la fille de l'air* [5]).

Les académiciens, à ces mots, se précipitent vers la porte, et le successeur de M. Viennet reste seul . . . avec son manuscrit.

PIERRE VÉRON.

L'ARGOT DU TEMPLE.

Le Temple a son argot. Qui n'a le sien ici-bas, depuis la haute et basse *pègre* [6]) jusqu'à la haute politique ! L'explication de quelques-uns des vocables particuliers à celui du Temple aura l'avantage de jeter un grand jour sur des moeurs généralement fort ignorées.

Les savetiers ou marchands de savates, habitants du quatrième carré du Temple sont désignés sous le sobriquet

1) *Bassiner*, importuner, ennuyer. — 2) *Jaspiner*, parler, bavarder. — 3) *Chocnosof*, élégant, beau. On dit aussi : *chocnoso, chocnosogue* et même *koxnoff*. — 4) *La faire*, faire croire une chose qui n'est pas, tromper grossièrement. — 5) *Jouer la fille de l'air*, s'en aller, se sauver. — 6) *Pègre*, f. le monde des voleurs.

de *mastiqueurs*, parce qu'ils ne *rapiotent*[1]) pas comme les *rapioteuses* (raccommodeuses de vieilles nippes) ; la voix publique les accuse de *mastiquer* la marchandise qu'ils sont censés raccommoder, c'est-à-dire d'en dissimuler ingénieusement les avaries et les voies d'eau, au moyen d'un enduit spécial de graisse noire ou autre drogue équivalente.

Les savetiers prennent aussi le titre de *fafioteurs*[2]), mais ceci dans l'intimité. Officiellement et en public, ils se décorent du nom de marchands de *bottins*. Ce mâle du féminin *bottine* me plaît particulièrement.

Les *roulants*[3]) ou *chineurs*[4]) sont les marchands d'habits ambulants qui, après leur ronde, viennent dégorger leur marchandise portative dans le grand réservoir du Temple.

Les *niolleurs* sont les marchands de vieux chapeaux.

Une *niolle* est un chapeau d'homme retapé.

Un *décrochez-moi ça* est un chapeau de femme d'occasion. Que dites-vous du mot, madame? n'est-il pas neuf et expressif? Au reste, qu'il ne vous fasse pas peur. Je vous assure que j'ai vu au carré du *Palais-Royal*[5]) des *décrochez-moi ça* qu'on eût pu facilement *accrocher* passage du Saumon, et qui valaient au moins dix francs.

Les *bausses* et *bausseresses* sont les patrons et les patronnes huppées de la communauté. C'est l'aristocratie du lieu.

Les *galifards* sont des façons de commissionnaires

1) *Rapioter*, rapiécer, de *rapiot*, pièce mise à un habit ou à un soulier. — 2) De *fafiots*, souliers. — 3) De *rouler*, vagabonder, voyager; — *rouleur*, vagabond; chiffonnier. — 4) Dans l'argot des chiffonniers, *chineur* signifie marchand de peaux de lapins, de *chiner*, brocanter. — 5) Il y a au Temple quatre carrés: le *carré du Palais-Royal* où siégent le haut commerce du bazar, les marchands d'étoffes de soie etc.; le *Pavillon de Flore*, ou compartiment du *Drapeau*, où se trouvent la matelasserie, la literie, les rideaux, les layettes etc.; le *Pou volant* où dominent les chiffons, la vieille ferraille, la friperie surtout; et *la Forêt noire* ou le carré des savetiers ou débitants de choses encore plus bas classifiées dans l'échelle commerciale. *B*.

saute-ruisseaux qui portent au client les marchandises vendues. Il y a aussi des *galifardes*.

Les places et boutiques se nomment *ayons*. Je remarque, en passant, que le mot se prononce à peu de chose près comme *haillon*.

Les *râleuses* méritent une mention spéciale. Ce sont ces femmes qui courent sus au bourgeois, le tirant par l'habit, par les bras, menaçant de le déchirer, comme jadis les femmes de Thrace l'époux affligé d'Eurydice. On devine sans peine que les *râleuses* sont des *racoleuses* ou courtières lâchées par les marchands sur le *gonce* (passant) pour le forcer à acheter. C'est avec une haute conscience qu'elles s'acquittent de cet emploi diplomatique.

L'argent, au Temple, est de la *braise*, ou de la *thune*, ou de la *bille* [1]. Les pièces de vingt sous sont des *points*, et cinq forment une *croix*.

Les vêtements, en terme générique, sont des *frusques*; une *pelure* est un habit ou une redingote ; le pantalon est un *montant* [2].

Le passant ou le promeneur, qui n'a pour but que d'observer, peut se risquer sans trop d'inconvénients dans le *Palais-Royal* ou au *Pavillon de Flore*; mais pour se hasarder sous les sordides ruelles du *Pou volant* ou de la *Forêt noire*, il faut une sorte de courage. Si vous avez le bonheur d'échapper aux *râleuses* qui vous guettent dans ces repaires, vous n'échapperez pas du moins aux provocations que mille voix vous lancent d'un ton moitié câlin et moitié menaçant, aux apostrophes directes, et, si vous ne mordez pas à l'hameçon, aux quolibets, voire à un feu roulant d'injures.

Un ou deux spécimens du genre :

Au promeneur montrant sa face. — Achetez quelque

1) *Bille* et *thune* appartiennent à l'argot des voleurs, *braise* à celui des filles. *B.*

2) Tous ces mots s'emploient aussi dans l'argot des voleurs et dans celui des faubouriens. *B.*

chose, monsieur! — Achetez-vous, monsieur? — Vous n'achetez pas? — Que faut-il à monsieur, un tapis? — un habit pour aller à la cour? — un joli manteau (au mois d'août)? — une belle *niolle?* — un *décrochez-moi ça* pour *m'ame* vot'épouse? — des bottes vernies? — un paraplui? — un clyso-pompe? — Eh! dites donc, monsieur, arrêtez-vous!

Au promeneur montrant le dos. — De quoi, de quoi! voilà tout ce que monsieur achète! — Eh ben, excusez! — Qué qu'y vient faire ici, ce méchant fashionable? — Monsieur, faites donc *rapioter* au moins les trous de votre habit! — Ça marche sur ses tiges, ben sûr! — Pas *pus* de *braise* que dans mon oeil! — Ohé, pané! — Pané! — Pané! — Laisse donc passer monsieur; c'est un ambassadeur qui s'en va à la cour de Perse!

A la râleuse, après une affaire conclue. — *La grolle,* va-t'-en vite essayer cet amour d'habit à *mossieu!* mène le chez le marchand de vins. *Mossieu* va être reluisant: il sera fait comme un saint Georges (lisez: comme un petit saint Jean).

FÉLIX MORNAND.

LA LANGUE VERTE.

Je n'ai pas plus inventé cette appelation singulière que je n'ai inventé les divisions de *cant* et de *slang,* qui servent à distinguer les argots anglais, et qui m'aideront à distinguer les argots parisiens. Le *cant,* c'est l'argot particulier; le *slang,* c'est l'argot général. Les voleurs parlent spécialement le premier; tout le monde à Paris parle le second; si bien qu'un étranger — un Russe par exemple, ou un provincial, un Tourangeau — sachant à merveille »la langue de Bossuet et de Montesquieu«, mais ignorant complétement la langue verte, ne comprendrait pas un mot des conversations qu'il

entendrait en tombant à l'improviste dans un atelier de peintre ou dans un cabaret d'ouvriers, dans le boudoir d'une lorette ou dans le bureau de rédaction d'un journal.

En France, on parle peut-être français ; mais à Paris on parle argot, et un argot qui varie d'un quartier à l'autre, d'une rue à l'autre, d'un étage à l'autre. Autant de professions, autant de jargons différents, incompréhensibles pour les profanes, c'est-à-dire pour les gens qui ne font que traverser *Pantin* — la capitale des stupéfactions, parce que celle des étrangetés. L'argot des gens de lettres ne ressemble pas plus à celui des ouvriers que celui des artistes ne ressemble à celui des filles, ou celui des bourgeois à celui des faubouriens.

J'en conviens sans effort, c'est une langue sanglante et impie, le *cant,* l'argot des voleurs et des assassins ; une langue triviale et cynique, brutale et impitoyable, athée aussi, féroce aussi, le *slang,* l'argot des faubouriens et des filles, des voyous et des soldats, des artistes et des ouvriers. Toutes deux, je le sais, renferment une ménagerie de tropes audacieux, ricaneurs et blasphémateurs, une cohue de mots sans racine dans n'importe quelle autre langue, sans aucune étymologie, même lointaine, qui semblent crachés par quelque bouche impure en veine de néologismes et recueillis par des oreilles badaudes : mais toutes deux aussi, quoi qu'on fasse et dise, sont pleines d'expressions pittoresques, de métaphores heureuses, d'images justes, de mots bien bâtis et bien portants, qui entreront un jour de droit dans le Dictionnaire de l'Académie, comme ils sont entrés de fait dans la circulation, et même dans la littérature, où ils se sont si vite acclimatés et où, de voyous, ils sont devenus bourgeois. Et je ne parle pas d'un vaudeville isolé comme les *Deux Papas très-bien*, où l'on »*dévide le jar*« (parle argot) aussi proprement qu'à Poissy : je parle du Dictionnaire de M. Littré et des oeuvres dramatiques les plus importantes de ce temps, *les Effrontés* d'Émile Augier, *la Vie de Bohème* d'Henry Murger, *la Famille Benoiton* de Victorien Sardou, etc.

Pour peu qu'il en soit ainsi, pour que des écrivains de valeur — au théâtre, dans le roman, dans la fantaisie — se soient laissés raccrocher par ces expressions hardies, forcées de faire le trottoir parce que sans domicile légal, il faut qu'elles aient des séductions, des irrésistibilités que n'ont pas les mots de la langue officielle ; il faut qu'ils aient reconnu dans cette langue du ruisseau la succulence, le nerf, le *chien* de la langue préférée de Montaigne et de Malherbe.

Qui sait d'ailleurs, si cette langue parisienne, qui charrie tant de paillettes d'or au milieu de tant d'immondices, n'est pas appelé un jour à transfuser son sang rouge dans les veines de la vieille langue française, apauvrie, épuisée depuis un siècle, et qui finira par disparaître comme le sanscrit? Les puristes du sérail ont beau la déclarer fixée, immuable, éternelle, cela ne l'empêche pas de se déliter, de s'effriter, de se lézarder : si l'on n'y prend garde, elle s'effondrera malgré les béquilles que lui mettent en guise d'étais ses quarante architectes de l'Institut. *Caveant consules!* Veillez au maintien de la langue parisienne, écrivains qui voulez qu'il y ait encore une langue française!

On pourrait s'étonner de voir la langue populaire se barioler d'une foule de mots sortis de la langue du bagne, de la prison et des mauvais lieux. Au premier abord, cela choque autant que cela surprend, oui ; mais en réfléchissant à la façon dont s'enrichissent les langues, on comprend et l'on s'incline — attristé. Une expression tombe des lèvres flétries d'un forçat, non pas au bagne, où il est défendu aux honnêtes gens d'aller, mais dans un cabaret, dans une rue de Paris, où il est interdit aux coquins de séjourner et où ils accourent tous comme des frelons sur un gâteau de miel : dix paires d'oreilles la ramassent et dix bouches la répètent — sans l'essuyer. Elle fait son chemin d'atelier en atelier, de faubourg en faubourg, jusqu'au jour où, tombant à son tour des lèvres d'un ivrogne, dans un café littéraire ou dans une brasserie artistique, elle est alors recueillie par quelque

curieux aux écoutes, qui la trouve accentuée, originale, et la colporte çà et là, — tant et si bien que, finalement, elle entre dans un article, puis dans un livre, puis dans la circulation générale. Allez donc maitenant l'en retirer, comme tachée de boue et de sang! Essayez donc, au nom de la morale et du goût, de la démonétiser par décret comme une pièce de cent sous! Elle n'est pas frappée à la Monnaie fondée par Richelieu, elle ne porte pas l'effigie de l'un des Quarante, elle n'est pas d'un métal très-pur, tout cela est vrai; mais elle sonne bien, argent ou cuivre, et cela suffit pour qu'elle soit échangée comme monnaie courante de la conversation.

Il en est de même des mots à panaches et à images improvisés par des néologues en haillons ou en blouse, par Gavroche ou par Cabrion. L'esprit court les rues et les ateliers; l'oeil du voyou ou du rapin, toujours ouvert, comprend plus rapidement que l'oeil du bourgeois, toujours endormi ou toujours affairé : lorsqu'un ridicule ou un vice insolent passe à la portée de cet impitoyable rayon visuel, il est happé, — gare à la gouaillerie féroce qui va le fusiller! Ce que, dans mes déambulations diurnes et nocturnes à travers Paris, j'ai entendu de phrases énormes, pimentées, saisissantes, cruelles, appliquées en plein dos comme des coups de pied, ou en plein visage comme des soufflets, à de pauvres diables de l'un ou de l'autre sexe, affligés, celui-ci de cette infirmité, celle-là de ce ridicule, ce que j'ai entendu composerait un gros livre — inexprimable. Ah! je ne sais pas ce que l'homme a fait à l'homme, mais il se venge odieusement de lui — sur lui!

Il y a mille moyens de contagion pour un mot, et c'est précisément ce qui universalise l'argot. La rue d'abord, où passe tout le monde; le cabaret, si diversement peuplé : le mauvais lieu, — une autre rue. Quelque envie qu'aient les gens les plus chastes de mettre un cadenas à leurs oreilles, ils entendent — et retiennent — Dieu sait quels vocables excentriques, bouffons, audacieux, hauts en couleur. Un

étranger en apprend plus long qu'un Parisien, en un mois de séjour dans un boudoir ou dans une antichambre d'actrice, — et il emporte chez lui une singulière opinion de la »langue de Bossuet«. — Pauvre Bossuet! Pauvre langue!

ALFRED DELVAU
1867.

LES EXISTENCES PROBLÉMATIQUES.

Il existe dans cette immense cité quelque chose comme trente mille affamés qui, sans gîte, sans argent et sans industrie connue, trouvent pourtant le moyen de se coucher tous les soirs dans un excellent lit, après avoir parfaitement dîné, pris leur café et fumé d'assez convenables cigares. A quel Pactole ignoré, à quel Sacramento mystérieux vont-ils puiser le minerai dont ils extraient l'or nécessaire à leur inexplicable entretien? . . . Voilà précisément ce qui constitue la vie de ces problèmes humains; problèmes insolubles, dont l'inconnue est impossible à dégager, et que nul algébriste, si fort qu'il soit, ne parviendra jamais à expliquer. . . . Et ne croyez pas que je m'amuse à ranger dans les *existences problématiques* ce négociant failli qui, après avoir déposé son bilan, éclabousse ses créanciers, sans qu'on devine d'où lui viennent ses ressources: chacun sait qu'il n'y a que les banqueroutiers qui fassent rapidement fortune. Je ne parle pas non plus de ces fils de famille, jeunes mineurs à qui la générosité paternelle accorde mille écus par an et qui en dépensent vingt mille; je laisse de côté ces gracieuses femmes, qui n'ont que leur beauté et s'arrangent de façon à rouler voiture; l'usurier se charge des premiers; quant à ces dernières, ne cherchez pas si loin, elles possèdent un capital qu'elles savent placer fructueusement. . . Non, en fait de problèmes, je veux vous en poser de plus inextricables et qui pourtant existent et se pavanent au grand jour.

Quel est, par exemple, cet homme au maintien simple et modeste que vous rencontrez tous les soirs fumant son cigare, aux Champs-Élysées? Sa tenue est bourgeoisement soignée, sa moustache proprement cirée; il est ganté, chaussé et culotté comme un honnête employé qui émargerait au grand-livre. Ses amis le nomment *Duval*; c'est donc un Français, et il a sans doute un état. . . Rien de tout cela: il n'a jamais figuré sur le contrôle d'aucune administration; il n'occupe aucun emploi, n'émarge aucun traitement et ne jouit d'aucun revenu, salaire ni rémunération. Et cependant, il a un petit appartement fort propre, il dîne dans un restaurant assez choisi, fait sa partie de dominos le soir dans un café fort avouable, et il n'est par rare qu'on le rencontre à l'orchestre d'un de nos petits théâtres, quand l'affiche est appétissante. . . Si, parfois, vous sautez d'un wagon du chemin de fer du Havre dans le débarcadère de Saint-Cloud, Saint-Germain ou Asnières, et que vous vous égariez sous les délicieux ombrages de ces paradis champêtres, il n'est pas impossible que vous aperceviez M. Duval, en jaquette et pantalon de nankin, donnant le bras à un canezou blanc égayé de rubans roses. Comme il n'a que quarante ans, il se reconnaît encore le droit de batifolage et il en use honnêtement, abritant sa gaieté sous l'ombrelle de sa compagne, qui l'appelle *mon oncle*. S'il vient à sauter ou à courir le long des charmilles ou sous les arbres séculaires du parc impérial, vous entendrez distinctement le son argentin de quelques pièces de cinq francs, qui semblent chanter d'avance les mille refrains imprimés à l'encre bleue sur la carte du restaurateur. Après avoir dîné sous les marronniers, dansé sous les tilleuls et conversé sous les coudriers, il reprend le chemin de fer avec *sa nièce*, chargée de bottes de lilas odorants et . . . . et voilà!

— Ah! mais . . . direz-vous, il faut bien qu'il ait de quoi solder tous ces petits plaisirs; la carte à payer se paye.

— Aussi a-t-il, je vous l'ai dit, les poches assez bien garnies. Voulez-vous savoir d'où lui vient cet argent? . . .

Tenez, ayez la patience de vous poster demain matin à la porte où vous avez vu entrer M. Duval; il est midi, le voici qui va sortir. . . Il sort, ou plutôt est-ce bien lui? . . . Sa démarche est raide, sa tournure militaire; il a donné à sa moustache une courbe rappelant la lèvre supérieure des vieux grognards de l'Empire; une sorte de capote, ornée de brandebourgs, se croise sur sa poitrine; ses bottes bien cirées sont éculées; son chapeau, quoique soigneusement brossé, accuse une évidente vétusté; il y a, dans toute sa personne, un reflet d'ancienne splendeur, de grande infortune et de misère immérritée. . . Il est propre, mais râpé; fier, mais modeste. . . Si nous pouvions le suivre, nous le verrions consulter son carnet, se diriger vers quelques maisons notées sur son agenda, monter, sonner et se faire annoncer sous un nom en *ki* ou en *ko*. Il a bonne façon, il se dit recommandé par un général également en *ko* ou en *ki*, que nul n'a connu; c'est égal, on le reçoit, on lui présente un siége et on lui demande le motif de sa visite. . . Il est réfugié, réfugié polonais (son baragouin l'atteste), il occupait le grade de capitaine dans la légion Blaguinski, il était très-protégé par la princesse Karotinska; voici des papiers qui en font foi, et même il fait voir, en écartant sa capote, un bout de ruban jaune et noir, décoration qu'il obtint à la bataille de Krakinski, et qu'il a la douleur de ne pouvoir porter ostensiblement. . . Bref, on l'écoute; peut-être est-ce un de ces escrocs comme on en voit tant; pourtant, il a des larmes dans la voix, il comprime des soupirs mal étouffées; si c'était une des mille victimes de *l'infâme* Nicolas, du Chacal du Nord, du moderne Attila? . . . Oh! si cette misère était vraie! . . . Elle peut . . . elle doit l'être; mieux vaut, dans tous les cas, être dupe que cruel. . . et on lui serre la main, en y glissant. . . Diable! on ne peut pas donner dix sous à un protégé de la princesse Karotinska et à un ex-capitaine de la légion Blaguinski. . . On le force d'accepter un louis, qu'il reçoit en détournant la tête et la rougeur au front; il sort en portant la main à son mouchoir

et vous-même sentez une larme perler sous vos paupières; car cet homme, c'est le malheur ennobli par la pudeur et la probité; c'est un héroïque continuateur du brave Kosciusko, qui, comme lui, saurait tomber percé de coups, en s'écriant: — *Finis Poloniae!*

M. Duval n'est donc *problématique* que pour ceux qui n'ont pas approfondi le problème; son métier, c'est d'être réfugié de n'importe quoi: réfugié polonais au'jourd'hui, réfugié espagnol demain; sous Espartero, il est carliste; sous Montémolin, il deviendrait progressiste. La semaine dernière, il était conspirateur allemand, victime du despotisme autrichien, ruiné et écrasé par la lourde charge de la *Kriegsbereitschaft* (mot fortement bourré de consonnes exotiques et convenablement empreint de couleur locale); tout à l'heure il se disposera à paraître en proscrit fuyant devant la tyrannie de l'absolutisme et refusant de couper ses moustaches ou de réformer son chapeau pointu. . . Il est, on le voit, réfugié en gros et ne faisant le détail que par occasion.

Cette dame, tout de noir habillée, c'est la marquise de*** quelques étoiles: elle est dame de charité; elle quête pour les pauvres de Chandernagor ou pour les victimes du tremblement de terre de Guatémala.

Cette autre rachète des petits Chinois pour les faire baptiser: Cinq francs pour sauver des millions d'âmes! . . . C'est pour rien.

Ce jeune homme que vous rencontrez en habit noir, cravate de batiste, chapeau crépé et gants de deuil, se rend à l'enterrement d'un riche défunt. Suivez-le à l'église, vous le verrez pleurer; poussez jusqu'au Père-Lachaise, vous l'entendrez sangloter. En revenant des funérailles, le voici qui change de toilette: habit bleu à boutons guillochés, pantalon gris-perle, cravate de fantaisie et gants jaunes; il va dîner en ville; il charmera ses voisins de table par sa gaieté, et le soir, comme l'on dansera, il ne manquera, ni un quadrille, ni une valse, ni une rédowa.

C'est un nouveau Protée: il trouve son profit à l'être.

Il est de tous les enterrements et de toutes les noces : il se fait cinq francs chaque matin en revendant le crêpe, les gants noirs et le livre des morts qui sont distribués à tout homme qui se rend à la maison mortuaire ; il dîne le soir dans tout hôtel dont la maîtresse du lieu a besoin de jeunes et d'infatigables danseurs. Il suffit d'une maison qui lui ouvre toutes les autres.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

LES CAFÉS CHANTANTS.

L'un de ces soirs, guidé par un transparent lumineux de de la force d'au moins une demi-douzaine de lampions, brillant snr le péristyle de l'allée qui conduit au temple nous avons gravi deux étages et nous nous sommes trouvés soudain transportés dans une immense pièce où les consommateurs étaient, sans hyperbole, entassés comme il n'est pas possible que les sardines le soient dans leur annuel passage sur les côtes de Lorient. Je sais bien des théâtres, et non des moins huppés, qui, bon soir mal soir, s'estimeraient heureux d'une telle chambrée. Tout ce monde, à peu près de la physionomie que j'ai dite, riait, jasait, buvait, écoutait et fumait. Il y avait beaucoup de dames, mais évidemment fort aguerries à toutes les sensations variées de la régie. Quand le formidable nuage qui faisait nager les objets, tables et gens, dans un clair-obscur gris bleuâtre, se fut un peu évaporé, ou, pour mieux dire, que mes regards et mon lorgnon en eurent contracté l'habitude, j'aperçus sur une estrade, au fond de l'établissement, cinq houris en robes de bal : c'étaient les *prime-donne* de cette académie-estaminet ; non loin, un piano et un jeune pianiste qui martèle le clavier avec assez d'agilité. Je préfère, je l'avoue, ce mode d'accompagnement au détestable quatuor à tous crins, panaché d'un flageolet, qui, ailleurs, ébranle les voûtes d'une

symphonie à faire fuir un ménétrier de village. Le piano, du moins, ne donne que des notes justes, et Paris est plein de Thalbergs.

Je reviens à ces dames : elles sont presque toutes jolies, ou du moins agréables. Il en est qui possèdent des quarts, voire des moitiés de talent ; ce sont apparemment des *fruits secs*, ou peut-être des quatrièmes accessit *ex aequo* du Conservatoire ; mais il est évident pour un oeil exercé que la beauté et la toilette sont au moins de moitié dans l'apport artistique de ces sirènes du punch et de la demi-tasse. Il ne me siérait point de dire toute ma pensée là-dessus; mais je trouve que Margot la bouquetière opère de bien fréquents voyages de l'intérieur de la salle à *l'estrade*, et *vice versa*. Les énormes bouquets que je vois entassés sur une table, aux pieds de ces divinités, représentent là, exactement comme à l'Académie impériale, les hommage et les brûlantes sympathies des dilettanti. Rien de mieux, mais ici il n'est pas d'usage de lancer ces sortes de choses . . . on les envoie, et ce va-et-vient perpétuel de *sélams* confiés à la rugueuse main d'Iris-Margot la bouquetière, arrive fort à point pour distraire ces dames, pour chasser d'elles les pavots de la langueur et de l'ennui, en y substituant les roses de l'amour-propre satisfait et d'une émotion pudique. Je me retourne et vois sournoisement tapis dans quelque angle certains lions à toute crinière, fourvoyés, — dans des intentions que je soupçonne de n'être pas scrupuleusement musicales, — en cet antre, pardon, en ce temple lyrique de la petite propriété, en ce *caveau* de la romance.

Quant au vrai public, il ne songe point à mal ; il savoure et applaudit tout, bavaroises et concertantes. Une affiche manuscrite, placardée à l'entrée, renferme le programme de la soirée et fait part aux consommateurs des morceaux qu'*interpréteront* respectivement mesdemoiselles Palmyre, Angélina, Clara, Rosalba et Anna. Un autre avertissement moins honnête prévient messieurs les amateurs de musique de chambre qu'il n'est point servi de consommation au-

dessous de *cinquante centimes;* mais, pour faciliter l'exécution de ce règlement aristocratique, les prix de la denrée sont fixés de façon que chacun puisse atteindre à peu près à coup sûr au *minimum* obligatoire. Un autre article de cet édit draconien enjoint aux dits consommateurs d'avoir à renouveler leurs commandes, toujours d'au moins cinquante centimes, à chaque partie du concert. Cette obligation m'a mis en pleine déroute après le troisième morceau, non, veuillez m'en croire, par un sordide calcul, mais parce que, me venant de régaler pour mes dix sous d'une choppe de cinq, je me trouvai tout à la fois *saturé,* comme disent les chimistes, de fioritures équivoques et de bière de Strasbourg.

Un autre temps d'arrêt résulte de la *quête,* dont chacune de ces dames se charge à tour de rôle, et dont le casuel réparti entre tous les artistes de la troupe, s'ajoute aux traitements dont j'ignore le chiffre. Je n'aime pas à voir ces belles personnes courir de table en table avec leurs magnifiques affiquets, leurs robes de damas et leurs mantes d'hermine, pour récolter, dans un panier à échaudés, quelques décimes crasseux. La gueuserie, qui met des fleurs dans ses cheveux, la mendicité en gants blancs sont bien de toutes les plus tristes et les moins dignes d'intérêt. On leur donne pourtant, moitié respect humain, moitié remercîment de l'ariette qui vient d'enlever les suffrages à la pointe d'une roulade, et il paraît que, sou à sou, ces artistes à la sébille se constituent, grâce aux divins sourires de la quêteuse, un total *de feux* assez rond.

Le personnel de la troupe est modelé sur le patron des entreprises dramatiques.

Il y a d'abord *l'ingénue,* jeune chanteuse de romance, qui, les yeux baissés, s'avance vers la rampe et jure, sur un air de M. Henrion ou de M. Arnaud, un éternel amour à son Victor ou à son Paul.

La forte chanteuse à roulades, la Damoreau, l'Ugalde, la *diva,* et que sais-je encore?

La Stoltz, la Falcon, l'infante de Castille, le contralto, la voix profonde, la cantatrice dramatique, l'amante du beau Sigismond, la malheureuse Léonor :

Mon arrêt descend du ciel
Venez tous, c'est une fê-ê-te !

La chanteuse de genre, la Dugazon, toujours couverte d'applaudissements et assassinée de bouquets dans le couplet de facture :

Mon Aldegonde,
Ma blonde !
. . . . . .
Ma Roxelane,
Sultane !
. . . . . .
Ma Rodogune,
Ma brune !

et ainsi de suite, sur un air de valse très-précipité (dix minutes sans reprendre halaine) ;

La *Déjazet*, chanteuse grivoise et populaire :

J'suis née-z-à la point' Saint-Eustache ;
J'étais l'rossignol du quartier,
Et j'suis capable, afin qu'on l'sache,
D'chanter-z-un opéra entier.

»Imaginez-vous, ma'am chose,« etc., etc.

Puis vient le personnel masculin ;

Le ténor :

Un ange, une femme inconnu-u-e,
A genoux pri-i-i-ait près de moi,
Et je me sentais à sa vu-u-e,
Frémir de plaisir et d'effroi !

La basse chantante :

Les matelots de la *Belle-Eugénie*
Ont pavoisé des plus riches couleurs
Ce beau vaisseau qui part pour l'Italie ;
C'est le pays des belles et des fleurs !

Le baryton :

Des bras pour la défendre!
Un coeur pour la chérir!
Des bras! . . . un coeur! . . . des bras! . . .

Le comique enfin, le Trial, le Sainte-Foy, le Levassor, qui est ordinairement louche, assez souvent bossu, mais qui n'a aucune chance de dérider son auditoire, de belle humeur pourtant, si à ses talents naturels il ne joint quelque bonne infirmité, difformité, désagrément, tels qu'un nez trop long ou trop court, une bouche tordue, les cheveux rouges, enfin quelque don de naissance.

Tout ceci ne s'appelle pas précisément de la musique; mais enfin, cela y ressemble d'un peu loin et en tient lieu, à peu près comme un dialogue vif supplée à des chanteurs absents, dans certaines représentations d'opéras-comiques en province. Le répertoire du chant ne nous plaît guère non plus; il se compose ou de fades romances ou de morceaux de haute difficulté qui demeurent à peu près lettre close au public, et ne peuvent être abordés que par des artistes d'élite. Il y a cependant parmi ces troupes foraines des demi-virtuoses à qui n'a manqué peut-être qu'un peu de voix ou de travail pour atteindre à un rang honorable au théâtre. Mais malgré le succès (que prouve le succès?) de ces établissements, ce n'est point là l'école musicale du peuple. Sans vouloir nous armer d'aucune austérité, et tout en restant dans le genre qui fait l'objet de ce chapitre, nous pensons qu'une très-excellente et très-utile spéculation (tant pour le fondateur que pour la clientèle) serait celle qui consisterait à ouvrir un vaste café où la consommation de bonne qualité (ce qu'elle n'est pas dans ces concerts) demeurerait fixée à des prix modérés, et où, au lieu de tant de *premiers sujets*, de tant de falbalas payés par des quêtes humiliantes ou pis encore, on engagerait simplement une demi-douzaine d'excellents choristes à cinquante sous la soirée, chargés de faire entendre, avec accompagnement d'un simple piano pour leur donner le ton, les meilleurs morceaux d'ensemble,

les inspirations vraiment grandes de toutes les écoles. Cela serait fort apprécié, très-bien compris, je n'en doute pas, et le peuple, qui aime ce qui est simple et grand, délaisserait bien vite les ariettes. Il ne s'empoisonne de breuvages frelatés en toute nature que faute d'un vin généreux. Donnez-le-lui, et vous verrez !

Les Lacédémoniens avaient tort de proscrire de chez eux la musique comme contraire aux moeurs et comme efféminant les guerriers. Ils se trompaient : cet art, celui de tous qui s'adresse le plus vivement, le plus directement à l'âme, la fortifie et l'adoucit, la moralise et la relève ; mais ce n'est pas, il est vrai, la musique des cafés-concerts.

FÉLIX MORNAND.

LE BAL DES AUVERGNATS.

Que d'anecdotes sur les Auvergnats ! Ils servent de têtes de Turc à toute la presse humoristique. Le Français, né malin, sacrifie tout à l'esprit. Il faut une cible à ses traits : il vise d'honorables compatriotes dont le nom seul, on ne sait pourquoi, chatouille la rate du dandysme parisien. Il ridiculise les descendants de ces fiers Avernes, qui furent les premiers soldats de la famille celtique, eurent pour génie la Liberté : *Averni liberi*, et fournirent à la Gaule un grand général contre Rome conquérante : le héros Vercingétorix ! Citons encore parmi ses fils : Sidoine Apollinaire, l'un des derniers poètes latins ; Grégoire de Tours, le plus ancien de nos chroniqueurs ; Latour - d'Auvergne, le chancelier de l'Hospital et Blaise Pascal. Quels noms et quels hommes ! — Il est vrai que les Auvergnats actuels me paraissent avoir considérablement dégénéré sous la figure des ramoneurs et des marchands de marrons !

Si économes qu'ils font retourner jusqu'à trois fois l'étoffe de leur paletot, ces braves gens gagnent le plus qu'ils peu-

vent dans leur petit commerce ; mais ils sont assez honnêtes pour que personne ne les accuse d'avoir volé le Saint-Esprit. N'est-ce point là l'unique motif qui leur a valu des plaisanteries sans nombre ? Qui ne se rappelle cet enfant de charbonnier qui voulait se décrasser les mains et le visage ?

— Ah ! petit coquin, tu te débarbouilles ! s'écria son père furieux, en lui administrant une rude volée.

L'enfant, tout honteux, pleurait à chaudes larmes.

— Est-ce que je me débarbouille, moi ?

L'enfant beuglait.

— Est-ce que ta mère se débarbouille ?

L'enfant écumait.

— Est-ce que ta grand'mère se débarbouille ?

L'enfant se tordait.

— Est-ce que quelqu'un se débarbouille dans notre famille ?

L'enfant, roué de coups, jura qu'il ne recommencerait plus. Autre historiette, qu'on n'a sans doute point oubliée.

Une femme racontait aux juges que son mari l'avait battue à coups de mouchoir.

— Mais, dit le président, il me semble qu'il n'a pu dû vous faire grand mal.

— Ah ! monsieur, repartit la plaignante, c'est que mon homme se mouche avec les doigts !

Plus qu'aucune autre population, les Auvergnats ont l'amour du clocher. Si loin qu'ils soient de leur village, ils ne le perdent pas de vue et s'empressent d'y retourner dès qu'ils ont acquis une petite fortune. Ils ont la nostalgie, comme les Anglais le *spleen*. Aussi se réunissent-ils souvent pour parler de leur belle province et danser la bourrée, la montagnarde, la vireneyre et la contredanse, au son de la voix, du fifre ou de la musette.

Ils ont, en plein quartier Mouffetard, un bal infiniment plus pittoresque que le »Vieux-Chêne«.

Connaissez-vous le passage des Vignes ? Probablement non. Ne le cherchez pas le soir, vous ne le trouveriez certes

point. De tous ceux qui sillonnent le Paris du treizième siècle, il est le moins éclairé, c'est-à-dire qu'il ne l'est pas du tout. On n'y rencontre guère que des amoureux de hasard qui font la nique aux étoiles.

A l'une des extrémités de ce passage infect, au rez-de-chaussée d'une vieille maison, est le bal des fils de la Limagne et des »hautes terres«. Il n'est pas public, comme celui de la montagne Sainte Geneviève, et je suis peut-être le seul Auvergnat de contrebande qui en ait jamais franchi le seuil. Je dois cette bonne fortune à l'une des *museteis* les plus en renom. Voici la physionomie exacte de l'assemblée.

Dans une vaste salle sans meubles et sans feu, sont groupées une centaine de personnes: porteurs d'eau, marchandes de chiffons, rétameurs, — hommes et femmes, quoique Auvergnats. Assis sur des bancs le long des murs, les vieillards s'entretiennent gravement, couverts de manteaux de laine rayés de rouge et de bleu. Monté sur une caisse d'emballage, un instrumentiste souffle dans le ventre de sa musette. Les danseurs sont rangés sur deux lignes parallèles, presque tous en costume national.

Coiffés d'un bonnet rouge, ou d'un chapeau noir à grandes ailes, les montagnards sont habillés d'un veste de serge bleue, garnie de boutons en os, d'un gilet à larges poches qui tombe sur les cuisses, d'une culotte serrée au-dessus du genou par une jarretière, et de guêtres de laine qui recouvrent le pied. Leur col de chemise s'abaisse sur la poitrine en forme de rabat.

Les habitants de la plaine se distinguent par une casaque blanche plissée dans le dos, et une ceinture de cuir jaune fermée par une boucle de cuivre. Les uns sont coiffés d'une casquette de feutre gris, les autres d'un chapeau noir à claque.

Les femmes ont une robe de bure bleue retrousée par derrière sur un jupon rayé de vives couleurs. Deux pièces de velours sont appliquées à leur corsage, sous les omoplates. Leurs manches, arrêtées aux coudes, ont de doubles

parements de soie. Sur leur tête est un chapeau de paille bordé de velours noir, ou bien une coiffe à barbes relevées sur les côtés.

Le musicien donne le signal, les danseurs s'ébranlent, la bourrée commence. Hommes et femmes marchent les uns vers les autres, reculent, avancent de nouveau pour reculer encore, puis les deux lignes s'entrecroisent, et les cavaliers changent alors de dames. Les pieds frappent le sol, les mains gesticulent, les doigts claquent, la poussière vole, la sueur ruisselle, des cris aigus retentissent ; c'est un vacarme infernal, un tohu-bohu prodigieux, une action homérique. Du dehors, on se figurerait une troupe avinée qui lève la jambe par-dessus les moulins et rit à se tordre. Eh bien ! pas du tout ; les Auvergnats gardent un sérieux imperturbable et ne se départissent jamais d'une décence exemplaire dans l'exécution la plus sauvage du demi-coupé et du demi-jeté. Ils ont la folie lugubre de condamnés à mort qui se trémousseraient sur l'échafaud. Quand les femmes sont fatiguées, elles se retirent, et les hommes continuent. Si l'instrumentiste manque de souffle, le musetei le remplace et chante :

You l'aymo,
L'aymarai toujou,
Quéla Mariana ;
You l'aymo d'amour.

You l'aymo,
L'aymarai toujou,
Quéla juenna drola,
La néou may le jou[1].

Vient ensuite le tour de la museteire :

Le Piarre
Yo sé marida
Un jour de veudre,
Par pas fayre gras ;

1) Je l'aime, je l'aimerai toujours, cette Marianne, je l'aime d'amour. — Je l'aime, je l'aimerai toujours, cette jeune fille, la nuit et le jour.

La tréfla,
Lous pis fracassas
Et la bélida
Li manquarount pas [1]).

La bourrée du loup se danse à trois, en avant et en arrière. Une femme fait face alternativement à deux hommes, qui jamais ne lui répondent. Le cavalier, vers lequel elle se tourne, lui montre aussitôt le fond de sa culotte. C'est peu galant ; mais, fouchtra ! ouch qu'y a de la gêne, y a pas de plaigir !

La montagnarde ne diffère de la bourrée qu'en ce qu'elle est plus lourde. Au lieu d'être marchés sur la pointe du pied et sautés à demi, les pas sont traînés.

Citons un couplet parmi les quatre ou cinq que chanta le musetei :

Viva leus Ouvergnats !
Viva leus Ouvergnates !
Veis bien pour densa ;
Viva leus Ouvergnats !
Zeymous bé chanta,
Auchi rire et biéure,
Et par fayre la mouche,
Distingous toujou [2]).

La vireneyre ressemble à la montagnarde ; mais, comme son nom l'indique, elle se danse en tournant.

Ces braves Auvergnats, qui paraissent si lourds quand ils portent cinquante kilos de charbon sur les épaules, sautèrent, sans apparence de fatigue, jusqu'à deux heures du matin.

L'un d'eux exécuta un cavalier seul avec deux seaux d'eau sur l'épaule. Il fit un bon final d'une telle élévation

1) Pierre s'est marié un jour de vendredi pour ne pas faire gras ; la pomme de terre, les pois fricassés et la bouillie ne lui manqueront pas.

2) Vivent les Auvergnats ! vivent les Auvergnates ! Ils vont bien pour danser ; vivent les Auvergnats ! Ils aiment bien chanter, aussi rire et boire, et pour faire l'amour, se distinguent toujours.

que j'eus le temps de compter jusqu'à cinq avant que s pieds eussent repris terre. Pas une goutte d'eau ne tom sur le sol... Tout le contenu des seaux jaillit sur les vêt ments des danseurs.

Dans le courant de la soirée, une museteire, passionn pour le drame, me parla de la *Jeunesse du roi Henri*. Apr diverses questions sur la pièce de feu Ponson du Terrai elle m'adressa cette dernière, qui vaut toutes les autres:

— Dites-moi, monsieur, quel est ce roi Henri? Est- Louis XIII? ..... !

Pendant qu'elle me décochait cette incroyable balourdis sa petite fille m'était montée sur les genoux et me demanda en mariage, sans façon.

— Dis donc, maman, soupira-t-elle avec des mines fo réjouissantes, tu ne m'empêcheras pas de me marier ave monsieur? .. Quand tu t'es mariée avec papa, je ne t'en pas empêché, moi!

Ce mot d'enfant, par lequel je termine, est le pl naïvement adorable que je connaisse.

P. L. IMBERT.

LE BUREAU DE PLACEMENT DRAMATIQUE.

Les routiniers d'autrefois avaient la manie de préférer bon au mauvais, le raisonnable à l'absurde, l'exquis vulgaire, l'art aux écus.

Quels niais!

Entre leurs mille et un travers, ils avaient celui de vo loir que chaque théâtre eût sa troupe, que chaque trou eût son genre, que chaque genre eût ses auteurs favoris.

Quelles ganaches!

Ils se figuraient qu'un contact prolongé permett aux divers membres d'une famille dramatique de confond et de fondre leurs talents, de faire un tout d'un assembla

de parties, un jeu savant d'une suite de répétitions; qu'il était donc important pour l'acteur de vieillir sous le même harnais et sous le même toit, avec son public, ses camarades, ses progrès.

Aujourd'hui qu'on aime l'innovation, on a changé tout cela!

Que chantait-on avec ses troupes aguerries?

On n'a plus qu'un monsieur qu'on place en vedette ou qu'une dame dont on imprime le nom en caractères spécialement gigantesques.

Le monsieur ou la dame réclamés par le goût du jour ont un profil qui plaît au sexe, ou des diamants, — ou rien du tout. Mais ils sont en vogue. Aussitôt chaque directeur de se les disputer. Le vagabondage commence. Ils passent un congé ici, un autre là, un troisième plus loin. Grands artistes qui tondent les ours [1]), coupent les monologues et vont en ville! ...

C'est à ne plus s'y reconnaître.

Au point que, ce voyant, un homme d'initiative a eu l'idée du *bureau de placement dramatique,* qui est vraiment le mot de la situation.

Le bureau de placement dramatique offre aux artistes des deux sexes ce que son homonyme procure aux domestiques des deux genres.

Plus de troupes! des extras!

Un directeur monte un drame. — Il va au bureau.

— J'ai besoin d'un amoureux.

— Pour quand?

— Pour après-demain.

— J'ai votre affaire.

— Qui?

— Chose, qui est en ce moment en journée au *Théâtr plastique*.

— Il a bientôt fini?

1) *Ours*, vaudeville, drame ou comédie qui brille par l'absenc d'intérêt et d'esprit, qui a vieilli dans les cartons. Argot des gen de lettres.

— Demain.

— Bravo.

— Vous le garderez longtemps?

— Oui, une quinzaine de jours, à moins que la pièce ne fasse un plongeon.

Une actrice vient se présenter.

— Monsieur, dit-elle au directeur, je voudrais me placer.

— Qu'est-ce que vous savez faire?

— Tout.

— Ah! actrice pour tout faire. Parfait.

— Et quand comptez-vous me caser?

— Ce soir ... Vous jouerez à l'heure au *Théâtre des Cocodès*.

— A l'heure?

— Oh! cela ne vous engage à rien. Si vous avez envie de changer de théâtre, vous n'aurez qu'à vous en aller au quart ou à la demie.

Un acteur vient ensuite.

— Monsieur.

— Monsieur?

— Je viens ...

— Très-bien, je vous reconnais. C'est vous que j'ai déjà eu le plaisir ...

— De placer six fois cette semaine ... Moi-même, l'étoile! J'ai joué lundi le drame à l'Ambigu, mardi la comédie au Gymnase, mercredi le drame à la Porte Saint-Martin, jeudi le vaudeville au Palais-Royal, vendredi l'opérette aux Bouffes, samedi la revue aux Délassements.

— Diable! que voulez-vous pour votre dimanche?

— Je voudrais danser le ballet.

— C'est juste ... vous le danserez.

— Ah! j'oubliais ... S'il y avait moyen, pour la semaine prochaine, de travailler un ou deux soirs aux Français ...

— Je verrai cela ...

PIERRE VÉRON.
(1874).

LES CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE.

Le *concert populaire de musique classique,* créé par M. Pasdeloup est toute une révolution!

Hier encore on pouvait appliquer à l'harmonie les vers de J. Barbier:

Et la musique était une frêle duchesse
Du noble faubourg Saint-Germain...

Aujourd'hui au contraire

C'est une forte femme...

Vous connaissez le reste.

Beethoven! qui l'eût cru? Mozart! qui l'eût dit? la symphonie mise à la portée de tout le monde! Le dilettantisme endossant la blouse et coiffant la casquette. Telle est en effet le résultat des *concerts populaires.*

Classique et **populaire**! Quel assemblage, et comme ils hurlent à côté l'un de l'autre ces deux mots. C'est tout simplement l'ancien régime fraternisant avec 89!

L'Orphéon vint d'abord et le premier en France... essaya de familiariser les oreilles à de justes cadences. Les filles de portière ont continué avec l'aide du Conservatoire.

Le Concert populaire achève la besogne; il ne donne pas dix ans à la France pour que la réforme se soit accomplie radicalement.

Et alors, — oh! alors, — on en verra d'étranges, on en entendra de singulières, je vous le promets.

Deux *voyous* causeront sur le boulevard. La conversation dégénera en querelle. Le passant croira qu'il s'agit d'un bout de cigare en controverse; il s'approchera, et voici ce qu'il entendra:

Je te dis que la *Symphonie pastorale* enfonce toutes les machines de Haydn.

— Et son *andante* en *si* bémol.

— En *la.*

— En *si*.

— Laisse-moi donc, je le sais par coeur. Ça comm par des arpèges à la basse avec un chant en *mi* mineur

— Pas vrai.

— De quoi! pas vrai? Répète et je te cogne!

— Toi?

— Oui, moi!

— En voilà pour ton Beethoven. Vlan!

— Vlan! pour ton Haydn!

— Ah! tu n'aimes pas le mineur.

— Ah! tu dis du mal du *si* bémol.

Et la rixe de continuer.

Sur les murs on verra des affiches gigantesques conçues: *Musique classique*. Champ de Mars. — Diman deux heures.

La société de la Démocratie musicale donnera son soixante-dixième concert de l'année.

Le prix des places a été fixé de façon à ce qu masses puissent participer aux douceurs de cette fête.

Les premières: 10 centimes.

Les secondes: 5 centimes.

Les dilettanti sont priés de ne pas jeter les corne leurs pommes de terre frites sous les banquettes et d pas casser des noix pendant l'exécution des morceaux tamment pendant la *Prière* de Palestrina.

Enfin, voici ce qu'on entendra quand on rencon une chiffonnière en train d'entretenir une collègue.

— Ma'me Braquillard, faut venir tout de même.

— Ça me sera ben difficile, j'ai a trier deux ou cents de chiffons.

— L'art avant tout.

— Je sais ben, d'abord Braquillard en raffole!

— Je voulais vous en faire la surprise, mais il en

— De quoi?

— Du quatuor de musique de chambre que l'on e tera ce soir dans notre garni.

— Pas possible !

— C'est lui qu'a l'*alto*, mon mien joue la violoncelle

— Et qu'est-ce qu'on exécutera ?

— Un quatuor de Mozart, que ces messieurs repètent depuis un mois.

— Mozart, moi, je me ferais hacher en chair à pâte pour ce maître-là.

— Alors, c'est dit ?

— Dame !

— Il y a en outre le prélude de Bach. encore un chouette.

— Un lapin, je sais bien.

— A ce soir, donc.

— J'ai pas raison, car les affaires ... Nos trois cents de chiffons ... N'importe, la musique classique, c'est plus fort que moi.

— Je compte sur vous. Vous verrez comme votre Braquillard a de la morbidesse dans le coup d'archet ...

Par ces échantillons, vous voilà à même d'apprécier l'importance de la transformation qui se prépare.

Vive la musique populaire !

PIERRE VÉRON.
1874.

THÉATRE POPULAIRE

LA NONNE SANGLANTE,

Mélodrame en 4 entr'actes et 6 décors.

M. Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. se fit un jour à lui-même cette argumentation, qui se trouva logique : Quand je donne au public une première représentation quelconque, le public ne s'amuse pas : quand je lui offre quinze actes à dévorer le même soir, il me témoigne. par la frénésie de son absence, qu'il s'ennuie dix fois plus. Si quinze actes l'ennuient, si cinq actes ne l'amusent pas,

c'est la faute des actes : supprimons les actes, et demandons à M. le préfet de police vingt municipaux à cheval pour comprimer la foule et régler la file des voitures ; car une ère nouvelle va commencer pour le théâtre. Je fais désormais représenter des *entr'actes*. Les auteurs ne manqueront pas. La *Nonne sanglante* fut commandée, faite en peu de jours ; mais cinq actes de ce mélodrame ne furent que le prétexte des *quatre entr'actes* qui devaient surpasser en magnificence et en développement tout ce que l'art théâtral a produit de plus pompeux, chaque acte durant un quart d'heure, chaque entr'acte soixante-quinze minutes, terme moyen. Nous allons donner une analyse consciencieuse de cette nouvelle invention.

Avant le lever du rideau. — Grand défoncement de portes, coups de crosse distribués aux plus pressés, chapeaux de femme aplatis comme le portefeuille d'un coulissier en liquidation, ouvreuses aux abois. — »Par ici, madame, un petit banc«. — »Par là, madame, le numéro 17«. — Irruption dans le parterre qui se montre en un clin d'oeil diapré de casquettes de loutre, de vestes de conducteurs et de culottes prolétaires. La troisième galerie se couronne d'enfants déguenillés, de marchandes de pommes, d'hommes gorgés de coco, espèces de chauves-souris brunes et coriaces qui s'accrochent aux parois du cintre avec les ongles, les pieds, les dents, hurlant des cris de caverne, l'oeil ébloui par les flammes du lustre. La jeune France garnit peu à peu le balcon et la première galerie, laissant au vestiaire ses manteaux de muraille, ses gourdins et gardant ses barbes, qui retombent comme des crépines de velours noir sur l'appui de la balustarde. Vous comptez là des journalistes, des auteurs dramatiques, des peintres et autres artistes, enfin tout ce qui remue et s'agite, par état ou par goût, aux appels de la nouveauté. Dans les loges, apparaissent des têtes de femmes serrées, étouffées, agglomérées. L'aristocratie des premières représentations se blasonne dans les avant-scènes. Des frémissements insaisissables parcourent la salle du

comble au faîte : querelles de place, braquement de lorgnettes, pieds écrasés, soufflets, explications, chut ! M. Piccini commence : son ouverture est un chef-d'oeuvre, c'est l'exposition claire et lumineuse des quatre entr'actes.

Passons sur le premier acte.

Premier entr'acte de 65 minutes. — Le parterre se lève comme un seul homme, ainsi que disent les premiers-Paris ; des mouchoirs de couleur, des foulards sans couleur, sont fixés sur les banquettes, dont ils sanglent le foin et la toile pour marquer la place des premiers occupants, et à l'instant s'établit un va-et-vient de porteurs de l'*Entr'acte* (journal de circonstance), de bâtons de sucre d'orge qui ont à peine servi, de pommes écarlates, d'oranges blafardes et de marrons rôtis. Ces programmes, ce sucre d'orge, ces pommes, ces marrons, ce sont les éléments du drame qui va sommeiller encore pendant deux entr'actes pour éclater plus tard avec les plus beaux effets de mise en scène. En attendant, voilà des conversations qui s'allument entre le parterre et le paradis ; des rendez-vous sont pris, des propositions de vin à douze, de canon, de litre, échangées et acceptées. Les habitants des loges se font des visites : du mouvement, de la joie, de l'agitation, un intérêt puissant. Et M. Harel, encadrant son oeil dans le trou de la toile, laissant passer sa botte frémissante sous la perche-tringle du rideau, s'écrie : »Mais ça va bien. Voilà un premier entr'acte qui marche. Courage, embrassons-nous !«

Passons sur le second acte.

Second entr'acte de 70 minutes. — Un grognement sourd semble annoncer la présence d'un jeune chien qui souffre ; sa voix augmente par degrés et traduit en admirables aboiements la faim, la soif et l'abandon. A ces accents répondent bientôt les provocations d'un gros dogue qui hurle la menace. Sa voix est forte et vibrante : c'est un chien de boucher, un de ces chiens replets, égoïstes, qui battent les roquets. L'intrigue se noue. Le dialogue se suit jusqu'à l'intervention d'un chat qui miaule dans plusieurs tons et

l'arrivée subite d'un coq qui chante sa victoire et ses amours. Des chapeaux sont enlevés sur la tête de leurs propriétaires et jetés du paradis sur le parterre, qui accepte ce défi et paye en calottes grecques. Les aboiements redoublent, les miaulements se multiplient ; des épluchures de toutes sortes, des coiffures tourbillonnent dans les régions du lustre ; les quinquets sont désarmés de leurs verres dont les éclats retombent en pluie de cristal ; et le public transporté demande pourquoi ce plaisir dure si peu. Un seul récalcitrant a osé regarder sa montre et pincer les lèvres en signe d'impatience. *Nous ne sommes pas nourrices, nos enfants ne crient pas,* lui dit vertement un prud'homme placé près de Henri Monnier.

Passons sur le troisième acte.

Troisième acte de 80 minutes. — Ici l'action languit un peu. Autant les cris du chien, du chat et du coq *de l'administration* avaient ému l'assemblée, autant ce silence et ce calme la glacent à présent. M. Harel l'a vu. »La neige ! la neige ! Me donneront-ils ma neige ? A quoi servent donc tant de programmes, distribués à foison ? Les voyez-vous, tristes et bêtes, qui bâillent et ne font rien ! Si l'on ne court pas avertir les préposés à la neige, si Piccini n'est pas là pour faire demander impérieusement un chant patriotique, messieurs les auteurs, je ne réponds plus de cet entr'acte«. — Mais la voix du maître a été entendue, et les préposés à la neige sont en besogne. Commence alors ce déchiquetement de papier dont les petits lambeaux jetés du cintre, viennent blanchir la tête des spectateurs infraposés. Cette neige s'épaissit. Tous les préposés travaillent, coupent, morcellent ; une hilarité générale se fait à travers le nuage qui se balance dans l'atmosphère, et ce beau coup de théâtre est accompagné de la *Parisienne,* dont les accents sortent, vibrants et électriques, de cent bouches faubouriennes. Le succès de cet entr'acte, le plus beau de tous, n'a pas été douteux. Il est à lui seul d'un si puissant effet, qu'il peut être détaché et donné séparément dans des représentations à bénéfice.

Passons sur le quatrième acte.

Quatrième entr'acte de 85 minutes. — Cet entr'acte étant exclusivement musical, nous laissons à des juges plus compétents le soin de dire dans quels différents tons a été exécutée la *Marseillaise,* etc. Quelques flocons de neige ont encore voltigé ; mais cette réminiscence de l'entr'acte précédent n'a pas semblé heureuse. Celui-ci s'est terminé au refrain du *Chant du départ* et au bruit de trois mille voix qui demandaient l'auteur.

Tout le monde était parti avant le cinquième acte.

Toute notre attention, absorbée par la contemplation des épisodes que nous avons rappelés, n'a pu s'appliquer qu'à regret à l'intelligence des 5 actes du drame de M. M. Anicet Bourgeois et Maillan, actes qui du reste se trouvent refoulés, par la création de M. Harel, dans la catégorie des intermèdes. A la rigueur pourtant nous avons compris qu'un jeune seigneur allemand, nommé Waldorf, veut perdre sa maîtresse dans les catacombes de Rome, et qu'il la poignarde plus tard, la retrouvant sous le voile d'une nonne ; mais la nonne, plus vivace qu'un chat, échappe au poignard et joue au revenant de manière à effrayer toute la contrée. Elle apparaît souvent à Waldorf, qui veut épouser une autre femme, et, la première nuit de ses noces, vient se placer entre les deux époux. Par une volteface assez habile de la nonne sanglante, Waldorf, qui veut encore jouer du couteau sur elle, poignarde sa jeune épouse. La nonne sanglante avoue alors qu'elle est de chair et d'os et propose à Waldorf la fuite et de nouvelles amours ; mais le château est à l'instant même dévoré par un incendie dont la fumée traverse le plancher. Cet effet se trouve parfaitement rendu au moyen de trois hommes qui fument leur pipe dans le premier dessous.

NESTOR ROQUEPLAN.

THÉATRE DE BOURG-EN-BRESSE

SCÈNES DE MOEURS PROVINCIALES.

L'*impresario* de Bourg-en-Bresse, qui jouait depuis un mois le rôle du *directeur dans l'embarras*, croyait s'être enfin tiré d'affaire. Une lettre qu'il venait de recevoir de son agent dramatique l'avertissait de l'arrivée pour le jour même, de M. Saint-Léger de Saint-Albin, *ex-premier-grand-rôle du grand Théâtre-Français de Paris.*

Quelques heures après, la ville de Bourg-en-Bresse était dans la stupéfaction devant cette affiche monstre :

THÉATRE DE BOURG-EN-BRESSE.
Avec la permission de M. le Maire
Représentation extraordinaire

LE
BRIGAND DU PONT DU DIABLE
ou
L'HOMME PLUS A PLAINDRE QU'A BLAMER.

Mélodrame en 5 actes et en prose, orné de combats, évolutions, changements à vue, costumes nouveaux.

M. SAINT-LÉGER DE SAINT-ALBIN
Ex-premier-grand-rôle du grand Théâtre-Français de Paris remplira le rôle de Toraldi.

Précédé de

CINQ-MARS
ou
L'ÉPOQUE MÉMORABLE.

Drame en 5 actes et en prose d'après l'ouvrage si célèbre de M. A. de Vigny, par M. Jules **.

M. Saint-Léger de Saint-Albin, ex-premier-grand-rôle du Théâtre-Français de Paris remplira le rôle de Cinq-Mars

Les autres rôles par M. M. Édouard, Paul, Saint-Clair, Gustave et Mesd. Paul, Florval, Blinval et Dorival.

INTERMÈDE MUSICALE

LA NORMANDE

Duo comique chanté par M. Saint-Léger de Saint-Albin, ex-premier-grand-rôle du Théâtre-Français de Paris et M. Agénor, premier ténor de Toulouse

On commencera par

LA DAME BLANCHE

Opéra comique en 3 actes de M. Scribe, Musique de Boïeldieu, le célèbre compositeur.

M. Saint-Léger de Saint-Albin remplira le rôle de Georges.

Le tambour de la ville, comme supplément à l'affiche, avait été chargé d'annoncer les détails de la soirée prochaine aux habitants de Bourg-en-Bresse assez arriérés pour avoir négligé d'apprendre à lire.

De son côté l'illustre Saint-Léger de Saint-Albin s'était empressé de quitter Paris pour venir recueillir sur la scène de ce bourg primitif les palmes du triomphe. Jeune encore, sous son véritable nom de Fricot, Saint-Léger avait fait ses premiers débuts au théâtre dans l'emploi aussi modeste que peu lucratif de garçon d'accessoires. Quelque temps après, comparse du théâtre de la Gaîté, il soufflait dans un grand tube les matières inflammables coloriées qui donnent une lueur verdâtre, rougeâtre ou bleuâtre aux scènes infernales. Plus tard il avait quitté l'emploi des *éclairs* pour jouer les *vagues* en se promenant à quatre pattes sous la toile qui représentait la mer; ou bien il donnait le coup de fouet dans la coulisse et agitait les grelots pour simuler l'arrivée d'une chaise de poste.

Enfin, grâce à des études consciencieuses, il était devenu d'une assez jolie force dans les ours, les notaires et les pieds de derrière des chameaux; c'était même à lui qu'était arrivée, dit-on, cette anecdote assez connue:

Un jour qu'il s'était querellé avec les *pattes de devant*, dont il ambitionnait la place, le camarade qui remplissait

ces fonctions délicates, pour se venger des injures dont il était accablé à l'intérieur du chameau, lâcha une ruade dans les pattes de derrière. Le mouvement ne fut pas perdu pour un des spectateurs du paradis [1]), qui s'écria en interpellant un de ses camarades : »Ohé ! Pivé, qué nature ! r'garde donc, l'chameau qui s'gratte . . . . «

Bientôt las d'une position aussi mesquine, le fringant Fricot, devenu Saint-Léger de Saint-Albin, s'était élancé vers la province, où, grâce à son aplomb, il était arrivé à se faire accepter par quelques scènes secondaires comme premier rôle en tout genre. Chaque soir Fricot-Saint-Léger revêtait avec une intrépidité qui n'appartenait qu'à lui le casque et la cuirasse du mélodrame, la tunique du grand prêtre et au besoin l'arc et la massue du ballet indien. Il aurait joué à la rigueur les duègnes, les Rachel et les Déjazet. Tombait-il dans un endroit, il allait rebondir sur les planches d'un théâtre voisin ; là il retombait derechef et rebondissait de nouveau : c'est ainsi de chute en chute qu'il était arrivé à faire tout comme un autre *son petit tour de France*. Aussi était-il cité comme pouvant marcher à la tête de ce régiment nomade si bien désigné par messieurs les comédiens sous le nom de Royal-Tombeur. Les enrôlés peu volontaires de cet infortuné régiment sont souvent d'une bien grande utilité. Voici comment :

Un directeur a soulevé contre lui ses abonnés, soit en leur imposant bon gré mal gré une chanteuse médiocre à laquelle il tient plus ou moins légalement, soit par le refus obstiné de monter un opéra à grand spectacle dont les villes raffolent, soit encore pour un changement quelconque, ou dans la distribution des places, ou dans le prix de l'abonnement, ou dans toute autre chose qui dérange les habitudes de messieurs les jeunes gens de la ville ou de messieurs les officiers de la garnison. Dans un état d'hostilité semblable, le malheureux directeur ne peut plus paraître dans un café sans entendre gronder autour de lui l'orage.

1) *Paradis*, amphithéâtre des quatrièmes.

On lui promet, à la première apparition d'un début quelconque, un air varié de galoubet à faire frémir un contre-maître de navire. Cependant il vient de lui arriver un ténor très-cher et sur lequel reposent tous les succès de l'hiver. Que fait-il? Il le met immédiatement de côté en l'engageant à se dissimuler pour le moment; puis il écrit à son correspondant de lui envoyer courrier par courrier un ténor du Royal-Tombeur. Le correspondant comprend parfaitement, et expédie sur-le-champ un chanteur de pacotille, pauvre bouc émissaire enchanté d'un engagement superbe dont il touche le premier mois, et qui va affronter, sans s'en douter, tout ce que le sifflet provincial perfectionné a de plus incisif et de plus perçant. On a vu ainsi des directeurs immoler jusqu'à trois victimes à la fureur populaire. Avec mille francs de Royal-Tombeurs une direction s'évite de monter un opéra qui lui en coûterait dix mille.

Parmi les richesses de son répertoire excessivement varié Saint-Léger de Saint-Albin affectionnait tout particulièrement le vieux genre. Mais il faut dire aussi que le mélodrame Marty avait toujours été pour lui un sujet de triomphe dans les cités éclairées de Barbezieux, de Brie-Comte-Robert, d'Isy-sur-Ourq et de Breteuil-sur-Iton. Saint-Léger n'avait pas manqué, pour la brillante représentation qui l'attendait à Bourg-en-Bresse, de faire placer en tête de l'affiche son mélodrame favori, sa pièce triomphale : *le Brigand du pont du Diable, ou l'homme plus à plaindre qu'à blâmer.*

Enfant de la vieille école, il possédait au suprême degré l'art de *faire un titre*. Il avait vécu dix ans des succès qu'il obtenait avec les titres suivants :

Le siége de Calais ou la générosité patriotique d'un Français qui sauva ses concitoyens. — *Cardillac* ou *le danger de sortir le soir dans les rues de Paris.*

Cette dernière pièce ne manquait jamais son effet; elle avait fait prendre le quartier de l'Arsenal en grippe à tous les pères de France et Navarre, qui s'empressaient d'écrire

à Paris pour en défendre la fréquentation à messieurs leurs fils en train d'étudier *très-tranquillement* leur droit à la Grande-Chaumière.

Saint-Léger de Saint-Albin, qui *savait sa province,* avait envoyé en éclaireur son camarade Mallard. Ce confident, qui lui en servait dans le mélodrame, était chargé de sonder l'esprit de la population de Bourg-en-Bresse, et de s'assurer plus particulièrement des dispositions, à son égard, du café de la *Comédie* et du café *Militaire.*

Cet affidé venait de prévenir le directeur de l'arrivée du célèbre artiste, et de suite celui-ci s'en était allé guetter la diligence de Paris.

A peine Saint-Léger de Saint-Albin était-il débarqué qu'on lui présenta mademoiselle Florval, *forte* et même *trop forte* jeune première de la troupe.

Saint-Léger de Saint-Albin, le lorgnon à l'oeil, salua imperceptiblement, tout en maugréant contre un embonpoint aussi exorbitant; et de suite son confident courut continuer son métier de batteur d'estrade et visiter le café de la Comédie.

LE CAFÉ DE LA COMÉDIE.

M. M. *Dangereux*, rentier. — *Trigoche*, horloger. — *Boistier*, négociant. — *Nicétas*, employé au télégraphe. — *Briochard*, commis voyageur. — Habitués, garçons, etc.

Dangereux est en train de faire un cent de piquet avec M. Boistier. Briochard termine une partie de billard avec Nicétas.

Dangereux (marquant ses points). — 18 et 7 font 25 : tout pour 25, comme on dit à Paris.

Boistier. — C'est à vous de faire, monsieur Dangereux, quand vous voudrez.

Dangereux (achevant de donner les cartes). — 2 et 3 font 5. L'écart est fait. Surtout, monsieur Boistier, pas de

60! Lors de mon dernier voyage à Paris, je me rappelle avoir fait douze 60 dans une soirée de piquet.

Boistier. — Mais vous me parlez toujours de votre voyage à Paris, il me semble que vous ne l'avez pas fait hier.

Dangereux. — Comment! mais au 15 juillet prochain il n'y a pas plus de 23 ans.

Boistier. — Ça commence à bien faire, savez-vous?

Nicétas. — Ah! regardez donc à votre droite, messieurs, nos pauvres comédiens ... Ils n'ont pas l'air très-guillerets aujourd'hui.

Dangereux. — Ils sont sur le gril. Ils attendent pour ce soir, à ce qu'il paraît, un premier sujet de la Comédie-Française ... Aussi ... voyez-les ... ils comptent les minutes.

Briochard (mettant du blanc à sa queue et regardant la table des artistes). — Cristi! deux petits verres pour quatre! j'aimerais mieux quatre petits verres pour deux.

Boistier. — C'est, ma foi, vrai.

Briochard (confidentiellement aux joueurs de piquet). — Je ne veux pas dire du mal de votre ville, mais les artistes me font l'effet d'y nager dans une débinette assez grassouillette.

Trigoche (tout essoufflé se précipitant dans le café). — Il est arrivé! il est arrivé!

Briochard. — Qui ça?

Trigoche. — Eh bien! lui, pardine, le comédien si promis, le sieur Saint-Léger de Saint-Albin, dit *le Désiré*.

Briochard. — Saint-Léger de Saint-Albin, ou Saint-Albin de Saint-Léger, qu'est-ce qui connaît ça?

(La figure des comédiens se déride, ils quittent le café.)

Boistier. — On le dit pourtant fameux.

Briochard. — Oh, oui! quéqu' galette [1]) comme celles qui sortent d'ici.

1) *Galette*, imbécile, homme sans capacité. Argot du peuple.

Dangereux. — Tout bon qu'on le dit, il n'effacera jamais de ma mémoire le grand Duval que j'ai vu à Paris.

Nicétas. — Vous l'avez vu ce grand tragique, monsieur Dangereux ?

Dangereux. — Je le crois bien, à mon voyage à Paris; mais je n'ai pu le voir qu'une fois ...

Nicétas. — Dans quoi l'avez-vous vu ?

Dangereux. — Je l'ai vu dans un fiacre ... Ah! messieurs, quelle belle tête! quel homme ça faisait! il était admirable!

Boistier. — C'est ce que j'ai entendu dire par tous les gens qui ont pu le juger. Du reste, connaissez-vous M. Saint-Léger de Saint-Albin ?

Dangereux. — Le nouvel arrivé, non ... D'où vient-il ?

Trigoche. On dit qu'il vient de Sainte-Menehould.

Briochard. — De Sainte-Menehould! allons donc, j'en arrive. Sainte-Menehould est farcie de comédiens, mais je puis vous garantir que le Saint-Léger de Saint-Albin n'a jamais mis les pieds à Sainte-Menehould!

Tous riant). — Ah, ah, ah, elle est bonne: les pieds à Sainte-Menehould.

Nicétas (avec une intention maligne). — Ça ne serait-il pas plutôt à Saint-Jean *pied de porc*?

Briochard. — Fameux! Saint-Jean pied de *port frais* plutôt son affaire.

Boistier. — Enfin, nous allons voir.

Briochard. — Oui, nous allons voir ce que nous allons voir, comme dit la chanson; mais qu'il se tienne bien, le Saint-Léger, qu'il soit joli, gentil et poli: ou, sans ça, n, i, ni, c'est fini.

Nicétas. — Et alors en avant le solo de galoubet.

(Le confident sortant). — Enfin, ils ne le connaissent pas; c'est tout ce qu'il me faut. Voyons le café Militaire.

LE CAFÉ MILITAIRE.

Au-dessus de la porte du café Militaire deux branches de laurier enveloppant cette devise : *Hic virtus bellica gaudet.*

Gibert, brigadier. — *Truchet*, lieutenant. — *Brignac*, major. — *Maliverne*, maréchal-des-logis-chef. — Habitués, militaires, garçons.

Maliverne (chargeant sa pipe). — Qu'est-ce que ça me fiche votre M. Saint-Albin ! .. Je vous dis que Bernard était de la même promotion que moi.

Truchet. — Qui ça, Bernard qui est à Lunéville ?

Maliverne. — Non ... Bernard qui est à Metz.

Le Brigadier. — Garçon, du feu !

Maliverne. — Demandez plutôt au major Brignac.

Le Major (avec un accent méridional très-prononcé). — Hein, qu'est-ce que c'est ?

Maliverne. — N'est-ce pas, major, que Bernard est de la même promotion que moi, et qu'il est à l'heure qu'il est en garnison à Metz ?

Le Major. — Berrnarrre ? ... il est maintenant à Grrrrenoble, capitaine-trrrrésorrrrier dans le trrrroisième cuirrrrassiers.

Maliverne (d'un air de doute). — C'est possible, mais enfin, n'était-il pas de ma promotion ? Voilà toute la question.

Le Major. — Attendez, je m'en vas vous dire ça, moi. En 1860, Berrnarrrre était brigadier ; en 1862, maréchal-des logis ; en 1865, maréchal-des-logis-chef ; là ... je l'ai perdu de vue, mais en 71 j'ai su qu'il était passé capitaine-trrésorrier dans le trrroisième cuirrrrassiers.

Le Brigadier. — Garçon, du feu ! !

Maliverne. — En 1865, il était donc de la même promotion que moi ... en 1865 ?

Le Major. — Je crois bien qu'oui.

Maliverne à Truchet. — Qu'est-ce que je vous disais ?

Truchet. — C'est qu'alors ce n'est pas le même Bernard.

Maliverne. — Parbleu! il y a plus d'un capitaine à l'armée qui s'appelle Bernard.

Le Brigadier. — Garçon, du feu! fichtre!!!...

La conversation continue sur le même ton...

(*Le confident sortant.*) — Si tous les abonnés de la ville s'occupaient de théâtre comme ceux-là, ça serait charmant.

LE FOYER DES ARTISTES.

PENDANT LA REPRÉSENTATION.

L'agitation la plus vive règne dans tout le théâtre. Saint Léger de Saint-Albin se prépare à sa première entrée dans la seconde pièce. Tout le monde va et vient. Enfin, le régisseur, armé d'un énorme gourdin, frappe solennellement les trois coups. La princesse, le traître, le tyran, l'amoureux, la duègne, tous se portent tumultueusement vers les coulisses; le souffleur se précipite dans son trou. Aussitôt que les bravos ont signalé la présence de Saint-Albin de Saint-Léger sur la scène de Bourg-en-Bresse, la conversation suivante s'engage au milieu des trônes, des carquois, des espingoles, de la foudre et des drapeaux qui vont servir à la représentation et qui encombrent les abords du foyer des acteurs.

Saint-Clair, premier comique. — *Saint-Léon*, fort jeune premier rôle. — *Mmes Blinval*, seconde amoureuse et *Dorival*, ingénue. — Artistes, figurants, pompiers, musiciens, machinistes etc.

Saint-Clair. — Ce pauvre Saint-Léger, pouvu qu'il ne fasse pas *four*[1]).

Mad. Blinval. — Fichtre! ça serait guignolant[2]) tout de même, nous en avons eu assez comme ça.

1) *Four*, insuccès, fiasco, chute complète. — 2) *Guignolant* de *guignonnant*, désagréable, fatal, de *guignon*, mauvaise chance, malheur. Argot du peuple.

Saint-Léon. — C'est pas l'embarras, on dit qu'*il bat* *quelquefois le Job* [1].

Saint-Clair. — Oh! quel est celui qui n'a jamais *fait* *e la toile* [2] de sa vie?

Madame Blinval. — En province, surtout, il n'est pas are de *gourer* [3]. Madame Charles me disait tout à l'heure u'elle avait vu à Pont-Sainte-Maxence une Valérie qui ouait son rôle avec un lorgnon suspendu à son cou.

Saint-Léon (souriant). — Quel aveuglement! . . .

Saint-Clair. — Du reste j'ai déjà joué avec Saint-Léger à Vendôme, et dans le mélodrame il chauffe bien la scène [4].

Madame Blinval. — Il la brûle peut-être.

Saint-Clair. — Non, il y a eu assez *d'agrement* [5].

(Une petite rumeur parvient jusqu'au foyer.)

Saint-Léon. — Qu'est-ce que c'est, est-ce qu'on appelle *izor* [6]?

(Des bravos se font entendre.)

Saint-Clair. — Du tout . . . le gaillard est en train *de* *anger du sucre* [7].

Saint-Léon. — Sans pose [8]?

Saint-Clair. — Écoute. . . (Les bravos redoublent.)

Saint-Léon. — Il paraît qu'*il est enlevé* [9].

La petite Dorival (arrivant). — Entendez-vous? quel ffet! Ce qui m'étonne, c'est que ce soit dans sa scène avec alcourt. Quand Valcourt joue ici, il fait ordinairement *uer le lustre* [10].

Saint-Clair. — Ça n'empêche pas que tout va très-bien. i Valcourt est faible, il sert de poussoir à Saint-Léger. — *A madame Blinval.*) Dis donc, Blinval, toi qui me disais e matin à la répétition: *faudra voir à l'huile* [11]. . . . Voilà.

Saint-Léon. — Faut avouer aussi que Saint-Léger est

1) Manque de mémoire. — 2) S'embrouille. — 3) *Gourer*, *ourrer*, se tromper. — 4) *Chauffer la scène*, remplir fort bien on rôle, se faire applaudir. — 5) Il a été applaudi. — 6) Est-ce u'on siffle? — 7) D'avoir un grand succès. — 8) Tu ne me fais pas oser? Tu ne mens pas? — 9) Qu'il plaît beaucoup. — 10) Il éplaît. — 11) Voir en présence.

doué d'un aplomb sterling . . . . et *il bat des ailes* [1]. . . Faut voir ! . . .

Saint-Clair. — Je ne dis pas. . . (A part.) Mais quand tu feras autant d'effet que ça, toi, les canards porteront des sous-pieds.

Le rideau tombe au milieu des applaudissements. Saint-Clair court féliciter Saint-Léger, qui s'éclipse pour s'habiller et passer à d'autres exercices. Saint-Léon pince les lèvres; la jeune *forte* première en paraît satisfaite, et l'on s'empresse de procéder aux préparatifs du fameux mélodrame qui doit terminer cette soirée si éblouissante pour le trop heureux Saint-Léger de Saint-Albin.

On se dépêche de réparer le tonnerre, qui n'est autre qu'un vieux fauteuil à roulettes, chargé d'un garçon de théâtre, que l'on promène dans la coulisse au moment de l'orage.

On plante les figurants [2], braves villageois bressans qui ne s'attendaient guère aux honneurs du casque et de la cotte de mailles. Pendant qu'on en *chevalerise* quelques-uns, ceux qui sont prêts se font distribuer des armes *pour frapper l'infâme Toraldi lorsqu'il voudra se soustraire à leurs coups en se précipitant dans les sentiers tortueux des roches noires de la citerne du pont du Diable !*

La toile se lève, Toraldi-Saint-Léger paraît salué par une salve de bravos; un silence complet succède à cette entrée bruyante, et Toraldi frappant le sol du pied, récite la plus ronflante tartine [3] qui ait jamais existé dans le genre mimo-dramatico-rageur.

Toraldi (seul).

»Je suis seul! je puis donc bannir en ce moment cette affrrreuse contrrrainte, et livrerrrrr mon âme à cette agitation surrrrnaturrrrelle qu'il m'eût été impossible peut-être

1) Il fait beaucoup trop de gestes. — 2) *Planter un comparse ou un figurant*, le faire grimer, le placer, lui dessiner la marche à suivre et lui donner les indications nécessaires. — 3) *Tartine*, long discours ennuyeux.

de cacher plus long-temps. . . Quelle horrrrible nuit! . . . quel effrrrrrroyable songe! . . . Depuis mon arrivée au *château de la roche Noire,* depuis que mon alliance avec la belle Rosalvina est enfin irrrrévocablement fixée . . . le souvenir d'une épouse malheureuse et persécutée me pourrrsuit partout. . . Affrrrreuse rrrrévélation . . . rrrrepairrre terrrible . . . horrrrible catastrrrrophe. . .«

(Ici le spectateur a le temps d'aller fumer un cigare de 4 sous, et peut revenir pour entendre la chute terrible de cet effrrrrayant monologue.) — La voici:

»Cet épouvantable songe, toujourrrrs prrrésent à ma pensée, serait-il le précurseur du châtiment qui atteint tôt ou tard le coupable crrriminel? . . . Non loin d'un volcan, dont une lave brûlante venait former à mes pieds un fleuve de feu; j'étais au milieu de deux femmes éplorées, lorsque . . . tout à coup! . . . d'énorrrrmes serrrpents entrrrelacent mon corps et forment autour de moi mille noeuds qu'il m'est impossible de rrrompre: je lutte en vain contre ces rrreptiles altérrés de mon sang; et bientôt, succombant à la douleur de leurs morsures envenimées, je rrroule ensanglanté dans un torrent de flammes . . . . qui dévorrrrent . . . en un instant . . . les restes odieux d'un monstrrre dont le poids fatiguait la terrrre. . . .«

A ce récit plein d'horreur, les spectateurs frémissent, les jeunes filles pleurent, les mamans pleurent, les messieurs sont émus, et les murs de la salle ne permettent pas aux officiers de la garnison de lever les épaules.

La scène d'amour avec la belle Rosalvina produisit encore plus d'effet.

Toraldi, près de marcher à l'autel, prononce ces mots: »Venez, jeune fiancée, venez que je vous conduise auprès d'une mère chérie«. Saint-Léger accompagna cette phrase doucereuse d'un doux regard de l'oeil gauche, tandis que son oeil droit roulait dans son orbite avec un courroux si dissimulé, que la salle entière se leva spontanément, et l'on

vit tomber le rideau avec deux énormes bouquets et une couronne jointe à un billet lancé du cintre.

Toraldi-Saint-Léger de Saint-Albin et le billet furent redemandés avec des acclamations générales. Le régisseur triomphant s'empressa de lire au public une ode pompeuse en l'honneur de l'immortel Saint-Léger, le vainqueur de la scène bressane. Le directeur Valsain l'appelle son sauveur. Le confident Mollard, stupéfait d'un succès si inattendu, se jette à ses pieds, et le pompier du cru essuie les larmes que vient de lui faire verser l'infâme noirceur du *brigand du pont du Diable.*

Dans la ville, les enthousiastes épuisent pour Saint-Léger tous les genres d'éloges. On parle de lui offrir un banquet à deux francs par tête ; et le pharmacien voisin du théâtre est obligé de se disputer avec sa femme, qui veut à toute force apprendre à jouer les Rosalvina.

Mais il était donné à Briochard de porter un coup terrible à cette réputation déjà si étourdissante : le lendemain de la représentation, le malin voyageur *en couleurs* faisait circuler au café de la Comédie et au café Militaire un exemplaire *imprimé* de l'Éloge en vers du triomphant Saint-Léger.

Il fut alors prouvé d'une manière éclatante que l'ode merveilleuse avait été confectionnée d'avance, et jetée sur le théâtre par le trop maladroit confident Mollard. Saint-Léger lui-même n'avait pas songé à la loi qui exige du typographe une déclaration du nom de son domicile sur toutes ses oeuvres ; et le rire fut général quand on vint à lire derrière la fatale poésie ces mots accusateurs : *Imprimerie de Plon, rue de Vaugirard, 36, à Paris.*

BOURGET.

LE BAL MABILLE.

Sans danser peut-on vivre un jour? du Parisien c'est la devise. A peine les cendres du carême ont-elles, comme un gris linceuil, recouvert les oripeaux pailletés du carnaval et étouffé la lave mugissante des jours gras, que, de toutes parts de chaque barrière, sous chaque ombrage, de nouveaux champs chorégraphiques s'ouvrent avec de grandes fanfares pour répondre aux besoins de polka si universellement sentis dans les douze arrondissements, et peut-être même un de plus. Pour ne nous occuper ici que des plus en renom et de ceux où se réunit *l'élite de la fashion* (voyez affiches et réclames), c'est d'abord le bal dit *Mabille,* bosquet naguère humble et enfoncé dans un coin des Champs-Élysées, où nul, si ce n'est l'aventureuse grisette du faubourg du Roule et l'intrépide commis marchand, ne s'avisait de l'aller chercher, et qui tout à coup, surgissant du fond de son obscur réduit, s'éleva orgueilleusement parmi ses plus fiers rivaux, qu'il fit pâlir devant sa gloire et distança rapidement de deux ou trois têtes de kiosque.

Heureuse dynastie des Mabille, qui possèdes de père en fils, d'oncle en neveu, le privilége de fournir des seconds sujets à l'Opéra de Paris, et qui, de plus, fais des envois en province et à l'étranger, c'est toi qui as ainsi révolutionné l'empire de la pastourelle en plein air. Gloire te soit rendue, et paix sous la charmille aux polkeurs de bonne volonté!

Nous sommes allée des Veuves; c'est aujourd'hui samedi, le *grand jour*: le mardi est moins *bon genre;* le jeudi amène la redoutable concurrence du Ranelagh; et quant au dimanche, il n'en faut point parler. Tu sens bien, cher lecteur, que les gens *comme il faut,* les lorettes qui se respectent, les Arthurs quelque peu lustrés, ne peuvent décemment se *commettre* au milieu de la cohue dominicale, je n'en veux d'autre preuve que le profond mépris avec lequel la direction de l'établissement traite son public du dimanche, en

faveur duquel elle réduit dédaigneusement son prix d'ent à un franc cinquante centimes; or, les jours réservés *l'aristocratie,* il en coûte cinq francs, pas un centime moins, pour pénétrer dans le sanctuaire: cinq francs p. cavalier s'entend, car le beau sexe habitué de ce lie enchanteur possède ici, comme partout et toujours, l'heureux privilége de ne pas payer; au contraire.

Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'oeil sur la longue file de milords et de citadines, voire de wursts, de coupés bas et de colimaçons bleu de ciel qui encombrent l'allée des Veuves, pour s'assurer que le bal Mabille reçoit la fine fleur de la place Breda et de la rue Neuve-Saint-Georges.

La nuit tombe, le gaz s'allume, l'archet directorial de l'Orphée de ces bosquets a donné le signal des danses; les cavaliers (à cinq francs) s'élancent vers l'orchestre, entraînant dans leur course impétueuse une foule de Rose-Pompon dont la plupart ont déjà quelque peu dépassé, hélas! l'époque de la floraison, et le bal commence, décrivant une immense spirale autour du pavillon où trône la bande mélodique.

Tout a été dit sur cette danse moderne et abracadabrante qu'on nomme . . . mais je me trompe, on ne la nomme pas, on se contente d'y aller voir. Au bal Mabille, elle ne revêt aucune forme qui la distingue de ce qu'elle est à la Chaumière, au Ranelagh, au bal masqué. Ce sont toujours les mêmes poses, beaucoup moins lascives que grotesques, les mêmes déhanchements, les mêmes soubresauts, les mêmes contorsions bizarres. Tout cela est tracé, noté, stéréotypé à l'avance; il est impossible d'apporter plus d'ordre dans le dérèglement que ne font les jeunes adeptes de cette moderne danse pyrrhique. Il y a aujourd'hui des professeurs de cette façon de cachucha, jadis livrée à l'inspiration personnelle de chaque coryphée; en douze leçons, ces vertueux instituteurs de la jeunesse enseignent l'art de se trémousser en société, et de friser, sans y tomber, la police correctionnelle. Ainsi contenue dans les bor-

nes d'une sévère didactique, la danse en question n'est plus guère qu'un symbole, un souvenir, un simulacre, une orgie de convention. Elle est surtout inconvenante par l'idée de licence qui s'y attache; mais, à vrai dire, elle l'est moins que certaines valses à deux temps dansées dans le plus grand monde avec approbation et privilége des familles, et que les fandangos, boléros, mazurkas et pas plus ou moins styriens exécutés dans les théâtres sous les yeux de l'autorité.

Mais les mots gouvernent le monde, et si le c . . . (pardonnez-moi cette initiale) révolte à bon droit la pudeur de nos sergents de ville, c'est sa faute, il a le grand tort de ne pas s'appeler boléro. Aussi ne lui accorde-t-on qu'une tolérance menaçante, et le verrou de Damoclès sans cesse suspendu sur sa tête refroidit singulièrement ses ébats, ce qui n'est point un mal, tant s'en faut, mais ce qui lui ôte tout caractère drôlatique, et finira, si messieurs les étudiants n'y prennent garde, par en faire une danse rectiligne et académique, quelque chose comme le menuet, la monaco ou la gavotte.

Salut, ô jeune Iris à la mine éveillée, au tablier d'un blanc de neige! Où courez-vous d'un pied si preste, fendant la foule, allant, trottant, un éternel bouquet en main, vous immisçant dans tous les groupes, et là chuchotant à l'oreille d'un chacun certaines paroles mystérieuses et pleines d'intérêt, à coup sûr? Que d'agitation, bon Dieu! et quel rude métier que celui de fleuriste! Que de mal pour ne pas placer un bouquet, car, si je ne me trompe, c'est le même que depuis une heure elle présente à chaque danseuse. Ce bouquet est inamovible, si la marchande ne l'est pas. Celle-ci pourtant ne paraît ni décontenancée, ni étonnée du peu de succès de ses démarches, et reprend sa course de plus belle, après chaque nouveau refus. C'est que ce bouquet n'est point un bouquet ordinaire. On ne l'achète point, car il est impayable. Qu'on le regarde seulement, et la marchande est satisfaite. Il est impossible de pousser plus loin

le désintéressement, et pourtant le commerce ne laisse pas d'être florissant : c'est un *selam* ; on ne le sent pas, on le lit ; on y répond sans prendre d'autre peine que celle de changer l'adresse. La petite poste de Stamboul a un bureau allée des Veuves, c'est évident. La belle chose qu'une correspondance orientale ! Le simple et parfumé langage que celui du réséda et de l'oeillet !

Voici deux dames que je soupçonne fort de parler ce suave idiome panaché comme deux almées de naissance. Le bal Mabille possède en elles deux protectrices bien ferventes, deux habituées bien précieuses ; le propriétaire les salue, et le sergent de ville les honore d'une attention particulière. Elles sont amies inséparables depuis huit jours, et le seront au moins toute la semaine prochaine, en attendant que quelque Arthur de discorde tombe au milieu d'elles et en fasse deux ennemies jurées. L'une, en cheveux, et les bras nus, appartient au genre grisette ; c'est-à-dire qu'elle n'a point encore quitté la rive gauche de la Seine pour la place Saint-Georges, ce rêve de bonheur, ce bâton de maréchal des jeunes Aspasies de la rue de la Harpe. L'autre plus avancée en grade, a déjà eu plusieurs mobiliers tués sous elle ; elle habite le quartier élégant, et croirait déroger en imitant le pittoresque laisser-aller de son amie *l'étudiante*. Une femme qui se respecte ne saurait danser autrement qu'en chapeau et le corps entortillé dans un long châle dont la pointe, flottant sur les talons, caresse moelleusement une noble poussière. C'est ainsi que les princesses de la nouvelle Athènes ont remplacé la robe à queue. Celle-ci est, du reste, une des notabilités du Ranelagh, du bal Mabille et autres lieux. C'est pour elle qu'un bel esprit du café Anglais a rimé ces jolis couplets de facture sur un air connu de M. Doche :

Connaissez-vous dans la rue de Provence
Un'femme qu'on cit' partout pour sa beauté,
Pour son esprit et pour son élégance ?
Eh bien ! messieurs, c'est moi, sans vanité.

Grande et brune à l'oeil noir.
C'est au bal qu'il faut m'voir.
Je fais des malheureux,
Et même parfois des heureux.

Mais qui s'approche de ces dames et les salue d'une façon comiquement respectueuse? Sa toilette départementale trahit, à ne pouvoir s'y méprendre, son origine, et le mot *petite ville* est fort lisiblement écrit sur son gilet à grands ramages. Ou je me trompe fort, ou ce *cavalier* arrive en droite ligne de Pithiviers, à moins pourtant que ce ne soit de Romorantin ou de Chinon. A peine débarqué, il a senti le besoin de fasciner une faible femme, de trouver quelque part un coeur susceptible de battre à l'unisson du sien. C'est sur ces dames, ou tout au moins sur l'une d'elles, que Fronsac a jeté les yeux. Il tombe bien!

D'une voix insidieuse, il engage habilement la conversation, en faisant observer, avec infiniment de raison et d'à-propos, qu'il fait bien chaud; que ces dames doivent être altérées par la danse, ce dont elles ne disconviennent pas. Partant de là, l'Orléanais ou le Tourangeau les supplie d'accepter une consommation. Qu'au moins il lui soit permis de les rafraîchir, puisqu'il n'a pu les échauffer, ajoute-t-il spirituellement, ayant le malheur d'ignorer encore la schottisch.

La grisette, et même la lorette[1]), est amie du rafraîchissement. Peu fière de son naturel, elle mange et boit

1) Le mot *lorette* a été inventé en 1841 par Nestor Roqueplan. »Si l'auteur se repoche, dit-il (*La Vie parisienne. I.*) d'avoir sa part dans cet excès de néologie qui depuis quelques années a travesti la langue, il se console en pensant que dans ce cas-là du moins son néologisme a servi à chasser un mot honteux et toujours malvenu«. Le mot *grisette* se trouve déjà dans la seconde édition du Dictionnaire de l'Académie (1695). — »*Grisette*, terme qui se dit par mespris d'une jeune fille, ou d'une jeune femme de basse condition«. Originairement les petites bourgeoises étaient ainsi appelées parce qu'elles étaient toujours habillées fort simplement d'une étamine ou d'une grisette. *B.*

dans la main. Ces dames acceptent sans façon l'invitati du provincial, qui les emmène triomphant dans l'un d bosquets d'alentour. Là s'engage un dialogue mêlé de que ques chants : la scène tourne, comme on voit, à la comédi vaudeville.

La Lorette, chantonnant le troisième couplet de la jol chanson ci-dessus :

J'ai le front pur et l'âme d'une sainte ;
Je tiens fort bien ma plac' dans un festin. . . .

Le Provincial. — Madame, pardon, si je vous inter romps, qu'aurai-je l'honneur de vous offrir ? De l'orgea un verre d'eau sucrée ? . . .

La Lorette. — Pouah ! que c'est fade !

La Grisette. — Ça soulève le coeur.

La Lorette, reprenant son couplet :

J'ai le défaut de boire un peu d'absinthe
Et n'mets jamais un'goutt' d'eau dans mon vin. . .

Garçon, du rhum !

La Grisette. — Eh bien ! moi, je prendrai de l'absinthe. Alfred a reçu son mois ce matin. Nous allons faire une *noce* ce soir.

Le Provincial, roulant des yeux un peu effarés. — Tudieu ! quelle gaillarde ! il est joli le rafraîchissement ! Enfin, n'importe ! Va pour du rhum et de l'absinthe !

La Lorette. — Quatrième couplet :

Je fais beaucoup d'billets,
Et je n'en paye jamais ;
J'ai beaucoup d'créanciers,
Et je suis connue de tous les huissiers.

Le Provincial. — Charmantes connaissances, madame ! je vous en fais mon compliment. Jolie chanson, en vérité !

La Lorette. — Est-ce pas, monsieur ? C'est un de mes adorateurs qui a fait ça pour moi : c'est tapé ! . . . Tu sais, Blanchette ; c'est Gontram, ce petit brun qui a tant d'esprit.

Lorsque l'un d'eux [illegible]
Saisit, hélas ! [illegible]
En me voyant [illegible]
Monsieur l'huissier [illegible]

La Grisette. — [illegible] Ah ! ah ! que c'est drôle !

Le Provincial. — [illegible] — Dans [illegible] guêpier me suis je fourré ?

On apporte le [illegible]

Le Garçon. — Faut-il des cigares ?

La Loretta. — Comment donc !

La Grisette. — De cinq sous, s'il [illegible] dernière fois ! — entends-tu, petit ?

Le Provincial, bouleversé. — Comment, [illegible] vous fumez !

La Loretta. — Un peu.

La Grisette. — Mais !

La Loretta. — Ah ça, d'où [illegible] ? Sur quelle couche [illegible] légume ?

Le Provincial, [illegible]. — Plus de doute, je suis en bonne fortune avec des [illegible].

Ces dames allument leurs cigares. La [illegible] sa chanson :

Je déjeune chez Lucas ;
Je dîne au café Anglais
Je soupe chez Brébant
Et je . . . . . .
Interrompu par l'orchestre.

FELIX MARTIN.

GRECS DE PARIS

ET MAISONS DE JEU CLANDESTINES.

Il est remarquable avec quelle irrévérence les Parisiens traitent les peuples étrangers.

Les voleurs commerciaux sont pour eux des Juifs ; — les usuriers des Arabes ; — certains voleurs, qui font un coup particulier bien connu des garçons de caisse, sont qualifiés d'Américains ; — les créanciers implacables sont des Anglais ; — les gens de peu d'éducation sont des Savoyards ; — les gens ignares sont des Welches ; — les gens laids, de vilains Chinois ; — les partisans outrés du vin, des Polonais ; — les mauvais sujets, des Cosaques ; — et les vagabonds, des Bohèmes ; — tous les portiers ne sont pas Suisses, maist ous les suisses sont portiers ; — la race des applaudisseurs gagés, qu'on nomme chevaliers du lustre, prend aussi le nom de Romains ; — enfin, les honorables industriels qui font profession de tricher au jeu sont des Grecs.

Qui nous délivrera des grecs et des romains?

J'ignore l'origine du mot Grec.

Si le nom est nouveau, la chose ne l'est pas [1]. Messieurs les grecs peuvent se vanter d'une antique et illustre origine. Il ne paraît pas qu'autrefois la filouterie au jeu fût envisagée du même oeil qu'à cette heure, ni surtout l'objet des rigueurs judiciaires qui la poursuivent de nos jours. Tallement des Réaux et le duc de Saint-Simon, l'un, cette spirituelle portière, et l'autre, ce Timon du dix-septième siècle, nous apprennent que Henri le Grand, Mazarin et bien d'autres, trichaient au jeu, n'ayant honte d'être surpris que lorsque plus habile qu'eux rendait leurs ruses inutiles. Le jeu était alors un duel où tous moyens étaient permis. L'adresse, dans la complète acception du mot y prévalait, ou, pour mieux dire, la prestidigitation. Le joueur trompé n'exhalait son dépit qu'en se promettant de se venger à la première occasion sur quelque dupe moins experte. Rien n'est plai-

1) Ce mot se trouve dans beaucoup de patois avec la signification de rusé ou d'avare. Roux (Diction. comique, édit. de 1750): »*Grec*, habile, rusé, rompu dans quelque affaire«. *Impostor et Graecus*, dit saint Jérome (Epistola ad Furiam). *B.*

sant, à cet égard, comme la fameuse partie d'hombre du cardinal de Mazarin et du chevalier de Grammont. Il était arrivé à ce dernier de lâcher une plaisanterie piquante sur le compte du cardinal : il était coutumier du fait. Il se trouva, comme toujours, des complaisants pour rapporter le propos au premier ministre : celui-ci avait trop d'esprit pour montrer son ressentiment. — Touchez-là, monsieur de Grammont, dit-il au chevalier, lorsque celui-ci se présenta le soir pour faire sa cour à la reine mère : vous m'avez très-fort maltraité aujourd'hui : mais pour vous prouver que je suis exempt de rancune, asseyez-vous là : vous allez, si vous plaît, faire ma partie. — Mazarin comptait bien gagner le chevalier en lui gagnant au jeu quelque vingt mille pistoles. Ce fut le contraire qui arriva. Le chevalier joua d'un bonheur insolent et dévalisa littéralement son adversaire. Le cardinal-ministre, qui avait ses raisons pour goûter le comte d'une si rare chance, ne fit pas même pourtant d'en vouloir au chevalier, et baissa courtoisement pavillon devant lui sans se plaindre, comme devant un génie supérieur et une main plus alerte que la sienne.

Le même chevalier de Grammont ne fut [illegible] difficulté d'avouer, par l'organe de son propre [illegible] Hamilton, qu'il excellait à corriger la fortune, et [illegible] ses piquants Mémoires, se souvient de cette [illegible] où l'aimable rival de Louis XIV [illegible] de Houdancourt eut l'étrange prétention de [illegible] par un piquet de gendarmes, pour [illegible] contre un officier du roi, qu'il savait [illegible] mettre l'épée à la main. — le [illegible] — [illegible] faction des revers que lui apprêtait [illegible] la haute dextérité du chevalier. Ce dernier [illegible] moins la coqueluche de la cour, et [illegible] *talents*, d'une considération [illegible].

La contagion de piperie avait [illegible] témoin ce propos charmant que place [illegible] bouche d'un vertueux prélat, [illegible]

nisation de son ami François de Sales. — Vraiment, je suis ravi de ce que vous m'annoncez, dit ce tolérant diocésain, j'ai beaucoup connu en Savoie notre cher saint, et me félicite d'apprendre qu'on l'a mis dans le calendrier. Il n'avait qu'un défaut, celui de tricher au jeu ; mais il disait pour ses raisons que c'était pour donner aux pauvres !

Au dix-huitième siècle, on retrouve à peu de chose près les mêmes moeurs, et le héros de l'abbé Prévost, ce pauvre Desgrieux dont les malheurs nous ont fait verser tant de larmes, convient franchement que, pour suffire aux prodigalités furieuses de Manon, il n'hésitait pas à *plumer* les financiers ou autres que leur mauvaise étoile faisait tomber entre ses mains. Le naïf chevalier n'hésitait même pas à tuer le prochain pour tirer sa Manon de la prison de Saint-Lazare, et ces péchés de jeunesse ne rendirent ce modèle des amants dévoués que plus intéressant. S'il revivait, on lui infligerait le bagne ; mais il fut en son temps l'idéal des boudoirs, le héros aimé des ruelles.

Ces idées tolérantes influèrent sans doute sur la rédaction de notre Code pénal, puisque lors d'un procès connu, celui dit du *café de Foy*, la tricherie au jeu ne parut point offrir le caractère d'escroquerie prévu par le texte législatif, et qu'un arrêt de la Cour suprême, jugeant souverainement, mais arbitrairement, fut nécessaire pour amener la punition des coupables.

Quoi qu'il en soit, notre société, si indulgente aux manoeuvres frauduleuses de bourse, c'est-à-dire au pillage en grand, ne pardonne plus les infractions au code de l'aléatoire, et ce chevalier de Grammont, si adoré à la cour galante de la Fronde et à la cour licencieuse de Charles II, serait traité comme un grec et flétri par la justice, s'il reparaissait aujourd'hui sur la scène du tapisvert et de la gentilhommerie.

Les grecs, pour n'être plus autorisés, pullulent, comme au bon vieux temps, et se glissent dans les plus hautes régions de l'ordre social. Il est même de l'essence de cette

espèce de gens d'afficher de grandes manières, d'étaler un luxe insolent, et de montrer au jeu une désinvolture, une insouciance du gain, un laisser-aller dans la perte, nécessaires pour assurer le désastre de leurs victimes. De même qu'un banquier, dit-on, n'est jamais plus près de sauter que lorsqu'il fait sonner bien haut ses bénéfices, donne des fêtes et paraît ouvrir son portefeuille à tout venant, les détrousseurs au jeu ne sont jamais plus sûrs de consommer votre ruine que lorsqu'une déveine irrésistible semble vous les livrer pieds et poings liés. C'est Virgile qui nous l'apprend :

Appréhendez des grecs jusques à l'infortune.

Le véritable grec est ostensiblement logé dans un quartier élégant, dans une maison luxueuse, dans un appartement somptueux. Il porte un nom sonore ; il a un domestique, un cabriolet ; tout le reste de son train est à l'avenant. On ne lui connaît aucune terre, aucune inscription de rentes ; mais il paye partout noblement, magnifiquement, et les gens n'ont pas besoin de faire leur preuve des carrosses pour être assez bien vus partout. Cette superbe indépendance ouvre au grec l'accès des meilleures maisons, celui des clubs les mieux hantés. A Paris, il n'est tel qu'un peu d'effronterie et un habit bien fait pour s'introduire partout, mais pour arriver à tout. Accueilli dans le plus grand monde, le grec a soin d'y revêtir une passion vantarde et exigeante pour quelqu'un ou pour quelque chose : une femme ou les femmes, les chevaux ou les fleurs, la valse ou la musique italienne. Quant au jeu, il exprime non-seulement une parfaite indifférence, mais une aversion marquée pour ce jeu, comme dangereux ; il sait à peine manier une carte et y est habile. Cette sagesse dure jusqu'au jour où, après avoir [illegible] sollicité de toutes parts, il s'aviser de jouer comme il faut respect humain, à une table de trente et quarante pour quelques louis, se pique au jeu, [illegible] dix billets de banque, les perd [illegible], et se retire [illegible] çant qu'il ne jouera plus et que du moins il aura eu [illegible]

fitera. Mais un si galant homme et si solvable, qui perd si rondement, sans sourciller, mérite bien une revanche; on le presse de l'accepter; après beaucoup d'hésitation, il se détermine à la prendre. Les premières périodes de cette nouvelle épreuve sont loin de lui être favorables; il perd encore; il perd toujours; un sien ami, présent à cette revanche funeste, l'adjure en vain de s'arrêter; mais cette fois le démon du jeu s'est tout de bon emparé de lui; il pousse devant lui les monceaux d'or et de billets, accumule écoles sur fautes; la sueur ruisselle sur son front (le grec transpire à volonté); il touche à sa ruine complète ... Mais, tout à coup, la chance tourne; la volage déesse sourit à sa victime; les doux chiffons de soie lui reviennent en foule; non-seulement le joueur adverse rend gorge; mais il est décavé à son tour et perd, après avoir vidé son portefeuille, une forte somme sur parole, que, selon le code du jeu, il payera dans les vingt-quatre heures, dût-il pour cela vendre sa dernière chemise ou emprunter à cent pour cent.

Nous serions honteux de connaître les procédés à l'aide desquels s'opèrent ce brigandage poli, cet assassinat en gants jaunes. Ils sont variés et ingénieux. Quelques-uns seulement sont venus jusqu'à nous. La profession de grec réclame de longues études préalables, des exercices patients, des préparations difficiles, un tact d'aveugle, un oeil de lynx. *Faire sauter la coupe,* c'est-à-dire annuler la coupe de son adversaire en réintégrant habilement les cartes dans leur premier ordre, c'est l'*a b c* du métier. — *Piquer* les cartes, ou, en d'autres termes, imprimer à quelques-unes d'elles certaines marques imperceptibles à tout autre oeil que la prunelle de faucon de l'Hellène moderne, c'est là encore un des moyens très-usités de ces messieurs. On en peut dire autant des cartes *biseautées*, dont une partie, taillée obliquement par un biais presque invisible, permet à l'opérateur de distinguer les figures des basses cartes. *Faire le pont,* c'est plier légèrement les cartes à un endroit déterminé, de façon à guider la main de l'adversaire dans la

portion du jeu où elle doit couper innocemment, secondant ainsi les vues de l'aventurier. L'expression est pittoresque. — *Faire des poses* n'est autre qu'une interpolation de cartes préparées dans un jeu loyal pris au hasard. C'est ce procédé qu'employait le grec de haut rang, démasqué il y a une dizaine d'années aux fêtes élégantes de Chantilly, et expulsé honteusement des rangs du monde et de l'armée.

Outre ces moyens et une foule d'autres dont les joueurs honnêtes ne savent même pas le nom, il y a le chapitre des compères et des signaux télégraphiques. On peut puiser à cet égard des lumières dans les tableaux de Valentin, ce peintre ami des ruffians, ce Michel-Ange des tripots. Une main négligemment passée sur la cravate, dans les cheveux, ou battant distraitement de la caisse sur une table, dit, comme les oracles, plus qu'elle ne semble dire. En général, défiez-vous des gens qui gesticulent au jeu.

La grande chère et les vins fins jouent un grand rôle dans les conciliabules grecs. Il est d'usage et de prudence d'étourdir la victime par les fumées bachiques d'un splendide festin, avant de procéder à son détroussement amiable. Un bon estomac fait partie des qualités impérieusement requises chez le joueur *habile*. On donne habituellement rendez-vous au *pigeon* dans un salon particulier de quelque restaurant luxueux; on le grise et on le dépouille. Un tour original prouvera le parti que messieurs les grecs savent tirer de la libation appliquée à l'exploitation des poches. Le lendemain d'une séance de cette nature dans laquelle sa raison s'était fort obscurcie, un jeune homme riche reçoit la visite de deux grecs, ses adversaires de la veille, qui, déposant sur la cheminée plusieurs rouleaux d'or, s'empressent, disent-ils, de lui apporter les trois cents louis qu'il a gagnés. Le visité n'a nul souvenir d'un lucre si considérable; mais on insiste, on lui affirme qu'il a parfaitement gagné la dite somme, et pour preuve, on cite tous ses coups hardis ou heureux de la veille. — La galerie était en extase, dit-on; mais vous étiez un peu en train; vous avez le vin oublieux!

Le joueur novice se laisse facilement persuader et encaisse son bénéfice. A quelques jours de là, même scène ; seulement, c'est lui qui a perdu cette fois, non pas trois cents, mais mille louis. En peut-il douter, en présence des attestations positives du chevalier de Roustignac, de la baronne de Saint-Phar, du vicomte de Sainte-Adresse et de tant d'autres gentilshommes qui assistaient à la partie, et encore moins après la conduite loyale que ses adversaires ont tenue envers lui, quand son cerveau troublé n'avait même plus conscience de son propre bonheur au jeu? Je le crois bien: dans les deux cas le jeune homme était ivre-mort ; et les deux soi-disant parties avaient purement et simplement consisté à le déposer comme un paquet dans un fiacre et à le ramener chez lui. Ce tour ingénieux un peu trop répété finit par éveiller les soupçons d'une dupe, et c'est ainsi qu'il arriva jusqu'aux oreilles de la justice.

Le grec est forcément voyageur ; quelque soin qu'il apporte à déguiser son industrie, son bonheur chronique, le mystère qui plane sur son origine, et quelques allures suspectes, tôt ou tard dessillent les yeux des plus confiants. Le grec *brûlé* prend son parti lestement et va sous un autre nom nobilaire se faire pendre ailleurs, c'est-à-dire se mettre en quête de nouvelles dupes. Il parcourt successivement les principales villes de province, les séjours d'eaux et les capitales de l'Europe ; car l'univers est son domaine et sa mappemonde une carte. Il est rare qu'il ne parle pas toutes les langues avec facilité, comme il revêt tous les visages. Il est plein de talents, un peu musicien, beau joueur, amant magnifique ; il soutient au besoin son caractère au bout d'un pistolet ou d'une épée, et passerait toute sa vie pour un gentleman accompli, si la justice maussade ne lui donnait parfois »de l'occupation sur mer«, comme dit ce pauvre Labranche.

La fermeture des jeux publics eut pour premier effet de doubler à Paris le nombre des jeux clandestins. On ne raye pas une passion du coeur de l'homme. et quelle passion!

d'un trait de plume législatif. Nous sommes cependant de ceux qui applaudissent de tout coeur à la suppression de ces dangereux numéros projetant une lueur sinistre dans l'ombre et attirant, pareils au feu follet perfide, l'ouvrier, le père de famille, le comptable, l'adolescent, dans le gouffre de la ruine et du déshonneur. Aujourd'hui il faut chercher le jeu, tandis qu'alors le jeu venait au-devant de vous et vous prenait comme par la main pour vous entraîner dans son antre. Mais, provisoirement, le diable n'a rien perdu à cette suppression morale ; les grecs y ont gagné [illegible]

Il existait à cette époque, sous le titre de *tables d'hôte*, un très-grand nombre de maisons tenues par des [illegible] hors d'âge et dans lesquelles, à la suite de dîners [illegible] à tant par tête, on dansait pour avoir une [illegible] Ces réunions étaient d'ordinaire assez gaies [illegible] recrutaient dans la classe insoucieuse des riches [illegible] des femmes de loisir et des jeunes gens [illegible] Les grecs de bas étage y pullulaient et trouvaient de [illegible] auxiliaires dans les Circés et les Armides qui [illegible] ces *routs* mêlés. Dépossédées de France, les femmes plus ou moins agréables qui s'attachaient aux [illegible] comme le taon vorace au bétail, s'en allèrent [illegible] qui de ci, qui de là, des établissements [illegible] la police, tout à coup saisie d'une [illegible] déclara la guerre et leur fit rude chasse. Aujourd'hui [illegible] pauvrettes sont bien décimées, et leur petite [illegible] butte journalière à des rigueurs [illegible] rien ne peut périr ici-bas, et le jeu [illegible] les persécutions de la police ne [illegible] parviendront pas à annihiler les [illegible] seulement passé la barrière pour la [illegible] giées sur le mont Aventin de Montmartre [illegible] où elles espèrent dépister plus [illegible] rue de Jérusalem.

Autrefois, leurs maisons, qui [illegible] et ostensiblement comme les jeux [illegible]

à tous venants. Aujourd'hui, il y faut plus de précautions. Une présentation en règle est nécessaire ; mais les conditions d'admissibilité ne sont pas des plus rigoureuses. Bonnes vie et moeurs n'est pas le point dont on s'enquiert. — Il a de l'argent ? dit tout bas la maîtresse de la maison à l'affidé qui lui amène une recrue. — Il n'est pas employé à la police ? — Oui, et non. — Qu'il soit alors le bienvenu !

Le nouvel introduit que la passion du jeu ou sa complète inexpérience pousse dans ces lieux clandestins, y trouve une société bigarrée qui peut bien lui imposer de prime-abord. La moitié des hommes, pour le moins, sont décorés de plusieurs ordres ; quelques-uns portent des brochettes, des croix de commandeur au cou, de fantastiques crachats et des Nischan de strass qui resplendissent de tous les feux de l'Orient. Les femmes sont très-parées et de *Sainte-Amarante,* de *Mérinval* ou de *Sainte-Luce.* Malgré leur noble descendance, elles disent : Mon *propiétaire.* Quelques-unes sont jolies, avec de fauves éclairs dans le regard, faits pour donner la chair de poule à un observateur tant soit peu exercé. La maîtresse du logis porte aussi quelque nom emprunté au calendrier ; elle est la fille d'un colon de Saint-Domingue, ou la veuve d'un officier supérieur tué en Morée, d'où, sans doute, l'origine de ses relations suivies avec le peuple grec.

On dîne bien ou mal, selon l'humeur fantasque de la maîtresse de la maison ou la situation présente de son crédit, toujours chancelant, chez la fruitière et le boucher. Le néophyte est mis sous la protection d'une aimable voisine, à qui son premier devoir, en provincial bien élevé, est d'offrir au dessert une bouteille de champagne. Après le dîner, on ne danse plus, de peur d'éveiller la police ; c'est tout profit pour la maîtresse du logis, dont le *flambeau* est le revenu le plus clair, et qui, sans plus attendre, fait installer les tables de lansquenet. de bacarat ou de dix-points. Le *dix-points* est l'écarté double, c'est-à-dire l'écarté en dix points, et se joue beaucoup dans ces maisons. La *voisine* s'installe

auprès du provincial : elle s'intéresse à [illegible] le pied sous la table, et cette distraction l'empêche de distinguer la jolie petite main blanche qui elle avait mise au-dessus de sa tête, dans l'intention d'indiquer à qui de son protégé à la partie adverse. Il est [illegible] maisons de mêler intimement les cartes avec son adversaire, tant il y règne de sécurité [illegible] elle. Au reste, les parties [illegible] chiffres fort minimes. Les marquis [illegible] polonais et les généraux brésiliens se [illegible] mieux, de très-amusantes [illegible] chagrin de la police pour [illegible] l'industrie de ces [illegible]. Elle [illegible] au milieu de la fête sous l'incarnation [illegible] commissaire, qui veut faire [illegible] au cinquième étage de la [illegible]. Elle [illegible] duit cauteleusement [illegible] de souris. Elle saisit les [illegible] note les noms des [illegible] dame de ceux avec ses principaux [illegible] les croix d'Espagne et [illegible] finit la comédie, et la police [illegible] que toi, lecteur très-[illegible] l'auteur.

[illegible]

LES INDUSTRIES [illegible]

I

L'Arlequin. — L'employé aux [illegible] — [illegible] le [illegible].

Les membres de la commission [illegible] taires et habitants du douzième [illegible] prêté le concours de leur expérience [illegible]

recherche des étrangetés qui n'appartiennent qu'à cette zone de Paris. Mais il commençait à se faire tard, la nuit s'avançait à grands pas; de fumeuses chandelles s'égouttaient en longues stalactites au fond de toutes les boutiques: mes compagnons me quittèrent. Resté seul, je m'adressai à un des industriels de la localité que j'avais visités le matin. Il voulut bien m'accompagner.

— Savez-vous, me dit-il, comment mange une partie de cette population?

— Je connais, répondis-je, le plat de viande à deux sous, de légumes à cinq centimes, et j'ai entendu parler du *hasard de la fourchette* et du bouillon à *jet continu*.

— Oui, mais ce que vous ignorez, c'est que les ouvriers qui ont du travail mangent seuls le plat à deux sols; les autres se nourissent tout simplement chez le *Bijoutier*.

— Le bijoutier! qu'est-ce donc? Serait-ce par hasard la fameuse soupe au caillou dont on m'a tant parlé dans mon enfance?

— Non: suivez-moi un moment, et vous verrez. Si vous avez des nausées, ne vous en prenez qu'à votre curiosité, et surtout bornez-vous à raconter ce que vous aurez vu: vous n'avez pas besoin de rien exagérer pour apitoyer utilement sur le sort de ces malheureux et appeler sur eux l'attention des gens compétents.

Nous descendions une de ces petites rues raides dont les pavés, appuyés les uns contre les autres, semblent se faire la courte échelle pour monter jusqu'au Mont-Saint-Hilaire. A la rue des Noyers, mon cicérone me dit:

— Visitons d'abord les alentours du marché. Voici la mère Maillard: c'est une *bijoutière* ou marchande *d'arlequins*. Je ne sais pas trop l'origine du mot *bijoutier*, mais *l'arlequin* vient de ce que ses plats sont composés de pièces et de morceaux assemblés au hasard, absolument comme l'habit du citoyen de Bergame. Ces monceaux de viandes que vous voyez là sont très copieux, et cependant ils se vendent un sou, indistinctement. Ce bon marché n'a rien

d'étonnant. La mère Maillard a passé un traité avec les laveurs de vaisselle de presque tous les grands restaurants. Ces hommes, qui sont relégués dans une étuve où, d'un bout de l'année à l'autre, il restent soumis à une chaleur de soixante à quatre-vingts degrés centigrades, ont généralement vingt-cinq francs d'appointements fixes par mois ; mais ils se font de quatre à cinq cents francs par mois avec les restes qui leur appartiennent.

Ce qu'on appelle en terme du métier les rogatons, c'est-à-dire tous les morceaux que la pratique laisse dans les assiettes, se vendent par seaux. C'est là ce qu'achète la mère Maillard, et c'est avec cela qu'elle compose ses *arlequins*. Le seau vaut trois francs. On y trouve de tout, depuis le poulet truffé et le gibier jusqu'au boeuf aux choux. Les ortolans, si on en mange à Paris, y coudoient familièrement le modeste beefsteak. Les eaux grasses, les os, les rognures, les épluchures se vendent à part ; la graisse se met dans de petits barils, elle est achetée par les fabricants de lampions pour les illuminations, à raison de sept francs le baril. C'est un prix fait, comme les petits pâtés. Mais il y a là un terrible revers de la médaille : ces hommes ne peuvent jamais durer plus de trois ans à faire leur métier ; ils se cuisent, ils finissent par ne plus avoir de sang. C'est une espèce de glu, quelque chose comme de la confiture de groseilles, qui coule dans leurs veines. Les verriers, les chauffeurs de machines, sont dans un doux printemps auprès de ces pauvres diables, qui tous, pareils à des jokeys *entraînés* au moment des courses, sont d'une maigreur vraiment épique.

La mère Maillard *travaille* tous ces *rogatons;* elles les assemble, elle les assortit, elle les approprie et les vend aux gens aisés pour les animaux domestiques, et aux pauvres pour leur nourriture.

— C'est triste.

— Je n'en disconviens pas. Quant aux os, je vais vous dire ce qu'on en fait. Avant d'arriver chez le marchand de

noir animal, le tabletier ou le fabricant de boutons, ils sont cuits deux ou trois fois. D'abord le boucher les vend quatre sous la livre, sous le nom de *réjouissance,* aux bourgeois et aux grands restaurants, pour faire des consommés; ceux-ci les cèdent au rabais aux traiteurs de quatrième ordre, qui en font des potages gras pour leurs abonnés; enfin ces derniers les repassent aux gargotiers, qui en composent une espèce d'eau chaude, qu'ils colorent à grand renfort de carottes, d'oignons brûlés, de caramel et de toutes sortes d'ingrédients. Or, comme ces ingrédients ne peuvent donner ce que recherchent les amateurs, c'est-à-dire des *yeux* au bouillon, un spéculateur habile a inventé *l'employé aux yeux de bouillon.* Voici un peu près comme cela se pratique: un homme prend une cuillerée d'huile de poisson dans sa bouche, au moment où doivent arriver les pratiques, à l'heure de *l'ordinaire,* et, serrant les lèvres en soufflant avec force, il lance une espèce de brouillard qui, en tombant dans la marmite, forme les yeux qui charment tant les consommateurs. Un habile *employé aux yeux de bouillon* est un homme très-recherché dans les établissements de ce genre.

— Mais cela doit avoir un goût détestable!

— Eh mon Dieu! le goût ne se développe que par la pratique. Comment voulez-vous que des gens habitués aux arlequins de la mère Maillard deviennent des gourmets? L'eau-de-vie, d'ailleurs, leur a brûlé le palais.

— Heureusement, ajoutai-je, les viandes que nous voyons pendues aux vitres de toutes ces gargottes me semblent belles et bonnes.

— Ces viandes ne sont là que pour le coup d'oeil.

— Comment, pour le coup d'oeil?

— Oui: ces quartiers de boeuf, de mouton et de veau pendus aux vitres des marchands de soupe, ne leur appartiennent pas: ce sont des *viandes louées.*

— Des viandes louées! De qui, et pourquoi?

— Pour servir de montre, pour achalander la boutique. Ces gens-là vendent le plat de viande six sols au plus, trois

sols au moins; ils ne peuvent donc employer que de basses viandes. Et que voyez-vous chez eux? de magnifiques filets, de superbes gigots, de succulentes entre-côtes. S'ils donnaient cela à leurs pratiques, ils se ruineraient. Ils s'entendent donc avec des bouchers qui, moyennant redevance, consentent à leur louer quelquefois même des animaux entiers. Le loueur les reprend quand il en a besoin.

— C'est encore une industrie qui m'était inconnue. Je ne soupçonnais pas le *Loueur de viandes*. Cependant, dans nos visites rue Traversine et Clos-Bruneau, nous avons vu ça et là bouillir le pot-au-feu.

— Je le sais bien; mais alors c'est du-pot-au-feu de *rognures et d'abats*.

— En vérité, les exploitants doivent être aussi pauvres que les chalands.

— C'est une erreur: ils gagnent beaucoup d'argent, et certains qui ont commencé avec des sous comptent aujourd'hui par louis. Les filles de la mère Maillard sont toutes quatre établies dans de bonnes boutiques. Leur mère a des succursales dans tous les marchés de Paris, et elle vend en gros à ses concurrentes.

II.

Le marchand de feu. — Les bricoleurs. — L'ange gardien.

Après avoir étudié Paris dans tous les sens, j'en suis arrivé à formuler ainsi le fond de ma croyance: Si on me disait qu'il existe dans quelque rue éloignée un homme qui fait des manches à couteaux avec les vieilles lunes, je le croirais.

Paris a usé toutes mes facultés d'étonnement. Je ne fais plus de commentaires; je regarde, j'écoute, et je dis: »C'est possible«. J'ai tout vu dans mes courses à travers la cité des misères; j'y ai rencontré des hommes de génie, des Colombs qui, pour manger le jour et dormir la nuit à couvert, sont obligés chaque matin de découvrir quelque nouvelle Amérique.

Le premier portrait qui se présente est celui *du marchand de feu.*

M. Jannier est un homme de trente-cinq ans, à large poitrine, aux cheveux rejetés en arrière comme une crinière de lion. Le visage et franc et ouvert. Il porte toujours des habits de velours à larges basques, des paletots-sacs et de larges pantalons à la hussarde. En le voyant passer, un vieux Parisien physionomiste le prendrait plus volontiers pour un sculpteur ornementiste que pour un commerçant. *Il a l'air artiste,* et il aime les arts. Dans sa jeunesse il a tant soit peu *cabotiné*, mais, l'âge lui ayant mûri la raison, il a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses oeuvres. Il aime certes encore les théâtres du boulevard, les mélodrames et les vaudevilles pleurnicheurs, mais son rêve est ailleurs : il veut faire fortune.

M. Jannier rêve le bien-être, la *demi-fortune* avec un cheval pour aller voir à son aise, dans sa stalle prise à l'avance, *ses* comédiens chéris. Son ambition suprême, son utopie, c'est de réunir, dans une villa blanche à volets verts, sous sa tonnelle, MM. Surville, Francisque jeune, Saint-Ernest et Chilly, ses plus anciennes admirations, et de connaître à la ville MM. Lacressonnière et Deshayes, ce qui lui permettrait peut-être de tutoyer MM. Christian et Ernest Vavasseur, des Folies, et de saluer en plein jour les dames de théâtre sur le boulevard. C'est là le mobile qui a fait agir notre inventeur, l'étoile qui l'a conduit à la découverte.

Les dames des halles et marchés, qui restent toute une journée exposées à l'intempérie des saisons, se servent toutes, pendant sept mois de l'année, de chaufferettes en bois doublées de tôle et de ces horribles petits pots en grès qu'on nomme des *gueux*. Elles les posent sur leurs genoux pour se réchauffer les doigts. Ces dames faisaient faire leur chaufferette et leur gueux chaque matin, et souvent deux fois par jour, chez les charbonniers voisins. Elles payaient les deux feux trois sous, et souvent elles étaient obligées d'attendre le bon plaisir et le réveil de messieurs les

Auvergnats. Ces messieurs étaient indispensables, ils dormaient leur grasse matinée.

M. Jannier *bricolait* à la halle, c'est-à-dire qu'il y faisait à peu près tout ce qu'on voulait, qu'il était au service de qui désirait l'occuper, qu'il était porteur, commissionnaire, et qu'il remplaçait, au besoin, messieurs les forts, lorsque le faix était trop lourd pour l'échine de ces privilégiés. M. Jannier donc avait remarqué, pendant ses longues nuits passées à attendre l'ouvrage, la négligence de ces hauts barons du commerce de charbon. Il résolut de les supplanter. Il avait une idée, idée féconde qui, bien dirigée, devait inévitablement conduire son inventeur à cette *demi-fortune* tant rêvée, à cette stalle si enviée.

Il se dit: »Je ne puis arriver à mon but qu'en donnant meilleur et à plus bas prix, qu'en allant complaisamment au-devant de la pratique au lieu de l'attendre couché. Les Auvergnats garnissent les chaufferettes avec du poussier de charbon, qui peut être dangereux; il me faut trouver quelque chose d'inoffensif, qui donne autant de chaleur et brûle plus long-temps«. Il réfléchit, il chercha, il fit des essais, enfin il trouva la *motte carbonisée!*

Il avait barre sur les fournisseurs, il pouvait afficher partout: »Plus de maux de tête!« M. Jannier était inventeur, ses concurrents n'étaient que de vulgaires marchands. M. Jannier avait du génie, il était dans le progrès, tandis qu'eux ils restaient dans la routine.

Vers la fin de l'hiver de 1846, alors que les dames de la halle n'usaient plus de feu que pendant les longues attentes nocturnes, et qu'elles n'arrivaient qu'au moment où les charrettes des maraîchers, jardiniers et montreuils débouchaient sur le carreau, il s'approcha des groupes, prit part aux conversations, plaisanta agréablement ces dames, qui se laissaient faire la loi par les *charabias*. On le connaissait pour un bon enfant; on le laissa dire; enfin il leur fit insidieusement cette question:

»— Que penseriez-vous d'un homme qui n'est ni Au-

verpin ni Charabia, et qui chaque matin vous ferait votre chaufferette, à votre place, sans que vous vous dérangeassiez, sans que vous eussiez à vous en occuper, et qui serait à vos ordres à toutes les heures du jour et de la nuit?

— Nous dirions : Celui-là est un bon garçon ; il ferait notre affaire et la sienne.

— Eh bien ! ce garçon-là, ce sera moi, car je m'établis *marchand de feu* l'hiver prochain.«

Une idée nouvelle, un homme voulant faire autrement qu'on n'avait jamais fait, souleva un *tolle* général, un haro universel. Avant que personne sût ce qu'était l'affaire, on en avait décidé l'exécution impossible, les essais même inutiles ; il n'y fallait plus songer. M. Jannier subit toutes les plaisanteries, tous les mots ironiques, avec le calme du génie. Il était fort, car il était confiant en lui-même; il laissa passer l'orage. — Se chauffera bien qui se chauffera le dernier, se disait-il.

Dès le lendemain, il loua là-bas, sur les bords de la Biévre, presque dans les champs, rue Croulebarbe, une espèce de masure abandonnée, un toit et une grande pièce entourée de murailles. Là, avec quatre pavés pris dans les terrains vagues, un étouffoir de tôle acheté d'occasion, il commença son établissement. Il s'était placé en plein douzième arrondissement, au centre des tanneries, afin d'avoir sa matière première sous la main. Une petite charrette à bras lui servait au transport de ses achats, et un grand coffre de bois doublé de ferblanc servait de magasin aux marchandises fabriquées. Avec ce modeste matérial, M. Jannier se mit à la besogne. Il établit un courant d'air dans sa chambre, les pavés lui servaient de fourneau. Il jouait sa fortune sur une carte; il était parti à la grace de Dieu, comme ces hardis marins qui vont à la recherche des mondes inconnus. Il n'avait avec lui que son courage et sa bonne volonté. Il commençait avec 600 fr. en beaux écus sonnants.

Pendant tout l'été, il passait ses journées dans son laboratoire, sans vêtements, subissant à peu près la température du pain dans un four de boulanger. Tout autre y serait mort : mais il était tenace, courageux, entreprenant ; il voulait avoir raison des rieurs. Malgré ses travaux du jour, M. Jannier n'avait jamais cessé d'aller à la halle aider les marchands pendant la nuit. Il y faisait l'ouvrage de trois hommes de première force ; mais il s'était solennellement promis de ne pas toucher au capital consacré à son établissement, et il fallait vivre chaque jour.

Vers la fin de l'été, il construisit un fourgon doublé intérieurement et extérieurement de forte tôle. Il l'adapta aux roues de sa charrette à bras, et, dès que les premiers froids se firent sentir, par une nuit fraîche et bien étoilée de la fin de septembre, il apparut tout à coup sur le carreau des Innocents, traînant derrière lui quelque chose de noir qui avait toutes les apparences d'un coffre de deuil. Au moment où on s'y attendait le moins, on entendit tout à coup ce cri bizarre, qui fit retourner toutes les têtes :

»Feu ! feu à vendre ! Voici le marchand de feu ! Mesdames, approvisionnez vos chaufferettes ! Voici le marchand de feu !«

Sa voix mâle et sonore avait traversé le marché de la rue Saint-Denis à la Halle aux Draps. Un immense éclat de rire accueillit ce cri bizarre, qui venait augmenter la collection des cris de la rue. Mais il avait excité la curiosité, on s'approchait, on voulait voir, on voulait savoir. Les plus hardies d'entre les marchandes se hasardèrent à lui demander de voir sa marchandise. Lui, toujours galant et conservateur fidèle des traditions de la chevalerie française, il s'empressa de leur montrer l'intérieur du fourgon, qui semblait une fournaise ardente. Elles firent *faire* leurs chaufferettes pour un sou, et dès le lendemain elles se chargeaient, en caquetant, de lui rendre inutile toute publicité. On ne parla plus dans les halles que du nouveau commerçant. La mode vint de se faire faire sa chaufferette et son gueux par

le marchand de feu, qui était si gai, si bon enfant, qui avait toujours le mot pour rire.

Aujourd'hui M. Jannier emploie quinze à vingt vieilles femmes à sa fournaise; elles carbonisent des mottes tous les jours de l'année, hiver comme été. Il a quatre vigoureux percherons qui traînent, non plus des voitures doublées en tôle, mais des espèces de locomotives en fer battu, qui ont des noms inscrits en lettres noires sur des plaques de cuivre: *Vulcain, Polyphème, Cyclope, Lucifer*, absolument comme les machines d'un chemin de fer. Ces voitures distribuent du feu à toutes les femmes des halles et marchés de Paris, depuis le faubourg Saint-Antoine et le Temple jusqu'aux faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré. Outre cela, il fournit les chaufferettes des vieillards de plusieurs grandes maisons de refuge, et, si l'administration demandait la fourniture de feu aux femmes de la Salpétrière et aux vieillards de Bicêtre, M. Jannier soumissionnerait, et son rêve, qui est déjà aux trois quarts réalisé, se trouverait surpassé. Il pourrait recevoir à sa table chaque jour MM. Deshayes, Saint-Ernest, Christian, Ernest Vavasseur, venir voir jouer ces messieurs dans *sa* loge prise au bureau de location, et s'y faire mener, non pas dans *sa* demi-fortune, mais bien dans une bonne et douce calèche traînée par deux beaux chevaux du Mecklembourg.

Certes il y a des fortunes immenses à la halle, mais il ne faut pas croire pour cela qu'il suffise d'approcher du carreau des Innocents et d'avoir une idée pour à l'instant voir les croûtes de pain et le feu de mottes se changer en or. Là aussi il y a les vaincus de la fête, les pierres qui roulent en n'amassant point de mousse. Il gravite autour des marchés une infinité de pauvres hères qui ne gagnent leur pain qu'avec des peines infinies et qu'en l'arrosant de leur sueur. Ceux dont nous parlions tout à l'heure, *les Bricoleurs*, par exemple, sont des gens actifs, entreprenants, hardis, qui ne reculent devant aucun travail, qui s'offrent pour tout faire, qui portent des fardeaux à assommer un boeuf,

font dix lieues avant le lever du soleil, sont prêts à toute course, à toute commission, à tout labeur connu ou inconnu. Ils n'épargnent ni leurs bras ni leur corps : ils sont dévoués, probes ; ils ont toutes les qualités qui distinguent l'honnête homme, et cependant ils ne recueillent pour tant de qualités qu'un salaire souvent insuffisant.

L'Ange gardien semble devoir subir le sort des réveilleuses ; il a beaucoup perdu de son importance avec les démolitions, mais il lui reste une ressource : il se retire aux barrières, où il aura encore de l'ouvrage pendant de longues années.

Mais à propos, qu'est-ce qu'un ange gardien ? Je vais vous l'expliquer. On nomme ainsi un homme qui est préposé, chez les marchands de vins et dans les cabarets en renom, à la surveillance des ivrognes. Il les prend sous sa protection, il les reconduit chez eux, et il en répond au cabaretier qui les a confiés à ses bons soins. Il doit les défendre, au besoin les coucher, en un mot ne les quitter qu'alors qu'ils sont en sûreté, loin de la portée des voleurs dits *au poivrier*, gens sans foi, sans croyance, qui dévalisent les ivrognes, sans respect pour le dieu Bacchus, dont ils sont les fervents adorateurs.

N'est pas ange gardien qui veut. On ne peut se [illegible] toutes les qualités qui lui sont demandées. Il passe un examen où plus d'un bachelier échouerait. Un bon ange gardien doit être sobre ; sans cela il boirait avec [illegible], et tout serait perdu.

Les ivrognes veulent toujours boire, [illegible] ne peuvent plus porter leur vin. Et il n'y a pas de [illegible] désirant une parure, de solliciteurs [illegible] qui emploient plus de détours, plus de [illegible] plus de flatteries, que l'ivrogne. Il [illegible] ations, toutes les câlineries des [illegible] pour arriver à son but. L'ange doit [illegible] sible, ne se laisser induire en [illegible] son chemin, n'accédant à [illegible] mider par aucune [illegible]. Il doit [illegible]

marchand de feu, qui
mots pour rir
Aujourd'hui M. Jan
fournais
de l'année
qui tra
mais des esp
inscrit
Philippi
machines d
feu à tour
depuis le fa
faubourgs S
chau
de refuge.
feu aux f
M. Janni
trois qu
voir à
Christi
dans s
non p
et do
lemb
ne f
carr
voir
or.
roul
des
leur
sueur.
par ex
qui ne
tout fair

mauvais, qu'il
rixe lorsque le
épaules de quelque
elle patience ne doit-
réfuter toutes les diva-
cerveaux exaltés, en
propos interrompus. Il doit
compagnon, entrer dans ses
ecouter et l'intéresser par
C'est alors qu'il rendrait
pour la finesse, l'à-propos
plaider le faux pour arriver
morales l'ange gardien doit
les plus remarquables. S'il
jambe, il devient impropre à
il lui faut souvent emporter son
pour l'arracher aux tentations et
aux barrieres et à la halle.
qualités, toutes ces vertus car, si
la probite la plus stricte, c'est que
ment si naturelle chez eux, qu'ils
ces périls qu'ils affrontent, tous
sont cotes comme les fonds à la
qui sont si bien nommes, ne gagnent
soutenir. Chez les marchands de
véritables ivrognes, aux *renom-*
maisons où l'on chante, il est etabli
plus se tenir doit être reconduit.
qu'il veut à son ange gardien, qui se
; mais celui-ci ne peut jamais
centimes: c'est une règle
adoptée, à laquelle personne ne

s'acquitter cette dette serait renié
porterait préjudice à la sûreté de
homme est mis entre les mains

francs dans ses poches, le lendemain est certain de les trouver tels qu'il les y se souvient pas, de mémoire d'ivrogne, ur qui ait été dépouillé ou qui ait eu à se procédés de son ange gardien, car à toutes les mérées plus haut il faut encore joindre la politesse. ralement ils sont nourris par les marchands de vin emploient, auxquels ils rendent de menus services, ui les en récompensent en leur donnant par ci par là morceau à manger.

L'ange gardien est ordinairement une espèce de poète, un rêveur, qui aime la vie contemplative ; c'est le lazzarone de Paris ; il se contente de peu et vit dans ses rêves à la recherche d'un inconnu quelconque. Sa journée ordinaire ne monte jamais à plus de trente ou quarante sous ; mais il a ses dimanches et ses jours de réunion. Les habitués le respectent et sont pleins d'attentions pour lui. Ils ne commandent jamais un repas sans l'inviter à y prendre place. Il vit heureux de cette considération et fier de sa conscience pure et sans tache. Il ne fait pas d'économies, mais il a créé de bonnes relations pour les mauvais jours. On en cite deux qui ont été portés sur le testament d'un riche ivrogne, ancien banquier, qui fréquentait le cabaret de *l'Arrosoir*, à Montparnasse, et qui, malgré ses rentes et sa passion pour le vin à six, avait su garder au fond de son coeur assez de reconnaissance pour se souvenir, à son lit de mort, des deux pauvres diables qui lui avaient tant de fois épargné le dangereux bonheur de coucher dans les champs.

III.

Le père putatif. — Le berger en chambre.

Il y avait chez M. Hébard, fabricant de pain d'épice, un homme robuste, quoique grisonnant, à l'oeil ouvert, à la parole brève. Il était boutonné dans une longue redingote bleue ; il portait la moustache en brosse et l'impériale longue de trois pouces. Pour celui-ci, il n'y avait pas moyen

de s'y tromper : tout le monde, en le voyant, même sans habit militaire, eût deviné qu'il avait été soldat.

Il se nomme le comte de *** : c'est l'ancien soldat, maître-boulanger d'un régiment de ligne, auquel M. Hébard doit sa fortune. En sortant du service, il s'est souvenu de sa connaissance de Montargis, et il est venu à Paris ; sa première visite, avant d'arrêter un logement, fut pour son ami de hasard, qu'il croyait trouver tirant le diable par la queue. Jugez de son bonheur, lorsqu'au lieu de ce qu'il pensait, il trouva le bien-être et l'aisance. M. Hébard, qui possède entre autres vertus la reconnaissance poussée à sa quatrième puissance, reçut son homme, comme on dit, à bras ouverts. Le soldat-boulanger avait 300 fr. de pension pour ses services : c'était suffisant pour le tabac. Mais il lui fallait un emploi pour vivre. Le fabricant de pain d'épice lui offrit un logement et la table pendant le temps qu'il mettrait à chercher une place. L'ami accepta, comme de juste ; il accepta même avec empressement. promettant de se mettre en course dès le lendemain. Les places sont rares, il paraît, à Paris, car il y a quinze ou dix-huit ans de cela, et l'ami n'a pas encore trouvé à employer ses talents, et il demeure toujours dans la même chambre ; il y est toujours en camp volant, car il doit toujours se mettre en quête d'un emploi demain.

M. le comte *** gagna bientôt de l'argent, il eut une industrie très-lucrative : il se fit *père putatif* ! il *reconnaît* les enfants qui n'ont pas de père officiel.

Étant en garnison à Givet, un jeune officier du régiment de M. le comte *** séduisit une jeune fille. Il appartenait à une famille noble et riche ; sa fortune dépendait d'un oncle qui n'aurait jamais souffert une mésalliance. L'amant heureux savait que la moindre infraction aux préjugés aristocratiques de son oncle serait une exhérédation. Pendant ce temps, la jeune fille se désolait ; elle voulait un nom pour son enfant. L'officier lui disait bien qu'Eugène, Alfred, Arthur, étaient des noms charmants, et qu'en y joignant Didier,

Bertrand ou Martin, on pouvait faire un homme complet, ayant deux patrons intercédant pour lui dans le ciel, et toutes les apparences d'une famille comme beaucoup de bourgeois de la plus fine bourgeoisie. Mais la belle ne voulait rien entendre; elle voulait un nom sérieux, avec une particule nobiliaire pour le moins.

Que faire en telle occurrence? Un jour qu'il était de semaine, on fit l'appel devant lui. Tout à coup il entendit le nom superbement historique du soldat-boulanger. Il se fit présenter le soldat porteur d'un si beau nom; il le combla de bienfaits en lui payant une goutte à la cantine. Il s'inquiéta de sa famille, lui fit des offres de services; enfin, après bien des détours, il finit par lui proposer de le substituer en ses lieu et place et de lui faire présenter le marmot à venir chez M. le maire.

Notre homme fit des objections; mais le jeune officier sut mettre fin à ses scrupules en lui glissant trois louis dans la main, lui promettant une égale somme pour le jour de la présentation. M. le soldat-boulanger n'avait jamais soupçonné qu'il pût y avoir des objections contre de pareils arguments: il ferma la main et ne dit plus mot.

Le soir, l'officier se présentait devant sa larmoyante victime et lui disait que son fils serait en possession d'un titre de comte, qu'il serait reconnu et porterait un des plus vieux noms de France. Cette nouvelle fit merveille: car, malgré toutes nos révolutions, les femmes tiennent encore énormément à la noblesse. Le prestige de l'aristocratie nobilaire s'est complétement conservé dans les arrière-boutiques.

Quelques mois après, les cloches de Givet sonnaient à toutes volées: on baptisait le jeune vicomte Olivier de ***. Il va sans dire que l'officier était parrain.

L'histoire fit du bruit; toutes les filles de Givet qui devenaient mères voulaient avoir aussi leur petit vicomte; de sorte qu'on ne voyait que notre soldat aux mairies de la petite ville et des environs. M. le comte de *** ne pouvait

suffire aux demandes; il était toujours en fête, il menait une vie de carnaval. Il ne sortait d'un repas de naissance que pour assister à un banquet de baptême.

Il reconnaissait même au rabais, car il s'était fait cette réflexion bien simple: »Lorsque je serai vieux, je me retirerai tout bonnement chez le plus riche de mes enfants, et il ne sera pas assez barbare pour chasser son vieux père. C'est donc un morceau de pain, un morceau de brioche que je ménage pour ma vieillesse«.

Dans toutes les villes où le régiment tint garnison, le comte de *** continua son métier. On avait fini par en faire une plaisanterie dans le régiment. On l'appelait même lorsque les mères ne réclamaient point de nom de famille. Le métier était bon, notre homme ne refusait jamais. Enfin il prit son congé en laissant nos départements, du nord au midi, peuplés de deux ou trois cents jeunes vicomtes ou vicomtesses; il arriva dans la grande ville, ayant la ceinture bien garnie, et rencontrant la Providence au fond du faubourg Saint-Marceau, sous les traits du brave M. Hébard.

A cette époque, des fils de famille qui ne se sentaient de goût pour aucun état, ni pour la diplomatie, ni pour la magistrature, ni pour l'administration, ni pour la politique, avaient adopté la carrière des armes pour faire dire à leur famille: »Mon fils fait quelque chose: il est militaire, en garnison dans tel endroit.« Ce qui peut se traduire ainsi: »Il fume des cigares et il fait des parties de piquet au café de telle sous-préfecture.« A la mort de ces parents fâcheux qui croient qu'un jeune homme doit s'occuper, nos officiers n'avaient rien de plus pressé que d'envoyer leur démission au ministre de la guerre et de revenir à Paris. Ils contèrent à leurs amis les Parisiens l'histoire du comte et de sa très-nombreuse progéniture. On en rit beaucoup; puis on n'y pensa plus.

Mais à peu près à cette même époque, un jeune baron allemand, homme d'ailleurs fort spirituel, menant grand train et tout à fait à la mode, fit la folie de reconnaître un

fils qu'une femme des plus légères lui attribuait. Il voulait, disait-il, faire élever cet enfant avec tous les soins possibles, pour savoir ce que pouvait devenir un plant de lorette transplanté en d'autres climats.

Cette reconnaissance mit tout le camp des lorettes en révolution. C'était un cri général, c'était à qui d'entre ces dames aurait son petit baron. On n'entendait plus qu'un cri de la rue Laffite à la barrière Blanche: »Je veux un nom pour mon enfant«! Ce cri devenait monotone, car ces demoiselles le poussaient même pour des effets rétroactifs. Déjà la foule des fils de famille, qui n'étaient pas ravis du tout de cette sempiternelle même note, commençait à éviter la société des camélias avec un soin tout particulier, et ils s'ennuyaient, lorsqu'un des officiers du régiment découvrit l'adresse du soldat-boulanger. L'honneur était sauf, le nom était trouvé, ces dames pouvaient être tranquillisées. On leur annonça cette grande nouvelle avec pompe. Elles cessèrent leurs cris, et la joie reparut, comme par enchantement, dans tout le quartier; les soupers retrouvèrent leurs chansons, les gosiers leur soif; l'ordre fut rétabli. Quant à M. le comte, il vit renaître ses beaux jours de fête, recommencer son perpétuel carnaval. On était obligé de le retenir d'avance, car il reconnaissait aussi l'arriéré.

Chaque jour, donc, les chances du repos de sa vieillesse augmentaient, car sa progéniture se propageait dans toutes les classes, et cette originale spéculation augmentait chaque jour de deux ou trois noms l'annuaire nobilaire du royaume de France.

Mais hélas! l'homme propose et Dieu dispose. M. le comte de *** avait compté sans son hôte. Un jour, jamais personne ne s'y serait attendu, un homme, tout de noir habillé, absolument comme le page de Mme Malborough, mais plus vieux et plus cravaté, arriva chez M. Hébard.

C'était un notaire.

Il demandait M. le comte de ***; il voulait lui parler en particulier pour des affaires d'intérêt. M. le comte venait

d'hériter d'un parent de province, d'un noble inconnu, qui lui laissait 120,000 livres. C'était la manne du ciel tombant aux Hébreux dans le désert. Pendant huit jours, M. de *** ne sortit pas des cabarets ; il déserta les mairies ; il dédaigna les mères éplorées, les pères embarrassés, les enfants abandonnés ; il ne voulait plus rien, il ne demandait plus rien ; il rêva pour lui-même les joies ineffables de la paternité : une femme, un ménage, des enfants portant son beau nom, de droit, pour de bon.

Malheureusement, pendant quinze jours, le nom du comte avait été affiché à la quatrième page de tous les journaux ; on y lisait une annonce conçue à peu près en ces termes :

»Me X..., notaire à Paris, rue de ..., prie M. le comte de *** de passer à son étude, affaire d'héritage.«

Ces deux lignes en mignonne n'avaient point été lues par celui à qui elles s'adressaient ; mais elles avaient frappé d'autres personnes, des indifférents. Ces gens en avaient parlé ; le bruit s'en répandit ; l'héritage fit comme la boule de neige poussée par des enfants, qui grossit en avançant. Au bout de huit jours, il montait à plusieurs millions. Alors, tout à coup M. de *** vit assiéger sa porte par une nuée de jeunes garçons et de jeunes filles, qui certes n'avaient jamais pensé à lui avant l'alléchante annonce, et qui tous venaient lui témoigner leurs sentiments filiaux. Ils arrivaient par cargaisons de tous les coins de la France, les uns le bâton de voyage à la main, en blouse, en sabots ; les autres pommadés, vernis, cirés, astiqués, comme des gravures de mode. Il n'y avait entre eux qu'une similitude, c'était la fin de leur conversation : ils demandaient tous quelques billets de mille francs pour s'établir.

M. le comte se trouvait fort embarrassé ; quelques-uns de ses bons fils avaient été clercs d'avoués, de notaires ou d'huissiers en province ; ceux-là étaient les plus insupportables ; ils avaient étudié la loi, ils connaissaient le Code, ils menaçaient de faire valoir leurs droits à la pension alimen-

taire. Le pauvre soldat-boulanger était ahuri, abruti, il ne savait que répondre. Ce qui lui avait paru une bonne plaisanterie lui apparaissait sous son vrai jour, c'est-à-dire la chose la plus grave qui se puisse imaginer. Il avait voulu jouer avec la loi, qui ne rit jamais; elle l'étreignait dans ses serres et lui meurtrissait sa vie.

Enfin, voilà comment, à bout de ressources, ayant de la paternité par-dessus la tête, il alla consulter un homme de loi, qui lui conseilla de faire à M. Hébard une donation entre vifs qui seule pouvait lui rendre le repos. Le conseil était bon, il le suivit.

Et voilà pourquoi il se dit chaque jour: »Demain j'irai chercher un emploi«, et comment, depuis dix-huit ans, il demeure avec son vieil ami.

Avez-vous rencontré dans vos promenades aux boulevards extérieurs — si toutefois vous vous promenez aux boulevards extérieurs — un homme grand, robuste, coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, vêtu d'une blouse recouverte d'une limousine? Il mène devant lui quatre ou cinq chèvres paître dans les terrains vagues des environs de Paris. Cet homme se nomme Jacques Simon; il est originaire de Bourganeuf. Il habite un cinquième étage dans une des plus noires maisons de la rue d'Écosse, derrière le collége de France; il y exerce la profession de *berger en chambre.*

Lorsque Jacques Simon vint à Paris, il avait seize ans. Il servait les maçons; mais sa santé chancelante ne lui permit point de *travailler de son état;* il devint quelque chose comme garçon de bureau chez une espèce de financier qui faisait de la littérature et des prophéties. Il était chargé d'attendre, de recevoir les clients, et de les faire patienter. Que peut faire un garçon de bureau en son bureau, à moins qu'il ne lise? M. Simon lut, il lut beaucoup; mais il lisait Florian, Ducray-Duminil, et tous les naïfs romanciers de la fin du dernier siècle. Il ne rêva plus que petits moutons plus

blancs que la neige et bergers céladons. Il se promenait avec une houlette enrubanée de couleurs roses, et, dans ses jours de carnaval, il s'habillait en personnage de Watteau. Il croyait que tout ce qu'il lisait *était arrivé*. Il se marie avec ses illusions. Sur ces entrefaites, il fit à peu près comme tout le monde, il prit la première femme qu'il crut aimer. Sa femme était féconde, trop féconde, car, à sa première couche, deux enfants virent le jour.

Simon avait des économies. Il lisait La Calprenède. Mais les choses allèrent de mieux en mieux. Mme Simon eut l'année suivante une autre couche heureuse ; elle mit au monde trois beaux garçons. Les journaux annoncèrent que la mère et les enfants se portaient bien ; l'assistance publique s'en inquiéta, elle envoya deux chèvres à la pauvre mère pour l'aider à nourrir son intéressante famille. Huit jours après, la pauvre femme était morte ; et les pauvres petits, malgré tous les soins des voisins, suivirent leur mère quelques jours après. Croyez-donc les journaux, après cela ! Le coup fut terrible au coeur du pauvre Jacques Simon : il conserva la chambre de sa femme telle que celle-ci l'avait laissée ; il loua un grenier pour ses chèvres, et dès ce jour il se crut Némorin.

L'étable au cinquième étage de Jacques Simon est une des choses les plus incroyables de Paris ; elle est emménagée comme une ferme du Limousin. Le pauvre homme y passe ses nuits couché, près de ses chèvres, sur leur litière ; il vit avec elles et pour ainsi dire pour elles. Son troupeau augmente chaque saison ; il ne vend ses chevreaux qu'en pleurant le sort qui leur est réservé. Mais, pour nourrir ses deux premiers enfants, il doit travailler. Les dames du quartier, qui connaissent cette grande infortune, la protégent : elles lui achètent son lait, et elles aident ainsi ce pauvre fou. Sa folie est si douce, si paisible, si triste, si résignée, qu'on ne le quitte jamais sans se sentir les paupières humides.

Jacques Simon est une des originalités parisiennes et

c'en est une des plus intéressantes, car c'est certainement la plus infortunée.

IV.

Le professeur d'oiseaux. — Le pensionnat de serins. — La bouillie pour les chats. — Les ribouis et les dix-huit. — Le fabricant d'os de jambonneaux.

M. Beaufils est un vieillard presque infirme, qui ne parle que rarement, mais qui siffle presque sans cesse. Son établissement est une immense volière; on n'y voit de tous côtés que rossignols, canaris et sansonnets. Les cages se pressent contre les murailles ; il y en a sur tous les meubles ; d'autres sont appendues au plafond, et les fenêtres en sont encombrées ; il y en a partout ; c'est un ramage étourdissant, assourdissant.

Au milieu de la pièce est un dais sous lequel se place M. le professeur Beaufils pour procéder à sa leçon musicale. Il prend une petite serinette sur ses genoux, et, avec un sérieux imperturbable. il régale ses élèves du *Carillon de Dunkerque*, de *Portrait charmant*, de *Il pleut, il pleut, bergère* etc. etc.

Un serin ordinaire coûte 30 sous. Le serin hollandais vaut jusqu'à 3 fr.; mais, lorsqu'il a passé par les mains de M. Beaufils, qui a perfectionné son éducation, son prix s'élève au quadruple, pour les amateurs.

M. Beaufils prend des pensionnaires et fait des éducations particulières en ville. A cet effet, il loue des serins parfaitement stylés que la pratique enferme avec l'élève qu'il s'agit d'éduquer. Les classes d'un serin intelligent durent six semaines ou deux mois. Après ce temps, il chante convenablement deux ou trois airs : il est passé ténor ou soprano dans son espèce. Pour faire ainsi des Roger ou des Alboni et des Frezzolini, M. Beaufils traite à forfait, moyennant 5 fr. pour une éducation complète, ou bien 10 sous par semaine pour la location du professeur.

La pension de M. Beaufils est située dans une des rues

qui avoisinent le Temple ; il a choisi ce quartier parce que les dames du marché et toutes les ouvrières, qui travaillent pour elles, sont folles d'oiseaux, depuis qu'Eugène Sue, avec sa Rigoulette, a mis les serins à la mode.

Du reste, on ne saurait croire combien, les chevaux exceptés, les animaux sont choyés par la population ouvrière de Paris. Il y a des gens qui s'imposent des privations pour mieux nourrir un chien, un chat, un perroquet, une pie etc. De là certaines industries spéciales. Nous savons une famille nombreuse dont tous les membres sont ramasseurs et reconducteurs d'animaux. Chaque jour des affiches promettent vingt-cinq, cinquante et même cent francs de récompense pour des King-Charles, des perruches et des épagneuls perdus. Combien d'hommes et de femmes se perdraient pour lesquels on ne promettrait pas cent sous !

La nourriture seule des chats dans les quartiers populeux est une branche de petit commerce. Elle fait vivre, entre autres, Bernier et sa jeune famille. Bernier est ce qu'on nomme un homme intéressant ; il fait de la *bouillie pour les chats* dans la véritable acception du mot. C'est un enfant de l'Auvergne. Il était charbonnier ; un accident l'a obligé de quitter cette position sociale pour celle que nous venons de dire.

Il est établi dans un bon quartier de travailleurs ; chaque maison ayant ses chiens et ses chats, il se mit à fabriquer de la bouillie pour les uns, de la pâtée pour les autres, en y joignant un petit commerce de mou de veau. Sa réputation s'établit bientôt dans l'arrondissement sur des bases solides ; la vogue était venue frapper à sa porte. Maintenant dans les environs du Temple, un chat ou un chien favori passerait pour être mal traité si son dîner ne venait de chez Bernier, le Véfour du genre. Bernier fait même des envois dans les quartiers les plus éloignés, et plus d'un angora de comtesse et d'un bichon de marquise envoient chaque matin leurs valets faire emplette de pâture à sa modeste boutique. Elle a pour enseigne : *A l'ancienne et véritable renommée*

de la nourriture des animaux. Car, il faut le dire, bien des gens ont essayé de faire concurrence à ce Brillat-Savarin de la gent quadrupède. Son enseigne est une protestation contre le plagiat.

A la suite des industries précédentes, il convient de ranger celle du fabricant de *dix-huit.* On nomme ainsi le *riboui.* Le *riboui* n'est pas tout à fait un savetier, c'est plus et moins; de même que le dix-huit n'est pas un soulier remonté ou ressemelé, c'est plutôt un soulier redevenu neuf: de là lui vient son nom grotesque de dix-huit, ou deux fois neuf. Le dix-huit se fait avec les vieilles empeignes et les vieilles tiges de bottes, qu'on remet sur de vieilles semelles retournées, assorties, et qui, au moyen de beaucoup de gros clous, finissent par figurer tant bien que mal une chaussure. Cela se vend sans aucune garantie, à la grâce de Dieu. La durée est généralement de huit jours. Quant au prix, il varie de quinze à vingt sous. C'est fort cher, en égard au résultat, et les économistes ne manqueront pas de conseiller de préférence de belles et bonnes chaussures de vingt à trente francs. Ce conseil ressemble à l'ordonnance de ce médecin qui, ayant à traiter un malheureux épuisé par la misère et la faim, lui prescrivait, au dire de l'auteur des Béotiens, de boire du vin de Bordeaux, de manger des viandes succulentes et d'aller chaque jour se promener au bois de Boulogne à cheval.

Mais voici venir M. Oscar Mithat, avec [illegible] prise de fourniture d'os de jambonneaux. [illegible] dans la carrière, mais il y entre à la façon des [illegible] accaparant un genre de commerce.

Nous pourrions faire ici un savant travail de [illegible] et prouver que le nombre des jambonneaux [illegible] dépasse des deux tiers au moins le nombre des [illegible] consomment. Aussi, avant l'avénement de M. [illegible] lorsqu'on mangeait un jambonneau dans un [illegible] laissait l'os au gamin qui allait faire l'acquisition. [illegible] portait au charcutier, qui lui remettait [illegible]

échange. Donc le jambonneau se fabrique : donc cette épaule est un prodige d'anatomie, un *chef d'oeuvre* que tout bon charcutier doit exécuter pour être reçu compagnon dans son art. Il y a à Paris des os qui servent depuis dix, vingt ans, qui chaque matin sortent garnis de la boutique, et y rentrent le soir absolument dénudés.

Eh bien ! ces beaux jours sont passés pour le gamin et l'apprenti. M. Oscar Mithat se charge de fournir à dix sous la douzaine tous les os de jambonneaux dont on peut avoir besoin dans la consommation parisienne.

PRIVAT D'ANGLEMONT.

LES CHIFFONNIERS.

I.

TYPES.

Il existe un fait curieux et qu'il est bon de constater par ce temps de *statisticomanie* où nous vivons. La misère hideuse, sale, crasseuse, fainéante, vicieuse, se cache dans les bas-fonds de Paris, dans les rues humides, noires, encaissées dans la Cité, au faubourg Saint-Marceau, sur les bords de la Bièvre, autour de l'hôtel de ville, dans l'enchevêtrement inextricable de petites rues tortueuses que le marteau de l'édilité vient heureusement de faire disparaître ; tandis que la misère remuante, honnête, travailleuse, artiste, si nous pouvons nous exprimer ainsi, cherche l'air, les plateaux élevés, les sommets des montagnes qui encaissent la ville. La montagne Sainte-Geneviève, la butte Saint-Claude, les Deux-Moulins, sont occupés par les chiffonniers, les ravageurs, les gens qui exercent les mille petites industries de la fantaisie parisienne. Les abords de la place Maubert, les rues du bas de la rue Saint-Jacques sont habités par cette race patibulaire, hâve, sombre, rachitique qui fait la désolation de toute capitale, et qu'on est convenu d'appeler, nous ne

savons pas pourquoi, les bons pauvres. Autant le chiffonnier est gai, gouailleur, chanteur, insouciant, autant le bon pauvre est triste, désolé, morose, ennuyeux. L'un boit, rit, plaisante, se porte bien, se donne des airs casseurs; l'autre se fait petit, parle bas, est cagot, ivrogne en cachette, malingre hypocrite; le peuple, qui est bon juge, dit du chiffonnier: »C'est un bon *zig*, il peut faire ce qu'il veut de son argent: il lui coûte assez cher à gagner«. De l'autre, il vous dira: »C'est un *faignant*, il ne se remue pas«. Ne pas se remuer, c'est le *nec plus ultra* de la fainéantise, car le contraire peut se traduire par cette maxime de La Fontaine:

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

En effet, s'il est un ouvrier qui se donne du mal, qui se remue, c'est bien le chiffonnier; il fait tout ce qu'il peut pour gagner honorablement sa vie par le travail; tandis que l'autre, confiant en la charité publique, laisse doucement couler sa vie, attendant nonchalamment les dons du bureau de l'administration de l'assistance; intrépide au repos, il fait des efforts inouïs pour se rendre complétement inutile.

Nous avons eu souvent occasion, pour nos études particulières et pour des missions que nous confiaient des personnes charitables, de voir de près toutes les classes nécessiteuses que renferme Paris, et, nous ne pouvons nous le dissimuler, nous nous sentons une propension toute particulière pour le chiffonnier. C'est là, en effet, que nous avons rencontré le plus de probité, de constance, de véritable de philosophie. Nous y avons trouvé des types uniques des caractères à part qui semblent avoir adopté autanativement pour devise ce précepte d'Horace: *Spernit infortunia, metuit secundis bene praeparatum pectus.*

Généralement le chiffonnier vit par bande; il n'est jamais seul, il aime la société parce qu'il est causeur, parleur, conteur. Dès que l'un d'eux a découvert une mansarde ou un terrain à louer, tous les autres le viennent visiter et finissent bientôt par former une colonie, un clan, une famille, une

espèce de société de secours, où ils s'aident généreusement quand viennent les mauvais jours.

II.

L'ARISTOCRATIE DE LA CHIFFE.

Quelquefois, lorsque les bras manquent dans les usines d'alentour, les industriels viennent demander des hommes de bonne volonté à la maison de la mère Marré, où ils sont certains de recontrer beaucoup de monde, car il n'y a pas moins de trois cents locataires dans les chambrées de la vieille femme. S'il fait mauvais, s'il pleut, par exemple, ils trouveront quelques rares individus qui daigneront peut-être leur donner un coup de main : mais dès que le beau temps reviendra, au moindre rayon de soleil, ils s'envoleront comme une nichée d'oiseaux aux premiers jours du printemps en disant :

— Nous aimons mieux chiffonner, vivre à notre guise, en liberté, au grand air, comme de vrais animaux que nous sommes.

Un goujat, un marmiton est fier de son métier, dit Pascal; il en est de même du chiffonnier qui aime son industrie, parce qu'elle lui donne droit au vagabondage dans les rues de Paris qu'il adore, où il vit dans une indépendance complète, sans soucis du lendemain, sans souvenirs du passé, à la grâce de Dieu, se fiant aux bonnes âmes et à la multiplicité des publications littéraires, et bénissant la fécondité toujours croissante des auteurs dramatiques, des romanciers et des écrivains qui fournissent de quoi ne pas mourir de faim.

Aussi y a-t-il une espèce d'aristocratie dans la *chiffe*, ils comptent leur noblesse par génération ; il y a des chiffonniers de naissance et des parvenus; ceux-là sont fiers de leurs ancêtres, ils en parlent avec une espèce d'orgueil ; il n'est pas rare d'entendre un de ces hommes bizarres vous dire en relevant la tête :

— Dans notre famille on porte la hotte de père en fils, il n'y a jamais eu d'ouvrier. Chez nous on a le fusil sur l'épaule ou le crochet à la main.

En effet, il y a des familles entières qui, depuis six générations, exercent cet étrange métier. Lorsqu'un des fils part pour l'armée, tous les parents, jusqu'aux cousins les plus éloignés et leurs amis, se réunissent pour faire la conduite au jeune soldat; il font une quête entre eux, qui lui est remise au moment de la séparation, et tous les mois ils lui envoient régulièrement une petite somme pour l'aider à charmer les ennuis de la garnison. Dès qu'il a fini son temps, en revenant dans ses foyers, mot un peu prétentieux pour désigner les bouges où gît cette population, le jeune soldat, libéré du service, change son havresac contre une hotte ; il redevient chiffonnier comme devant ; ils s'accouplent chiffonniers et chiffonnières; ils donnent le jour à de jeunes chiffonniers, qui, à leur tour, seront glorieux de prouver un jour aux populations à venir que bon sang ne peut mentir; ils mourront la hotte au dos, le crochet à la main, en explorant quelque monceau d'immondices. L'ambition n'est pas encore venue troubler la cervelle de ces braves gens et leur faire rêver pour leurs fils des positions plus élevées que celle des parents. Ils n'ambitionnent ni le doctorat, ni le notariat, ni l'étude d'avoué ou d'huissier, ni ce fameux barreau qui mène à tout, disent les vaudevillistes, et qui, en résumé de compte, a produit plus d'existences déclassées que de gens arrivés. Il ne se laissent point leurrer par les apparences, ils sont trop philosophes pratiques pour cela; d'ailleurs, ils connaissent les goûts de leurs enfants; ils savent qu'en chassant le naturel violemment, ils ne feront que précipiter son retour au grand galop.

Devenu vieux et infirme, le chiffonnier n'ira pas à l'hôpital, ses voisins ne le souffriraient pas; ils l'assisteront; ils feront des collectes pour lui donner le nécessaire, ils se priveront pour lui procurer quelques petites douceurs. C'est à qui lui portera du tabac, des pipes et le demi-setier d'eau-

de-vie, qui est, pour ces natures brûlées, d'une nécessité plus immédiate que le pain. Le chiffonnier pur sang a horreur de l'assistance publique ; il regarde comme un déshonneur d'être inscrit au bureau de bienfaisance. Il proclame tout haut à qui veut l'entendre que tout homme, à moins qu'il ne soit infirme, doit gagner sa vie, nourrir sa famille, élever ses enfants jusqu'à leur première communion. Après, ils s'arrangeront ; ils feront comme les autres.

III

PROBITÉ DES CHIFFONNIERS.

Nous avons déjà parlé des secours que les chiffonniers se donnent entre eux ; mais nous ne nous sommes pas assez étendus sur leur probité, car devant les tribunaux on ne rencontre jamais de chiffonniers proprement dits, ce sont des recéleurs, des marchands de bric à brac qui prennent ce titre, et non de véritables enfants de la *chiffe*.

Du reste, c'est une chose remarquable, en parcourant les statistiques des bagnes pendant les quinze dernières années, il n'est que trois professions qu'on n'y voie pas figurer ; ce sont les huissiers, les comédiens et les chiffonniers : les trois professions les plus calomniées des temps modernes.

Le chiffonnier est ami de l'ordre ; il respecte l'autorité qui du reste le tolère, et d'assez bonne grâce, et l'a souvent soutenu contre les projets de certains spéculateurs qui ne tendaient à rien moins qu'à anéantir cette intéressante profession bohémienne. Ce sentiment de soumission et ce respect apparent tiennent d'ailleurs à plusieurs causes. D'abord sa position vis-à-vis de l'administration de la police qui, pour lui accorder sa médaille, exige plus de garanties que pour un inspecteur-général. Il lui faut des certificats de toutes sortes, de bonne vie et moeurs, de bonne conduite, des quittances de loyers et enfin des *papiers*. Ce mot de papier semble bien innocent au premier abord, mais il cache son jeu ; il est terrible, gros de menaces et de diffi-

cultés, il est inexplicable, multiforme, multilogue, il ne veut rien dire, il signifie tout. Dans notre civilisation un homme qui n'a pas de papiers est un homme perdu.

Qu'est-ce que le papier? Personne ne l'a jamais su. C'est un des termes de cette terrible langue administrative que personne ne parle et ne comprend, et qui s'écrit sur de si vilaines petites feuilles de papier, entachées du timbre qui coûte si cher.

Enfin pour être chiffonnier reconnu, patenté, médaillé, il faut n'avoir jamais subi de condamnation, et presque fournir un examen de conscience, pour être digne d'entrer dans ce noble corps. Aussi vous disent-ils avec fierté :

— N'exerce pas notre métier qui veut! il faut être des bons.

La probité de cette classe est proverbiale, chaque jour on voit de ces hommes en guenilles, venir porter chez les commissaires de police des objets d'une grande valeur, des couverts d'argent, des montres, des bourses et des portefeuilles qu'ils trouvent dans leurs fouilles. Ces faits se renouvellent si fréquemment que l'administration a décidé qu'une récompense, médaille ou argent, nous ne savons, serait accordée aux auteurs de ces actes de probité.

Toutes les semaines, depuis quelque temps, le *Moniteur* insère sous le titre d'*Épaves parisiennes,* une longue liste d'objets trouvés dans les rues. Les cochers de voitures, les garçons de café et de restaurants et les chiffonniers sont ceux qui figurent le plus fréquemment parmi les personnes qui viennent faire la déclaration du dépôt.

Pour nous donner un exemple de la probité de ces industriels, le propriétaire d'un de ces immondes bouges, connus à tort sous le nom de garnis, nous racontait qu'un jour il s'était commis un vol dans son hôtel; on avait volé à un vieux mendiant *deux paquets d'allumettes.* On fit des recherches, on bouleversa la maison, on ne put découvrir le voleur; six mois se passèrent; on ne pensait plus à ce *crime,* lorsqu'un matin un jeune chiffonnier, qui n'était plus

locataire de la maison depuis plus d'un terme, vient le ver dans son *cabinet* et lui dit :

— Monsieur Jean, j'ai des remords ; j'ai perdu le meil ; je ne peux pas vivre ainsi. J'ai commis un crin faut que vous m'aidiez à réparer, autant que je puis, l que j'ai fait. C'est moi qui ai volé les allumettes (pauvre père X... Voici cinq francs que j'ai économ prenez-les ; désintéressez la victime ; mais, je vous en ne me déshonorez pas ; qu'on ne sache jamais que c'es qui suis le voleur.

Le logeur fut très-embarassé à son tour ; enfin, le il assembla ses locataires et leur dit :

— Vous vous souvenez de Z....? il a hérité ; et, co il n'a pas oublié les amis, voici deux francs qu'il a pour qu'on boive à sa santé.

Puis, il glissa les trois autres francs dans la main du mendiant. Il faut avouer que ce logeur était un homme ingénieux et surtout plein d'imagination. Il avait passé un jour à trouver ce subterfuge.

PRIVAT D'ANGLEMON

LES OISIFS ET LES CÉLIBATAIRES.

Développement de l'oisiveté. — Dangers des oisifs pour l cété. — Statistique des célibataires. — Leur infériorité sur les mariés au point de vue moral et sanitaire. — Les oisifs de pots. — Produits des cagnottes. — Nombre des joueurs

Au premier rang des catégories les plus dangereuse la société il faut placer les oisifs.

Le fils de celui qui a travaillé ne veut rien faire ; l' tile, le gandin de Paris a trouvé des imitateurs en provi L'oisiveté absolue, la vie de café et de cercle constitu pour un grand nombre de Français, l'existence normale

On comprend que cette expansion de l'oisiveté ne

avoir d'autre conséquence qu'une démoralisation progressive; ne sachant comment utiliser le temps, l'oisif doit inévitablement faire le mal. Un de nos camarades d'école, aujourd'hui l'un des plus hauts fonctionnaires de la sécurité publique, nous disait, il y a plusieurs années déjà, en indiquant les dangers qu'il prévoyait pour l'avenir : Ce que je crains le plus pour la société, c'est l'oisif.

Le voleur, l'assassin, la prostituée que j'interroge tous les jours, sont capables à un moment donné d'un mouvement généreux, d'une action délicate, d'un acte de dévouement ; il n'y a rien à faire, rien à tirer de l'oisif abruti par l'oisiveté !

Il faut donc que ceux qui gouvernent l'État cherchent les moyens de faire disparaître les jeunes oisifs ; car il est évident qu'il importe de diminuer le nombre des inutiles.

L'instrument social est indiqué, l'obligation du service militaire pour tous doit être le moyen le plus efficace de la régénération. Ce n'est donc pas au point de vue de la revanche ou de la reconstitution des forces militaires du pays, mais uniquement dans l'intérêt absolu de la société future qu'il faut demander que tous les jeunes gens valides, âgés de 19 à 20 ans, soient astreints au service militaire personnel.

Le jeune homme laborieux continuera à se préparer, quoique étant sous les drapeaux, à la carrière qu'il se propose de suivre à sa rentrée dans la vie civile.

Le fils de famille apprendra au régiment qu'il faut que chacun travaille ; il prendra des habitudes d'ordre, de discipline, il apprendra la valeur du temps et les moyens de l'utiliser.

Il ne donnera plus l'exemple d'une existence trop souvent inutile quand elle n'est pas à charge de tous. Aujourd'hui, le mauvais exemple vient trop souvent d'en haut.

Le philosophe qui dans sa chaire professe la morale, et qui dans la vie privée pratique l'adultère et le concubinage, le seigneur ou le bourgeois qui, à sa villa d'été, va à la

messe, parce que, dit-il, il faut donner au peuple l'exemple de la piété, quand chez lui il applique l'indifférence absolue, commettent l'un et l'autre, plus qu'ils ne le pensent, un crime social, en donnant l'exemple de l'hypocrisie.

Ce que nous disons des oisifs peut également s'appliquer aux oisives, et les femmes déclassées de la société ne font pas moins de mal que leurs complices.

Oisifs, oisives, et les plus nombreux parmi eux, les célibataires, doivent être pris sérieusement à partie dans l'intérêt de l'ordre social.

A Paris, les célibataires sont proportionnellement plus nombreux que dans les autres départements. 490,104 hommes ou enfants mâles, et 416,459 femmes ou jeunes filles, soit pour les deux sexes 906,563; tandis que le nombre des mariés n'est que de 379,207 hommes et 381,754 femmes, ou 761,051 mariés; les veufs sont 35,266, les veuves 97,100.

Ces chiffres ont leur gravité, en défalquant du compte général les jeunes garçons et les jeunes filles, soient 300,000 environ, on voit que le chiffre des célibataires atteint presque celui des gens mariés.

Il importe donc de prendre au plutôt des mesures contre les refuges principaux des célibataires: contre les cercles, les cafés, les spectacles, les cabarets, les tripots. En frappant tous ces établissements de taxes et d'impôts importants, on donnerait aux municipalités des recettes qui compenseraient un peu les inconvénients que tous ces lieux de plaisirs présentent pour les familles.

On a beaucoup plaisanté un représentant à l'Assemblée nationale de 1848, qui avait proposé de frapper les célibataires d'un impôt spécial. La proposition de M. Auguste Portalis était pourtant très-sage; elle indiquait de la part de son auteur le pressentiment des dangers que l'exagération du célibat et de l'oisiveté devaient bientôt faire courir au pays.

En France, depuis la guerre, la misère est grande dans

nombre de départements ; on joue cependant dans les plus petites bourgades, et les tripots à Paris sont en nombre considérable.

Les joueurs de la société riche et titrée fréquentent les cercles, et, à certains jours, les pertes se chiffrent par centaines de mille francs ; dans un petit cercle, pendant la nuit du mardi-gras 1872, un jeune homme a perdu sur parole 120,000 francs.

Les jeunes gens vont jouer dans les tripots tenus par des femmes galantes; les commerçants jouent dans des cafés; leurs employés et des gens de province dans les annexes de certaines tables d'hôte, les ouvriers dans des estaminets ou des cabarets borgnes.

La sévérité de la loi n'arrête pas le développement d'une industrie interlope qui croit pouvoir compter sur l'impunité[1], bien qu'une brigade spéciale d'agents, sous les ordres d'un commissaire de police très-intelligent et d'un officier de paix, soit chargée de la répression des tripots. Elle ne peut rien pour empêcher le jeu dans les cercles qui sont autorisés ; on joue dans la plupart des cafés, où des jetons remplacent l'argent sur le tapis, et les comptes se règlent à la fin de la partie avec des écarts souvent considérables.

L'évaluation à 4000 du nombre des maisons où l'on joue n'est pas exagérée ; on compte 10,000 individus qui n'ont pas à Paris d'autres ressources que le jeu, et parmi eux plus de 3000 ayant un dossier spécial à la préfecture de police, comme grecs et aigrefins[2], ne comptant pas uniquement sur la chance et sachant merveilleusement la corriger.

Combien chacun de ces établissements, cercle ou tripot peut-il gagner par jour?

Supposons que dans les plus modestes, on joue le lans-

1) Chaque année la police ferme 50 à 60 maisons de jeu clandestines.

2) *Aigrefin*, le peuple prononce *aiglefin*, chevalier d'industrie, escroc.

quenet, si, par chaque banque, le banquier met un franc à la cagnotte [1], le maître de l'établissement a bien vite réalisé une centaine de francs. N'indiquons pas pour les cercles où on joue dans une nuit plusieurs centaines de mille de francs, une redevance moyenne plus élevée; nous trouverons pour les 4000 maisons de jeu de Paris, une recette quotidienne de 400,000 francs, soit de 12 millions par mois et de 140 millions par an.

Il n'est guère de villes chefs-lieux, dans lesquelles le jeu ne soit organisé dans tous les cercles et dans un certain nombre de cafés ou de cabarets. Les cafés des campagnes ne sont pas davantage préservés des joueurs; on peut donc affirmer qu'en France, on joue partout.

On peut donc croire que ceux qui évaluent à 300 millions le produit des jeux dans le pays tout entier, n'exagèrent pas sensiblement le produit réel qu'on pourrait en obtenir.

PAUL CÈRE.

DIMINUTION
DE LA POPULATION DE LA FRANCE.
CAUSES DE CETTE DIMINUTION.

Toutes les vérités sont bonnes à dire, surtout quand ces vérités sont tristes. Il faut savoir mettre à nu nos maux et nos faiblesses, pour essayer d'y porter remède, s'il est possible. Nous avons trop longtemps mérité le reproche de vantardisme national; trop longtemps nous nous sommes complu à nous admirer nous-mêmes, à nous trouver puissants et charmants. Le moment est venu de porter sur nous un regard sévère, de reconnaître nos vices et nos défaillances; et s'il est vrai que la nation française descende peu

1) *Cagnotte*, espèce de tirelire d'osier recevant les rétributions des joueurs.

à peu cette pente fatale de la décadence, sur laquelle ont roulé, pour tomber dans l'abîme, la Pologne dans les temps modernes, l'empire romain dans l'antiquité. il faut le proclamer bien haut, il faut dire à la nation: *Prends garde!* il faut dire à ses chefs, à ses maîtres: *Caveant consules!*

Ces réflexions pénibles nous sont arrachées par l'examen des résultats d'un mémoire qu'a lu à l'Académie de médecine un laborieux médecin staticien M. le docteur Gustave Lagneau, sous ce titre: Dénombrement de la France en 1872.

Il résulte de ce travail que la population française diminue dans une proportion vraiment alarmante. Alors que toutes les nations qui nous environnent voient leur population doubler chaque 50 ans, alors que leurs armées vont toujours s'accroissant en nombre, notre chiffre de naissances s'abaisse d'une période à l'autre. Si cette diminution persiste, dans un demi-siècle la population française sera sensiblement réduite et ne pourra plus réunir que des armées très-inférieures à celles de ses voisins. Et comme la diminution d'une population entraîne la diminution des richesses publiques, les forces vives de la France s'éteindront peu à peu: notre nation périra de faiblesse.

Le dénombrement de 1872, indépendamment des 1,597,538 compatriotes qui nous ont été enlevés avec l'Alsace-Lorraine, a prouvé que la population de notre territoire actuel a perdu 366,935 habitants; perte qui constitue une diminution *annuelle* de 16 sur 10,000 habitants. Dans le dernier recensement quinquennal (1866), on avait constaté un accroissement de 38 habitants sur 10,000, accroissement tellement minime comparé aux accroissements réguliers des populations de l'Europe, qu'on doit le considérer comme nul. Entre cet insignifiant accroissement de 38 sur 10,000 habitants de la période antérieure au recensement de 1866, et la diminution actuellement constatée par le dénombrement de 1872, il y a donc une différence en moins de 54

sur 10,000. Si notre population avait continué jusqu'à jour de s'accroître comme avant 1866, elle compterait moins 1,150,000 habitants de plus qu'aujourd'hui [1]).

Quelles sont les causes de cette diminution vraim alarmante?

Cette faible natalité ne tient, dit M. Lagneau, ni à race française, ni au climat de notre pays. Elle n'est faiblement influencée par certaines lois de succession et dotation, et par l'habitat urbain substitué à l'habitat ru elle l'est davantage par la longue durée du service milita s'opposant au mariage. Sa principale cause est, dit l'aut »le sentiment de prévoyance qui fait que les parents ou moins riches préfèrent avoir peu d'enfants, afin de assurer un bien-être égal à celui dont ils jouissent«.

L'auteur touche ici à la plaie la plus cruelle, la dangereuse de la France. Il exprime à mots couverts, que cela est exigé, une des plus lamentables calamité notre civilisation. Nous croyons avec lui, et avec bien médecins, que l'on serait coupable de jeter un voile une situation pleine de périls pour l'avenir. Il faut la noncer hautement, pour essayer d'en triompher, s'il en temps.

La minime natalité, résultant de ce que M. Lagr appelle »le sentiment de prévoyance des parents« et qui que les familles redoutent les enfants à l'égal d'un malh a pour conséquence un minime accroissement annuel d population. Elle est peut-être avantageuse pour la fort des parents, mais elle est désastreuse pour le bien-être populations considérées dans leur ensemble et dans développement à venir. Elle ne peut qu'être extrêmen

1) Depuis 1872 il y a décroissance de la population dans v départements. La population de la France, qui était en 187 36,102,921 habitants n'est aujourd'hui (1877) que de 36,905 habitants. Les grandes villes figurent dans cette augmenta pour 313,513 (Paris pour 134,956 h.). La dépopulation des c pagnes va croissant.

préjudiciable à la puissance future de notre nation : car par suite de la généralisation du service militaire dans toute l'Europe, alors que, dans un demi-siècle, en Angleterre, en Russie, en Prusse, la population, devenue double, pourra fournir une armée deux fois plus considérable, en France, la population, accrue seulement d'un quart, ne pourra lever qu'une armée d'un quart supérieure à celle d'aujourd'hui, et dès lors de beaucoup inférieure à celle des autres nations étrangères.

Quel est le remède à ce mal? Comment peut-on espérer faire revenir la population d'une crainte si funeste à ses intérêts généraux? Il faut pour cela rassurer »ce sentiment de prévoyance paternelle, en cherchant à multiplier les carrières, métiers, professions, qui par le travail fournissent largement les moyens d'existence et permettent aux célibataires de se marier promptement et aux mariés de ne pas redouter une nombreuse progéniture«. M. Lagneau cite comme exemple l'Angleterre. Là, par l'énorme développement de l'agriculture, du commerce, des relations maritimes ou coloniales, de nombreuses carrières s'ouvrent aux habitants. L'Angleterre, tout en présentant sur 10,000 habitants une mortalité de 228 (identique à la nôtre), offre une natalité de 354, c'est-à-dire près d'un tiers supérieure à la nôtre, un accroissement de 126 (plus de trois fois supérieur au nôtre) et une période de doublement de 55 années, également plus de trois fois plus rapide que celle de 183 qui appartenait à la France avant nos récents désastres.

Cet exemple nous dit suffisamment que c'est en améliorant les conditions de bien-être général que l'on évitera le fléau secret et terrible qui nous menace, et cela dans un avenir beaucoup plus rapproché qu'on ne le croit [1].

LOUIS FIGUIER.

1) De 1872 à 1876 la population ne s'est augmentée que de 802,867 têtes, dont il faut même défalquer le quart, puisque l'immigration a dépassé de 201,580 t. l'émigration française. »La po-

L'ANNUSTRIE DES NOURRICES
ET LA MORTALITÉ DES NOURRISSONS.

[illegible] de la nourrice et [illegible] qui en Chine ou l'on ne tue tranquillement les petits enfants qui sont en trop grand nombre [illegible] le massacre des enfants nouveau-nés [illegible] jamais être assez compris qu'en nos [illegible] de notre France civilisée, le massacre des enfants trouvés et des nourrissons [illegible] 12 à 74 p. 100. Il y a des départements où la mortalité des enfants nourris, de 6 jours à 1 an atteint le chiffre de 74 p. 100 (Cantal, Eure, de 47.36 p. 100 Seine-Inférieure, en moyenne de 40.54 p. 100, Loire-Inférieure [illegible]

En France, il y a 922.700 naissances annuelles. La mortalité de ces nouveau-nés de un jour à un an pourrait être que de 46.[illegible] elle est de 144.448 — 120.654 enfants sont donc victimes, chaque année, des procédés barbares qui sont mis en pratique dans notre pays pour sauver les enfants du premier âge.

Telles sont les tristes paroles que M. Bouchet a prononcées à la tribune de l'Académie de médecine pour lui, il meurt [illegible] au 24 000 nouveau-nés *de trop*. A l'Académie personne n'a pu opposer une objection à ces chiffres lamentables.

Voyons quelles sont les causes de cette affreuse mortalité.

Dans beaucoup de provinces l'allaitement naturel est remplacé par l'envoi *au sein pur*. Voici sur ce procédé, des

mission de la France [illegible] sommaires. M. Paul Leroy-Beaulieu *Journal des Débats*, 28 mai 1878 en analysant le tableau du comte de *Journal officiel* du mouvement de la population en 1876, il suffirait que les Belges du Nord, les Bretons et les montagnards de 7 ou 8 départements prissent les habitudes de vie de la population pour que la France perdît tous les ans quelques dizaines de milliers d'habitants. Le nombre des mariages a encore diminué en 1876. B.

détails que j'emprunte au docteur Lemonnier. La nourriture se faisait d'abord au moyen d'un petit pot en fer-blanc. Depuis longtemps, on a substitué à ce petit pot un biberon d'étain, les biberons en verre étant trop fragiles : on en garnit le bout avec un chiffon. Ce biberon d'ailleurs n'est pas en étain pur, c'est un alliage dans lequel le plomb entre pour la moitié.

On le remplit soit de lait de chèvre, soit de lait de vache coupé avec l'eau puisée dans la mare voisine, et on le maintient sur les cendres chaudes jusqu'à ce qu'il ait été vidé. Le lait aigri pendant son séjour dans le tube mal nettoyé, aigri sur le chiffon qui enveloppe le bout de l'appareil, se charge de *lactate de plomb* et devient ainsi un véritable poison.

Sous l'influence d'une telle alimentation, ce ne sont pas seulement les enfants assistés qui meurent en proportion épouvantable, mais tous les nouveau-nés indistinctement. Aussi, dans ces départements, dont les terres sont fertiles, le climat excellent, la population diminue d'une façon très-notable (Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne, Manche).

Une autre cause est l'habitude qu'on a dans un grand nombre de villes d'envoyer les enfants en nourrice à la campagne.

Des milliers de nourrices vont prendre sans cesse des enfants à Paris et dans les autres villes et *n'en ramènent jamais*. Le docteur Brochard cite deux communes du département d'Eure-et-Loir où les nourrissons meurent tous. Il paraît même, toujours d'après ce médecin, qu'il y a des nourrices dont la réputation est tellement établie qu'elles sont *très-recherchées* de certains bureaux de nourrices. Le bulletin de la société protectrice de l'enfance a signalé au procureur de la République une nourrice qui avait perdu 64 nourrissons, et qui avait au contraire conservé ses quatre enfants en parfaite santé. Le fait s'est passé dans l'Yonne.

'ai jamais rencontré sur les routes du Perche [illegible]
ur Brochard, sans une vive émotion ces longues
de meneurs, dans lesquelles sont entassés pêle-
me des animaux revenant du marché pour [illegible]
ns revenant de Paris. Ces pauvres enfants [illegible]
encore des larmes de leurs mères, sont [illegible]
tellement voués à une mort prochaine que [illegible]
ssier qui les renferme s'appelle, dans les campagnes
utoire. Cela veut dire qu'en sortant de cette [illegible]
trer chez leurs nourrices, ils vont dans le [illegible]
s termes qu'ils meurent.
s fois arrivé, si la nourrice est bonne, le petit [illegible]
ut échapper à la mort, mais souvent, surtout [illegible]
e a de belles apparences, elle se hâte de [illegible]
chercher un autre nourrisson, afin de ne pas per-
lait, laissant le premier à la garde de quelque [illegible]
, quelquefois même à celle de vieillards impotents
élève au biberon jusqu'à ce que l'inanition et [illegible]
iennent les enlever.
ai pendant 18 ans, dit M. Brochard [illegible]
'a frappé, et que dans l'intérêt de la morale [illegible]
r publier. Dans certaines communes pauvres [illegible]
éloignées du chef-lieu judiciaire de l'arrondissement
it des femmes et des filles qui ont dans toute la contrée
ation bien méritée d'être de très-mauvaises nourrices
elles les nourrissons ne font que paraître et disparaître
ien! ces femmes ont toujours des nourrissons [illegible]
ns sont presque toujours des enfants de filles, et [illegible]
sont toujours parfaitement et régulièrement payés. [illegible]
it se reproduisant d'une façon identique sur divers points
arrondissement, ne saurait être l'effet d'un hasard [illegible]
ément le résultat d'un calcul. Il est évident pour [illegible]
lecin que ces femmes chez lesquelles les enfants [illegible]
connues, recherchées de certaines maisons de [illegible]
que leurs services même y sont très-appréciés [illegible]
dit le docteur Gallopin, qui font de cela metier depuis

Les drames horribles, la *faiseuse d'ange* de Montauban, ne sont donc pas aussi rares qu'on pourrait le croire. »On peut évaluer«, disait au Sénat l'archevêque de Bordeaux, »à 100,000 le nombre des nouveau-nés qui, chaque année, en France, *meurent en nourrice«!*

Quelques-uns des maires acceptent si bien cette industrie meurtrière qu'ils ne font aucun effort pour y apporter la moindre surveillance. M. Brochard rapporte qu'un jour il engageait l'un d'eux à s'opposer dans sa commune à l'exploitation immorale des nourrissons dont, suivant la propre expression du maire, *les cadavres pavaient son cimetière.* »Je sais bien«, répondit-il, »que ces enfants sont voués à la mort, mais que voulez-vous, *c'est le bien-être de ma commune.* Sans les nourrissons, ces femmes tomberaient à la charge du bureau de bienfaisance«.

Pour comprendre d'ailleurs cette immense mortalité, il faut étudier la vie du nourrisson, du *petit Parisien,* ainsi qu'on le nomme à la campagne depuis son départ de la maison paternelle jusqu'à son arrivée à la maison de la nourrice.

Les nourrices sont dirigées sur Paris et ramenées dans leur pays par des hommes nommés *meneurs,* chargés de recruter dans les campagnes des nourrices pour les petits bureaux, et trop souvent de pauvres filles pour d'autres maisons.

Peu leur importe la qualité de la nourrice, ils ont intérêt dans le placement et cherchent à en multiplier le nombre. Une fois que la nourrice a un nouveau-né, elle retourne dans son pays. Aujourd'hui, le chemin de fer a abrégé une partie de la distance, mais qui de nous n'a été tristement impressionné en voyant un convoi de nourrices l'hiver dans ces wagons de troisième classe, mal clos, où se trouvent entassés nourrices, enfants, fumeurs, gens ivres, etc. Et ce n'est encore que le parcours le plus facile, il reste à franchir la distance qui sépare le chemin de fer du village.

»Je n'ai jamais rencontré sur les routes du Perche«, dit le docteur Brochard, »sans une vive émotion ces longues voitures de meneurs, dans lesquelles sont entassés pêle-mêle comme des animaux revenant du marché nourrices et nourrissons revenant de Paris. Ces pauvres enfants, tout mouillés encore des larmes de leurs mères, sont aux yeux de tous tellement voués à une mort prochaine que le véhicule grossier qui les renferme s'appelle, dans les campagnes, le *purgatoire*. Cela veut dire qu'en sortant de cette voiture pour entrer chez leurs nourrices, ils vont dans le ciel; en d'autres termes qu'ils meurent«.

Une fois arrivé, si la nourrice est bonne, le petit Parisien peut échapper à la mort, mais souvent, surtout si la nourrice a de belles apparences, elle se hâte de retourner à Paris chercher un autre nourrisson, *afin de ne pas perdre son lait*, laissant le premier à la garde de quelque vieille femme, quelquefois même à celle de vieillards impotents. On les élève au biberon jusqu'à ce que l'inanition et la diarrhée viennent les enlever.

»J'ai pendant 18 ans«, dit M. Brochard, »observé un fait qui m'a frappé, et que dans l'intérêt de la morale je crois devoir publier. Dans certaines communes pauvres, toujours éloignées du chef-lieu judiciaire de l'arrondissement, on voit des femmes et des filles qui ont dans toute la contrée la réputation bien méritée d'être de très-mauvaises nourrices. Chez elles les nourrissons ne font que paraître et disparaître. Eh bien! ces femmes ont toujours des nourrissons; ces nourrissons sont presque toujours des enfants de filles, et ces nourrices sont toujours parfaitement et régulièrement payées. Un tel fait se reproduisant d'une façon identique sur divers points d'un arrondissement, ne saurait être l'effet d'un hasard; il est entièrement le résultat d'un calcul. Il est évident pour le médecin que ces femmes chez lesquelles les enfants meurent, sont connues, recherchées de certaines maisons de la capitale, que leurs services même y sont très-appréciés. »Il en est«, dit le docteur Gallopin, »qui font de cela métier depuis

10, 12, 15 ans, *qui ont toujours des nourrissons et qui n'en ont jamais rendus aux parents*.

L'industrie des nourrices est aussi une cause de dépopulation pour les campagnes, car les enfants des nourrices meurent dans une proportion effrayante. Beaucoup de filles et de femmes à peine accouchées viennent à Paris ou dans les grandes villes se placer dans les familles comme nourrices sur lieux. Dans un seul canton de la Nièvre et dans une période de 7 ans, 2,884 femmes ont accouché, sur lesquelles 1,897, c'est-à-dire *les deux tiers* ! sont allées nourrir sur lieux, et 987 seulement sont restées dans le pays.

Autrefois les femmes attendaient que leurs enfants eussent 7 à 8 mois avant de les quitter : aujourd'hui elles partent aussitôt qu'elles sont rétablies de leurs couches. Leur départ est très-souvent un arrêt de mort pour leurs enfants, dont la mortalité est aussi effrayante que celle des enfants envoyés de Paris aux nourrices des départements.

BROUARDEL ET PAUL CÈRE.
1870. 1872.

LE CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE

COMME CAUSE DE DÉPOPULATION EN FRANCE.

Les deux institutions qui retardent et menacent d'arrêter le mouvement ascendant de la population ne sont point de même nature ; l'une est essentiellement religieuse, l'autre est exclusivement politique. Nous ne ferons qu'effleurer la question religieuse ; quelque importante qu'elle soit, il y faut toucher avec ménagement, car le célibat ecclésiastique est volontaire, et tant que subsistera le concordat, tant que l'Église et l'État, au lieu de vivre dans une indépendance mutuelle, croient devoir s'appuyer l'un sur l'autre, le gouvernement n'aura qu'une action très-limitée contre la multiplication peut-être exorbitante des célibataires de profession,

à la plupart desquels il assure lui-même des moyens d'existence. Les ministres du culte catholique émargeant au budget sont au nombre de 42,527. Ajoutez à ce chiffre 17,776 religieux et 90,343 religieuses, le tout disséminé en 14,030 couvents, ce qui représente en moyenne près de 200 couvents par département. Voilà donc irrévocablement engagées dans le célibat 150,648 personnes de tout sexe, population équivalente à celle d'une très-grande ville, et cette population, qui s'est condamnée à une stérilité perpétuelle, au lieu de diminuer, augmente sans cesse généralement aux dépens de la population rurale. Est-ce tout? Non, il faut ajouter à ce nombre effrayant d'eunuques volontaires, selon le mot d'un père de l'Église, les jeunes prêtres soldés par les fabriques, et, sans compter les diacres et les sous-diacres, déjà liés par le voeu de virginité, nous aurons une armée de 204,477 individus des deux sexes[1], prêchant d'exemple, et pour se recruter prêchant aussi de paroles la tranquillité, la douceur, la grandeur du célibat et la supériorité de ce genre de vie sur la vie de famille. Ne serait-il pas temps de mettre quelque obstacle à ce fourmillement de moines et de communautés? Les moines des deux sexes ne se multiplient qu'avec les biens de main-morte, parce que c'est la main-morte qui les fait vivre et prospérer. Or, la loi donne au gouvernement tous les moyens nécessaires pour enrayer ce mouvement aussi fatal aux intérêts économiques du pays qu'au progrès numérique de la population. Qu'il refuse désormais d'autoriser les corporations nouvelles, dont l'utilité n'est pas toujours clairement démontrée, et qu'il veille plus sévèrement que jamais à l'exécution des lois sur les donations et fidéi-commis. Il y aurait sans doute bien d'autres choses à dire sur ce point, mais la question est trop vaste pour être traitée incidemment. C'est assez que nous avons montré que le célibat ecclésiastique peut, en se pro-

1) En 1861. Actuellement l'armée cléricale compte à peu près 500,000 membres (des deux sexes) dont 150,000 appartiennent à l'enseignement.

[illegible] devenir en France ce qu'il a été jadis en Espagne, une cause nouvelle de dépopulation, qu'il exerce déjà dans une mesure [illegible] ce genre d'influence, et que le gouvernement qui en a peut-être un peu trop encouragé la [illegible] a maintenant pour devoir de l'arrêter.

LÉON LE FORT.

L'ESPRIT MONACAL ET LA DÉPOPULATION.

La population en France diminue progressivement; on en cherche la cause sans pouvoir la trouver. Ouvrez les yeux, elle vous frappera par son évidence.

Dans l'Espagne, l'Italie, le Portugal, la population diminue à mesure que le catholicisme a grandi. Ces peuples devenaient au dix-huitième siècle des peuples d'abbés et de moines. D'où l'on peut conclure que le catholicisme ultramontain est aujourd'hui une religion de dépopulation.

Appliquez cela à la France. Vous verrez que le grand accroissement du cléricalisme date chez nous des derniers temps de la Restauration et surtout de la conversion du libéralisme français au jésuitisme. L'effet a commencé à se montrer dans la génération suivante, ce qui correspond aux premiers indices de la diminution de la population française. Ce dépérissement augmentera tant que le catholicisme papal ira en grandissant. Favoriser l'accroissement de la puissance catholique, c'est donc travailler au dépérissement physique de la France.

Mais pourquoi le catholicisme est-il devenu une cause de dépopulation? Il y en a des raisons évidentes: par exemple, une caste sans famille et sans postérité. Il y a d'autres raisons plus secrètes que j'ai dites cent fois: Abâtardissement de l'esprit, diminution de vitalité, déperdition de forces physiques et morales, pharisaïsme, mensonge et fraude dans le principe même de la vie.

Lisez ces chiffres : De 1866 à 1872, les documents officiels constatent une diminution de population d'environ quatre cent mille habitants, indépendamment d'un million six cent mille que nous a ravis la conquête [1].

La population de l'Italie, de l'Espagne se relève à mesure que ces états échappent à l'esprit monacal. La population de France a diminué, à mesure que cet esprit l'a gagnée.

Tirez de là les conséquences.

Partout le jésuitisme a tari les sources de vie. Il est temps de s'en apercevoir et d'aviser. Mais ces questions ne peuvent être traitées en toute liberté chez nous. Que les peuples chez lesquels il est permis de parler nous viennent en aide.

Montesquieu avait pu dire impunement, il y a plus d'un siècle : »Les hommes se sont vus détruire souvent sans sentir les causes de leur destruction. Les pays désolés par le despotisme ou par les avantages excessifs du clergé sur les laïques en sont deux grands exemples«.

Il s'agit de tout pour la France, et il est à peu près interdit de dire un mot de vérité. Il ne m'est permis que de résumer la question. *Toute nation monacale diminue de population*. Avertissement à qui veut voir et attendre. »Les privilèges exclusifs du clergé dépeuplent un État, et cette dépopulation est très-difficile à réparer«. *Montesquieu*. Esprit des lois.

EDGAR QUINET.
(1875.

---

1) D'après le recensement quinquennal de 1877 (novembre), la population de la France, qui était en 1872 de 36,102,921 habitants est aujourd'hui de 36,905,788 habitants. Elle ne s'est donc accrue que de 802,867 habitants. Et les grandes villes figurent dans cette augmentation pour 313,513 (Paris pour 134,956 h.). De 1861 à 1866 la population des campagnes avait diminué dans 17 départements, de 1872 à 1877 cette décroissance s'est étendue sur 20 départements. *B.*

CE QUE LES FRANÇAIS LIBÉRAUX PENSENT DE LA RELIGION DE LEUR PÈRES.

Ce n'est pas la science, mais la foi qui fonde les religions. C'est en marchant avec la foi, c'est-à-dire les yeux fermés, qu'on arrive aux portes du paradis. Le récensement de cette localité, si nous pouvions le faire à distance, nous montrerait plus d'illettrés que de savants. Un enfant qui sait le catéchisme par coeur est plus agréable aux yeux de Dieu que les cinq classes de l'Institut. L'Église n'hésitera jamais entre un astronome et un capucin. La science est pleine de dangers. Non-seulement elle gonfle le coeur de l'homme, mais souvent elle détruit par le raisonnement les fables les mieux bâties. C'est elle qui a fait tant de tort à l'Église depuis deux ou trois cents ans. Qui pourrait dire combien la découverte de l'imprimerie a jeté d'âmes en enfer ?

Appliquée aux industries de ce bas-monde, la science engendre la richesse, le luxe, le plaisir, la santé, et mille autres fléaux qui nous écartent du salut. Elle guérit jusqu'aux maladies irréligieuses où la religion voyait le doigt de Dieu. Elle ne permet plus au pécheur de faire son purgatoire ici-bas. Elle finira par transformer la terre en un lieu de délices, et vous verrez les hommes un beau matin se dégoûter du ciel. L'Église, chargée de nous conduire à cette félicité éternelle qui est le seul but de la vie humaine, doit nous écarter de la science. Tout au plus pourra-t-elle en permettre l'accès à quelques hommes sûrs, afin que les ennemis de la foi trouvent à qui parler.

Les vrais pasteurs des peuples, ceux qui font paître des brebis pour vendre la laine et la peau, ne veulent pas qu'on sache trop de choses. Dès qu'un homme lit couramment, il est tenté par cela seul de se mêler de tout. Il verra si les lois sont bonnes ou mauvaises, si elles s'accordent ou se contredisent, si on les observe ou si on les viole. Si pour comble

sait écrire, le moindre carré de papier lui donnera cer-
nes démangeaisons politiques. Il sentira comme un besoin
écrire des noms propres sur des bulletins et de voter pour
u contre quelqu'un. Et que deviendrons-nous, bonté divine!
i le mouton récalcitrant s'élève jusqu'aux généralités de
histoire et aux spéculations de la philosophie; s'il brasse
les idées générales, démêle des vérités, réfute des sophis-
mes, constate des abus, réclame des droits? Tout n'est pas
rose dans la profession de berger, le jour où l'on reconnaît
la nécessité de museler le troupeau.

Les souverains qui ne sont pas des papes n'ont rien à redouter du progrès des lumières, car leur intérêt n'est pas de fabriquer des saints, mais de façonner des hommes. En France, en Angleterre, en Piémont, le gouvernement pousse les peuples à s'instruire et les y force même un peu. C'est qu'un pouvoir fondé sur la logique ne craint pas d'être discuté. C'est que les actes d'une administration vraiment nationale n'ont pas à redouter l'examen de la nation. C'est qu'il est non-seulement plus honorable, mais aussi plus facile de gouverner des êtres pensants que des abrutis, pourvu toutefois qu'on ait raison. C'est que l'instruction adoucit les moeurs, déracine les mauvais instincts, réduit la moyenne des crimes et simplifie la besogne du gendarme. C'est que la science appliquée à l'industrie centuple en quelques années la prospérité de la nation, la richesse de l'État et les ressources du pouvoir. C'est que les découvertes de la science pure, les beaux livres et tous les grands ouvrages de l'esprit, lors même qu'on n'en tire aucun profit matériel, sont l'honneur d'un pays, la splendeur d'un siècle et la gloire d'un souverain. Tous les princes de l'Europe, le pape excepté, bornent leurs vues aux choses de la terre et font sagement. Sans mettre en doute l'existence d'un autre monde, ils gouvernent leurs sujets comme s'il n'y avait rien à espérer après la vie. Ils s'efforcent de leur procurer tout le bien-être qu'on peut goûter ici-bas; ils travaillent à rendre l'homme aussi complet qu'il peut l'être dans l'enveloppe grossière

du corps. Nous les traiterions de mauvais plaisants s
faisaient le sort de Job sur son fumier en nous mon
doigt les beatitudes eternelles.

Mais songez que nos empereurs et nos rois sont
verains laïques, maries, pères de famille, personn
interesses à l'education des enfants et à l'avenir des
Un bon pape ou evêque n'a d'autre intérêt que de
le ciel et d'y trainer les hommes après lui. Ses su
donc mauvaise grâce à lui demander si obstinément l
tages temporels que nos princes nous offrent d'eux-
Si les ecoles à l'usage du peuple sont clair-semées d
sieurs provinces, les seminaires sont nombreux, bie
bien rentes et pourvus de tout ce qu'il faut pour for
prêtres mediocres. Les couvents s'adonnent à l'é
de petits moines : on leur apprend dès l'âge le plu
à porter le froc, à tenir un cierge, à baisser les yeux,
ter en latin. Il faut voir la procession de la Fête-Di
admirer la prevoyance de l'Église ! Tous les couve
lent l'un après l'autre, et chacun d'eux pousse une p
vivante de petits garçons bien tondus. Leurs ye
lants d'intelligence, leurs jolies figures ouvertes,
contraste curieux avec le masque immobile et grim
leurs superieurs. On embrasse d'un coup d'oeil l
et les fruits de la vie monastique, le présent et l'ave
se dit qu'à moins d'un miracle ces petits chérubin
bientôt changes en momies, mais on se console de
morphose en songeant que leur salut est assuré.

Tous les sujets du pape seraient bien sûrs d'alle
s'ils pouvaient tous entrer au couvent, mais le mon
rait trop tôt. En attendant le clergé fait ce qu'il p
les rapprocher de la perfection monastique et ecclésias

E. About

1) *Addenda :* » Il existe, à cette heure, en France u
courant religieux. — Les ultramontains exigent que to
la raison, se courbe aveuglément sous l'omnipotence d'
cratie étrangère, la papauté ; — les libres-penseurs, au c

LE JOURNALISME CATHOLIQUE

et

LA RÉVOLUTION ACCOMPLIE DANS LE SEIN DE L'ÉGLISE ULTRAMONTAINE.

On ne peut refuser à Lamennais le mérite d'avoir vu avec une singulière perspicacité l'avenir du catholicisme et d'avoir inventé toutes les machines de guerre que le parti catholique a depuis si habilement employées. La guerre obstinée contre l'Université, l'artifice par lequel les privilèges les plus exorbitants sont présentés comme une revendication toute naturelle de la liberté, *l'importance prépondérante du publiciste* dans l'Église sont autant d'inventions qui lui sont dues de lui[1]). *L'agence catholique* que voulait Lamennais, cette espèce d'administration dont le centre était à Rome et dont le *journalisme* eût été l'instrument principal, est un

refusent de rien admettre sans le contrôle de leur pensée et touche: le libre-examen, la raison et la science. Les premiers représentent le passé; les seconds l'avenir. A qui des deux est le monde?... Peut-être a un troisième parti, celui des indifférents. Là est le nombre: Rabelais n'a-t-il pas écrit: «Par le monde, il y a beaucoup plus d'eunuques que d'hommes. Sois eunuque, et engraisse, ou sois homme et meurs.

»A quoi bon, disent les chapons de ces eunuques rabelaisiens, à quoi bon chercher la solution de problèmes insolubles? Pourquoi se casser la tête à vouloir découvrir la nature des choses divines? Où est-il, l'Oedipe qui nous donnera une solution de ces énigmes qu'un Sphinx impénétrable a posées à l'humanité comme un défi: Dieu, la création, l'âme, l'infini et l'éternité? — Sans ces matières, tout est doute: donc, ayons les eunuques de Rabelais, restons sur la terre, et si nous sentons le besoin d'un temple, que ce soit dans celui de la Bourse. Sonnons les cloches

[1]) Bien d'autres avant lui avaient mis la presse et l'imprimerie au service de leur foi religieuse. La nouveauté propre de Lamennais consista à faire du catholicisme un parti. C'est à lui qu'on doit remonter la responsabilité. La Ligue avec ses [illegible] est l'exemple de cette position singulière et particulière que le catholicisme tend de plus en plus à prendre dans l'État, de ce mélange de la démocratie, de ce mélange bizarre d'esprit [illegible] et de tendances rétrogrades. *B.*

fond le programme de la réaction catholique dans l'Europe entière.

Une grande révolution est sur le point de s'accomplir dans le sein de la catholicité, que dis-je? est déjà accomplie. Le système des églises nationales, composées de diocèses organisés sur une sorte de droit divin va se perdre dans l'idée de catholicité; la féodalité ou en d'autres termes, la souveraineté divisée tend à disparaître de l'Église. L'évêque, envisagé comme le souverain spirituel de son diocèse, parlant seul à ses fidèles par ses mandements, l'évêque en vient de plus en plus à n'être que le représentant d'un pouvoir central, un véritable *préfet*. Que restera-t-il debout dans un pareil état de l'Église? Deux choses, *l'administration romaine* (la bureaucratie) et le *journalisme*. L'évêque s'adresse à quelques milliers de fidèles, répandus sur quelques lieues de territoire. Le journaliste catholique s'adresse à toute la chrétienté; il peut enseigner dans le diocèse même de l'évêque qui le combat, parler aux fidèles sans la permission du pasteur. On ne songe point assez à l'énorme importance de cette révolution. Ce que les ordres mendiants furent au XIIIe siècle, le journalisme catholique l'est de nos jours: un pouvoir indépendant de l'évêque, tenant sa mission du pape, l'exerçant sur le terrain de l'évêque sans sa participation. Nous avons vu un archevêque humilié devant un journaliste, son diocésain (M. Veuillot); nous avons vu poser en principe que l'ordinaire ne peut rien sur le journal qui s'imprime dans son diocèse. Il est évident que le gouvernement de l'Église est dominé de plus en plus par des influences extra-épiscopales, et que l'avenir appartient à tout ce qui, de près ou de loin, exercera une action centrale dans la catholicité[1]).

ERNEST RENAN.

---

1) C'est pourquoi tant d'évêques français, allemands et anglais ont pris le parti de se faire eux-mêmes journalistes.

LA JOURNÉE D'UN ÉVÊQUE.

— Mon ami, prenez la peine de me suivre.

— Ces monceaux de papiers politiques, de feuilles et de revues m'indiquent que nous sommes dans le cabinet d'un rédacteur en chef.

— Vous vous trompez. Tout à l'heure, parler des volumes vous paraissait chose bizarre ; que diriez-vous si vous entendiez prêcher des pamphlets ?

— Je ne saisis pas.

— C'est, en effet, un usage récemment établi, — depuis que les évêques se livrent à la littérature politique.

— Les évêques !

— Vous êtes ici chez l'un d'eux.

— Cela tombe à merveille ; j'aurais quelques renseignements à lui demander pour . . .

Il n'eut pas le temps de terminer, monseigneur l'évêque l'interpellant :

— Bonjour, l'ami . . . C'est mon éditeur qui vous envoie ?

— Non, monseigneur.

— Alors c'est mon marchand de papier. Il m'en faut douze rames pour demain.

— Vous faites erreur, monseigneur.

M'apportez-vous donc des épreuves de mon imprimerie ? . . .

— Pas davantage. Je suis amené par le désir de connaître à fond l'organisation d'un diocèse.

— Mon diocèse ! . . . J'ai bien le temps. Le *Siècle* de ce matin a publié un premier-Paris auquel il faut que je riposte. En moins de deux heures, je me charge d'aligner six cents bonnes lignes bien vertes . . .

— Et vos ouailles ? . . .

— Mes ouailles . . . J'ai mis ce matin la main sur un magnifique sujet de brochure : *Les Séides de la Révolution*. Cela s'enlevera comme du pain.

— Pourrais-je savoir comment on inaugure une chapelle ?

— Quelle chapelle ? ... Adressez-vous à mon vicaire général ! ... J'ai au bout de ma plume un ouvrage sur la Société de Saint-Vincent de Paul. Je veux l'avoir achevé en huit jours ... Ah ! messieurs les libres penseurs, on vous taillera les croupières. ... J'ai dit *huit jours,* dix me suffiront. Je me barricade. Le *Monde* me consacrera un compte-rendu de trois colonnes. Mon ami, rendez-moi le service de passer chez mon imprimeur ... Du *huit* interligné ... Une couverture jaune ... Que d'affaires ! que d'affaires !

— Et celles de votre diocèse, monseigneur !

— Vous allez me laisser en repos avec votre mauvaise plaisanterie. Au bout du compte, que me voulez-vous ?

— Plus rien, monseigneur. Nous pensions parler à un évêque.

— Ne suis-je pas ?

— Il se peut, mais chacun entend ses devoirs à sa façon. Si j'étais évêque comme vous, monseigneur, je préférerais le plaisir d'une bonne oeuvre à la satisfaction d'un bon ouvrage ; j'aimerais mieux donner mon temps aux malheureux qu'aux imprimeurs. Si j'étais évêque, je ne voudrais pas être pamphlétaire : je sèmerais l'aumône dans les mansardes. et non les mots dans les brochures.

Si j'étais évêque, je ne changerais pas ma houlette pastorale en arme du combat ; je prêcherais la conciliation au lieu d'attiser la discorde.

Je me soucierais beaucoup de faire le bien, très-peu du timbre, du cautionnement et des polémiques ; certain d'avoir rempli mon mandat, je planerais au-dessus des convoitises et des ambitions, des luttes et des représailles. Voilà ce que je ferais, si j'étais évêque ... Pardon de vous avoir dérangé, monseigneur !

PIERRE VÉRON.

LE CARNAVAL

ET LE LANGAGE D'UN MONDE ANTÉDILUVIEN.

MONSIEUR VEUILLOT[1].

M. Veuillot est de cette espèce d'écrivains, inconnue dans d'autres littératures que la nôtre, et à d'autres époques que de notre littérature : le styliste. Il n'a jamais établi un fait, peint un siècle, dessiné une physionomie, discuté une idée, hasardé un aperçu. A vrai dire, il ne lui en faut.

Malheureusement pour lui ou pour nous, M. Veuillot est complétement étranger à la culture de notre société moderne. Il est, au milieu de nous, dans un isolement intellectuel absolu. Il ne se doute pas que la plupart des hommes ont acquis des connaissances et contracté des habitudes de penser qui les empêche de croire ce qu'il croit. M. Veuillot est libre de s'inscrire en faux contre notre astronomie, notre physiologie, notre histoire ; il est maître de tenir pour les légendes et les miracles ; rien ne l'empêche de proclamer que Pie IX est la bouche même de Dieu, et que des dogmes tels que l'Immaculée-Conception sont destinés à faire notre bonheur dans cette vie et dans l'autre ; rien ne l'empêche même, s'il est à bout d'arguments, de recourir aux menaces et de nous annoncer un cataclysme social comme la conséquence de notre incrédulité : il est possible, en effet, que la société tout entière aille au diable, mais ce qui est impossible, il faut bien que M. Veuillot le sache, c'est qu'elle en *revienne à la foi* de M. Veuillot. Il n'est point d'exemple d'un pareil retour. Le dix-neuvième siècle serait plus embarrassé pour raisonner et sentir comme le treizième, qu'un homme fait pour rentrer dans les vêtements de sa première enfance. On ne croit pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut. M. Veuillot, lui, est un homme qui, un jour, s'est

1) M. Veuillot a l'insigne honneur d'être le modèle de tous les vicaires sabreurs de l'Allemagne et même du monde catholique tout entier.

mis à croire ce qu'il voulait. Comment a-t-il fait? C'est son secret. Il y a eu probablement de sa part un peu d'effort et beaucoup d'ignorance, ou peut-être seulement beaucoup de scepticisme. Ne se fiant à sa raison, qu'il n'avait jamais soumise à une discipline sévère, ni aux faits qu'il n'avait jamais serrés de bien près; et à défaut de convictions personnelles, ne se sentant point porté par le courant des idées générales du siècle, hors duquel les hasards de son éducation l'avaient jeté, M. Veuillot a embrassé plus facilement qu'un autre une foi qui lui apportait le repos du coeur et un certain idéal de la vie. Son tort est de s'imaginer que tout le monde soit en état de faire autant. Il nous considère comme des prodiges d'aveuglement volontaire. Il nous juge mal, il ne comprend rien à l'état de nos âmes; c'est lui, avec sa foi naïve et massive, c'est lui qui est un phénomène au milieu de notre époque. Je ne le lis jamais sans m'imaginer voir l'exemplaire fossile d'une faune perdue, quelque *elephas primigenius*, qui pouvait avoir sa place dans un monde antédiluvien, mais qui aujourd'hui en désharmonie avec tout ce qui l'entoure, paraît surtout étrange et difforme.

Il est une chose qui semblerait pourtant faite pour ouvrir les yeux de M. Veuillot, ou du moins pour jeter dans son esprit quelque doute sur la valeur de ses croyances. Je veux parler de sa propre polémique. M. Veuillot n'a qu'un procédé de controverse; il n'argumente pas, il ne réfute pas, il ne prouve rien: il se contente d'injurier. Voici un volume de près de cinq cents pages; y a-t-il depuis la première ligne jusqu'à la dernière une seule considération propre à éclairer ou à toucher, à diminuer les difficultés qui empêchent tant de gens de croire, à réduire à néant les objections que la science oppose à la foi catholique? Y a-t-il une idée dont un homme intelligent et sérieux puisse faire son profit? Je ne le pense pas, et je n'imagine pas que M. Veuillot se fasse illusion à cet égard.

Ce serait lui faire injure que de le regarder comme un

simple amuseur. Il veut nous convertir, c'est évident comme l'apôtre, il croit, c'est pourquoi il parle. Eh bien, que dit-il? Tout son discours, depuis qu'il tient une plume, n'a jamais tendu qu'à une chose, à nous montrer que les non-croyants sont ridicules ou odieux. Point d'exception. Les injures dont il gratifie ses contemporains sont toujours dans une proportion exacte avec leur hétérodoxie : le talent n'obtient pas grâce ; l'honorabilité du caractère pas davantage : M. Veuillot n'a jamais reconnu un mérite ou une vertu à un adversaire. Mais, au nom du ciel, que peut se promettre M. Veuillot en agissant ainsi? Quand le public aura applaudi à l'exécution de tel ou tel, en sera-t-il plus près de la foi? Il se sera indigné avec vous contre le journalisme officieux, ou amusé avec vous aux dépens de la petite presse : en sera-t-il mieux disposé à devenir catholique? Pouvez-vous le penser? En vérité, il y a des moments où l'on a bien de la peine à regarder M. Veuillot comme un croyant sérieux et un apôtre convaincu.

Non-seulement les livres de M. Veuillot sont peu faits pour éveiller la foi dans le coeur des hommes, mais ils semblent écrits comme à plaisir pour soulever d'invincibles préjugés contre les convictions dont l'auteur se fait l'avocat. M. Veuillot veut apparemment nous faire aimer et admirer la religion qu'il prêche; et qu'a-t-il inventé pour cela? de se présenter lui-même à nos yeux sous l'aspect le plus propre à exciter nos répugnances.

M. Veuillot prend ce qu'il y a de plus personnel dans les personnalités, de plus outrageant dans l'outrage. Il s'est permis à cet égard ce que nul autre n'avait osé. Il a fait comme une gageure de violence et d'impudeur. Il parle du ventre de l'un, du nez de l'autre. Il n'épargne pas les femmes plus que les hommes. Ce n'est pas tout, il se fait familier : il appelle celui-ci »compère,« celui-là »pauvre gros.« Un peu plus, il vous frappera sur l'épaule, il vous tutoiera. On sent ses mains sur soi. On est pris de dégoût. On reste sans armes devant cette insolence d'homme mal élevé.

Il y a dans cette conduite de M. Veuillot une aggravation. Ce n'est pas seulement de sa part une façon d'homme sans éducation, c'est une lâcheté. Je m'explique, et d'autant plus nettement que M. Veuillot jusqu'ici a fait semblant de ne pas comprendre ce qu'on lui reprochait. Il a très-bien parlé du duel dans les *Odeurs de Paris*. Il y voit »le dernier rempart de l'individu dans une société démocratique, c'est-à-dire impolie et pleine de méchants personnages qui oseraient tout contre tout le monde si l'on n'avait à leur montrer la gueule du pistolet«. — On sait néanmoins que M. Veuillot ne se bat pas. Sa foi ne le lui permet point. Rien de mieux. Il n'est personne qui n'admette la validité de cette excuse. Je vais plus loin : celui qui, sachant l'impossibilité morale où se trouve M. Veuillot de rendre raison, s'aviserait de lui chercher querelle, celui-là passerait à bon droit pour un faux brave. Mais il va sans dire, en même temps, que la situation de M. Veuillot, en lui créant ce privilége, lui crée aussi un devoir. Le même sentiment qui m'empêchera de l'insulter, sachant qu'il ne se bat pas, doit l'empêcher, de son côté, d'insulter des hommes auxquels il est décidé à refuser toute satisfaction. Il se trouverait autrement, que M. Veuillot s'abrite sous sa profession de christianisme pour outrager impunément ceux qui sont sans défense contre lui, et, selon sa propre expression, qu'il pourrait tout oser contre tout le monde, parce que personne ne pourrait lui montrer la gueule d'un pistolet. Or, c'est là précisément ce que M. Veuillot a fait. Il a abusé de l'impunité que lui constituait sa qualité de catholique pratiquant. Il a renoncé au duel, ce qui est compatible avec l'honneur, mais il a en même temps profité de son inviolabilité pour outrager ses adversaires, ce qui est peut-être conciliable avec les lois de la dévotion, mais assurément pas avec celles de la délicatesse et de la chevalerie. Il a, comme on l'a dit, craché à la figure des gens par les fenêtres de la sacristie. Bel exemple donné aux mondains ! Irrésistible séduction répandue sur les doctrines de l'Évangile ! Il était

réservé à M. Veuillet de marquer la différence qui existe entre le saint homme et le galant homme. Il était réservé à notre temps de voir la religion de Bossuet défendue en style poissard, et la foi des croisés maintenue par un monsieur qui revendique le droit de vous couvrir d'ordures, mais qui se ferait un scrupule de vous rencontrer l'épée à la main.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte des moeurs littéraires de M. Veuillot, on se trouve arrêté comme par un problème. Il y a chez cet homme une lacune du sens moral qu'on n'a jamais rencontrée ailleurs. On dirait qu'il manque de la faculté de saisir la relation entre sa conduite et ses principes, les rapports entre sa propre personne et celle des autres. C'est un Gracchus qui crie à la sédition. Il affecte de regretter la politesse des moeurs, et il pousse la grossièreté jusqu'au cynisme ; il appelle Voltaire le plus souillant des polémistes, et il ne connait d'autre arme que la souillure ; il se donne pour le défenseur de la liberté de la presse et dans le chapitre même où il affiche cette prétention, il invoque l'autorité du ministre de l'intérieur contre les journaux ; il se pose en martyr, et il oublie qu'il a été courtisan ; il se dit victime, mais la main qui le frappe, il l'a baisée lorsqu'elle frappait les autres ; il invoque les priviléges de la dévotion pour ne point se battre, et il profite de l'impunité pour lancer à la tête de chacun les outrages les plus offensants que lui fournisse sa verve rabelaisienne ; il condamne le mépris comme un sentiment peu chrétien, et l'on voit qu'il ne se sait gré de rien tant que de son mépris pour le genre humain. Le mépris de M. Veuillot ! Mais M. Veuillot n'y pense pas. Il ne dépend pas de lui de mépriser. Il faut qu'il en ait le droit. Il faut qu'il soit digne de ressentir l'indignation. Il faut qu'on ne puisse répondre à ses dédains par un plus légitime dédain. Or, c'est là justement ce qui est arrivé à M. Veuillot. Ses violences et ses facéties ont dépouillé son jugement de toute autorité. Les flétrissures qu'il prétendait infliger lui sont retombées sur la tête.

M. Veuillot ne soupçonne pas ce qu'un sentiment moral un peu délicat, ce qu'un coeur un peu haut placé éprouvent de dégoût pour cette dévotion aux yeux de laquelle ne sont rien justice, honneur ni courtoisie; pour ce justicier de l'Église, qui rend ses arrêts en langue de turlupin.

EDMOND SCHERER.
(1874.)

LE PETIT MARAT ÉVANGÉLIQUE ET SES MOEURS LITTÉRAIRES.

M. Veuillot est infaillible comme celui qui le paye; ses gros mots ne tombent pas au hasard, il n'a jamais assommé que l'honnête et le juste. Les têtes qu'il voudrait couper sont toutes d'un certain prix, et, si jamais le gouvernement lui permet d'organiser une Sainte-Barthélemy, il ne tuera ni un coquin, ni un hypocrite, ni même un imbécile. Je suis flatté d'apprendre qu'il me veut du mal, ce petit Marat évangélique.

M. Guizot lui disait un jour, avec l'autorité écrasante que vous connaissez: „Mon pauvre Veuillot, vous n'avez plus même de talent.“ Je suis d'avis que le grand et honnête orateur se montrait un peu trop sévère. Certes, il est des choses que M. Veuillot n'a plus, ses opinions d'autrefois, par exemple. Il est des vertus qui lui ont toujours manqué et que je ne veux pas énumérer ici, de peur d'être trop long. Mais il possède encore, et je crains bien qu'il ne possède toujours, le talent d'agacer les passions, de souffler la haine, de déguiser la foi en mégère et la charité en harengère, de secouer les férailles ensanglantées de l'Inquisition au milieu du cortége innocent des petites communiantes, de lâcher les jurons de la halle au travers des hymnes sacrés, et d'effaroucher les vrais chrétiens par le spectacle de sa gaudriole militante et carnavalesque. Il vit dans le parti catholique comme un reître en garnison chez les nonnes; prêt à défendre le couvent si l'ennemi s'en approchait,

il s'amuse, en attendant, à vider les calices, à chiffonner les guimpes, à éborgner les tableaux, à décapiter les statues et à faire cent fois plus de mal que le plus impitoyable vainqueur. Si le pape voulait enrôler toute une armée de Veuillots, on verrait tous les catholiques de l'Europe se faire Turcs ou du moins protestants.

Le talent de M. Veuillot se compose d'intolérance et d'impudence. Si j'osais employer son style, je dirais qu'il est tout en rage, tout en gueule; mais j'aime mieux lui laisser cette façon d'écrire, qui est sa seule originalité. Il s'est élevé au-dessus de ses complices, en catéchisant les douairières dans le patois des laquais, en recopiant Joseph de Maistre avec la plume du père Duchesne. C'est un Bossuet de la rue Mouffetard, un Saint Jean-Baptiste de l'égout.

E. About.

LE ROMANTISME RELIGIEUX.

CAUSES ET EFFETS DE CETTE MALADIE DE NOTRE SIÈCLE.

Un prédicateur illustre, qui quitta le barreau pour devenir prêtre, le père Ravignan appelle le *romantisme religieux* une des *maladies* de notre époque. Il ne nie point qu'il n'y ait dans le christianisme une poésie touchante et sublime; il reconnaît que c'est une source abondante en conceptions élevées, en émotions douces et vives. Mais après? »Avec ardeur on s'empare de la poésie, de l'art chrétien; c'est une forme heureuse du beau, une voie féconde ouverte au talent; c'est une région encore où l'on se plaît à promener de romantiques rêveries... Et pour plusieurs, rien de plus« [1]. — Il y a un grand danger pour le catholicisme dans cette

1) Conférences du Père de Ravignan, prêchées à Notre-Dame de Paris. T. I. p. 27.

tendance des esprits. On accepte le nom du christianisme, sa grandeur, sa poésie, et même ses bienfaits. On aime à les célébrer, parfois à les chanter. C'est à merveille. Mais ces chants s'adressent au passé. Il faut quelque chose de mieux pour le présent et surtout pour l'avenir. Chacun se met à l'oeuvre: philosophes, historiens, poètes, romanciers, politiques, tous font de la religion; mais ce qui leur tient surtout à coeur, c'est d'en préparer une à leur guise. Et avec quoi construisent-ils l'édifice de leur foi? Ils prennent un singulier guide, le plus incertain et le plus bizarre, l'imagination et ses inspirations fantastiques. C'est avec les pensées du matin et avec les rêves de la nuit que ces poètes en religion se fabriquent une foi. »Vides chimères«, s'écrie le père Ravignan, »vaines imaginations, qu'avez-vous produit? *La mort de l'intelligence et de la vérité*«.

Le prédicateur pieux n'a pas tort: cette foi d'imagination n'a rien de sérieux, elle ne pénètre pas dans les entrailles de l'homme. Jésus-Christ prêchait la régénération de l'âme, la renaissance spirituelle, il la prêchait par sa vie. Voilà la vraie religion. Tandis que la religion des romantiques est une foi de parade, bonne à faire des vers ou de la prose poétique. Chose remarquable! L'écrivain qui inaugure la réaction religieuse, est aussi le type du romantisme religieux. Heureux de trouver un apologiste lettré après la longue stérilité du dix-huitième siècle, les catholiques portèrent Chateaubriand aux nues. Lacordaire dit »qu'il a été le héraut du bon Dieu vers nous«. Singulier héraut que celui qui chante le christianisme sans être chrétien. Lacordaire écrit à madame Swetchine qu'il a été très-malheureux du livre de Chateaubriand sur Rancé: il se demande avec angoisse si »tous les serviteurs de la Providence sortirent d'auprès de Dieu, boîtant comme Jacob«? Proudhon, dans sa rude franchise, est moins élogieux; il traite Chateaubriand de phraseur sans conscience, sans philosophie: »Toute sa dignité«, dit-il, »fut dans sa faconde«. Nous craignons bien que la postérité ne soit de l'avis de Proudhon;

et le *Génie du christianisme* n'est-il pas l'image de la réaction religieuse? Phrases d'un côté comme de l'autre.

Chateaubriand ne fut pas le seul chrétien romantique. En Allemagne il y a toute une école, où la réaction religieuse s'est évaporée en paroles et en couleurs. Les Allemands sont nés rêveurs et poètes. Au dix-huitième siècle, ils se laissèrent gagner par l'incrédulité, du moins par un sec rationalisme. Quand à la suite de la Révolution un homme de fer foula l'Allemagne, le sentiment religieux s'éveilla avec le patriotisme, pour mieux dire, l'amour de la patrie devint un culte; on fut heureux de sacrifier sa vie pour la liberté et pour l'indépendance de la nation. La victoire couronna cet héroïque élan; faut-il s'étonner si les Allemands y voient la main de Dieu? Dieu y était. Les vainqueurs portèrent dans la religion l'enthousiasme qui les avait animés pendant le combat. Pure dans son principe, la réaction s'égara bientôt dans des excès incroyables. La patrie de Luther ne se contenta plus de la foi simple des réformateurs. Schiller appelle le protestantisme la religion des épiciers. Il fallait aux Allemands une religion plus poétique; ils célébrèrent le catholicisme comme la religion de l'art. On s'imagina que les vieux peintres d'Italie et d'Allemagne étaient tous des génies inspirés par la foi; on professa le même respect pour les vieilles poésies, et l'on se mit gravement à imiter ces prétendus chefs-d'oeuvre. Un écrivain qui joint l'imagination allemande à l'esprit français, Henri Heine, dit que si l'on veut se faire une idée de ces chantres du moyen âge, il faut aller à Charenton. Persuadés que les artistes, dont ils admiraient les oeuvres, devaient leur perfection à la profondeur de leur foi, ils se mirent en route pour aller puiser l'enthousiasme sacré à la source où s'étaient désaltérés les moines; ils se rendaient dans le sein de l'Église, qui seule béatifie, de l'Église catholique, apostolique et romaine.

A quoi aboutit le romantisme religieux? Est-ce que les Allemands embrassèrent le catholicisme à la suite de leurs poètes et de leurs peintres? L'Allemagne avait un poète

grand parmi les grands : Goethe, qui brille par le bon sens autant que par le génie, prit en pitié le romantisme religieux de la jeune génération ; il n'eut qu'à laisser tomber quelques paroles de sa bouche pour mettre à néant un mouvement factice, espèce de mauvais rêve. A la voix de Goethe, le cauchemar se dissipa ; il mérite d'être stigmatisé par Henri Heine : »Les fantômes du moyen âge s'enfuirent ; les hiboux se cachèrent de nouveau dans les ruines des vieux châteaux ; les corbeaux s'envolèrent à tire d'aile dans les tours des églises gothiques«. Novalis, le seul poète que le romantisme ait produit, chanta vainement le bonheur de l'unité romaine à une nation née divisée, les Allemands restèrent protestants, et ils le resteront en dépit de la réaction catholique.

Cependant le romantisme religieux n'est pas mort. S'il ne forme plus école, il a néanmoins des adeptes partout. On peut dire sans exagération que ceux qui croient sincèrement à une réaction catholique, sont tous des hommes d'imagination ; en ce sens ils sont romantiques. L'homme se détache avec peine de la foi qui a bercé son enfance ; alors même que sa raison lui fait des objections, auxquelles il ne trouve point de réponse, son imagination prend parti pour les croyances de ses pères. Pour croire, il idéalise le passé, il prête au dogme traditionnel une signification qu'il n'a point ; de sorte que, tout en se disant orthodoxe, il est loin d'être croyant. Cela explique comment tous ceux, chez lesquels l'imagination domine, donnent dans la réaction religieuse : tel fut Chateaubriand, tels sont les brillants orateurs que l'on a vus quitter le barreau pour la chaire, tels sont encore les hommes politiques, partisans enthousiastes d'un passé qu'ils ignorent ou qu'ils se représentent sous des couleurs de fantaisie.

L'histoire a vu les romantiques à l'oeuvre dans la lutte du christianisme contre la société païenne. La destinée des Libanius, des Symmaque, des Julien nous apprend quel sera le sort des tentatives impuissantes que font leurs successeurs catholiques. Quand les libres penseurs disent que le catho-

licisme est mort, parce qu'il est déserté par tous ceux qui osent penser, les catholiques leur opposent avec orgueil les orateurs qui brillent dans les chaires chrétiennes et les hommes politiques qui illustrent la tribune. Le polythéisme dans sa décadence était entouré du même prestige : tous ceux qui avaient du sang littéraire dans les veines, restèrent et moururent dans l'hellénisme. Jamais un vrai Hellène ne s'est converti à la religion du Christ, disait Julien, et il avait raison. Comment des hommes d'intelligence pouvaient-ils s'attacher aux folies du polythéisme ? C'est qu'ils le voyaient à travers le prisme de l'imagination ; ils donnaient aux fables un sens rationnel qu'elles n'avaient point. (?) Nos romantiques chrétiens font de même. Ils ignorent l'histoire de la religion qu'ils célèbrent et se croient de très-bonne foi orthodoxes, alors qu'il leur serait difficile de signer une profession de foi quelconque.

Il y a encore un trait des romantiques religieux qu'il importe de noter. Ils se défendent d'être des hommes du passé et en réalité, il n'y a que leur imagination qui vit dans le moyen âge ; tout ce qu'ils ont de bons instincts les porte vers l'avenir. Les romantiques du polythéisme expirant rivalisaient de charité et de pieux sentiments avec les chrétiens. Aujourd'hui nous entendons les réactionnaires catholiques protester qu'ils sont plus libéraux que les libéraux ; ils vont jusqu'à s'imaginer que la liberté est d'origine catholique, et que personne ne l'aime plus que l'Église. Imprudents défenseurs d'une religion qui s'en va ! Ils ne voient point qu'en exaltant la liberté, ils ruinent le catholicisme qui en est l'ennemi mortel. Ceux qui lisent, ceux qui entendent ces discours, ces sermons, moitié catholiques, moitié libéraux, sont touchés par les accents de liberté, beaucoup plus que par la foi du passé. A vrai dire, les romantiques chrétiens ne sont catholiques qu'en apparence ; car ils adorent la liberté que le pape maudit. Vainement cherchent-ils à concilier ce qui est inconciliable ; malgré eux ils s'éloignent de la religion traditionnelle. Ainsi la réaction catholique,

dans ce qu'elle a de plus pur, de plus légitime, est elle-même une aspiration de l'avenir.

F. LAURENT.

L'ART ULTRAMONTAIN.

Vous êtes-vous arrêtés quelquefois devant les magasins de la statuaire et de l'imagerie catholique? Tout cela ne se produit aujourd'hui et ne se vend que sous l'inspiration des hommes de l'ultramontanisme. Ils ont pris dans l'Église la direction de l'art.

J'avais remarqué chez un marchand de tableaux du quartier Saint-Sulpice une fort jolie Vierge tenant l'enfant Jésus. C'était de bon style, noble et pur. Il n'y avait pas d'église à laquelle cette toile ne pût faire honneur; et le prix coté était raisonnable.

Près de là étaient des croûtes horribles, des copies de la prétendue Immaculée-Conception de Murillo, qu'on a si justement comparée à une Velléda, d'autres Immaculée plus hideuses encore, ayant tout de la femme, hors la grâce vraie et la chasteté; des saints Joseph avec ce visage effaré qu'on croirait que tous les artistes du monde, depuis l'invention de la peinture à l'huile, se sont entendus pour donner au protecteur de Marie; des christs à figure blonde et fade. montrant sur la poitrine d'immenses coeurs entourés de rayons lumineux; des descentes du Saint-Esprit sur la Vierge et les apôtres, quelle Vierge, bon Dieu! et quels apôtres! C'était bien, en plein Paris, dans la ville renommée des artistes, l'exhibition la plus étrange de toutes les horreurs de la peinture.

J'avais félicité le marchand de son joli tableau.

— Voilà une toile qu'on va vous enlever au premier jour, lui dis-je.

— Ah! monsieur l'abbé, me répondit-il, voilà cinq ans que je l'expose, et personne n'en a voulu. Un de nos Pères

uites a hier acheté pour la chapelle d'un château qu'une me dont il est le directeur, a fait construire. Il a horolement marchandé pour la dame, et n'a voulu que de la acotille.

— Je croyais les bons Pères plus artistes.

— Artistes! s'ils sont tous comme celui dont je vous parle, ils ne le sont guère.

Le bonhomme craignit de s'être trop avancé.

— Que cela soit dit entre nous, monsieur l'abbé! Vous comprenez, je suis marchand.

Oh! ne craignez rien, je ne vous trahirai pas. Je les connais beaucoup, ces bons Pères, quoique je les fréquente peu. Mais je pensais qu'ils renonçaient enfin au *style jésuite,* qui a couvert la Belgique, l'Espagne, tout le nouveau monde, de monuments d'une horrible décadence.

— Je ne le vois pas trop, si j'en juge par les autels de leur chapelle de la rue des Postes. Ils ont fait fabriquer des saints et des saintes en cire, le tout de grandeur naturelle; les reliques sont enchâssées dant cette cire, et ces grands corps sont étendus sous l'autel derrière des vitrines. Ah! monsieur l'abbé, puisque nous parlons entre nous et que vous m'avez l'air d'un honnête homme, je vous dirai que cela fait mal à voir. Je suis un peu artiste moi-même quoique marchand. J'ai un peu vu, et je dois vous avouer que ces exhibitions de belles jambes en cire mal couvertes de draperies écarlates, blessent le goût autant que la décence.

J'examinai les madones, les jolies crèches, les statues de saint Joseph, de saint Louis de Gonzague, de Stanislas Kostka. J'avais vu l'odieux en peinture; maintenant j'avais sous les yeux tout le barbare de la statuaire.

O Vierges poupées, avec vos joues coloriées en rose et vos petites bouches en coeur, Immaculées en attitude de prêtresse sur le trépied, que vous rendez bien l'esprit religieux de l'Époque! Celui qui peut vous regarder sans éprouver une répulsion d'instinct, celui-là est descendu

jusqu'à la stupidité béate. Vous lui allez! Il peut jouir. Quelles poses, grand Dieu! Quelles faces de marottes!

Un homme de talent, égaré parmi les ultramontains, M. Léon Gautier, aussi sévère que nous, s'écrie: »Images à dentelles et à ressorts, colombes roucoulantes, orangers à surprises, guitares, coeurs trop enflammés, Vierges mielleuses, Enfant-Jésus en cire et en carton-pâte, petites chapelles mécaniques, petites horreurs de tout genre, que voulez-vous de moi? C'est la vingtième fois que je vous jette l'anathème, et ce n'est pas la dernière. Il faut que vous disparaissiez à tout prix. Il faut que vous cessiez d'affadir les coeurs, de gonfler les paroissiens des jeunes filles et d'efféminer leurs âmes. *Delendam esse Carthaginem*«!

Oui, vous avez mille fois raison. Il faut détruire cette Carthage. Mais, imprudent! cette Carthage, c'est vous et les vôtres. Vous ne voyez pas que vos petites images, vos statues, vos tableaux, tout cela n'est qu'une traduction d'idées? On n'en vient à fabriquer des chapelles mécaniques qu'au temps où les notions vraies du temple selon l'esprit ont disparu dans l'Église, et où les décorations mécaniques, comme à l'Opéra, ont envahi le grave tombeau des catacombes. Vous avez vos vierges mielleuses, parce que vos innombrables petits livres sur la Vierge, vos 40,000 prédications du Mois de Marie, chaque année, ne présentent qu'une Vierge mielleuse, puisque ce mot vous va. Vos coeurs trop enflammés sont nés de l'extravagance ascétique prêchée à vos jouvencelles auxquelles des directeurs imprudents enseignent »à mourir de regret de ne pouvoir mourir«.

Vous n'aurez plus de colombes roucoulantes, le jour où pénitentes et confesseurs ne roucouleront plus les langoureux épanchements du mysticisme. Tant que le catholicisme des grands mystiques, comme vous le nommez, de votre Père Faber, de votre soeur Emmerich, de votre curé d'Ars, de Marie Lataste, triomphera, tous vos pères, jésuites, carmes, franciscains produiront ces oeuvres inconcevables et écoeu-

rantes, ces livres fadasses et douceâtres qui s'étalent aux étalages et dans les prospectus des libraires pieux de tous les pays catholiques.

Si vous voulez un art chrétien digne des grandeurs de l'Évangile, sortez du paganisme que les mystiques ont implanté dans l'Église! Acclamez la nécessité de rompre avec les mystiques! Sinon, dévorez votre honte, et mourez dans les »*mollesses*« et dans les »*pâmoisons*« avec les Enfants-Jésus en carton-pâte, les orangers à surprise et les guitares. Mais ne vous plaignez pas!

ABBÉ MICHAUD.

LES PETITS LIVRES.

La dévotion de notre temps s'épanche dans une multitude de petits livres: c'est un véritable torrent qui déborde de toutes les librairies du quartier Saint-Sulpice [1]. Les femmes, les jeunes filles sont conviées, par leurs directeurs, les moines et par leurs directrices, les religieuses de toutes les couleurs, à se désaltérer à ces sources intarissables alimentées tous les jours par un essaim de moines et de laïques pieux auxquels il ne manque que le bon sens, la science, le style, la grammaire et même les notions les plus vulgaires de la théologie.

En général, ces in-18, ces in-32 sont destinés au peuple. On veut le moraliser, le rappeler à la foi. Certes, le but est noble, il est grand, et nous ne pouvons qu'y applaudir. On sait bien qu'on ne sera lu que par des femmes; mais, si ces petits livres étaient capables de produire les bons effets qu'on en attend, ce serait déjà un pas immense que celui d'amener la femme à saturer son esprit et son coeur des saines doctrines religieuses. Mais ces petits livres peuvent-ils former des chrétiennes? Voilà la question.

1) Toute cette pitoyable littérature est répandue, au moyen de traductions, dans tous les pays catholiques, particulièrement en Allemagne.

J'en ai sous les yeux un grand nombre pris au hasard dans toutes les librairies catholiques. En les parcourant, je les ai trouvés propres à former des extatiques, des illuminées, de fanatiques bigotes; mais former des femmes sincèrement religieuses, des mères de famille attachées à leurs devoirs, dévouées à leurs maris et à leurs enfants, vivant dans la vie réelle, prenant pour modèle la femme forte de la Bible, former des jeunes filles laborieuses, la joie de la famille, sachant que la piété consiste surtout dans l'accomplissement du devoir, voilà ce que ces petits livres ne feront jamais.

Ouvrons-en quelques-uns au hasard. Cette revue peut amuser un instant; il est bon de connaître les moyens employés par nos petits saints pour *régénerer* la face de la terre.

Association à la dévotion et à l'amour des sacrés-coeurs de Jésus et de Marie. A. M. D. G.

Pas de nom d'auteur, mais les quatre initiales A. M. D. G. nous disent que ce petit livre sort de l'officine des Jésuites. Le cachet y est. Que va-t-on nous servir *ad majorem Dei gloriam!*

Cette petite association, fille des grandes associations du Sacré-Coeur, se compose de groupes de 33 personnes en l'honneur des 33 années du Sauveur des hommes; il y a 33 billets que les associées tirent tous les mois au sort. Le n° 1 est la Privilégiée, le n° 2 l'Amante, le n° 3 l'Épouse. Il y a la Victime, la Bien-Aimée, l'Aspirante, etc. Mais voilà le plus beau! A neuf heures du matin et à quatre heures du soir, les associées sont confiées à se réunir; et quel est le lieu du rendez-vous? — L'église de la paroisse? — Pas du tout. On se réunit dans les Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. Vous ne comprenez pas ce jargon mystique? Ni moi non plus. Rassurez-vous, ceux qui le parlent ne le comprennent pas davantage.

Comme les Jésuites ont de grands orateurs, de grands historiens, de grands savants, — tout est grand chez les Jésuites — ils ont donc aussi de grands poètes. Voulez-vous quelques-unes de leurs poésies! Ce ne sera pas tout à fait du Victor

Hugo, ni du Lamartine; mais le plus grand poète des Jésuites ne peut donner que ce qu'il a; et, si sa poésie vous fait rire, elle est très-propre à exalter les femmes nerveuses et les jeunes filles hystériques.

Écoutez le joli langage de l'*Amante*:

Mon coeur s'agite et se tourmente;
Venez, divin coeur, le calmer.
J'ai le titre de votre amante,
Et je ne sais pas vous aimer.
Vous m'aimez, je vous en conjure,
Donnez-moi d'aimer à mon tour.
Que je vous aime sans mesure:
C'est la mesure de l'amour.

La *Bien-Aimée* n'est pas moins tendre:

»La Bien-Aimée«! Oh! quelle ivresse
Doit produire cette faveur.
Coeur de Jésus, votre tendresse
Est pour moi l'excès du bonheur;
Dans les transports du saint délire
Dont je sens mon coeur animé,
Je dis et ne cesse de dire
Que vous êtes mon bien-aimé. etc.

Oh! libres penseurs, si vous vouliez, dans quelque oeuvre grivoise ou libidineuse, jeter une raillerie ou une souillure sur ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, l'amour du Christ pour l'humanité tout entière, pourriez-vous trouver mieux que cette fade et écoeurante poésie? Et y a-t-il là autre chose, après tout, que de stupides chansons d'amour, dans lesquelles on a mis un nom divin à la place d'un nom profane?

La dévotion du Mois de Marie, inventée au commencement de ce siècle, a atteint de nos jours son plus haut degré de perfection; elle a produit et produit encore tous les jours une multitude de petits livres. La plupart sont absurdes et souvent dangereux pour les lectrices — il n'y a pas de lecteurs, — qui se repaissent spécialement de ces prétendus bons livres. M. Veuillot lui-même n'a pas pu retenir une boutade sur »cette pitoyable littérature des Mois de Marie et toute cette mesquine dévotion de notre époque, qui

célèbre le culte de la sainte Vierge avec une fausse théologie, de fausses fleurs, des mélodies fausses et des vers faux«. (Parfums de Rome, 3 éd. p. 62).

Parlerai-je encore des visions étranges de Marie Alacoque qui a inventé la dévotion du Sacré-Coeur. Dans le chapitre intitulé *la Fournaise* (Nouveau Mois de Sacré-Coeur de Jésus d'après la bienheureuse Marguer. Marie Alacoque), on rapporte qu'elle vit le coeur du Christ et deux autres coeurs qui allaient s'y abîmer. »C'est ainsi, dit le Christ, que mon amour unit ces trois coeurs pour toujours«. Or, ces deux coeurs sont celui de la visionnaire et de *son directeur jésuite* (!). L'auteur se contente de dire à ses lectrices que l'union des âmes dont il s'agit est une question délicate. Très-délicate en effet; et je crains bien que cette réticence n'ait d'autre résultat que celui de piquer plus vivement la curiosité des lectrices des *Mois des Sacrés-Coeurs*. La perspicacité naturelle à leur sexe leur fera comprendre ce qu'on a prétendu leur cacher. Le coeur qui pourrait s'unir au leur dans le coeur de Jésus, est peut-être là, et, s'il n'y est pas, on le cherchera.

Le mysticisme n'est pas autre chose que le roman de la religion et dans toutes les imaginations dont il fatigue le cerveau, les sens jouent un rôle malheureusement trop actif!

ABBÉ MICHAUD.

EFFETS DE L'ÉDUCATION CLÉRICALE.

FAIBLESSE ET INCONSÉQUENCE DES LIBÉRAUX.

Au seizième siècle, les germes de la réforme étaient répandus dans toute l'Europe; aussi la révolution religieuse pénétra partout, en France, en Italie, en Espagne même; l'Allemagne tout entière fut envahie. On pouvait croire que le monde catholique deviendrait protestant. Cependant un

demi-siècle se passe, et la réforme est anéantie en Italie, en Espagne, dans le midi de l'Allemagne, et elle est réduite à végéter en France. Contre-révolution immense qui a décidé pour des siècles des destinées de l'Europe. Que l'on suppose l'Europe protestante au lieu d'être catholique! A qui est due la victoire de l'Église sur la réforme? A la faiblesse, à l'inconséquence des protestants, et à l'action toute-puissante que les jésuites exercèrent sur les esprits par l'éducation. Au lieu de s'unir, les protestants se divisèrent. Ils poussèrent l'imprévoyance jusqu'à confier leurs enfants aux jésuites. Il en résulta que des pères protestants eurent des descendants catholiques fanatiques. Eh bien, que se passe-t-il sous nos yeux? Le même spectacle.

Le catholicisme s'empare partout de l'enseignement, ici à titre de monopole, là sous le masque de la liberté. Et qui prête la main aux jésuites? Les libéraux. Que ce soit bonne foi, simplicité ou aveuglement, peu importe, le résultat est le même, c'est que le catholicisme a en main les générations naissantes. N'est-ce pas lui assurer la domination de la société? Faut-il rappeler aux libéraux les paroles de Leibniz? N'est-il pas de toute évidence que ceux qui forment les générations naissantes, disposent de l'avenir de l'humanité? Qu'importent, en présence de ce fait, nos victoires électorales? Les pères votent pour la cause libérale; leurs fils en deviennent les ennemis acharnés. La liberté est en cause, et avec elle toute notre civilisation. Le catholicisme affaiblit la raison, quand il ne l'aveugle pas complétement; et comment l'homme dont la pensée est esclave, serait-il libre?

On dira que la plupart de ceux qui passent par les mains des jésuites, deviennent indifférents, ou incrédules, ennemis par conséquent de l'Église qui les a élevés. Oui, cela s'est vu au dix-huitième siècle, cela se voit encore par-ci par là, au dix-neuvième. Mais qu'on se garde de croire que c'est là un fait général. Au siècle dernier, l'Église n'avait pas conscience du danger qui menaçait son existence; le pape

alla jusqu'à licencier sa milice fidèle, les jésuites. De nos jours, on les a rétablis, et ils se sont mis à l'oeuvre avec une ardeur nouvelle ; ils veulent détruire le libéralisme, comme au seizième et au dix-septième siècle, ils ont détruit la réforme dans une grande partie de l'Europe. Que les libéraux ouvrent les yeux ! Que ceux qui aiment la liberté, voient ce que deviennent leurs fils quand ils sortent d'un collége de jésuites, ou ce qui revient au même, d'un établissement clérical quelconque! La plupart sont aveuglés à jamais, comme si une main criminelle les avait privés de l'organe de l'intelligence. Celui qui écrit ces lignes, a vu des jeunes gens par centaines, élevés par les jésuites ; pas un sur cent ne revient à la raison libre ; dressés par des hommes dont la pensée est esclave, ils restent à jamais esclaves de l'Église.

Que deviennent ceux qui résistent à la funeste influence de l'éducation cléricale ! A Rome, ceux qui sortaient de la condition des esclaves, formaient la pire espèce des hommes libres. Il y a parmi ceux qui brisent les fers de l'Église, de fortes et généreuses natures, mais ces caractères énergiques font toujours l'exception. La masse de ceux que le clergé élève, de ceux auxquels il communique la vérité, dite révélée, sont perdus pour la liberté : Devenus adolescents, hommes, ils cessent de pratiquer leurs devoirs religieux, souvent même ils se posent en esprits forts, ils rient des miracles et des saints, du diable et de ses cornes ; ils s'adonnent à leurs passions. Mais ne vous y trompez pas, ils gardent à jamais l'empreinte catholique. Oui, reçue dès l'enfance, cette empreinte devient indélébile, fatale. Quelle est cette marque de servitude que l'affranchi garde jusque dans le sein de la liberté ? Ses premiers maîtres lui ont imprimé l'habitude de la soumission sans examen ; ils lui ont donné le besoin d'être commandé, ils lui ont enlevé la force de penser par lui-même et d'agir selon ses convictions. Nos prétendus esprits forts sont des hommes qui ne pensent pas, des hommes qui demandent à être commandés, des

hommes qui aiment la soumission. Voilà pourquoi les peuples catholiques ont si peu le sentiment de la vraie liberté, la conscience de leurs droits, de leur dignité.

Personne ne niera qu'il y a une triste vérité dans ce tableau. Il y a plus que péril pour les peuples catholiques; le mal est là, flagrant. Comment y remédier? Les libéraux portent une grande partie de la responsabilité. On les voit contracter alliance avec l'Église; leurs intentions sont excellentes, mais leur naïveté est encore plus admirable. Ils se laissent prendre au doux, au beau nom de liberté, sans réfléchir que sous le nom de liberté, les catholiques ont toujours réclamé la domination. Aider les catholiques à conquérir la liberté d'enseignement dans un pays où les populations sont sous l'influence de l'Église, qu'est-ce, sinon livrer les jeunes générations à l'Église, c'est-à-dire à l'ennemi de toute liberté véritable? Sont-ce les frères ignorantins et les jésuites qui prépareront les hommes à devenir libres? Les libéraux font mieux que cela. Il attaquent l'Église, ils sont libres penseurs, et cependant, ils n'osent pas dire qu'ils le sont; ils proclament, au contraire, qu'ils sont catholiques, ou du moins, ils agissent comme s'ils l'étaient. S'ils ne vont ni à confesse ni à communion, ils ont soin de se marier à l'Église et de faire baptiser leurs enfants; ils se moquent du catéchisme, mais ils veulent que leurs enfants l'apprennent; ils ne souffrent pas les corporations religieuses, et ils leur confient leurs filles, parfois leurs fils. Enfin, quand la mort approche, ils se réconcilient avec l'Église, comme s'ils tenaient à mourir hypocrites, ou du moins inconséquents, ainsi qu'ils ont vécu! L'inconséquence est criante, car en se soumettant à l'Église dans les grandes circonstances de la vie, les libéraux aident à maintenir la puissance de l'Église, dont ils sont cependant ennemis déclarés.

Le mal n'est pas dans la puissance de l'Église; nous avons l'ennemi dans notre propre camp. Cet ennemi, c'est nous-mêmes, c'est notre faiblesse, notre lâcheté. Les libéraux sont faibles par leur isolement; pourquoi ne s'associent-

ils pas? Ils sont faibles parce qu'ils n'ont point de convictions. Aussi longtemps que les libéraux n'auront pas conscience de l'irrémédiable antagonisme qui existe entre la doctrine ultramontaine et la liberté, ils ne seront libéraux qu'à demi, ils auront un pied dans l'Église, ils appartiendront à l'ennemi. Le libéralisme politique doit donc se convertir au christianisme libéral [1]).

F. LAURENT.

L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE ET L'ENSEIGNEMENT CONGRÉGANISTE EN FRANCE. 1872.

Il est pénible pour qui n'est point ennemi de la religion d'avoir à constater l'infériorité de l'enseignement donné par les religieux sur l'enseignement des laïques.

L'instruction primaire est généralement en France donnée pas des religieux (frères ignorantins, etc.), surtout dans les villes, et on sait qu'ils n'ont pas besoin d'être brevetés comme les laïques; une seule lettre d'obédience donnée par leurs supérieurs suffit à les constituer instituteurs.

Malgré tous les raisonnements contraires, il est évident que tous ceux de ces religieux qui seraient en état de subir

1) Voici le portrait que Joseph Doucet trace des libres penseurs: »Les libres penseurs, en beaucoup de points, sont des hommes très-avisés qui tiennent à ne pas être trop inquiétés dans leurs abris. Ils acceptent des places et des croix; on en fait des bibliothécaires généralement inoffensifs, on les engraisse et on les éteint. C'est à peine si de temps à autre, quand leurs frères plus jeunes mènent grand bruit au dehors, s'ils hasardent un bout de nez à la fenêtre; ils se marient à l'église et font le catéchisme à leurs enfants. Arrivés à l'âge mûr, ce sont les gens les plus réguliers et les mieux assis de la terre; ils cadrent avec le monde officiel et figurent en anges bouffis dans les gloires d'académie. Ne rien croire, ou croire à tout, sont aujourd'hui les deux parallèles du succès«.

des examens et d'être admis à recevoir un brevet, se seraient présentés pour subir les premiers et recevoir le second.

Il faut donc croire que c'est leur impuissance à répondre aux questions qui pourraient leur être adressées qui les a retenus loin des concours.

Il est nécessaire de supprimer la lettre d'obédience et d'établir absolument l'obligation du brevet de capacité pour tous ceux qui veulent enseigner.

Qui pourrait affirmer sérieusement qu'on est en état d'enseigner aux autres ce qu'on ne sait pas soi-même?

Autant nous trouvons louable et sublime le dévouement du prêtre pour ses paroissiens, le sacrifice de la religieuse qui soigne les pauvres, les malades et les infirmes, autant nous semble déplacée et erronée l'immixtion des religieux ou des religieuses dans l'enseignement primaire. Mais c'est surtout pour les jeunes filles que nous voudrions voir, absolument voir organisé l'enseignement laïque.

Ce n'est pas, en effet, l'instruction seulement que la maîtresse doit leur enseigner; il faut en outre qu'elle donne jusqu'à un certain point l'éducation et l'exemple à ses élèves.

Or, les religieuses enseignantes vivent cloîtrées; aucune élève ne pénètre dans la communauté, ce sont des soeurs converses qui accomplissent les petits travaux du ménage, et en sortant de l'école ou du couvent, l'élève ne sait rien des choses de la vie, sinon que les soeurs lui ont appris à détester et à craindre la société dans laquelle elle va entrer.

La situation est bien différente chez l'institutrice laïque; si elle a de jeunes enfants, il est très-certain que presque toutes ses écolières seront un jour ou l'autre chargées de s'en occuper; il est non moins incontestable qu'elle fera balayer sa maison, surveiller sa modeste cuisine par quelques-unes de ses élèves qui apprendront peut-être ainsi ce qu'elles n'apprendraient pas chez les soeurs ni même dans leur famille.

Le juge de paix d'un gros canton, homme d'un grand bon sens, nous disait, il y a quelques mois : Quand je vois dans une commune un certain nombre d'établissements de charcuterie, j'en conclus qu'il doit y avoir beaucoup de cabarets et de débits de boissons, que la vie de famille doit être très-relachée, et que les femmes ont dû aller à l'école dans les couvents et chez des institutrices congréganistes.

Nous avons pris d'abord cette observation pour un paradoxe ; notre interlocuteur nous prouva par une déduction irréfutable que son argumentation était sérieuse.

Une jeune fille a été élevée au couvent ou à l'ouvroir ; à sa sortie, elle va ordinairement travailler à la journée chez des particuliers, soit dans des fabriques ou dans des usines ; ce n'est pas dans cette période de son existence qu'elle apprendra ce que les soeurs ne lui ont pas laissé faire, c'est-à-dire à donner des soins au ménage, à faire la cuisine, à nettoyer et à laver les vêtements, toutes choses que l'institutrice lui aurait sans aucun doute fait faire chez elle ou chez laquelle elle l'aurait vu faire.

L'élève du couvent se marie ; elle ne sait pas préparer les aliments pour le ménage, pas plus qu'elle ne saura peut-être soigner plus tard ses enfants ; elle a une ressource pour faire dîner son mari, elle ira chercher chez le charcutier les aliments tout cuits et préparés.

Au bout de quelques semaines d'une pareille nourriture, l'époux est saturé des produits alimentaires que fournit le charcutier et, à la première querelle, il réfléchit que pour manger toujours du porc il en trouvera au cabaret où il pourra de plus ajouter du vin à son alimentation.

L'habitude est bientôt prise, la pente est fatale ; voici un travailleur qu'on n'a pas su retenir dans son ménage et qui est dès-lors classé, ce sera un ivrogne et un dissipateur de l'avenir.

Si nous étions l'ennemi ou seulement l'adversaire des ordres religieux, nous pourrions tirer parti des *résultats de*

la statistique qui sont tout à fait défavorables à l'enseignement donné par les congréganistes.

A la maison des jeunes détenus, il est incontestable que sur dix enfants et à nombre égal d'élèves, ceux des frères donnent six jeunes détenus et en ont même donné sept, contre les élèves des laïques qui ont donné trois et quatre seulement.

Il est également certain qu'en prenant les mêmes bases de comparaison, les registres d'inscription de la galanterie vénale seraient défavorables aux élèves des religieuses.

Nous ne nous appesantirons donc sur cette question qu'au point de vue de l'intérêt de la famille.

Pour nous, sa reconstitution est l'arche sainte autour de laquelle tous les efforts des moralistes doivent se concentrer.

Nous sommes donc avec ceux qui pensent que pour enseigner et élever de futures mères de famille, il faut choisir des femmes mariées honorables, tenant loyalement leur place dans la société et capables d'apprendre à leurs élèves leurs devoirs de filles, de femmes et de mères.

C'est également dans la pensée qu'un citoyen peut mieux faire un citoyen qu'un homme qui a donné sa démission de membre de la société pour ne remplir aucun des devoirs qu'elle impose : service militaire, mariage, famille, que nous préférons les instituteurs laïques mariés pour l'éducation et l'instruction des jeunes garçons, comme nous préférons leurs femmes pour élever les jeunes filles.

Le célibat et l'oisiveté ont assez démoralisé notre pays et lui ont fait assez de mal dans ces dernières années, pour que tout ce qui ne tend pas à la réconstitution et au développement de la famille soit repoussé de nos institutions comme une chose funeste au pays et à la société*).

PAUL CÈRE.

(Les populations dangereuses. Paris, Dentu 1872.)

*) On a dit souvent que les maisons d'éducation de la Légion d'honneur, Saint-Denis et ses succursales fournissaient un grand nombre de déclassées : Il parait établi que

les jeunes filles ne reçoivent pas dans ces institutions une éducation suffisamment professionnelle et qu'on les élève plutôt pour faire des femmes du monde agréables que des ménagères utiles chez leurs maris, ou des femmes capables de gagner un salaire fructueux dans l'exercice des arts ou d'une industrie de luxe. Mais cette observation ne s'applique pas seulement au programme des établissements de la Légion d'honneur, on peut également considérer comme *assez déplorable* l'éducation donnée dans beaucoup de *couvents* et notamment dans ceux du Sacré-Coeur, qui ont de nombreuses succursales en province, où on apprend aux jeunes filles les belles manières de Paris, les usages du grand monde, l'obligation de mettre des gants pour paraître devant son père et sa mère en visite ; il est évident que beaucoup des élèves de ces pensionnats doivent, peu après leur sortie de la maison, éprouver des déboires et des infortunes directement, ou par leurs familles, qui les jettent parmi les *incomprises* et les *déclassées*, (savoir les femmes galantes) et qu'alors, *par le fait de leur éducation même*, elles sont vouées fatalement à figurer *dans le recrutement de la haute galanterie*. *P. Cère.*

LES COLLÉGES ECCLÉSIASTIQUES.

Je ne mettrai pas mon fils dans un établissement dirigé par des ecclésiastiques. Deux raisons toutes-puissantes m'en empêchent. Ils n'ont pas le même sentiment de la vie moderne que nous, et ne placent la famille qu'au second rang. Je les crois sincères dans leurs déclarations de libéralisme ; mais sauf quelques exceptions éclatantes, ils entendent la liberté autrement que nous ; ils appellent dépravation ce que nous appelons progrès ; ils appellent athéisme ce que nous appelons liberté de conscience ; ils appellent révolte ce que nous appelons esprit de nationalité . . . Puis, autre danger. J'ai vu beaucoup d'élèves sortis des institutions cléricales. Ils se divisent trop souvent en deux classes. Ceux que l'enseignement religieux a rendus hostiles à toutes les idées

modernes, et ceux que l'enseignement religieux a rendus irréligieux. Ce n'est pas un paradoxe. L'esprit d'indépendance et de libre critique qui souffle partout, passe par-dessus les murailles des séminaires, si hautes qu'elles soient ; il inspire au coeur des jeunes gens je ne sais quel esprit de défiance, de révolte, qui les met en garde contre les incessantes prédications. De notre temps, on veut bien être persuadé, mais on ne veut pas être contraint. Ces pratiques obligatoires, multipliées, ne laissent souvent à ces jeunes intelligences que le désir d'y échapper plus tard. Puis surtout, et avant tout, ces institutions ne donnent pas aux parents la part qui est la leur. Le clergé est habitué à dominer ; il a eu trop longtemps sur les âmes un empire absolu et salutaire, pour se résigner à n'en avoir aujourd'hui qu'une part. Il veut que ce qui est en ses mains soit tout à lui ; il se défie de tout ce qui n'est pas lui, même des parents ! Ce n'est pas par pur esprit de prosélitisme, il agit dans une pensée élevée : il a pour seul but l'intérêt de l'éducation de l'enfant ; mais enfin, il veut en rester seul maître. Une fois l'enfant entré dans ses colléges, il n'appartient plus à ses parents, il appartient au collége. On le voit une heure ou deux chaque semaine ; il sort une seule fois par mois ; il ne découche jamais. Malade, on le refuse aux parents, ou on ne le leur donne qu'à regret, à moins qu'il ne soit en danger, auquel cas on s'empresse de le rendre; sur ce point, tous les instituteurs, laïques ou cléricaux, se ressemblent : ils n'aiment pas qu'on meure chez eux, cela fait du tort à la maison.

LEGOUVÉ.

LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

La conduite de la portion militante du clergé actuel porte tous les caractères d'une véritable ligue contre l'État. Cet imprudent parti se croit assez fort pour dominer, pour absorber l'éducation, et il ne voit pas que c'est l'anarchie qu'il

introduirait en France! il ne voit pas que dans cette lutte de théories contraires enfantées par une liberté sans limites et sans contrôle, au milieu de ce bruit de prédications, périrait bientôt l'ordre, la loi, la justice, la religion elle-même.

Supprimez l'enseignement de l'État, rompez les digues que le législateur de l'Empire avait si sagement élevées, et bientôt vous verrez toutes les utopies renaître et enfanter autant de sectes que d'erreurs, et de doctrines pernicieuses. Et quand, à cette génération ainsi travaillée, l'État viendra demander des fonctionnaires et des administrateurs éclairés, il ne trouvera que des bigots, des sophistes, des sceptiques et des fanatiques de toute espèce, parfaitement disposés à contester son influence et à lutter contre son autorité. — Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà aux yeux des ultramontains, l'idéal de la constitution publique de l'éducation. Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mutuel. *On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres, n'auraient entre eux de commun que le nom.* Ou les mots ont changé de sens, ou tout ceci n'est rien autre chose que ramener la société à la division, au partage civil et politique. Enfermez les intelligences dans l'isolement, où le système ultramontain tendrait à les ramener; après un demi-siècle que trouverez-vous pour résultat? des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables, des sectaires ardents qu'aucun point commun ne ralliera, *de nouveaux ferments de guerres civiles et religieuses*, le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes, une société systématiquement divisée et morcelée, les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles; quoi encore? des fanatiques et des sceptiques. Au milieu de tout cela que devient l'oeuvre des temps et de la Providence, l'unité nationale? Vous aurez divisé la nation, autant que vous aurez pu. Vous

aurez fait le contraire de ce que fait la Providence. En serez-vous plus chrétiens?

Tout le principe de l'éducation publique repose sur la nécessité que les générations nouvelles, après avoir reçu les tendances, les inspirations du foyer domestique, les enseignements des croyances particulières, se rencontrent un moment pour se lier dans un même esprit. Par là, en gardant les affections originaires, elles apprennent à se sentir issues du même pays, membres de la même famille; et c'est ce principe d'alliance qui fait ombrage aux ultramontains et qu'ils travaillent à ruiner autant qu'ils le peuvent. Mais plus ils attaquent ce principe au nom de l'Église, plus ils montrent la nécessité de le sauver au nom de l'État. Ou l'enseignement de l'État n'est rien (et dans ce cas, il est bon d'en ôter jusqu'au nom), ou il doit représenter dans ses doctrines *l'unité morale de la nation.*

L'État a en soi une vie religieuse, sans quoi il ne subsisterait pas un seul jour. Seulement, il est vrai que cette vie n'a plus pour unique règle l'autorité catholique, depuis que la société en grandissant s'est établie, non plus sur une fraction de l'Église, mais *sur le christianisme tout entier.* L'esprit qui supporte l'ensemble des institutions de l'État est l'esprit du christianisme qu'elles tendent à réaliser, puisqu'il est impossible de concevoir un corps d'institutions, un code, une législation, sans supposer une base religieuse. En formant de toutes les églises éparses *une seule cité,* l'État est plus conforme à l'idée de l'Église universelle que ceux qui songent à la séparer dans un esprit de sectaire.

EDGAR QUINET.

LES DÉVOTES ET LES SAINTES DE PROVINCE.

Rapetissement de la religion. — Sottes pratiques. — Apparition de saint Jean. — Un forçat libéré évêque. — Le scepticisme religieux est le type de la province.

Rien n'est beau, rien n'est grand comme les préceptes sublimes du christianisme compris et pratiqués selon la loi évangélique. C'est la morale appuyée sur la foi, c'est la loi humaine élevée à la hauteur de la loi divine. — Mais hélas! qu'il y a loin de cette sublimité de la croyance aux plates et sottes petites pratiques qui y sont substituées ! . . . Dans certaines localités, marmotter quelques paternôtres qu'elles ne comprennent pas ; égrener machinalement les perles d'un chapelet de coco qu'un vicaire de paroisse leur a bénit pour 25 centimes ; manger de la morue le vendredi ; se priver d'oeufs et de beurre pendant le carême ; jeûner parfois jusqu'à midi, et faire ainsi de l'hommage dû à Dieu, une question d'horlogerie ; s'accuser, régulièrement tous les mois, de fautes qu'elles recommettent périodiquement le mois suivant ; faire de petites chapelles à la Vierge, de petits voeux à saint Joseph, de petits reproches à sainte Catherine ; craindre le Père, adorer le fils, négliger fortement le Saint-Esprit, et se croire sauvée pour aller, tous les dimanches, bâiller à la messe et dormir au prône . . . voilà la religion des *sept huitiémes de la jeunesse féminine* dont vous admirez les touchantes ferveurs. . . Et voyez la fatalité ! ce sont précisément toutes ces dévotes, qui constituent le fond de la société provinciale : c'est chez elles qu'on trouve cet esprit d'intolérance si opposé aux maximes évangéliques ; la médisance et la calomnie se sont élevées, pour elles, à la hauteur d'une question d'art ; c'est leur principale occupation ; le dénigrement du prochain fait partie de la mission céleste qu'elles croient accomplir, et, comme dit saint Augustin lui-même, dans ses confessions : » La langue des dévotes est cent fois plus à craindre que la langue des

impies, car elle a l'apparence de l'autorité«. — A leurs yeux, toute femme qui se conforme à leurs petites pratiques est un vase d'élection, renfermant tous les parfums; quant à celle qui n'est que bonne mère, épouse dévouée et qui donne l'exemple de toutes les vertus sociales, sans s'astreindre à toutes ces *puérilités de congrégations*, oh! celle-là, c'est un esprit fort, une philosophe . . . c'est même une athée, que toutes les flammes du purgatoire ne suffiront jamais à purifier de ses crimes! . . . Ah! il serait bien temps de ramener votre religion aux grands principes de sa splendeur primitive; car, si l'on n'y prend garde, il se trouvera bientôt que les chrétiens du dix-neuvième siècle n'eussent été que des hérétiques au temps des apôtres, et que le Christ ne reconnût plus son propre culte. — Je ne me serais jamais figuré, dira le lecteur, que la grande religion de Bossuet, de Leibnitz et de saint Jérome pût, en certains cas, rapetisser le coeur humain. — Elle le rapetisse tellement que parfois elle fait commettre des fautes que les simples lumières de la philosophie humaine eussent prévenues, en éclairant l'esprit. — De la petite dévotion à la superstition la plus absurde, il n'y a que la distance du *dixit* au *confiteor*, et je vais vous raconter à ce propos une anecdote qui, certainement, vous paraîtra inventée à plaisir, mais qui n'en est pas moins *vraie*; elle vous montrera jusqu'où peut aller la crédulité de ces esprits rabougris qu'a complétement annihilés l'abus des accessoires de la religion; car le religion est comme ces vins généreux qui soutiennent et réconfortent; ils n'enivrent et ne font mal que lorsqu'ils sont sophistiqués par le mélange de substances frélatées. — Dans une petite ville qui désire garder l'anonyme, existent deux soeurs, ayant toutes deux dépassé leur majorité de quelques lustres, et qui si l'on en croit le bédeau de la paroisse, sont tout bonnement des saintes, à qui il ne manque qu'un nimbe d'or autour de la tête et une roue dentelée à la main gauche, pour ressembler à sainte Catherine . . . pas la Catherine de Sienne, laquelle, en 1378,

eut une conversation avec le Père éternel, mais l'autre, celle qui est malheureusement leur trop fidèle patronne. Fort bien avec M. le curé qui a son couvert mis, tous les dimanches, à la table de ces béates, gourmandes comme .... des dévotes; très-appréciées des dames de l'Enfant-Jésus pour lequel elles brodent de petites camisoles et enfilent des colliers de verroteries, on comprend que leur réputation de vertu ne souffrit jamais aucune atteinte. Jouissant d'un assez confortable revenu mis en commun, elles n'ont point poussé l'abnégation jusqu'à s'abstenir des bonheurs permis. Leur cave est digne d'un abbé de Cîteaux, leur office ne craint pas celui de monseigneur l'évêque, et elles connaissent à fond l'art de confectionner le ratafia, le brou de noix et le vespétro, liqueurs aimées du clergé. Nulle part les confitures et les conserves ne se font plus à point, et on les cite surtout pour leur talent à pétrir le massepain et les brioches qu'on bénit les jours de fête de la sainte Vierge. Point n'est besoin de certifier que les jeûnes, les quatre-temps et les maigres y sont rigoureusement observés. Les marchandes de marée le comprennent si bien, que, tous les vendredis, elles réservent leur plus belle pièce de poisson pour les deux saintes; les crieuses de quatre saisons leur mettent également de côté la fleur du panier, et savent bien où porter la première botte de petits pois qui paraît dans le canton. . . Dame! c'est que nos deux soeurs sont orthodoxes!

Elles sont naturellement de toutes les congrégations, brodent les nappes d'autel, festonnent les aubes, plissent les surplis, embaument de muguet tous les tiroirs de la sacristie, chantent les cantiques au salut, quêtent les jours fériés, et garnissent de velours rouge à paillettes d'or tous les petits reliquaires avariés; aucun reposoir ne s'élève sans leur participation; elles vont à confesse toutes les semaines, gagnent des indulgences, et, ayant l'absolution pour huit jours, communient tous les matins. On espère beaucoup qu'elles lègueront une forte part de leur fortune pour l'en-

tretien de la chapelle de sainte Pétronille, qu'elles ont adoptée pour protectrice spéciale.

Ceci posé, vous comprenez que le bédeau est parfaitement dans le vrai et qu'il a mille fois raison de béatifier des existences aussi utiles au genre humain en général et au clergé en particulier. . . Nous lisons dans le *Mahabaratra* hindou qu'il existe, dans l'Inde, une classe de femmes privilégiée, dont la vie se passe à faire de petits sachets de poudre de sandal pour les prêtres de Brahma, et qu'en récompense d'une carrière aussi agréable à la divinité, elles iront après leur mort dans l'Ile des fleurs où les roses fleurissent toujours et où les bengales chantent à perpétuité. . . Avouez que nos dévotes valent au moins autant que celles de Bénarès ou du Maïssour.

Donc, un beau soir, entre neuf et dix heures, on frappe à la porte de nos deux béguines ; trois petits coups discrètement grattés par le marteau décèlent la main prudente d'un homme d'église à l'oreille experte des maîtresses de la maison, occupées en ce moment à fondre leurs bouts de bougie, pour en confectionner des *agnus* en cire vierge. — Un prêtre en effet, mais un prêtre inconnu, se glisse rapidement dans le sombre corridor, et est reçu par elles avec toutes les marques de respect dues à la robe qui révèle sa position sociale. Un *chut !* vigoureusement appuyé d'un index sur la bouche, arrêta les questions que naturellement elles allaient adresser à l'étranger. . . . Arrivé dans le petit salon, l'inconnu dit, après s'être signé :

Rendez grâce au Seigneur, qui a daigné jeter les yeux sur vous, mes soeurs ; un grand événement se prépare, et c'est en votre faveur que va se renouveler le miracle qui ne fut opéré que trois fois : au bénéfice de sainte Scolastique, de frère Pancrace de l'ordre des récollets, et de Marie Alacoque, ainsi qu'il est certifié dans un in-quarto de Languet, imprimé en 1727. Le Seigneur lui-même, touché de vos prières, va vous apparaître cette nuit, et je suis saint Jean

le Précurseur, qui viens l'annoncer, en ce jour, comme je l'annonçai jadis aux Juifs sur les bords du Jourdain! J'ai pris cet habit, ajouta-t-il, pour ne point éblouir vos faibles yeux.

Je vous laisse à penser l'effet que produisit cette révélation. Le dieu Krichna, huitième incarnation de Vichnou, apparaissant à Ardjounah dans la grotte de Pandous, ne fut pas reçu avec de plus grandes marques de vénération et toutes deux tombèrent à genoux, en implorant la benédiction de saint Jean le Précurseur. — Oui, mes chères soeurs, ajouta-t-il, vos vertus vous ont mérité cet insigne bonheur; mais relevez-vous, car le temps est arrivé. Ne le perdez pas à rendre hommage à celui qui n'est rien, quand celui qui va venir est tout. Or, en revêtant la chair humaine, vous n'ignorez pas qu'il se condamne momentanément aux diverses infirmités qui sont la conséquence du péché du premier homme. Il aura faim et soif, et bien heureux sont ceux qui donneront un verre d'eau : il leur sera rendu au centuple dans l'éternité... que je vous souhaite de tout mon coeur.

Les deux soeurs, ne sachant à quel saint se recommander, se préparaient à courir chez le traiteur voisin pour improviser un souper digne de la grande Cène de Paul Véronèse; mais le Précurseur, désirant le plus complet secret affirma que le répas devait être modeste et que le pain et le vin suffisaient, suivant l'antique usage des saintes agapes; seulement, il était bon que le plus grand luxe possible fut déployé, et que la nappe, couverte de toute l'argenterie de la maison, ressemblât plutôt à un reposoir [1]) qu'à une table à manger. Précisément nos deux soeurs sont connues pour posséder le plus riche dressoir de l'arrondissement, et en un instant, elle dépaquetèrent leurs trésors: vaisselle plate, fine argenterie, salières précieuses et dessert de vermeille, tout fut digne de l'hôte qu'on allait recevoir... Quand tout

1) Reposoir, autel improvisé pour une procession.

fut prêt et que le Précurseur eut donné le dernier coup d'oeil à l'ordonnance du banquet, il leur dit : — Maintenant, rendez-vous toutes deux, en vous tenant par la main, chez M. le curé de votre paroisse et dites-lui que le miracle d'Emmaus va se renouveler ; qu'il vous conduise à l'église et là dans la chapelle de la sainte Vierge, recitez tous trois ensemble les litanies et vingt-quatre chapelets, après quoi vous le ramènerez ici, où il a été invité à partager votre félicité.

Les deux soeurs exécutèrent l'ordre avec la plus dévote ponctualité et au bout de trois quarts d'heure elles rentrent avec le curé... On arrive en tremblant à la salle à manger... O surprise ! ô miracle ! Vaisselle plate, salières d'argent, cuillers de vermeil, sucrier doré, fourchettes, boîtes d'argenterie, couteaux à lames ciselées, cafétières ciselées, tout avait disparu comme par enchantement. Une montre, naguère accrochée à la cheminée, avait imité la vaisselle, et une soutane, jetée sur le parquet, attestait que le Précurseur avait dépouillé son humanité.... Ainsi le prophète Elie, s'élevant au ciel, en 880 avant le Précurseur, — le vrai ! — laissa son manteau sur la montagne dont j'ignore le nom.

— Ah ! par exemple ! s'écriera le lecteur, ceci est un conte fait à plaisir. On ne me fera jamais croire qu'un pareil vol ait peu avoir lieu. J'admets toutes les sottises de la crédulité humaine; mais ceci passe tout ce qu'on peut inventer en ce genre.

— Tout est possible, mon cher, et n'avez-vous pas appris l'histoire, connue de toute l'Europe, de cet évêque qui, sous la Restauration, fut reçu à la cour, officia à Notre-Dame en habits épiscopaux, ordonna quarante-cinq diacres, et fut, peu de temps après, reconnu pour un forçat libéré qui n'était pas plus prêtre que vous et moi ?... On agita même, à Rome, la question de savoir si les quarante-cinq diacres, qui étaient de bonne foi dans la cérémonie de leur

ordination, se trouvaient définitivement engagés par leurs voeux... Je ne sais si on s'est prononcé pour l'affirmative ou pour la négative, mais c'est historique, et c'est là un grand exemple qui prouve que tout est possible en fait de crédulité humaine. Du reste, lisez dom Calmet et Langlet, qui ont imprimé des volumes où sont relatées toutes sortes de visions et apparitions, et vous y verrez comme quoi la sainte Vierge et sainte Barbe apparurent à un jeune jacobin nommé Metzer et lui imprimèrent les sacrés stigmates... Il y a encore une fameuse apparition, dont vous lirez les détails dans le manuscrit n°. 1770 de la Bibliothèque impériale, où il est établi que la femme du seigneur de Saint-Mémin, morte et enterrée depuis longtemps, vint visiter son mari pour lui reprocher *de ne pas avoir assez donné* au couvent des cordeliers. L'affaire fut portée au parlement; le procureur-général requit que les pères cordeliers fussent brûlés vifs; mais l'arrêt ne les obligea qu'à l'amende honorable, le cierge à la main, et à être expulsés du royaume; ledit arrêt est du 18 février 1554... Eh bien, à l'époque où eurent lieu ces apparitions, il ne manqua pas de gens qui y crurent, pourquoi voulez-vous donc que nos deux dévotes soient plus esprits forts que d'autres?...

Les femmes de la province font généralement preuve d'une simplicité fort naïve et d'une grande ardeur de dévotion. Mais, — voyez la contradiction! — ici, les hommes, en fait de croyance et de religion, en sont encore aux principes surannés, aux vieilles idées du dix-huitième siècle. A Paris, — je vous l'ai dit autre part, — soit par conviction, soit pour s'astreindre aux prescriptions de la mode et du bon ton, les hommes du monde ne rougissent pas de montrer leurs sentiments religieux. Ils vont à l'église, comme ils vont aux Italiens; ils assistent au sermon, de même qu'ils se rendent à une séance de l'Académie, et ils se font gloire d'être catholiques, comme ils s'enorgueillissent d'être Français. A Paris, pour tout dire, l'incrédulité n'est plus de mode. Elle est mal portée... En province, au contraire,

entendez raisonner la plupart des hommes, — je dis la plupart, et non pas tous! — c'est à se croire reculé (?) d'un demi-siècle en matière religieuse; c'est à se figurer qu'on est en plein Directoire, époque des esprits forts et des bottes à retroussis. Ces messieurs en sont encore et toujours aux idées rationalistes et philosophiques de Condorcet, de d'Alembert, du baron d'Holbach, d'Helvétius, de Grimm, et de J. Rousseau; l'Encyclopédie s'est réfugiée en province; ce n'est plus que là que l'on trouve des déistes et même des athées, qui s'appuient sérieusement sur l'autorité de Diderot et sur les facéties de Voltaire. *Le scepticisme religieux est le type de la province;* il y est toujours de mise, par la même raison qu'on s'y habille, parfois encore, comme il y a vingt ou trente ans. Les costumes et les moeurs, les modes et les croyances ne s'adoptent pas aussi vite qu'on le pense: une fois enracinés dans les habitudes d'une nation, il faut du temps pour les changer*).

GALOPPE D'ONQUAIRE.

*) Malgré ce scepticisme de mauvais aloi, la province gémit sous une véritable tyrannie clandestine exercée par le clergé et le parti dévot. Charles Souvestre a écrit l'histoire de cette tyrannie dans un livre fort spirituel (Le parti dévot. Lettres de province. Paris Dentu 1863). Voici un extrait de sa préface: Il est une chose sur laquelle il convient de tenir notre attention éveillée: je veux parler de l'influence excessive que le parti dévot a prise sur toutes les relations sociales; à ce point qu'il en est venu à tenir dans ses mains les fortunes et les existences. Il y a eu un moment où personne n'osait plus résister ni se plaindre. Le clergé disposait de l'avancement de celui-ci, du pain de celui-là. On n'arrivait, — on n'arrive encore que par lui, on ne se maintient que de son gré, on ne se marie que de sa main. Il semblerait qu'il est tout dans l'Etat. Et de fait, il vaut mieux être l'ennemi du gouvernement que le sien. Au fond, c'est le clergé qui distribue les emplois; le gouvernement paie:

c'est son rôle, et cela s'appelle »un système de conciliation«. Mais ce n'est pas seulement dans l'administration publique que les choses se passent ainsi. Un pauvre aiguilleur sur un chemin de fer s'est vu disgracié pour s'être plaint des soeurs qui montraient à lire à sa fille; un employé a perdu sa place pour avoir retiré son fils de l'école des Frères. On citerait des *centaines* de faits pareils, qui passent inconnus parce qu'il n'y a pas un journal de province pour oser les révéler. Les Parisiens ignorent d'ailleurs cette situation des départements; beaucoup n'y voudraient pas croire. Quel que soit l'état général du pays, Paris jouit toujours d'une liberté bien plus grande. La vie individuelle, perdue dans cette foule immense, se meut librement, tandis qu'en province aucun acte ne peut passer inaperçu; rien n'échappe à l'avide curiosité des oisifs: on sait ce que vous avez mangé le matin, ce que vous mangerez le soir, quel journal vous lisez, où vous allez, qui vous avez reçu chez vous, ce que vous faites, ce que vous dites, et presque ce que vous pensez. Il en résulte que personne n'ose bouger et que la coterie dominatrice étend sa tyrannie jusque sur la vie privée. Il n'est point de pire esclavage.

LA SOCIÉTÉ DE ST.-VINCENT DE PAUL ET LES PETITS FRÈRES.

LE CABARET IGNORANTIN.

Les gens qui veulent s'assurer la domination et gagner de l'influence sur le peuple, cachent souvent leurs projets ambitieux et égoïstes sous des dehors de charité et de philanthropie.

C'est ainsi qu'une société qui étend ses ramifications en France et en Belgique, fait de la politique cléricale sous le

couvert de la charité : nous parlons de la Société de St.-Vincent de Paul.

Le soulagement des malheureux n'est que le but apparent de la Société : le but réel est de maintenir la puissance et les priviléges du clergé et d'anéantir nos plus précieuses libertés.

En France, dans les conférences de cette association, on discutait et l'on recherchait les moyens d'empêcher l'Italie de devenir libre et indépendante ; on recrutait des soldats pour le pape, comme s'il appartenait au chef d'une religion de faire la guerre ; — on recueillait de l'argent, non pour le distribuer aux pauvres, mais pour subvenir aux énormes dépenses du pape et des cardinaux qui, vêtus d'or, de pourpre et de soie, roulent en carrosse à Rome, pendant que des milliers de malheureux ont à peine de quoi se nourrir.

Il en est de même en Belgique. A Gand, notamment, la Société de St.-Vincent de Paul s'est constituée sous le titre : *d'Association de St.-Pierre*, en compagnie de raccoleurs d'hommes et d'argent.

Un rapport a été publié. On y voit que c'est surtout chez les pauvres que l'on a recueilli le plus d'argent, et l'on n'a pas honte de s'en vanter !

Comment d'ailleurs s'étonner de ce résultat ? De beaux messieurs se rendent chez de pauvres ouvriers et, exploitant leur ignorance et leur crédulité, ils leur demandent de l'argent pour soulager la prétendue infortune du pape qui vit dans le luxe et l'opulence ; comment supposer qu'ils pourront résister à de pareilles sollicitations et qu'ils ne craindront pas de s'exposer à la colère et à la disgrâce de ces messieurs ? Car, hélas ! la misère rend timide et craintif.

Et l'on ose se vanter d'avoir ainsi soutiré sou par sou, à des familles qui meurent de faim, des sommes considérables destinées à payer les dépenses et le luxe de la cour du pape et à entretenir ses courtisans !

Telle est l'oeuvre à laquelle se consacre l'association dont nous nous occupons.

De tout temps, le clergé a cherché à maintenir le peuple dans l'ignorance. Il sait parfaitement que l'ignorance engendre la superstition et lui permet d'exercer sur les masses sa néfaste influence.

Voyez, en effet, la situation des peuples sur qui s'exerce victorieusement la domination cléricale. Voyez l'Espagne, voyez l'Irlande. Vous y rencontrerez la plus hideuse misère, l'abrutissement le plus complet. C'est cependant à amener ce résultat en Belgique que travaille le clergé catholique.

Dans certaines parties de notre pays, ses efforts, quoiqu'énergiques obtiennent peu de succès; mais dans d'autres localités moins avancées, il faut bien le dire, son influence est considérable. Aidés par des ministres qui leur étaient tout dévoués, les cléricaux se sont emparés de l'instruction; ils ont su faire voter des lois qui consacrent leur omnipotence et qui placent les instituteurs communaux sous leur dépendance.

Et cependant cela ne leur suffit pas. Malgré les entraves de toute sorte qu'ils mettent au développement des idées, leurs efforts constants à entretenir la routine, à s'opposer à tout progrès, la force de la vérité est telle qu'elle parvient encore à se faire jour.

Aussi, les écoles communales ne peuvent-elles leur convenir; sans oser les attaquer ouvertement, ils leur font une guerre sourde, ils leur suscitent une concurrence.

C'est pour cela qu'ils ont créé les *écoles des frères ignorantins*.

Ces écoles sont bien les leurs, elles sont établies selon leurs vues; aussi, n'y a-t-il pas à craindre que les élèves qui les fréquentent fassent des progrès trop rapides, y développent leur intelligence, y apprennent des choses utiles.

Nous avons vu des élèves qui, après plus de cinq années de fréquentation, savaient à peine lire et écrire. — Mais, en revanche, ils connaissaient force cantiques et prières et pouvaient servir la messe dans la perfection.

Ce sont là des talents qui peuvent avoir leur valeur, mais qui sont d'une bien mince utilité aux jeunes gens qui veulent apprendre un métier.

D'autre part parlerons-nous des scandales qui se passent dans ces écoles? Tous les journaux contiennent des actes odieux commis par des frères ignorantins; les tribunaux de notre pays comme ceux de la France ont rendu tant de sentences contre eux que cela nous paraît superflu.

Ce sont cependant de telles écoles, desservies par de tels maîtres que recommande le clergé. Et c'est ici que la Société de St.-Vincent de Paul lui est d'un grand secours. Lorsqu'un membre de cette Société visite une pauvre famille, il met comme condition à son appui que les enfants seront retirés des écoles communales et envoyés aux frères. Pour quelques dons bien minimes qu'on leur fait, les parents s'exposent donc à de graves mécomptes pour l'avenir.

Les petits frères et les Saint-Vincent-de-Paulistes s'entendent toujours parfaitement bien; la création d'un cabaret modèle à Charleroi en fait preuve. Voici ce qu'on a pu lire dans le *Journal de Charleroi* (Février 1875) :

»Grande nouvelle! Un débit de boissons vient de s'ouvrir au faubourg sous les auspices de la Société de Saint-Vincent de Paul et sous la protection des petits frères de la doctrine chrétienne. On ne parle que de cela en ville. Nous avons été aux renseignements, et voici ce que nous avons appris :

»Afin d'augmenter le nombre de ses adhérents, la Société de Saint-Vincent de Paul s'est entendue avec les chers frères ignorantins qui ont mis à sa disposition une vaste salle, où le dimanche et le jeudi on débite de la bière à prix réduit: huit centimes.

»Pour jouir de cette réduction, il faut souscrire au règlement de la Société de Saint-Vincent de Paul; un régistre destiné à recevoir les signatures est placé à l'entrée de la salle. En échange de cette adhésion on reçoit une carte qui constate votre admission dans la sainte société. En un tour de main on est Saint-Vincent-de-Pauliste, et l'on a son coupon pour le paradis et pour la bière à 8 centimes. Ce n'est pas plus difficile que cela.

»Les séances commencent dans l'après-dînée et se terminent vers dix heures du soir. Des jeux de cartes, de dominos et un énorme pot de tabac sont mis *gratuitement* à la disposition des assistants. Tout s'y passe sous la surveillance d'un Saint-Vincent-de-Pauliste qui est juché dans une toute petite chaire de vérité d'où il domine toute la salle. A certaines heures de la soirée, un autre Saint-Vincent-de-Pauliste râcle un air d'aveugle sur un violon discordant et deux jeunes enfants chantent du nez des espèces de cantiques d'un triste à vous fendre l'âme. Parmi ces cantiques il en est un surtout qui obtient un grand succès; il s'appelle *la prise de Mouscron!*

»Pendant qu'on chante, tout le monde se mouche pour cacher son émotion. A la musique, aux jeux de cartes, aux bouffards de tabac et aux chopes, la partie la plus substantielle de la séance, succèdent des lectures pieuses. On distribue également dans la salle de petits livres illustrés destinés à former l'esprit et le coeur des consommateurs. Nous avons un de ces petits livres sous les yeux: la première vignette représente »un vigneron joyeux« et la dernière un vieux paysan en extase devant une espèce de manche à balais et qui s'écrie: »Oh! la belle greffe!« La pièce de consistance de ce petit livre est l'histoire de Joseph vendu par ses frères.

»Jusqu'à ce jour, le cabaret des frères de la doctrine chrétienne a été accessible à tout le monde, avec cette condition que les non-adhérents à la Société de St.-Vincent de Paul payeraient leur bière à raison de dix centimes le verre.

Il paraît qu'à l'avenir on n'acceptera plus que les personnes qui font partie de la confrérie.

»Nous recommandons ce fait qui caractérise si bien la propagande cléricale à l'attention de tous les hommes éclairés«.

J. G. CARMANNE.

LE PAYSAN CATHOLIQUE.

L'unité de l'espèce humaine ne s'est réalisée jusqu'ici que dans l'homme des champs. La nature impose à ses ouvriers une uniformité à peu près complète de physionomie, d'habitudes et d'idées. Elle les mûrit très-vite et les dote de bonne heure de cette résignation végétative qui les préserve de la surexcitation des sens et des impuissantes curiosités de l'esprit. Absorbés et comme enveloppés dans le phénomène, ils ne songent jamais à s'interroger sur la cause. Le cours des saisons, la chronométrie des étoiles, les transformations des plantes, les bizarres effets de la foudre, ne leur ont jamais causé une minute d'insomnie ni de méditation. Que leur importe? Si chaque chose vient en son temps, si le corps a sa patûre journalière et l'âme son aliment hebdomadaire, ils laissent à la cause suprême le soin de dispenser, à son bon plaisir, la pluie et le beau temps. Ils parlent de Dieu, comme d'un maire omnipotent et invisible, que des questions indiscrètes pourraient troubler dans son administration difficile. Ce qu'ils lui demandent ne dépasse jamais l'horizon borné de leurs besoins immédiats et de leur prévoyance à court terme. S'ils ne l'obtiennent pas, c'est une raison pour eux de compter, pour un temps meilleur, sur d'abondantes compensations. Complétement édifiés sur les degrés de confiance qu'ils peuvent avoir les uns envers les autres, ils n'éprouvent de déceptions que du côté des animaux. Nous nous plaignons des hommes rebelles

aux exigences de notre vanité, des femmes réfractaires, des vaches, des chevaux, des oiseaux picoreurs, des chenilles usurières, des charançons, de la grêle, des impôts, surtout des contributions indirectes et de la conscription, car quoi qu'on en dise, ils sont comme les rois et aiment beaucoup que d'autres se fassent tuer pour leur compte. A part ces légers tracas inhérents à l'imperfection radicale des choses, rien ne rompt et ne trouble la saine monotonie de leur carrière. Tous les six ans, le garde champêtre leur met, de la part du gouvernement, un bulletin d'électeur à la main: ils votent comme on veut et se rendorment sur le doux oreiller de leur souveraineté.

Le jour s'ajoute au jour, la peine succède au labeur, pour opérer le retour régulier du même appétit, du même sommeil, des mêmes conversations et des mêmes sollicitudes. La mort ne les avertit point comme nous, par une foule de sinistres avant-coureurs. Pour terminer leur carrière, elle emploie des moyens très-simples, fièvre, la fluxion et la vieillesse; elle n'en connaît pas d'autres. La gravelle n'atteint pas même les ivrognes qui ne finissent que comme les tonneaux, en se brisant contre un mur, un arbre, ou en roulant sur une pente trop escarpée. On part pour l'autre monde avec l'idée qu'on va comparaître devant un tribunal de sapin, noirci à l'encre, comme celui de monsieur le juge de paix avec un grand crucifix de plâtre et un buste de l'empereur derrière. Si l'on a quelques épargnes, on compte adoucir par des messes bien dites et surtout chantées, les effets de la justice divine et on plie bagage sans trop d'appréhension.

Voilà le paysan catholique dans quelque pays que vous le rencontriez, à la différence près du costume et des méthodes de labour. C'est le paysan parfait. Les autres cultes n'en feront jamais de pareil. L'Angleterre n'a plus que des ouvriers agricoles; la Suisse protestante, des agronomes grands et petits. La France même voit peu à peu dépérir le type immémorial du paysan, crédule, narquois,

honnête à son insu et philosophe sans le savoir. Dans le rayon déjà prodigieusement accru des grandes villes, le cultivateur avare, trompeur, irréligieux n'est plus qu'une bête de somme pour qui la terre est un laboratoire et la voûte du ciel une cloche de verre, propre à faire mûrir les légumes et les fruits.

Le curé campagnard, à propos duquel je me suis permis cette digression, tend aussi à disparaître, quoiqu'il subsiste encore assez pour donner lieu à de piquantes études. L'originalité cléricale s'est réfugiée à peu près tout entière parmi ces humbles vignerons, perdus, loin des voies frayées, dans l'ombre des bois, et la solitude des champs. Le diocèse de Chamboran en renferme cinquante à peu près tous dignes, à des titres divers, des honneurs de ma galerie. Je n'en prendrai que quatre ou cinq, non des plus marquants, mais des plus accentués sur le champ de mon observation. A nos paysans il faut un curé tel que l'abbé Grapperon.

Dans ses sermons, l'abbé Grapperon néglige la forme didactique, les divisions de rigueur, l'exorde et la péroraison. C'est un homme pratique avant tout, sachant que le paysan n'est ni latiniste, ni théologien, ni rationaliste, qu'il a besoin de toucher les choses du doigt et d'être aiguillonné, à la manière des boeufs, dans le pénible sillon du salut. Il ne lui est jamais venu à l'idée de réfuter M. Littré en chaire. Il ne se gêne pas pour accabler les délinquants d'allusions transparentes, gourmandant surtout les paresseux, les négligents, ceux dont le champ est mal sarclé, qui n'ont pas émondé leurs arbres, aplani les chemins et réparé les brèches de leur haie. Les femmes ont leur tour; il ne les épargne pas, si elles laissent leurs enfants vagabonder en haillons, leurs filles seules aux champs, si leur maison est mal balayée, leur cour pleine de mares infectes. »La propreté et l'ordre«, dit-il, »sont la moitié de la morale. Sous la crasse, il y a autant de péchés mortels que de vermine« (oh! Veuillot!). Le curé n'est pas ambitieux. Malgré

son activité dévorante et son va-et-vient perpétuel il n'aspire pas à sortir de son village et à échanger les six cents âmes qu'il a façonnées comme de la cire, contre une grosse bourgade, où, flanqué de deux vicaires hostiles, il se trouverait face à face d'une demi-douzaine de philosophes en sabots.

JOSEPH DOUCET.

Le Diocèse de Chamboran. Paris, Lacroix. 1869.

TYPES CLÉRICAUX.

I.

LE VICAIRE DU CANTON.

Je prends l'abbé Cauchat, vicaire en premier ou en second, je ne sais trop, d'un gros bourg appelé Burguigny, parce que son effigie est toute fraîche dans ma mémoire et qu'il est difficile de rencontrer un type plus réussi de vicaire de canton. Il porte une chaîne de montre en argent sur sa soutane, se fait la raie sur le côté et il bavarde, il bavarde à fatiguer une majorité parlementaire. Il a la figure courte et très large, ses os maxillaires font de chaque côté une saillie presque aussi prononcée que celle de la nuque. Il a le front bas et à moitié caché, en dépit de la raie, par une mèche de cheveux mal plantés qui se redressent de manière à former une corniche. Ses sourcils joints à l'origine du nez lui font une barre noire toute droite qui lui donne l'air d'un singe en colère. Ne pouvant se raser jusqu'au-dessus des pommettes envahies par sa barbe d'un noir bleuâtre, il en laisse toujours une petite haie, de sorte qu'il a les yeux fermés de deux parenthèses. Ces yeux petits et comme taillés à facettes, n'ont jamais un regard fixe, mais vont et viennent avec cette mobilité inquiète, particulière aux yeux des gallinacées.

Il a des prétentions aux belles manières et à l'élégance

du langage. Il ergote sur les mots et fait un fréquent emploi de l'imparfait du subjonctif. Il dirait : *de peur que je me fracassasse la jambe.* Dans toute conversation, il cherche le joint d'une discussion ; et si vous l'embarquez sur la politique, vous ne tardez pas à le voir aboutir à la médecine en passant par la liturgie. Il parle de tout à tort et à travers, enchevêtrant les mots, brouillant les idées, intervertissant les faits et mettant sur le compte d'Abraham ce qui est imputable à Napoléon Ier. Il vous parlera des victoires de Rubens et des tableaux de Turenne, des assassinats commis par Spinoza et de la métaphysique de Rosas. Impossible de l'arracher à ce fouillis, ou il pousse des cris de paon. Mais cette rude écorce de batteur en grange recouvre un esprit faible, une volonté à tous vents, une bienveillance banale. Accordez-lui que personne mieux que lui ne connaît l'accord de participes, ne le contredites pas quand il fait signer le traité d'Utrecht par Philippe le Bel et Henri VIII ; en revanche il vous proclamera le premier logicien du monde.

Il excelle à chanter la petite chanson drôlatique entremêlée de monologues parlés, et quand il a obtenu, par ce moyen, un triomphe de fou rire, il faut le voir se pavaner et accepter les éloges de l'air d'un acteur rappelé sur la scène. Il a recité cent fois déjà devant un auditoire pamé l'exorde et la péroraison de son premier sermon. C'est son morceau capital : pour la composer il a beaucoup décousu dans Massillon et Bossuet ; mais on a l'air de l'ignorer. Il boit sec et joue au piquet mieux qu'un gardien de prison.

Son curé très-châtouilleux sur la gravité ecclésiastique et qui parle par textes, le taquine un peu, mais se garde bien de le blesser. Cauchat est au fond un homme précieux, tant qu'on ne s'adresse pas à sa raison. Partout où il faut du mouvement et des paroles, on le trouve prêt. Faire les petits baptêmes, les enterrements de pauvres, exercer les chantres, orner les autels, ranger les processions ; voilà son lot. C'est lui qui avait mis dans un reposoir de la Fête-Dieu

le portrait du général Poniatowski, comme pendant à celui de la reine Amélie, en manches à gigot et peigne à la girafe. Il lit des romans doucereux, des recueils de cantiques nouveaux, les petits livres de Monseigneur de Ségur ; il trouve Veuillot trop obscur à force de profondeur et le laisse aux savants.

La vieille demoiselle Lagourade l'a pris en affection toute particulière. Elle ne pourrait passer un jour sans le voir. Quand ses fonctions ou d'autres circonstances majeures l'empêchent de venir, aux heures accoutumées, occuper le vieux fauteuil de canne au coin de la cheminée, dans ce salon correct, à papier sang de boeuf, mademoiselle Lagourade est comme une âme en peine. Elle va, elle vient, de sa cuisine à sa salle à manger, de sa salle à manger à son salon, de son salon à sa chambre à coucher, sans but défini, uniquement pour tromper sa longue attente et secouer sa mauvaise humeur. Le café n'est jamais ni assez chaud, ni assez fort. On ferme mal les portes, Catherine a laissé un grain de poussière sur son fourneau et il s'ensuit une querelle qui fait pleurer l'une et donne la migraine à l'autre. Que madame Trouillet arrive alors avec sa trogne hérissée de poils blancs, son menton fendillé, son oeil louche et son tricot ; je vous promets qu'elle sera bien reçue, quoiqu'elle ait à raconter une foule de choses très-piquantes sur l'accroissement du luxe dans le peuple, et la liberté des moeurs parmi les jeunes filles, qu'elle n'ose plus sortir la nuit tant les jeunes gens sont devenus entreprenants. M. le curé a dit ci et ils en font ça, etc. etc. Mademoiselle Lagourade n'ayant plus son interlocuteur de fondation, accueille de très-mauvais humeur ce régal de petits cancans. Elle est trop en colère pour n'être pas en veine de charité chrétienne. En grognant, et en fouillant les profondeurs de sa coiffe, elle donne à entendre à madame Trouillet, que ce ne sont pas là ses affaires, que *pour quant* à elle, elle tient à vivre dans son coin sans gloser sur le compte du tiers et du quart. Madame Trouillet, piquée au vif, vibre du nez, se mord les

lèvres et dépêche son tricot en silence. C'est un orage qui couve. Tout à coup l'abbé Cauchat arrive comme une trombe; la sérénité revient sur le front de mademoiselle Lagourade, elle rougit d'aise, et rajuste son bonnet !

— Enfin, dit-elle, ce n'est pas trop tôt. Y a-t-il du bon sens à courir comme ça pour administrer les malades des autres? Mais on vous dirait de monter à la lune que vous le feriez; il ne se gêne pas tant, votre gros M. Penouillet, et je pense bien que pour vous payer de vos complaisances, il rit de vous dans sa vilaine barbe ! Et par le temps qu'il fait; c'est une conscience ! Demain vous tousserez, mais je m'en lave les mains.

— Mais mademoiselle, je vous assure!!!

— Ta, ta, ta, je suis plus vieille que vous, monsieur l'abbé, et vous ne m'en remontrerez pas.

Là-dessus s'engage une longue discussion à laquelle madame Trouillet prend part, pour être à la fois de l'avis de mademoiselle Lagourade et de l'abbé Cauchat. C'est le moyen de mettre la vieille demoiselle hors des gonds, car elle aime mieux avoir tort que raison à moitié. L'orage éclate encore une fois sur madame Trouillet, qui courbe la tête et tricote plus fort.

On joue au bezigue à un sou, puis l'abbé dit son bréviaire dans un coin en enflant sa voix aux passages expressifs, et on ne se sépare qu'à l'heure du souper, excepté le vendredi où l'abbé mange l'omelette soufflée, de fondation et boit sa fiole de vieux lunel. Souvent on a tenté de ruiner l'abbé Cauchat dans l'esprit de la vieille demoiselle; on ne lui pardonne pas ce lunel et sa douzaine de bon bas de laine par an. Vaine tentative; entre une vieille folle et un jeune écervelé, l'alliance est indélébile. Arriverait-on même à supplanter Cauchat, qui donc comme lui écouterait les racontages de mademoiselle Lagourade sur son frère, procureur impérial à Yssoudun? qui donc lui avancerait son tabouret, lui renouvellerait sa chaufferette avec la même grâce, réglerait la pendule, prendrait sur ses genoux un vilain Azor

obèse et chassieux, lirait le *Petit journal* et *l'Almanach de Liége*, pour savoir quand il faut se couper les ongles?

Mademoiselle Lagourade ne manquerait pas un des prônes de son favori; et, à la manière dont elle les écoute, il est facile de voir qu'elle s'y intéresse comme à une oeuvre personnelle.

Auprès de sa vieille amie, l'abbé Cauchat n'est pas toujours sur un lit de roses. Toute femme jeune ou vieille est un ciel à bourrasques, à giboulées, à temps serein, à orages subits, à clairs de lune, à nuit noire où l'oeil ne distinguerait pas un ministre d'une charretée de foin. Mademoiselle Lagourade restée jeune, grâce à la trop longue attente de ce mari qu'elle a toujours refusé, est sujette, comme à trente ans, aux oscillations du naturel féminin. Elle a ses bouderies, ses caprices et ses frasques. Ce ne serait que demi-mal, si comme chez les jeunes femmes ces variations atmosphériques ne faisaient que changer le caractère de sa beauté; chez elle la laideur seule se tempère, ou s'exagère au gré de la pression barométrique. Le pauvre Cauchat, alors tout décontenancé, met trois jours à secouer le cauchemar de ce vieux chef rechigné. Il revient ... larmes, reproches, sanglots, évanouissement, vinaigre, eau froide, déluge à attirer tous les crapauds du canton. Pourquoi aussi se partage-t-il entre mademoiselle Lagourade et cette vieille cancanière de Chaplin, dont le café est moitié chicorée; pourquoi est-il si familier, au grand scandale des paroissiens, avec deux ou trois de ses chanteuses? Pourquoi n'a-t-il pas fait allusion dimanche dernier, dans son sermon, à la robe de soie et au chèle flamboyant de la boulangère, qui a trois enfants à nourrir? Pourquoi affecte-t-il de parler devant elle de son changement prochain? Pourquoi ci, pourquoi ça? Et patati et patata. Qu'on est donc malheureux de s'attacher à des ingrats!

L'abbé Cauchat boit son café à petites doses, ou fait un bouquet silencieux et l'on signe un traité de paix... jusqu'à la guerre prochaine.

Je puis affirmer qu'en France, il y a au bas mot, près de dix mille Cauchat! C'est bien assez pour le premier clergé du monde.

Que deviendra ledit Cauchat, fringant, dévoué, faute de mieux et oisif d'intelligence. Avant peu d'années, il sera relégué pour sa vie et à tour d'ancienneté dans un presbytère de campagne, où il grossira, prêchera sur l'ivrognerie et d'où il viendra assister aux funérailles de mademoiselle Lagourade, moyennant un honoraire de 5 francs, frais de voyage compris.

Et voilà ce qui pullule autour de nos évêques. On ne trouve pas encore ces pauvres gens assez aplatis; on va réunir un concile pour les mieux discipliner encore.

JOSEPH DOUCET.

II.

M. TANARÉ, CURÉ DE BARBITAL.

Du type commun, celui-ci se détache par son inconcevable bonté. Il est bon à croquer, tant il est bon: il est même trop bon, à ce degré la bonté ne se communique plus, elle sert de litière et de patûre aux méchants. Ceux-ci se croient toujours dû ce qu'on leur accorde facilement, et les gens débonnaires sont traités d'ingrats lorsqu'ils cessent de se prodiguer à tout venant. Si l'abbé Tanaré est jamais damné, car il ne faut jurer de rien, on peut être sûr qu'il se sera perdu pour avoir été bon sans le vouloir: car il n'y a, théologiquement parlant, que la volonté qui puisse mériter, tandis qu'on peut démériter sans avoir jamais de propos délibéré commis un péché véniel, comme les enfants nés sans baptême, par exemple. Personne n'a jamais vu l'abbé Tanaré, colère, triste ou mécontent. A le voir passer, l'homme le plus exécuté à la bourse renoncerait à l'idée de se faire sauter la cervelle à côté de sa caisse vide. Dans le village, sa rencontre présage du bonheur pour toute la journée. Les enfants s'accrochent à sa soutane, les vieilles femmes en

font le point de mire de leurs interminables verbiages, les dévotes viennent huit fois par semaine, sans jamais se lasser, se chercher des péchés à son confessionnal. Les ivrognes eux-mêmes ne s'écartent pas de son chemin : presque toujours ils s'agenouillent devant lui les bras tendus et lui disent que le bon Dieu n'est pas si bon que lui, et que si on ne le nomme pas père éternel, on lui fera une injustice. Les laboureurs, les moissonneurs, les vignerons l'interpellent de loin ; il répond à tous dans leur langage, sans jamais s'impatienter. C'est le curé Soliveau ; s'il l'eût connu, Béranger l'aurait canonisé.

A première vue cependant, on le croirait pétrie d'une pâte moins molle. Il n'y a rien de flasque dans son embonpoint ; il est bâti, comme on dit, à chaux et à sable, de forte encolure, avec des muscles à reliefs herculéens. Le ton de sa voix est mâle et vibrant. Il a des mouvements saccadés, des attitudes impérieuses. Mais voyez le milieu de la figure; son nez, perdu entre deux joues tuméfiées, n'a point atteint son volume normal. On le dirait atrophié ou pris sur l'excédant des chairs environnantes, par un savant artifice de la chirurgie. Sous d'épais sourcils, les yeux encadrés de plis sans nombre, adipeux et tourmentés, n'ont ni fixité, ni flamme. Le front bas, partagé en trois zones par des plis horizontaux, forme une étroite lisière entre le nez et un crâne chauve très-surbaissé. Ses deux joues retombent par le bas, en fanons pantelants et bleuâtres, sur le col de la soutane. Il a de grosses mains, qu'on dirait désossées et qui au contact ont quelque chose de cotonneux et de tiède. Nature inachevée, chez qui une croissance précoce, et l'éducation du séminaire ont maintenu les indéterminations de l'enfance, son sevrage n'a jamais abouti à une virilité bien prononcée ; il est toujours timide, contraint, embarrassé ; timide avec les autres, timide avec lui-même. Il cherche ses mots : il cherche ses attitudes, il cherche sa tabatière dans toutes ses poches, avant de trouver la bonne; il déplie son mouchoir à la hâte, et ne sait ensuite comment le re-

plier. Pour ouvrir une porte, il tâtonne longtemps avant de mettre la main sur le loquet. Quand il rentre chez lui, après ses longues excursions, car il est toujours par monts et par vaux, il se glisse mystérieusement, comme un coupable, au coin de son feu et attend docilement la remontrance quotidienne de la vieille Catherine. La vieille Catherine anguleuse, économe, criarde et dévouée jusqu'à la tyrannie, a pris des airs de nourrice effarée vis-à-vis de ce vieil enfant, qui ne saurait dire s'il est enrhumé quand il tousse à ébranler les solives du presbytère.

— Ah! vous voilà beau, Seigneur Jésus! bonne mère! crotté jusqu'aux yeux, les souliers pleins d'eau, et vous ne demandez pas tant seulement à changer de chaussures, quand vos pantouffles sont là bien chaudes et que vos sabots vous tirent les yeux! Est-il permis de s'arranger comme ça, quand il n'y a pas de malade à voir! Est-ce que vous ne seriez pas aussi bien à vous promener dans le jardin?

Le pauvre Tanaré, confus, passe la main sur la tête du chien, et dit:

— Voyons, Catherine, il faut bien. . . .

— Il ne faut rien que vous tenir chaud et à la maison par le temps qu'il fait. A votre âge, une fluxion de poitrine est bientôt attrapée, et si vous veniez à mourir: tenez, je ne veux pas y penser.

Et elle essuie une larme absente et simule un sanglot, tout en mettant une bûche au feu, et tournant dans une casserolle un morceau de viande qui en est à son troisième feu. Le bonhomme plie la tête sous l'orage, laisse essuyer son crâne fumant, se revêt d'une vieille houpelande trouée, coiffe son gros bonnet de laine noire, et, en attendant le souper, marmotte son bréviaire au bruit du rouet qui tourne, des volets qui battent, des branches de vigne qui fouettent les vitres et du vent qui, s'engouffrant dans la large gaîne de la cheminée, en détache d'énormes plaques de suie.

Ce n'est pas lui qui oserait jamais tonner en chaire con-

tre les vices et l'irréligion de ses parossiens; il en serait malade de chagrin. Une fois, cependant, il est sorti des gonds. Un jour, en se promenant, il surprit dans un champ de seigle Philis et Damon en collaboration d'une idylle. Ce spectacle, qu'il ne connaissait que par le ouï-dire de la théologie, lui avait coupé la parole: *vox faucibus haesit*, et il était rentré au presbytère plus mort que vif, l'oeil dilaté, le nez presque fondu, les mains tremblantes, et Catherine avait dû lui mettre un mouchoir chauffé dans le dos, et lui faire avaler un verre de vin bouillant avec une croûte de pain grillé.

Le dimanche suivant, le pauvre Tanaré, après avoir demandé vingt fois pardon à Dieu d'avoir logé dans son cerveau une si dangereuse image, monte en chaire d'un pas lourd, le visage défait et contracté, dit les prières du prône à voix basse, à la hâte, puis, sans préambule aucun, sans le texte latin de rigueur, il éclata comme une bombe sur son auditoire atterré. Ce n'étaient pas des paroles, mais un grondement continu, coupé çà et là de tragiques éclats.

— Qu'ai-je vu, mon Dieu! dans cette paroisse que pendant vingt ans j'ai préservée de toute souillure? Qu'ai-je vu? Oui, qu'ai-je vu? *Quid vidi*? L'abomination de la désolation! L'enfer en personne! Sous le regard du soleil! là-bas dans le champ à Nicolas Sautain . . . je n'en dis pas davantage. Voilà une paroisse déshonorée, perdue à jamais. J'en mourrai de douleur! Oui, on m'a assassiné, comme si on m'avait plongé un poignard tout sanglant dans le coeur! . . . Et voilà le fruit de la négligence des parents! Mon Dieu! leur pardonnerez-vous? Les plongerez-vous dans les flammes éternelles? Oh! non, Seigneur! grâce pour eux, ils se repentiront, on les unira aux pieds de ces autels. . . *Miseremini mei! parce populo tuo.*

Et le bon curé, après s'être démené, avoir frappé à grands coups de poing le rebord de sa chaire, se mit à fondre en larmes; les paroissiens en firent autant, et la messe s'acheva au milieu d'un concert de cris et de sanglots.

A quelque temps de là, sur les instances du bon M. Tanaré, et après de longs débats entre les parents qui ne pouvaient se mettre d'accord sur la dot de cinq cents francs et une vache, un mariage réparateur eut lieu à cinq heures du matin par un beau lever de soleil.

A la sacristie M. Tanaré, le coeur inondé d'une joie toute divine, ne put s'empêcher d'embrasser les deux époux :

— Oublions tout, mes pauvres enfants, leur dit-il. J'ai été un peu vif, c'est vrai, mais c'était la première fois. Aimez-vous en Dieu maintenant, il est bon, et vous pardonne. Ah ! la nature, voyez-vous, la nature !

Les confrères de l'abbé Tanaré ne manquent pas, eux non plus, de mettre à contribution sa débonnaireté proverbiale ; à tout instant ils se donnent le divertissement de s'inviter à dîner chez lui et de venir le surprendre à l'heure précise de midi, quand il est sur le point de se mettre à table. Ils n'entrent que un à un, afin de prolonger le spectacle de la surprise, et comme s'ils se rencontraient par hasard. Il faut voir alors les mines comiques du bon curé et l'embarras de sa servante. Il n'ose cependant faire mauvaise figure. A tous il adresse un compliment de bienvenue, et offre de partager son dîner, bien mesquin ce jour-là, et en attendant, il se démène, s'essuie le front, tourne, vire et fait à Catherine des signes que celle-ci n'a pas l'air de comprendre. Cette scène est le meilleur régal que les mystificateurs soient venus chercher. Peu à peu on s'arrange, on taille du lard, on casse des oeufs, et une large omelette rebondie et fumante, vient s'étaler sur la table boîteuse de la petite salle basse. On allonge le repas par des fruits, du café, du cognac, des lazzis, de vieilles histoires, des éclats de rire, une partie de *bête ombrée*, et le soir on se sépare, l'oeil allumé, les joues pourpres. Tanaré se couche, remerciant Dieu de lui avoir donné une si heureuse journée et de si charmants confrères, pendant que Catherine se venge sur la vaisselle, de tant de malencontreuses coïnci-

[illegible] et va jeter un regard mélancolique sur son poulailler [illegible] pour [illegible] au compte de rigueur.

Les pauvres ne sont ni moins importuns, ni moins exigeants. Ils viennent de trois lieues à la ronde et ne s'en vont jamais les mains vides. Catherine grogne, et leur ferme [illegible] la porte au nez tout en leur donnant du pain et de l'argent. Cette imprévoyance toute chrétienne, ne [illegible] pas le remarque à l'abbé Tanare : sa cave, son grenier et son garde-manger ne passent pas pour avoir l'horreur du vide. Mais il n'est point le souci du vieux pasteur tout [illegible] quand il s'applique à quelque chose, au salut de son âme. Le pain et le vin ne lui ont jamais manqué, aux plus mauvais jours : quand son chien même a dû tirer la langue, le feu a toujours lui, et le fourneau a toujours fumé peu ou point. A quoi bon s'inquiéter ? Dieu sème et moissonne pour les pauvres volontaires. On ne peut mourir de faim quand on soulage la faim des autres.

Et quand bien même, on mourrait de faim, dit le bon Tanare à Catherine, on n'en serait pas damné pour ça.

— Tenez, monsieur le curé, répond celle-ci, quand je vous entends parler de la sorte, je ne sais pas ce que je ferai ! . . . Je voudrais vous agoniser, et puis le coeur me manque : car vrai, vous êtes un saint, mais ce n'est pas toujours agréable d'être la servante d'un saint.

Il est évident que Monseigneur ne fait pas le moindre cas de l'abbé Tanare.

JOSEPH DOUCET.

LE CATHOLICISME ET LA FRANCE.

Le grand malheur de la France, c'est de s'appeler la fille aînée de l'Église catholique.

Il n'entre pas dans mon plan d'introduire ici une discussion quelconque sur le catholicisme et le protestantisme.

Mais toute question de vérité religieuse mise à part, je ne crois pas possible de ne point mentionner l'action décisive qu'exercent l'une et l'autre croyance pour créer *deux civilisations profondément distinctes*. L'une complétant l'ensemble des tendances latines, fait des peuples à moeurs polies, très-centralisés, très-administrés, remarquables par leur unité nationale, absolument dépourvus de cette indépendance locale et personnelle qui est la condition même de la liberté. L'autre fait des peuples moins policés, plus rudes, plus bruyants, où l'unité semble toujours menacée par des discussions et des divergences, mais où naissent de fortes libertés.

Voici la promulgation des nouveaux dogmes : l'immaculée conception, le syllabus, l'infaillibilité. — Un grand nombre d'âmes parmi nous, après avoir reconnu l'impossibilité de ce dernier dogme, font un effort des plus funestes pour s'imaginer qu'elles y croient; d'autres acceptent tout, syllabus, infaillibilité, immaculée conception, en bloc, sans rien examiner, pour rester catholiques et ne pas risquer l'anathème. Que deviennent les consciences après de semblables abdications? Que devient le sens moral quand on le fausse et qu'on se ment ainsi à soi-même? Je ne parle pas de ceux qui, indignés, rejettent toute religion et déclarent la guerre à Dieu.

Certains de nos évêques ôtent au pays ce qui lui restait de sens moral: Ceux, qui pièces en main ont démontré que les papes ont failli, qu'il y a eu maints papes hérétiques déclarés tels par d'autres papes et par des conciles généraux, et qui affirment maintenant que tout pape est, a été, et sera infaillible!

Que voulez-vous que le pays pense de la religion? Ses conducteurs viennent de lui enseigner l'indifférence absolue au vrai. Ils viennent de supprimer les rapports entre la fin et la conscience, entre la religion et la droiture, et bien des hommes s'écrient: Nous aimons mieux ne pas croire, afin de rester honnêtes gens.

Ainsi s'accomplit dans la France catholique ce fait

énorme, effrayant : beaucoup d'âmes généreuses repoussent la religion pour garder la conscience !

Le catholicisme fait autre chose, il a propagé chez nous ce qu'il y a de plus détestable au monde, la religion machinale.

Au nom de la religion, il nous dispense de religion. C'est le grand mérite du catholicisme et c'est son grand crime, c'est son éternelle popularité et c'est son éternelle condamnation. Par là il séduit les sociétés latines, il supprime le souffle de vie, il nous rend incapables de convictions personnelles, de vigueur, de résistance, et enfin de liberté.

Il y a un clergé, il y a un culte, il y a des pratiques et des habitudes. Que les populations soient convaincues ou non, cela ne change pas grand' chose. Croyants ou incrédules, tout revient à peu près au même. Pratiquer est l'essentiel, et pratiquer en quelques rares occasions est si aisé, cela débarrasse si bien du rude labeur de la foi individuelle, qu'on ne se refuse guère à une conformité extérieure qui est de bon goût et consacrée par l'usage.

Les religions machinales ont toutes cet avantage qu'on se sent libre de les pratiquer sans les croire. Ne donnant rien, elles n'engagent à rien. —

Pour ceux qui croient, elles ne sont pas moins funestes. La foi se paralyse. Ces dévotions extérieures prennent toute la place, l'âme meurt et tout va bien.

Enfin chez la grande masse qui n'est ni incrédule, ni croyante, la religion machinale délivre des recherches, délivre de l'effort, même de l'effort qui consiste à douter. On ne doute ni on ne croit, la machine fonctionne et va son train. Que de gens qui ne savent pas qu'ils ont une âme, qui connaissent à peine le Sauveur, et qui seraient au désespoir si l'extrême-onction venait à leur manquer ! On se pend au cou une médaille bénite, et l'on se soucie fort peu de l'Évangile.

Le catholique *pratiquant*, d'ailleurs, est bien recom-

mandé. *Monseigneur* le protége. *Monseigneur* règle tout. Monseigneur a tous les intérêts en main. Il dispose des mariages avantageux. D'un bout de l'univers à l'autre il établit des relations entre les familles bien pensantes Se déplace-t-on? on passe d'un évêque à un autre évêque; Monseigneur vous recommande à Monseigneur; le nouveau Monseigneur prend soin de vous; il facilite votre établissement, prépare votre carrière, vous ouvre l'avenir.

Ce vaste patronage, cette confrérie universelle exerce à la fois beaucoup de puissance et beaucoup d'attrait. Il suffit de lui appartenir pour être bien posé, pour se sentir d'un certain monde.

Quelle abdication de soi! quel niveau d'uniformité! quelle acceptation du directeur dans le sens le plus absolu! et si le christianisme était cela, comme on le prendrait en horreur!

Il y a un rapport frappant entre la décadence latine dont nous sommes témoins, et la marche du catholicisme! Voyez, comme cette marche s'accélère depuis quelque temps: le Syllabus qui nie toutes les libertés modernes, l'infaillibilité qui fait du pape un Dieu et qui congédie définitivement les conciles! — La centralisation catholique s'est achevée ainsi, présentant en quelque sorte l'idéal de ce génie latin qui est lui-même centralisation et unité.

En même temps les deux sociétés, précisément parce qu'elles sont semblables et chacune d'elles s'est centralisée à part, opèrent leur divorce. Entre la société catholique et l'État latin, il ne reste plus de terrain vague où l'on puisse se rencontrer; chacun s'est renfermé et concentré chez soi; de là vient la chute du pouvoir temporel!

Un phénomène identique se produit dans l'ordre moral.

A mesure que le catholicisme se formule absolument dans les derniers dogmes imposés à la foi, il arrive ceci: la place manque pour un catholicisme catholique à côté de l'ultramontanisme et des jésuites. Aujourd'hui, il faut être catholique à la manière des jésuites ou ne plus être catho-

lique du tout. La masse des non-catholiques et des non-chrétiens s'accroît rapidement à côté de la masse ultramontaine.

Ultramontains ou impies, telle est la situation de nos populations catholiques, exception faite des bonnes âmes — il en existe, grâce à Dieu — qui demeurent chrétiennes, à force d'inconséquence et de simplicité.

Un dernier trait complète le tableau.

L'effondrement national s'est accompli, heure pour heure, au moment même où s'achevait l'oeuvre du catholicisme. — C'est au moment même où le couronnement de cette oeuvre se fait à Rome et où l'adhésion de nos évêques suivi de leur clergé sanctionne l'événement chez nous, c'est à l'heure précise où le catholicisme porte le dernier coup au christianisme que la nation latine par excellence, la fille aînée de l'Église, succombe.

Partout où l'ignorance cesse, partout où l'on garde quelque souvenir de l'histoire, l'effondrement du catholicisme s'opère, entraînant avec lui l'effondrement de la religion.

Chez nous l'impiété, fille légitime du catholicisme qui s'est donné pour le christianisme, qui l'a compromis, qui l'a perdu, l'impiété est maîtresse du terrain ... Trait saillant, trait nouveau dans l'histoire, les classes mécontentes, les classes assaillantes, les classes travailleuses sont soulevées au nom de l'irréligion. Ne pas croire en Dieu devient leur principal article de foi.

Mesurez la profondeur de l'abîme ouvert en France, dans le pays essentiellement catholique, latin, et concluez*)!

Comte A. de Gasparin.
(1872.)

*) Malgré tous les progrès de l'irréligion, le catholicisme exercera longtemps encore en France sur la plupart des esprits une action dont un étranger ne se rend pas compte au premier abord. »Le peuple français«, dit John Lemoine

(*Journal des Débats*, déc. 1868), dont la grande majorité ne reçoit en matière religieuse qu'une éducation de troisième ou quatrième catégorie, est assez généralement partagé entre l'incrédulité et la superstition. Il prend la religion de son arrondissement; il l'accepte toute faite, sans se donner la peine ni même sans éprouver le besoin de l'examiner. A ce compte, les journaux religieux ont raison de dire que sur les centaines de mille lecteurs qui dévorent régulièrement les journaux incrédules, les *trois quarts* sont catholiques sans le savoir. Il est certain qu'ils ne s'en doutent guère, parce qu'en effet c'est dans leur constitution, dans leur tempérament héréditaire, dans leur sang historique. Si paradoxal que cela paraisse, la France de 89 est également la France du *Syllabus*, et tout cela est la même France. — Or, dans la doctrine du *Syllabus* qui est la seule vraie doctrine catholique, la liberté est un mal ou plutôt c'est le mal. Par conséquent, le libre examen, les libres discussions, la libre interprétation, sont condamnés *a priori;* par conséquent, la presse, qui est la forme principale de toutes ces libertés, est un mal. Cette doctrine domine toute notre éducation nationale, toute notre politique«. *B.*

SI EN FRANCE UNE RÉFORME CIVILE PEUT TENIR LIEU D'UNE RÉFORME RELIGIEUSE.

Les peuples latins, qui ont perdu l'occasion de remettre dans le creuset leurs idées religieuses, ont cru arriver au même but par une voie détournée: sans rien changer à leurs dogmes, ils ont changé leurs lois civiles. Mais l'expérience commence à montrer ce qu'il y a de superficiel et d'imparfait dans cette solution. qui ne résout rien, puisqu'elle laisse subsister intact l'ancien moule où l'avenir refait éternellement le passé.

On se figura, en 1792, que l'on dépossédait le clergé de son influence sociale en lui ôtant les registres de l'état civil. Rien de plus illusoire. On lui ôtait d'une main ce qu'on lui restituait de l'autre. Le prêtre, qui consacre la naissance, le mariage, la mort, sera toujours le maître de la vie humaine, qu'il tient par les deux bouts.

Ce n'est point par un artifice de légiste qu'une nation échappe aux conditions qu'entraînent en réalité ses croyances. Tant que celles-ci ne sont pas renouvelées, elles se jouent des moyens évasifs; elles continuent à être le foyer, le centre de gravité d'un peuple. Tout ce qu'il fait pour s'y soustraire, sans oser les changer, ne sert bien souvent qu'à le mieux garotter. Le laïque a beau tenir le grand registre ouvert de l'état civil; le prêtre tient les âmes, il y grave l'avenir.

L'homme serait trop heureux si, sans faire aucun effort moral, il pouvait se soustraire au joug des vieilles idées qu'il n'ose rejeter. Tant qu'elles existent, même nominalement, elles pèsent sur lui, elles l'entraînent; elles se substituent à sa conscience, elles vivent à sa place. Je vois des peuples qui veulent à la fois rester catholiques romains et avoir tous les bénéfices de la réformation. C'est trop d'ambition à la fois. Il faut au moins un moment de courage d'esprit en face de l'éternité; sinon, obéissez.

Voulez-vous voir, par une démonstration éclatante, comment, malgré les formules générales du droit civil, une ancienne religion dominante reste souveraine, et dompte les esprits, les lois, les codes, sans avoir besoin de paraître? Considérez le mariage en France.

Ne dites plus que l'on ne peut faire reculer l'esprit d'un peuple. La réaction de 1815 a fait reculer sur certains points la nation française, si bien qu'il a été impossible de l'y replacer au niveau de la société moderne. Depuis la législation du 17 novembre 1791, le divorce était admis en France; les réactions de 1815 et de 1816 l'abolissent. Les libéraux protestent: ils le réclament sous la Restauration.

Ils le réclament sous le gouvernement de Louis-Philippe d'abord avec unanimité, plus tard avec quelques dissentiments jusqu'au temps de la grande conversion d'une partie du libéralisme français au catholicisme ultramontain. Alors les libéraux adoptent les conclusions des chambres universelles qu'ils avaient combattues avec acharnement pendant trente années. Aujourd'hui cette question commence à semble perdue. Les esprits même ne pas [illegible] se trouvent, à cet égard, ramenés à [illegible] ultramontaine de 1815, qu'ils [illegible] apercevoir. En dépit de nos [illegible] nos lois sur les registres de l'état civil [illegible] lique qui impose, dans le mariage et à l'enfant, [illegible] l'esprit de son culte à nos [illegible] Français quels que soient leur culte et leur croyance. Nous l'avons [illegible] l'ancien droit canon du moyen age [illegible] au droit civil[1].

Quand une nation vit [illegible] avec sa religion, et qu'elle a pour l'[illegible] jeunesse d'âme nécessaires pour une [illegible] capituler par le sophisme, qui offre une [illegible] toutes fictives, mais dont [illegible] s'arrêter à la véritable.

A l'extrémité de l'Orient, je vois le [illegible] vieille religion immuable, le bouddhisme [illegible] de l'autre sans pouvoir [illegible] lement, et avec eux la [illegible] la théocratie romaine [illegible] nous cette vieille histoire de l'[illegible] térité à le dire.

Une seule chose est certaine, [illegible]

(1) Autre exemple. L'état civil [illegible] voeux perpétuels sont [illegible] plication, le prêtre qui a prononcé des vœux [illegible] il ne peut rentrer dans la vie civile [illegible] que l'application abolit le principe.

se stériliser, ce sera dans cette dispute désormais vide et close, où tout a été dit, où la pensée n'affine que d'un côté, ou, de l'autre, les mêmes mots sont perpétuellement répétés sans former une réponse. L'éternel nasillement des Byzantins ou des Bouddhistes est, en comparaison, la vie et l'inspiration même.

La science a découvert que trois ou quatre gaz impalpables donnent naissance à tous les corps dont se compose l'univers. Il y a de même trois ou quatre idées religieuses répandues sur la terre et qui donnent naissance à tout le monde civil. Vapeurs, dites-vous, illusions, vaines fumées qui nous échappent! Je le veux bien, mais vapeurs qui se condensent et se déposent dans des lois, des codes, des institutions, des mœurs dont se forment partout les bases vivantes des sociétés humaines.

Les savants ont aussi leur chimère: ils se figurent que la science remplacera prochainement la religion. C'est mal connaître l'homme. La religion et la science se rapprocheront indéfiniment: elles ne se confondront jamais; elles sont les asymptotes de la grande courbe humaine. Balotté de la naissance à la mort dans ce berceau qu'on appelle la vie, l'homme puisera, dans cet inconnu, des merveilles qui ne tariront pas; il y aura toujours des questions auxquelles la science ne pourra répondre. Ce mystère formera le fond inépuisable des religions futures.

Beaucoup d'hommes de nos jours croient qu'une religion morte, vaincue par la raison, ne peut plus être un obstacle, un danger pour les sociétés humaines. Le faible des philosophes, des écrivains dans les affaires d'État a toujours été de penser qu'un dogme est fini quand ils l'ont refuté et qu'il suffit de montrer la lumière aux hommes pour qu'ils se dégoûtent des ténèbres. Les hommes ne savent pas qu'après que la discussion est close, quand les dogmes morts n'ont plus rien à répliquer, ils se pétrifient; devenus sourds à toute vérité, capables seulement d'outrages, ils ont sous

cette forme la puissance d'inertie et d'aveuglement qui [illegible] de la nature aveugle. Le paganisme avait [illegible] vaincu [illegible] fois par l'esprit des philosophes qu'il permit encore [illegible] la pierre du sépulcre : sans le martyre de Constantin, ses temples seraient encore debout en Occident, comme ils le sont dans les Indes orientales.

Louis Jourdan

L'ILLUMINISME ET LE SPIRITISME
AU XIXe SIÈCLE

LE COTÉ MORAL ET PHILOSOPHIQUE

Dès que l'âme a cru dans sa contemplation [illegible] ni la foi vulgaire, ni aucune superstition ne la suffit pas : il lui faut des révélations particulières, des conversations avec les anges, des communications de [illegible] des [illegible] miraculeuses, des signes extérieurs de sa guérison, des jouissances ineffables. A l'un Jésus-Christ imprime des [illegible] stigmates ; à l'autre il s'exhibe, dans un [illegible] sous la forme d'un époux. Celui-ci [illegible] cet autre le don de prophétie, etc.

Depuis que le christianisme a commencé de [illegible] dans l'esprit des savants et des philosophes, et par suite dans l'opinion des masses, l'illuminisme n'étant plus contenu par la direction ecclésiastique, a surgi de tous côtés en dehors de l'Église. Sorti de la foi de l'Église, l'illuminisme en a une foi nouvelle, qui ne diffère de la première que par ses [illegible] et les images. Le fond de toutes les religions étant le même, cette uniformité se retrouve dans l'illuminisme, et l'un des meilleurs préservatifs contre l'invasion de cette gangrène serait de montrer que, dès la plus haute antiquité, la langue et les inventions de l'illuminisme n'ont presque pas changé [1] :

1) Il y a déjà longtemps qu'on a démontré cette vérité. Le meilleur ouvrage qui ait paru sur ce sujet, et que nous recom-

ce qui se publie de nos jours se retrouve dans les anciens gnostiques et dans la kabbale. Il y a des illuminés déistes, panthéistes, néo-chrétiens, athées même : la secte Collins, qui enseigne l'immortalité de l'âme et la sanction des peines et des récompenses dans une autre vie, nie positivement l'existence de Dieu. Les révélations du paysan de Figuières, prônées par la queue du saint-simonisme, sont un fouillis de christianisme, de gnosticisme, de kabbale, de swédenborgisme, de fouriérisme, où les *fluides* et la *lumière*, comme chez les initiés d'Éleusis et les mystiques, jouent le principal rôle. Rien de plus vague, de plus rebattu, de plus monotone, de plus léthifère, que toutes ces rêvasseries, dont le principe est toujours dans l'abandon des phénomènes et l'abus de la métaphysique.

Quelle vérité est sortie de toutes ces cervelles illuminées? Quel principe a-t-on recueilli, depuis soixante ans, des consultations magnétiques, des *tourbillons des tables* et du tic-tac des *esprits?* Nous avons entendu mainte fois des maîtres ès sciences occultes, des docteurs en *magie* et *sagie*, convenir que les *esprits* ne savent rien que ce que les vivants savent eux-mêmes : on peut même dire que les êtres surnaturels qui parlent aux illuminés ne s'instruisent qu'à fur et à mesure des progrès de la science positive. Rien, encore une fois, de plus creux, de plus vide, de plus nul, de plus dépourvu de logique, qu'une révélation ; rien de plus stupide qu'un miracle.

Le pis est que si l'illuminisme ne donne rien à la raison, il ôte à la conscience. Les époques où il fleurit sont aussi celles qui se signalent par une plus profonde dissolution. L'histoire dira qu'au XIXe siècle, comme au XVIe siècle et au IIIe, la corruption générale a été en raison du mysti-

mandons à nos lecteurs est celui de M. *Alfred Maury*. (La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge ou Étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Paris 1864.) Cet ouvrage, écrit avec clarté et sans esprit de sys- parfaitement an niveau de la science moderne. *B.*

cisme et de l'illuminisme; que si jamais, par exemple, la littérature n'afficha des sentiments plus religieux, jamais non plus elle ne se montra plus dévergondée et plus obscène. Châteaubriand, en révélant au monde le *Génie du Christianisme*, chante les émotions de l'amour incestueux: toute l'école romantique a suivi cet exemple. On connaît les amours des saints de Fourier, ses relations unisexuelles, son omnigamie. Ce sont les missionnaires de la femme libre, devenus les chefs de la spéculation agioteuse, qui nous annoncent aujourd'hui les mystères du siècle nouveau; ce sont les voleurs publics et par priviléges qui après avoir dirigé la guerre contre les libertés publiques, interrogent les esprits avec la plus vive foi et se font les apôtres d'une régénération soi-disant humanitaire. Hypocrisie, escroquerie, mystification, promiscuité: voilà le dernier mot de l'illuminisme. C'est ce qu'avait fort bien aperçu le professeur Lerminier, lorsque, après avoir tâté le saint-simonisme et jugé le père Enfantin, il se retira en disant: *Venit homo mysticus, et mystificatae sunt gentes*!

II.

Écoutez les écrivains du spiritisme: indépendamment des *manifestations* dont ils se prévalent, et dont nous leur laissons, bien entendu, la responsabilité, ils avouent: Que les esprits ne sont pas tous de qualité et moralité égale; qu'il y en a de bons et de mauvais, de savants et d'illettrés; que tous sont sujets aux passions d'orgueil, de concupiscence, et de mensonge que l'on remarque chez les vivants; bref, que le monde *spiritiste* est fait à l'instar du monde réel, mêlé de bien et de mal, de jonglerie et d'illusion. C'est ce qui fait que la contradiction existe au sein du spiritisme comme parmi les chrétiens et les philosophes; qu'aux révélations s'opposent d'autres révélations; que le paysan de Figuières est démenti par d'autres, etc. Aussi, pour peu qu'on presse les spiritistes, reconnaissent-ils que le spiritisme est incapable, par lui-même, de rien révéler de vrai,

de juste et d'utile, que nous ne puissions apprendre sans son secours, par le bon usage de notre raison, en suivant le flambeau de notre conscience, et en développant par les voies pratiques et rationnelles notre science et notre industrie. C'est même à ce critère du sens commun qu'il convient de juger, en définitive, les communications d'outre-tombe, à peine de tomber dans l'immoralité et la démence. En sorte que le spiritisme, de même que le théisme n'étant, d'après sa propre confession, qu'un anthropomorphisme, une adombration de la société et de la conscience, la conclusion, en supposant vrai tout ce qu'on en raconte, serait qu'il n'a rien à donner aux hommes et que le plus sage est de se passer de lui. Qu'on raisonne du spiritisme comme on voudra ; qu'on en rejette les phénomènes ou qu'on les admette, je dis, quant à moi, qu'il y a là un témoignage flagrant contre la religiosité : c'est la religiosité qui rend le dernier soupir.

P. J. PROUDHON.

LA DOCTRINE SPIRITE.

Le monde spirite est le monde normal, primitif, éternel, préexistant et survivant à tout.

Le monde corporel n'est que secondaire ; il pourrait cesser d'exister, ou n'avoir jamais existé, sans altérer l'essence du monde spirite.

Les Esprits revêtent temporairement une enveloppe matérielle périssable, dont la destruction, par la mort, les rend à la liberté.

Parmi les différentes espèces d'êtres corporels, Dieu a choisi l'espèce humaine pour l'incarnation des Esprits arrivés à un certain degré de développement, c'est ce qui lui donne la supériorité morale et intellectuelle sur toutes les autres.

L'âme est un esprit incarné dont le corps n'est que l'enveloppe.

Il y a dans l'homme trois choses : 1° le corps [illegible] matériel analogue aux animaux, et animé par le même principe vital : 2° l'âme ou être immatériel [illegible] dans le corps : 3° le lien qui unit l'âme et le [illegible] cipe intermédiaire entre la matière et l'Esprit.

L'homme a ainsi de la matière par son [illegible] de la nature des animaux [illegible] âme il participe de la nature des Esprits.

Le [illegible] sorte d'enveloppe [illegible] de l'enveloppe [illegible] qui [illegible] dans [illegible] visible [illegible] même des [illegible]

L'Esprit [illegible] pensée [illegible] qu'il [illegible] de l'ouïe et du toucher.

Les Esprits appartiennent [illegible] égaux ni en puissance, ni [illegible] et moralité : ils n'appartiennent [illegible] même ordre. Tous s'amélio[illegible] rents degrés de la hiérarchie [illegible] a lieu par l'incarnation qui [illegible] expiation, et aux autres comme [illegible] est une épreuve qu'ils doivent [illegible] jusqu'à ce qu'ils aient atteint [illegible] une sorte d'étamine ou d'épuration [illegible] moins purifiés.

En quittant le corps [illegible] Esprits d'où elle était [illegible] existence matérielle après [illegible] long pendant lequel elle [illegible]

L'Esprit devant [illegible]

prouve que nous nous avons et passerons existences, et que nous en aurons encore d'autres plus ou moins perfectionnées, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes.

L'incarnation des Esprits a toujours lieu dans l'espèce humaine; il serait une erreur de croire que l'âme ou l'Esprit peut s'incarner dans le corps d'un animal.

Les différentes existences corporelles de l'Esprit sont toujours progressives et jamais rétrogrades; mais la rapidité du progrès dépend des efforts que nous faisons pour arriver à la perfection.

L'homme de bien est l'incarnation du bon Esprit, et l'homme pervers celle d'un Esprit impur.

Les Esprits incarnés habitent les différents globes de l'univers. Ils exercent sur le monde moral, et même sur le monde physique, une action incessante: ils agissent sur la matière et sur la pensée, et constituent une des puissances de la nature, cause efficiente d'une foule de phénomènes jusqu'alors inexpliqués ou mal expliqués, et qui ne trouvent une solution rationnelle que dans le spiritisme.

La morale des Esprits supérieurs est la même que celle du christianisme épurée.

ALLAN KARDEC[1].

1 *Allan Kardec*, pseudonyme de Hyppolite Léon Denizard *Rivail*, né le 3 oct. 1803 à Lyon, élève à l'école de Pestalozzi à Yverdun: d'abord auteur de nombreux ouvrages d'éducation: Cours d'arithmétique 1829. Grammaire française classique, 1831, etc. Lorsqu'il fut question des tables tournantes et de la manifestation des esprits, il s'attacha à donner une base morale et philosophique à ces phénomènes mal expliqués. Ses principaux ouvrages sur cette matière: *Le Livre des esprits*, 1857, *Le Livre des médiums*, *L'Imitation de l'Évangile selon le spiritualisme*, *1864*, sont devenus les guides classiques des spirites français. Il fonda la *Revue spirite* 1858 et organisa la première société spirite régulièrement constituée sous la dénomination de *Société parisienne des études spirites*. *B.*

SÉANCE DE SPIRITISME DANS LA RUE DE CHARENTON.

Non, vraiment, il n'est pas permis de se moquer avec autant de cynisme de l'imbécillité humaine!

J'ai vu des spirites faire tourner des tables et des chapeaux, entrer dans une armoire et, ficelés comme Gulliver à Lilliput, jouer de toutes sortes d'instruments mystérieux; mais ces aimables farceurs ne prétendaient pas ériger en doctrine leurs habiles tours de prestidigitation; ils se contentaient d'étonner les badauds et d'exploiter leurs trucs jusqu'à ce que la malignité française les eût percés à jour.

Au cercle de la rue de Charenton, c'est toute autre chose : on y pratique un culte dont les *esprits* sont les révélateurs, et les *médiums* les grands prêtres.

J'y fus présenté par un singulier adepte. Il jure, sur le livre d'Allan Kardec, qu'il fut évêque au moyen âge, et que son père, mort depuis plusieurs années, est revenu à l'existence dans le corps d'une petite chinoise. Si jamais il rencontre cette jeune fille il se jette dans ses bras en l'appelant : »Mon père«! Figurez-vous quelle scène de reconnaissance bouffe et quels ahurissements!

Cet homme a la foi des derviches qui avalent des charbons enflammés et des reptiles vénimeux. Demandez-lui des explications probantes sur le spiritisme, il vous regardera d'un air de profond dédain et haussera les épaules sans répondre. L'imbécile, ce n'est pas lui, c'est vous. Du moins le croit-il, et la politesse ne permet pas de lui enlever ses illusions.

II.

La réunion des spirites a lieu deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi. Le cercle est au quatrième étage d'une maison proprement tenue. Sur une estrade d'école primaire trônent le président et deux assesseurs. Devant l'estrade s'allonge une table autour de laquelle sont rangés trois médiums et autant d'écrivains. Les membres et quel-

ques rares invités sont assis en face et des deux côtés, sur plusieurs lignes de chaises.

Le président, gros et court, a la forme d'une potiche. Son visage est gras, coupé par une large bouche aux lèvres lippues; son nez petit et rond, bourgeonné comme une framboise. Il a de la barbe jusque dans le blanc de l'oeil, et ses chairs ont le ton laque rouge du dieu Sei-jin. Un joli magot, M. le président! Et néanmoins, si ridicule que soit sa prestance, ses assesseurs la lui envient.

Celui de droite est bossu. Bossu devant et derrière, ce qui prouve que l'S n'est pas toujours la ligne de la grâce. Sa tête, enfoncée entre les épaules, est plantée de côté, de sorte que chaque trait voulant reprendre sa position normale, s'en va de travers. Ses bras grêles et ses doigts crochus sont ceux d'un singe constitué pour vivre sur les arbres. On affirmerait que ses jambes sont nouées à l'estomac. Il a l'aspect doux des moutons bibliques de Murillo, et quand il parle, sa voix flûtée semble sortir d'une poitrine de femme.

Celui de gauche est bancal. Il marche comme un crocodile, a le front écrasé, les yeux à fleur de tête, les pommettes saillantes et pointues, le nez d'un bélier, les lèvres minces, tendues sur les dents longues, le menton fuyant sous la mâchoire. Ses mains sont belles; il le sait et les montre le plus possible. Il les montre même si bien, que, tout d'abord, on ne voit qu'elles. Un adroit boxeur ne s'en couvrirait pas mieux.

L'un des écrivains est un portefaix *qui ne sait pas écrire*; aussi son gribouillage ne présente-t-il aucune apparence de lettres, — pas plus, du reste, que celui de ses camarades. Si les grands hommes évoqués griffonnaient ainsi leurs oeuvres, je plains leurs imprimeurs, qui n'étaient pas médiums. — A bas les masques! ces caractères informes, sans signification aucune, ne sont que jongleries de charlatans vulgaires pour éviter les fautes d'orthographe et frapper la raison vacillante des spectateurs.

Le portefaix brandit son crayon et le promène sur le papier avec un bruit de cigale qui se frotte le ventre. C'est un de ces hommes qui déploient la même force pour écraser une mouche que pour assommer un boeuf. Ses poignées de main doivent être terribles. Il est probable qu'il jette à terre d'une caresse qu'il croit délicate, pareil au dogue qui joue avec une levrette. En plein hiver, par douze degrés de froid, je l'ai vu porter des sacs de farine, le torse entièrement nu. Un tombereau chargé de pierres de taille n'est pas plus lourd que son intelligence. Les Esprits font bien de descendre jusqu'à lui, car il ne pourrait s'élever jusqu'à eux. Mais si peu dégrossi qu'il soit, cet homme est un instrument plus facile à manier pour les médiums que l'ancienne corbeille ou planchette qui, munie d'un crayon, traçait, dans une danse folle, une cursive bizarrement pittoresque.

Les médiums sont des êtres *extra-corporels* dont les yeux sans regard ne se fixent sur rien. Ils sont maigres, tout en longueur, avec une tête trop petite : on les dirait détachés d'une toile de Greco. Ils ont l'air de somnambules égarés dans l'espace, sur la gouttière d'un sixième étage. Je suis sûr qu'ils battraient des entrechats sur un fil de la Vierge sans le briser. S'ils ne sont tout à fait *dématérialisés,* ils ont certainement le *périsprit* pour enveloppe.

Le public ne se compose pas exclusivement, comme on pourrait le supposer, de rémâteurs et de laveuses de vaisselle. On y remarque des gens bien vêtus, qui paraissent jouir de toutes leurs facultés mentales. Dans un coin, quelques vieilles, aussi ridées qu'une noix, sanglottent à chaque réponse des Esprits. Moins elles semblent comprendre, plus fort elles pleurent. Si elles ne finissent leurs jours à l'hospice Sainte-Anne, elles auront de la chance !

Le programme de la soirée est réglé d'avance, et sans doute les réponses sont apprises par coeur. Le président interroge. Après une seconde de silence absolu, les crayons frappent de la pointe, avec un bruit de machine à coudre, puis, cédant à une impulsion fébrile, décrivent les ara-

besques les plus fantaisistes. Vous avez beau écarquiller les yeux, vous ne voyez qu'un affreux barbouillage; mais les médiums, qui ont des relations avec le monde invisible, lisent couramment sur le papier noirci des sentences dictées par saint Augustin, Charlemagne ou Socrate.

Si ces illustres revenants ne répondent pas, on suppose qu'ils assistent à quelque autre réunion, — peut-être au-delà des mers, — et le président les prie d'envoyer un mandataire.

Les maîtres de la doctrine spirite divisent les Esprits en impurs, légers, faux savants, frappeurs, perturbateurs, — bienveillants, sages, supérieurs, — purs.

Les Esprits supérieurs ne fréquentent que les réunions sérieuses.

Le cercle de la rue de Charenton doit être très-mal noté dans leur royaume aérien, car ils y traitent les questions qui leur sont posées sur la métaphysique et la psychologie, en termes qui ressemble fort à une mystification.

Vérités de La Palisse. phrases évasives, discours vides, bourrés de mots scientifiques, banalités de toutes sortes: telles sont les réponses que je retrouve sur mon carnet.

III.

Il était dix heures. La séance avait marché jusque-là comme le petit Poucet chaussé de bottes de sept lieues; le programme s'épuisait avec la régularité mécanique d'une serinette bien montée, lorsque, tout à coup, un homme se leva.

— Monsieur le président, dit-il, je demande la parole.

— Je vous l'accorde, monsieur.

— Voilà plusieurs semaines que j'assiste à vos réunions avec le ferme désir de m'instruire et de reconnaître la vérité de vos principes.

Le président, les assesseurs et les médiums s'inclinèrent.

— Eh bien! je ne suis pas du tout convaincu.

— Revenez encore, monsieur; les conversions ne se font pas partout aussi vite que sur le chemin de Damas.

— Pourquoi reviendrai-je? c'est toujours la même chose. Voulez-vous, dès ce soir, faire la lumière dans mon intelligence? Un seul mot suffira et si mes doutes sont anéantis, je serai l'un de vos plus fervents adeptes.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Dégagés de leur enveloppe matérielle, les Esprits se souviennent de leur existence terrestre et voient clair dans leurs erreurs d'hommes, n'est-il point vrai?

— Parfaitement vrai, monsieur.

— Je souhaiterais consulter Proudhon ....

— Mais, monsieur ...

— Et l'interroger sur la solution du problème économique, qu'il a jadis effleurée dans la Banque d'échange.

— Mais, monsieur, cette question n'est pas dans notre programme!

— Qu'importe! les Esprits ont-ils besoin qu'on leur télégraphie à l'avance le programme d'une soirée?

— Monsieur, vous insultez là des croyances respectables!

— Je démasque le mensonge, voilà tout.

A ces paroles, les vieilles femmes bondirent sur l'intrus, les griffes ouvertes; le bossu l'accusa de pyrrhonisme; le bancal lui lança l'épithète d'athée; le vacarme fut effroyable.

Ce n'était point une sonnette qu'il fallait au président; mais une de ces seringues avec lesquelles les Chinois éteignent les incendies.

Finalement, les membres, scandalisés jetèrent l'incrédule à la porte et firent bien. »Pourquoi diable allait-il dans cette galère«? comme dit le bonhomme Géronte dans *les Fourberies de Scapin*.

Quand le silence fut à peu près rétabli, le président, plus rouge que le dieu Sei-jin, promena sur l'assemblée un regard flamboyant de colère.

— Quel est celui de vous qui a présenté cet homme? demanda-t-il d'une voix tonnante.

L'ex-évêque du moyen âge, dont le père est une petite Chinoise, se leva tout confus et balbutia des excuses.

— Je vous pardonne, dit le président, car votre erreur est le fait des Esprits légers; mais prenez garde, à l'avenir ... Et maintenant, ajouta-t-il avec un profond désespoir, comme les Esprits sages, indignés de cette algarade, ne se présenteraient plus à notre appel, je lève la séance.

Tous se retirèrent, l'âme abreuvée de tristesse.

Pauvres gens! le lieu de leurs séances est bien choisie! Rue de Charenton: l'hospice des aliénés est au bout! ...

P. L. Imbert.

LA MAGIE DANS L'ARMÉE FRANÇAISE.

Voici un fait répété par mille autres faits, et qui fit grand bruit dans le monde magnétique, il y a de cela peu de mois. Le héros et la victime de ce petit événement, M. le capitaine L*** (lire le nom en toutes lettres, et l'adresse N° 53, rue de l'Orangerie, à Versailles, dans le journal l'Union magnétique du 10 février 1856, donnant tous les détails), eut le dévouement de le raconter au public; et j'entendis son guérisseur, tout glorieux d'une si belle cure, en relater les mêmes circonstances. C'était le célèbre Regazzoni.

»Une magnétisation secrète, et c'était un acte de vengeance«, dit le capitaine L***, »me jeta tout à coup dans l'état le plus terrible. Le sommeil et l'appétit me fuyaient; écrire me devenait impossible, et je ne pouvais plus m'acquitter de mon service qu'avec une peine extrême. Des bruits continuels assiégeaient ma porte, et de l'autre côté de cette porte, je voyais apparaître un homme qui disparaissait aussitôt que je m'avançais à sa rencontre. La nuit venue, des voix me parlaient; on me faisait approcher du mur, et

c'était, me disait-on, pour sentir le corps d'une femme. Plus tard, enfin ... on me faisait commettre de ces actes que rien ne peut excuser chez un homme, et dont je ne pouvais me défendre! J'eus cependant un congé ... J'allai chez mon père, où je fus moins tourmenté; puis je revins au régiment, où quelque temps après je fus nommé officier; on ne regarda donc point comme un homme en démence ce sous-officier, progressant jusqu'au garde de capitaine! On cessa dès-lors de me magnétiser; on me laissa tranquille tant que le lieutenant-colonel de M*** qui, je crois, s'occupait de magnétisme, resta dans ce régiment.

»Sept années de repos s'écoulèrent, lorsque, vers 1850, j'adressai les plus mérités reproches au nommé ***, servant sous mes ordres. Quelques heures après ces paroles de réprimande je fus de nouveau magnétisé ... J'avais défié mon magnétiseur dont l'action s'exerçait à distance ... J'éprouvai d'incroyables tourments! On m'appelait, on m'injuriait; des fantômes me poursuivaient et je me ruais contre eux, en faisant des chutes dont l'infaillible résultat devait être la mort, si je me fusse trouvé dans mon état habituel.

»Ma réputation d'homme sobre et raisonnable se perdait auprès de ceux qui me jugeaient d'après ces actes involontaires; et depuis ce moment je ne cessai d'être magnétisé, c'est-à-dire martyrisé. Mais le soir en rentrant chez moi, l'effet du fluide me semblait plus direct. Lorsque le fluide m'envahissait, deux ou trois coups que j'entendais frapper me prévenaient, disait-on, que la séance était ouverte. Des secousses électriques me frappaient le cerveau; il me semblait tomber d'un escalier ... J'étais jugé, condamné; on me coupait les membres; il n'y avait pas assez d'injures dans le vocabulaire, ni contre ma personne, ni contre les miens! Des chansons insultantes m'étaient chantées contre les officiers du régiment, et leurs actions commentées d'une façon dégoûtante. Cependant, on me chargeait de fluide pour me rendre fou, ce qui m'était annoncé comme devant

se réaliser à courte échéance! ... Plusieurs personnes croyaient que j'étais fou, d'autres que je devenais ivrogne: bien que ces deux choses ne puissent s'expliquer, car je raisonnais encore et l'on ne me voyait point boire.

Or, il existait au milieu de nous une *société de magnétiseurs* qui, d'abord organisée dans un but de curiosité et de plaisir, était devenue hostile et dangereuse. C'est à force d'observations et avec la ferme volonté de découvrir mes persécuteurs, que je parvins à me procurer les preuves de ce que j'avance.

Les nommés X. et XX. étaient à la tête de cette société, et parmi les résultats qu'ils ont obtenus:

»Z. X., adjudant, vrai militaire, insouciant et gai, mais peut-être un peu sévère, est tout à coup atteint de tristesse. Il dit souffrir; il ne peut exprimer ce qu'il éprouve, et *se brûle la cervelle*. — V. X., homme d'une activité remarquable s'arrête tout à coup, ne veut plus rien faire, dit qu'il souffre..., refuse le service et se voit obligé de quitter le corps... T. X. faisait ombrage à X., dont il avait froissé l'amour-propre. Il commet une faute de discipline; dans un accès de tristesse, il aggrave sa faute et se fait sauter la cervelle.

Pour ma part, au bout de quatre ans de lutte, je dus aussi quitter le corps! C'est alors que j'entendis parler du célèbre magnétiseur italien Regazzoni, de sa puissance magnétique, de son ardeur à faire du bien à ses semblables. Je lui demandai de me magnétiser et de me débarrasser du mauvais fluide qui m'avait envahi. Je me soumis avec plaisir à son action... et j'ai la pleine confiance d'être parfaitement guéri«.

GOUGENOT DES MOUSSEAUX.

LA SORCELLERIE DU MAGNÉTISME A PARIS.

I.

LES SORCIÈRES ET LES CARTOMANCIENNES MODERNES.

A Paris le magnétisme est aujourd'hui un véritable trafic, et l'exploitation des découvertes de Mesmer et de Puységur est en plein rapport. Chaque classe de la société a ses somnambules attitrés, qui ne diffèrent entre eux que par le prix de la consultation. Ils peuvent se diviser en trois genres, correspondants aux trois étages de l'ordre social. Visitons en premier lieu ceux du peuple.

Dans les quartiers les plus populeux, les plus noirs et les plus pauvres vivent, dans des greniers obscurs et infects, certaines vieilles femmes ridées, valétudinaires édentées qui, sous le nom de bohémiennes, prédisent l'avenir et guérissent les maladies pour un morceau de pain ou quelques sous. Leur logement ou pour mieux dire leur antre, est situé sous le toit d'une antique maison; on y parvient à l'aide d'un escalier âpre, brumeux et glissant, leur mobilier se compose d'une cruche cassée, d'une chaise boiteuse; des chiffons sordides, de la paille humide souillent le carreau du grenier de l'infortunée sorcière du magnétisme. Ces diseuses de bonne aventure passent une partie du jour accroupies dans un coin de leur réduit, chauffent leurs mains en étendant leurs doigts rigides au-dessus d'un vase de terre qui renferme quelques charbons à demi-plongés dans la cendre; les murs exfoliés, crevassés, délabrés, sont tapissés d'une moisissure bleuâtre; en sorte qu'une sensation étrange vous glace et vous arrête sur le seuil de leur antre. Elles n'ont pas de magnétiseurs et n'en ont pas besoin; car, depuis longues années, la faim ayant mortifié leur chair, la misère sous toutes les formes ayant usé leur corps, desséché leurs membres, ridé leur peau, en un mot presque anéanti en elles la partie matérielle, on voit se vérifier à la lettre cette

parole du célèbre magicien Apollonius de Tyre : »A travers la charpente d'un corps ruiné, l'âme contemple le temps, l'espace et l'éternité«!

Ces pauvres femmes sont consultées pour les enfants malades, pour les ouvriers blessés. A l'aide d'une mèche de cheveux, elles décrivent les souffrances et guérissent très-promptement presque tous les maux par l'application de certaines plantes dont elles détaillent les mérites secrets avec une sagacité qui surpasse de beaucoup l'intuition médicale des plus habiles disciples d'Hippocrate. Plusieurs se disent les élèves de Mme. Lenormant, la célèbre cartomancienne que les plus illustres personnages de la cour de l'empereur, la plupart des esprits forts qui auraient rougi d'ajouter foi aux prophéties et aux miracles des saints, venaient consulter en secret.

Notre loyauté envers les diseuses de bonne aventure nous oblige à confesser que, parmi elles, nous avons rencontré quelques-unes qui étaient d'une très-remarquable clairvoyance. Nous pensons que toutes les cartomanciennes peuvent devenir somnambules très-lucides.

La plupart des femmes aujourd'hui qui exercent le métier de somnambules, sont d'anciennes ouvrières; elles ont commencé cet état à l'hôpital, entre les mains de jeunes étudiants en médecine qui, enchantés de faire une expérience *in anima vili*, les ont magnétisées en l'absence de leurs supérieurs. Généralement ces sujets de second ordre s'endorment en se passant aux doigts un anneau magnétisé et se réveillent par l'intermédiaire de leurs clients, qui chassent le fluide qui assoupit leurs paupières en soufflant sur leur front avec une ferme volonté de dissiper cet étrange sommeil. On a considérablement exagéré les avantages du métier de somnambule, et j'ai souvent entendu répéter que la fortune leur venait en dormant; cependant le sort de ces infortunées, dont le métier pénible semble dépasser les forces humaines, est loin d'être désirable. Nous en avons connu une que magnétisait un prêtre, le plus fameux de tous les

schismatiques modernes qui, pour la médiocre somme de cinquante centimes, répondait souvent aux questions irritantes de consultants qui avaient le courage d'exiger que, pour un si mince salaire, la somnambule lût les papiers de leur portefeuille, comptât l'argent de leur bourse, détaillât la maladie de leurs enfants et retrouvât le caniche de leur femme.

Si la pensée s'assombrit, si le coeur se serre à la vue des travaux ingrats et rebutants, auxquels la faim soumet tant de créatures raisonnables, de quelle pénible émotion ne sera-t-on pas saisi en contemplant de près les souffrances inconnues, les épuisements physiques et moraux du métier si envié de somnambules?

Presque toutes dorment dix ou douze heures par jour, durant lesquelles il leur faut répondre aux questions exigentes du public. Cette torpeur contre nature, cet assoupissement douloureux est leur gagne-pain, leur unique industrie; pauvres créatures qui vont chercher leur tâche, tâche pénible et laborieuse, dans l'acte même où la nature avait placé le repos, et qui arrivent au terme suprême de leur existence sans avoir eu le temps de vivre pour elles-mêmes. Nous ne parlons pas de ces malheureuses somnambules que la faim, cette jouissance du riche, si souvent une souffrance pour le pauvre, a réduites à livrer leur corps aux humiliantes et brutales expériences de l'insensibilité magnétique. Il faut tirer un voile épais sur cette chair de jeune fille percée de part en part, sur ces fers rougis appliqués sur la peau délicate de cette martyre de la misère qui, pour vivre, verse son sang goutte à goutte!

HENRI DELAAGE.

(Le monde occulte. Paris 1851.)

II.

ROUERIES DES CHARLATANS DU MAGNÉTISME.

Il y a par le monde des gens d'une foi si facile, d'une crédulité si ingénue, et le magnétisme est un masque si com-

mode, que l'intrigue et la mauvaise foi ne manquent pas d'en profiter; le somnambulisme, pour les magnétiseurs charlatans, n'est qu'un moyen facile de mystifier les gobemouches par l'intermédiaire d'un compère; leurs nombreux secrets, pour contrefaire la science et abuser de la bonne foi des Parisiens se nomment *trucs*, d'un mot anglais *trick*, qui signifie *tour*. En dévoilant ces ruses et ces supercheries, indignes d'hommes qui se respectent, nous espérons arracher quelques-unes de ces herbes vénéneuses, de ces plantes parasites, qui étouffent dans son germe l'abre du magnétisme et l'empêchent d'étendre au loin ses rameaux, sous lesquels viendront s'abriter les générations futures.

Ce sont les quartiers les plus riches, les plus aristocratiques que le charlatanisme choisit de préférence pour centre de l'exploitation du sommeil magnétique. Quand le somnambulisme nous apparaît sous la forme d'état, son titre de gagne-pain devient alors une espèce d'excuse à nos yeux, car il faut que tout le monde vive; mais lorsque c'est dans un appartement richement meublé que nous allons trouver les vendeuses de lucidité magnétique, nous ne pouvons nous empêcher de les flétrir. Quand nous voyons une femme jeune encore, d'une intéressante pâleur, spéculant sur le préjugé des gens du grand monde, qui consiste à estimer davantage ce qu'ils payent vingt francs que ce qui leur en coûte dix, et la foule se pressant dans les salons d'attente, avide d'échanger son or contre quelques vaines paroles dites avec volubilité et autorité, afin d'esquiver les questions et de simuler une lucidité absente, nous tâchons de lui arracher son masque, car il y a une chaîne de solidarité qui lie entre elles les somnambules et les attache au même pilori dans l'opinion publique.

Souvent les somnambules finissent par acquérir un véritable talent dans l'art de faire des dupes; chez elles le faux, sous un certain jour doré, est présenté avec tant de rouerie qu'il réussit souvent à produire l'illusion du vrai; les ruses pour simuler la seconde vue sont si adroitement combinées,

si heureusement trouvée, [illegible] par l'action magnétique. Il vous se [illegible] avons raconté à Lemaire et [illegible] nous empressions à son [illegible] relate dans ses notes un cas extraordinaire [illegible] écrit jusqu'à ce jour magnétiseur et magnétisé.

— Ainsi vous croyez à la science de M. Lemaire ?

— Parfaitement. et vous ?

— Moi aussi, sérieusement je [illegible] plus approfondie que je vous [illegible] à [illegible] de beaucoup de charlatans avant de [illegible] recouvre cette science. [illegible] tans. Jugez-en [illegible] de M. Lemaire. [illegible] garantis l'authenticité.

Un jour une femme [illegible] Mme de [illegible] m'a mandé à la quarantaine dans [illegible] grands journaux l'adresse d'une somnambule d'une lucidité constante, endormie par son magnétiseur de huit heures du matin à cinq heures du soir. Cette femme se rendit immédiatement à l'adresse indiquée, mais à peine qu'elle se trouvait chez la somnambule, cette somnambule lui a prié de revenir le lendemain, en disant qu'elle attendrait vainement son tour ce jour-là. Le lendemain donc, cette dame [illegible] elle fut admise aussitôt. La somnambule était endormie et du moins paraissait l'être.

— Veuillez donner votre main à madame, dit le magnétiseur à la visiteuse en lui montrant la somnambule.

— Je sais ce qu'on vous amène, dit celle-ci, sans attendre qu'on l'interroge.

— Et bien, dites-le-moi, répondit cette dame qui affichait partout une incrédulité complète.

— Vous venez pour retrouver un objet perdu.

— Est-ce vrai, madame ? demande le magnétiseur.

— Oui, monsieur.

— Dites l'objet que madame a perdu, reprit l'homme.

— C'est une épingle enrichie de diamants.

Le magnétiseur interrogea du regard Mme ***, qui fit signe que cela était vrai.

— Dites à madame, d'où lui venait cette épingle.

— Elle lui venait de M. le comte de ***, son mari.

— C'est vrai, ne put s'empêcher de dire la dame en question.

— Bien, ce n'est pas tout; où cette épingle a-t-elle été achetée?

— Près de l'Hôtel-de-Ville, dans un grand magasin qui fait le coin du quai.

— Comment nomme-t-on le marchand?

— Je ne vois pas. — Voyez! — La somnambule parut faire des efforts pour lire.

— Je vois, dit-elle tout-à-coup. — Eh bien?

— C'est chez Froment Meurice.

— C'est merveilleux, s'écria madame de ***.

Maintenant reprit le magnétiseur, pouvez-vous dire à madame qui a ramassé son épingle ou qui la lui a volée?

Elle a été ramassée. — Par? — Par un homme. — Voyez-vous cet homme? — Oui, mais il marche et va très-vite; il m'est impossible de distinguer ses traits. Si madame veut revenir demain matin, il sera sans doute chez lui, et je pourrai dire où il demeure et quel nom il porte.

Madame de *** partit émerveillée; autant elle avait été incrédule jusque-là, autant, à partir de ce jour, elle eut foi. Elle ne voulait entendre à aucune objection qu'on lui faisait, et sa confiance était devenue inébranlable. Cette précision de détails que lui avait donné la somnambule ne pouvait être, à ses yeux, que le résultat du magnétisme le plus pur et de la lucidité somnambulique.

A quelques jours de là, je reçus la visite du magnétiseur de cette somnambule; il venait me demander une lettre de recommandation, car il ne voulait plus, disait-il, pour cinq francs par jour, être le complice des audacieuses

fourberies de celle qu'il avait l'air d'endormir et qui ne dormait pas plus que vous et moi.

Je l'interrogeai naturellement sur les moyens qu'il avait employés pour tromper cette Mme de *** et tant d'autres personnes qu'il avait rendues si ardentes pour le magnétisme.

C'est bien simple, me dit-il. Cette foule qui se presse chez la somnambule, se compose en grande partie de figurants de petits théâtre auxquels ou donne 2 francs pour jouer le rôle de clients. Ce sont eux qui engagent les visiteurs à revenir le lendemain. Le visiteur s'en va, on le fait suivre et l'on envoie dans la maison une femme qui, sous prétexte de vendre des dentelles ou autres objets, obtient adroitement des domestiques ou du portier les renseignements dont la somnambule a besoin pour donner à ses réponses l'apparence de la vérité et de l'inspiration.

Parmi les nombreuses femmes que la difficulté d'exercer une profession lucrative engage à contrefaire la lucidité somnambulique, bien peu ont à leur disposition d'aussi ingénieux moyens de tromper le public; le succès de leur réponse dépend alors de l'habileté de leurs interrogations, de la sûreté de leur coup-d'oeil et de l'ingénue crédulité de leurs clients, qui laissent échapper leurs secrets sans s'en apercevoir.

Les jolies habitantes de la rue Bréda, les gracieuses parisiennes de Notre-dame-de-Lorette qui, malgré leur chapeau à plumes et le mantelet de velours cerise attaché coquettement sur leurs épaules, portent au fond du coeur le souci rongeur de l'avenir ont une foi sincère aux lumières des somnambules, qu'elles prennent toujours pour directrices de leur conduite dans les circonstances difficiles.

HENRI DELAAGE.

LA SOMNAMBULE DE BARRIÈRE.

I.

Voici sa carte :

> Sous la direction d'un docteur
> boulevard d'Enfer
> Mme LISLY
> Séances et expériences magnétiques
> Le dimanche à 8 h. précises du soir.

L'entrée est gratuite, quoiqu'on la paye d'une manière indirecte en laissant sa coiffure au vestiaire.

On pénètre dans une salle où sont disposés six bancs qui semblent tout d'abord rembourrés, mais qui n'en ont que l'apparence. Les hommes s'asseoient à gauche, les femmes à droite. De mauvaises gravures et des peintures plus mauvaises encore, sont accrochées aux murs. Au fond, une large porte est ouverte sur un salon rouge à pans coupés, orné de glaces ternies, de tableaux impossibles et de fleurs artificielles. L'ameublement est disparate, dans le goût des hôtels garnis. Entre deux fenêtres est un piano droit surchargé de niaiseries de rencontre. Au milieu, deux fauteuils ouvrent les bras aux compères : une chaise les sépare, placée là sans doute comme isolant, pour empêcher les fluides de se contrarier. Vis-à-vis les fauteuils sont les siéges des magnétiseurs. Une lampe fumeuse, coiffée d'un verre dépoli qui tamise une lumière glauque, semblable aux derniers regards d'un oeil qu'envahit la cataracte, est suspendue au plafond, entre deux candélabres éteints. On ne voit, du reste, ni têtes de mort, ni crocodiles ou hiboux empaillés. Seul, un chat se promène parmi les spectateurs et frotte à leurs vêtements son pelage électrique.

Les deux salles pourraient, à la rigueur, contenir une centaine de personnes : j'en compte cent cinquante-six, entassées comme les neuf millions d'oeufs que renferment les organes génitaux d'une morue. Que les prôneurs de vérités

viennent me dire, après cela, que le contenant est toujours plus grand que le contenu ! . . .

Les incrédules rient d'avance. Ils se promettent de passer une bonne soirée. Ils sont venus là, parce que le spectacle y coûte moins qu'aux Folies-Bobino et que les trucs y sont plus faciles à pénétrer qu'au théâtre de Robert Houdin.

Les crédules sont impassibles. Les scènes les plus grotesques n'ébranleront pas leurs convictions. Ils ont la foi des paralytiques qui vont à Lourdes.

Les indécis sourient du bout des lèvres, en attendant. Le doute est au fond de leur âme.

Jeunes filles au gentil minois et vieilles femmes au teint couperosé, cocottes aux toilettes tapageuses et portières qui ont *zévu* des malheurs sont réunies fraternellement dans ce bouge sibyllin, comme dans une terre inculte les myosotis et les chardons.

II.

Le médecin, directeur des expériences, fait une entrée à sensation. Il secoue, d'un coup de tête léonin, sa chevelure flottante, dilate ses larges narines, découpées en accents circonflexes à l'extrémité d'un nez qui a des proportions épiques, tourne de droite à gauche, majestueusement, son visage osseux, qu'encadrent, comme une jugulaire prise dans le faux-col, de maigres favoris taillés en côtelettes, et distribue, avec l'importance d'un tragédien de Carpentras, vingt cartes de consultations gratuites. Il a l'air d'un bon farceur qui essaie vainement de se faire prendre au sérieux.

La séance était annoncée pour huit heures très-précises ; il est neuf heures moins un quart. Des signes d'impatience se manifestent sur les bancs mal rembourrés, qui se moulent dans les chairs.

— Si, au moins, l'on pouvait fumer ! disent les hommes.

— Ça n'est pas permis qu'à la lampe ! répond une cocotte dont les éclats de rire continuels scandalisent le docteur et les vieilles filles convaincues.

Deux dames arrivent ; il n'y a plus de places. Un loustic

leur indique les siéges vides des patients et des opérateurs. A peine s'y sont-elles douillettement installées, que tout le salon proteste par des cris aigus, gutturaux, pareils à ceux dont les roquets poursuivent les joueurs d'orgues. Le docteur, furieux, les cingle d'une catilinaire en style du quartier Mouffetard. Les deux dames se lèvent d'un bond et, confuses, troublées, courent s'asseoir sur les bancs des hommes. Nouveau tumulte, que termine enfin l'entrée des parodistes de Mesmer.

III.

Ils sont quatre, que je recommande à la direction du théâtre du Palais-Royal. Gil-Pérès, Lassouche, Brasseur, L'héritier, n'ont jamais été plus comiques, plus bouffonnement extravagants que ces personnages vêtus de noir et cravatés de blanc comme des notaires, graves comme s'ils croyaient à leurs pasquinades.

Le premier est un grand jeune homme maigre, d'aspect méphistophélique. Il a les yeux capotés, le nez en sécateur, les oreilles pointues, la barbe coupée et peignée à la Guise. Son habit, d'apparence préhistorique, semble taillé sur le dos du plus vieux marabout du Jardin des Plantes.

Le second a la tournure d'un fort de la Halle affublé de la défroque d'un membre de l'Institut. Ses mains puissantes, noueuses comme les racines du figuier, sont de la force de plusieurs piles de Volta. Il se dandine lourdement sur les hanches, à la manière d'un porteur d'eau, et lance au public un regard clignotant qu'on peut traduire ainsi: »Attendez, tout ça n'est rien; quand j'aurai retroussé mes manches, je vous étonnerai bien davantage«.

Le troisième et le quatrième ont l'attitude burlesque des pîtres qui débitent un boniment sur les trétaux des foires de province.

Ces bons apôtres passent trois fois la main au-dessus de la tête de jeunes filles qui simulent aussitôt un sommeil agité, comme si, de minute en minute, des fusées leur

partaient sous les jupes. Toutes sont extra-lucides. Elles se promènent, parlent, chantent, se couchent sur le dos, miaulent en se traînant sur les genoux et sur les mains, exécutent une série de charges dont elles rient parfois les premières, sur un mot plaisant des spectateurs. Seuls, les émules du harem du Potet, qui vivent de cette comédie, gardent un sérieux imperturbable.

Ils adressent aux magnétisées des questions de cette force :

— Voyez-vous le monsieur que je vous indique ?

— Oui.

— A-t-il son chapeau sur la tête ?

La réponse est facile, puisque chacun est forcé de déposer, avec vingt centimes, sa coiffure à la porte.

Le grand jeune homme maigre, gesticulant derrière son *sujet*, ne peut se faire comprendre.

— Que cela ne vous étonne point, dit-il, il y a dans la salle divers fluides qui se contrarient.

Les femmes de bonne foi ne sont jamais endormies, et c'est bien extraordinaire, car les opérateurs les tourmentent horriblement. Ils leur mettent les doigts dans les yeux, leur enfoncent les pouces dans l'estomac et les tiennent immobiles durant un quart-d'heure. Comment résistent-elles à la fatigue et à l'ennui, ces puissants auxiliaires du sommeil ? . . .

Près de moi, un homme qui n'éprouve que de l'ennui s'endort profondément sans passes magnétiques.

— Regardez, mesdames, s'écrie aussitôt le [illegible] un admirable à-propos : la salle est à ses pieds [illegible] fluides, que monsieur en subit l'irrésistible influence.

IV.

La somnambule, la vraie, celle qui [illegible] cartes, entre enfin avec la majesté d'une [illegible] C'est une femme colosse qu'on a [illegible] elle était jeune, dans une [illegible]

Elle porte sur le côté gauche, fixée au corsage par un ruban tricolore, une large médaille qui, n'étant pas de sauvetage, pourrait bien n'être qu'une vieille pièce de six francs.

Le cornac de ce mastodonte est un gros diable qui enlèverait soixante kilos à bras tendu, sur l'extrémité du petit doigt.

— Attention! s'écrie le docteur; que chacun se taise et reste assis!

Une bonne vient allumer les candélabres. On croit à une illumination. Erreur! la bonne n'allume que deux bougies sur huit, et l'on ne voit qu'un peu mieux ... la fumée de la lampe!

Le silence est tel dans la salle, qu'on entendrait battre le coeur d'un cataleptique.

Le magnétiseur fait quelques passes, la somnambule tord plusieurs fois la bouche dans un mouvement que suit le bout du nez, souffle comme un phoque »pf! pf! pf!« et dit: »Assez«!

C'est fini: elle dort les yeux ouverts.

Les consultations commencent. Le numéro 1 apporte une lettre; le numéro 2 une bague, etc. Le somnambule prend la lettre ou la bague dans la main droite, les doigts des consultants dans la main gauche, et donne, en français déplorable, des explications ambiguës, système renouvelé des augures. Quelquefois elle se plaint que les demandes la martyrisent; souvent elle assure qu'elle ne peut répondre qu'à part, — ce qui coûte cent sous.

Un de mes amis s'approche à son tour.

— Madame, dit-il, je vais vous adresser une question bien délicate, à laquelle je vous prie de répondre en toute franchise.

— Parlez, monsieur.

— J'ai des doutes très-motivés sur la fidélité de ma femme.

— Prenez garde! ceci est grave, monsieur, et je ne sais si je dois, en public ...

— Hélas! madame, mes faibles ressources ne me permettent que les consultations gratuites.

— Où est votre femme?

— Au Mas-d'Azil.

— Département de la Seine?

— Non, madame; département du Gers.

— Je vais m'y transporter ... Pf! pf! pf! ... J'y suis ... Qui soupçonnez-vous?

— Eh! qui donc, si ce n'est un homme? ...

— Un homme ... vous l'avez dit ... c'est bien cela ... Oh! monsieur ... pf! pf! ... Oh! monsieur, en effet, votre femme vous trompe ... Je la vois avec ce misérable ... un blond ... ou brun ... chatain, peut-être ... (je distingue mal, la lumière est éteinte) ... d'une figure agréable ... de manières séduisantes ... Est-ce cela? ...

Une folle envie de rire me prend; je me contiens.

— Madame, répond mon ami, ce serait peut-être cela si j'étais marié; mais, fort heureusement, je suis garçon et n'ai jamais mis les pieds au Mas-d'Azil.

— Pour qui nous prenez-vous, monsieur? s'écrie l'énorme magnétiseur d'une voix menaçante.

— Oh! pour ce que vous êtes!

— A la bonne heure! car, autrement, je vous eusse jeté par la fenêtre.

La partie incrédule de l'assistance se tient les côtes; le docteur grince des dents et montre le poing.

V.

La séance se termine par une scène extatique, pendant laquelle un pianiste joue un trémolo de mélodrame.

La somnambule exécute les tours de reins d'une almée et, les yeux fixes, les bras en l'air, semble une folle de l'hospice Sainte-Anne cherchant à prendre au vol des mouches imaginaires.

Je me rappelle avoir vu à Londres une vieille fille atteinte d'une singulière manie. A force d'avaler du thé, elle avait fini par se croire théière. »Ne m'approchez pas, s'écriait-elle à chaque instant, vous me casseriez« !

La somnambule a parfois les gestes de cette malheureuse dans sa comique extase.

— Vous voyez, mesdames et messieurs, dit avec aplomb le gros magnétiseur, qu'il n'y a point ici de tours d'escamotage. Tout est vrai, tout s'opère par la puissance magnétique, — la plus belle, la première science du monde.

— Dans le domaine du charlatanisme, ajoute mon voisin.

En s'éveillant, la somnambule pousse de petits cris de jouissance et agite voluptueusement les bras, à la façon d'un oiseau qui sèche ses plumes au soleil après une pluie d'orage.

VI.

Pénétrons dans la coulisse et vérifions le dessous des cartes.

Un de mes amis, le docteur L..., avait une bonne assez simple d'esprit pour prétendre à l'héritage du royaume des cieux. Née de parents inconnus, elle avait été recueillie par l'Assistance publique d'Auxerre. Comme tous les bâtards abandonnés dès leur plus tendre enfance, elle échafaudait mille rêves éblouissants sur sa mystérieuse origine. D'où venait-elle? Où allait-elle? La nuit l'enveloppait; mais au loin, des rayons d'or baignaient les deux extrémités de sa route, et l'X de son existence brillait, comme la lampe d'Aladin, sur un paysage de pierreries. Sa mère était, sans doute, une princesse de sang royal, et son père un grand seigneur russe, propriétaire d'immenses steppes peuplés d'esclaves et de moutons. Qui sait? les espérances les plus folles sont parfois bien au-dessous de la réalité ... Pelotonnée dans son imagination, comme une chenille dans son lit de soie, la pauvresse attendait patiem-

ient sa métamorphose, — les ailes diaprées qui devaient 'emporter dans le monde étincelant de ses divines extases.

L... avait remarqué les distractions de sa bonne. Mais ce qui l'étonnait surtout, c'est qu'elle ne faisait pas la moindre économie, et que, deux jours après sa paye, elle ne possédait plus rien. Ne lui connaissant aucun carabinier qu'elle nourrît de friandises, le docteur l'interrogea sur l'emploi de son argent.

La pauvre fille se fit d'abord tirer l'oreille, puis avoua qu'elle consultait des tireuses de cartes. Le matin même, à *quatre heures,* elle était allée chez la somnambule du boulevard d'Enfer.

— Que vous a-t-elle dit?

— Que je retrouverais ma mère, une grande dame dont on ne peut encore me donner l'adresse, mais qui habite Paris et me suit partout du regard.

— Et cette révélation vous a coûté! ...

— Dix francs.

— Dix francs, malheureuse! ... Ah! les escrocs! ah! les exploiteurs de l'idiotie humaine! je leur apprendrai qu'on ne vole pas impunément les faibles d'esprit. J'irai, dès ce soir, faire rendre gorge à la prétendue somnambule. ... Dix francs! ... Mais on pourrait lui appliquer le proverbe fait sur Laïs la Corinthienne! ...

A huit heures, L... montait un escalier étroit, tortueux, humide, éclairé quelque part, on ne savait où, probablement par une veilleuse. Au second étage, il s'arrêta devant cet écriteau cloué sur une porte : DOCTEUR Z. *consultations toute la journée.*

Il sonna : le docteur Z. vint ouvrir en personne. Mon ami le reconnut à son nez typique.

— C'est vous, monsieur, qui dirigez les expériences de madame Lisly?

— Moi-même, monsieur; donnez-vous la peine d'entrer.

Les quatre magnétiseurs étaient assis dans un cabinet où l'on voyait des instruments de formes bizarres, destinés ...

à terrifier les visiteurs naïfs. Devant une fenêtre sans rideaux, pendu par une corde rougie à la sanguine, un long squelette tenait dans ses manis, à hauteur de poitrine, son crâne au fond duquel brûlait une petite lampe. La salle n'avait pas d'autre éclairage. L... sourit en promenant son regard sur ce décor fantasmagorique.

— Puis-je parler à la somnambule? demanda-t-il.

— Elle est sortie, monsieur.

— Dans ce cas, je souhaiterais avoir un entretien secret avec vous.

Les magnétiseurs se retirèrent.

— Je vous écoute, monsieur.

— Tout d'abord, je vous dirai que je suis docteur en médecine.

— Ah! mon cher collègue, permettez-moi de vous serrer ...

— Je vous en dispense.

— Venez-vous m'appeler en consultation?

— Est-ce que, par hasard, vous seriez médecin?

— Certainement, monsieur.

— De quelle Faculté?

— De Madrid, monsieur.

— Oui, un titre qu'on achète.

— Monsieur! ...

Les narines du docteur Z. se dilatèrent comme pour absorber d'un coup un hectogramme de tabac.

— Eh bien! quelle que soit la valeur de votre affirmation, vous exercez un métier honteux.

— Ah! c'en est trop! ma patience est à bout.

— Ne vous emportez pas, monsieur. Mon nom a quelque crédit à la Préfecture de police, et ...

Le docteur Z. se calma comme par enchantement.

— Ce matin, à quatre heures, ma bonne est venue consulter la somnambule placée sous votre direction. Vous savez mieux que moi quelle comédie vous avez jouée pour escroquer dix francs à la pauvre imbécile.

— Nous ne sommes pas des escrocs, monsieur : nous ommes d'honnêtes gens.

— Voyons ! croyez-vous en votre somnambule ?

— J'ai vu des choses extraordinaires ...

— Êtes-vous convaincu de la vérité de ses réponses ?

— Je ne sais ... Il nous eût, sans doute, été difficile de faire retrouver ses parents à votre bonne ... mais, vous comprenez, monsieur ... ceux qui viennent nous consulter, désirent des explications favorables, et ...

— Et vous les satisfaites chèrement.

— J'exerçais autrefois la médecine à la Chaussée-du-Maine, où je crevais de faim. Ici, la clientèle abonde. J'en profite.

— Vous spéculez sur la bêtise, c'est affaire de police : mais ce qui me regarde, ce sont les dix francs que vous a donnés ma bonne et que vous lui rendrez. Vous les lui restituerez, entendez-vous, monsieur ; sinon, je m'adresse à la Préfecture ...

— Oh ! mon cher collègue, votre bonne n'a qu'à se présenter demain ... Je regrette que la somnambule soit sortie ; elle vous aurait remis elle-même cette petite somme que je n'ai pas dans mes tiroirs ... Sera-t-elle désolée de n'avoir pas fait votre connaissance ! ... Vous êtes un si galant homme ! ... Quel honneur pour nous d'avoir reçu votre visite ! ... Un docteur de l'éminente Faculté de Paris ... un illustre membre de plusieurs sociétés savantes.

L... était au bas de l'escalier, qu'il entendait encore son panégyriste discourir d'une voix solennelle, penché sur la rampe comme sur une tombe.

Le lendemain, la bonne refusait d'aller chercher son argent.

— Ils me jetteraient un sort ! s'écriait-elle : déjà, monsieur, ils m'ont aux trois quarts ensorcelée ! ...

— L... fut obligé de l'y conduire de vive force.

— Voyez-vous cette idiote, dit-il au docteur Z... reconnaissez-vous un visage plus bête ? L'imbécile a peur que vous l'ensorceliez !

La bonne pleurait dans son mouchoir. Elle bramait, l'oeil fixé sur le terrible squelette.

La somnambule restait invisible.

— Regardez cet homme, ajouta L... : il ne croit pas aux ridicules farces qu'il dirige. Que cela vous serve de leçon, triple buse ! ...

Puisse cette étude, vraie jusqu'en ses moindres détails, servir aussi de leçon à la trop crédule clientèle des somnambules parisiennes.

P. L. IMBERT.

(A travers Paris inconnu. Paris 1876.)

LE SPIRITISME EN FRANCE.

I.

Extension du spiritisme. — Pourquoi la doctrine spirite se propage si rapidement en France. — Les magnétiseurs devanciers des spirites. — Utopies des hiérophantes modernes. — Les romanciers propagateurs de la doctrine spirite.

Depuis 1871, le spiritisme a fait de grands progrès en France. Les sociétés ou groupes spirites se multiplient partout, et il y en a des centaines ayant chacun leurs médiums écrivains ou typteurs à Paris où l'on compte actuellement plus de 30,000 spirites convaincus. L'évaluation à deux millions du nombre des spirites français ne nous paraît pas exagérée : elle se trouve déjà dans l'ouvrage de M. Desages. (De l'extase et des miracles comme phénomènes naturels. Paris 1868.)

Si le spiritisme français était restée une science positive, cultivée dans des ateliers d'investigation scientifique, nous n'aurions pas à nous en occuper ici, mais les cercles spirites ne sont plus maintenant en France que des »réunions pour la prière en commun, l'enseignement de la doctrine et l'évocation des morts«; ils présentent tout à fait l'aspect de cérémonies religieuses où toute recherche scientifique est

considérée comme une profanation : en un mot, le spiritisme français est devenu une *religion nouvelle*, une renaissance de la vieille tradition religieuse de l'Asie, un retour à l'enfance de l'humanité où celle-ci commençait à formuler la doctrine de la métempsycose et de la réincarnation, qui devait la tirer de l'embarras de savoir ce qu'elle ferait de l'âme après la dissolution du corps. Plus de trente mille Parisiens se réunissent donc chaque semaine pour causer avec les revenants et en recevoir les enseignements. Ce fait paraîtra sans doute un étrange anachronisme à beaucoup d'observateurs superficiels qui, scandalisés et étonnés, se demanderont avec inquiétude, si décidément il faut prendre le deuil de la gaîté française, et si les fils de Voltaire et de Béranger vont pour toujours abandonner le bal Mabille et le demi-monde pour la danse des tables et le triste monde des trépassés. Cependant la chose est trop sérieuse, et la plaisanterie n'est plus permise en face d'un fait qui prend de plus en plus tous les caractères d'un mouvement social et religieux.

L'extension qu'a prise en France la doctrine spirite peut s'expliquer tout d'abord par l'absence de la science positive et par l'influence croissante des superstitions.

On se tromperait étrangement en supposant que les notions scientifiques ont pénétré fort avant dans l'esprit de la majorité des Français et qu'elles pourraient détruire les superstitions populaires. Les vieilles croyances du moyen âge vivent encore dans le cœur du peuple français et sous des formes tout aussi grossières et tout aussi [illegible] qu'au XVme siècle. Voilà donc le terrain préparé pour nous voir le spiritisme aussi bien que toute autre manifestation religieuse.

D'autre part, l'histoire de l'humanité prouve que toute recrudescence de superstitions [illegible] une [illegible] recrudescence de [illegible] aujourd'hui le dernier [illegible] la marée montante du [illegible]

indépendants cherchent leur refuge dans la négation absolue de toute foi. L'incrédulité la plus brutale commence même à envahir une partie considérable des classes inférieures en France, surtout dans les centres industriels. Dans une seule année (1851), les publications franchement athées s'élevèrent au chiffre énorme de plus de 640,000 exemplaires (Naville. Discours III. 128). Il est vrai que si l'Église se fût contentée de prêcher la doctrine de Jésus dans toute sa pureté, si elle ne l'avait pas défigurée par une foule de théories absurdes, si elle ne l'avait constamment surchargée de sottes pratiques et de nouveaux dogmes plus ou moins ridicules, tout le monde en France serait chrétien spiritualiste, et personne n'aurait adopté le spiritisme pour échapper à la mort de la vie morale, à l'isolement où l'absence de foi laisse l'homme et la société. Le peuple ne saurait vivre dans l'irréligion; la négation, l'incrédulité lui pèse et le désespère; il sent profondément la nécessité d'un ordre religieux, d'une foi quelconque pour ranimer la société et soutenir la vie humaine. Aussi l'incrédulité actuelle n'est-elle absolue qu'en apparence: elle cache un besoin religieux qui n'est plus satisfait par l'Église ultramontaine: elle tend à une *religion nouvelle,* à une croyance pure, progressive, dégagée de passions humaines.

C'est ainsi que les progrès rapides du spiritisme trouvent leur explication dans le sentiment religieux froissé autant par les excès de la réaction catholique que par ceux de l'athéisme.

On serait tenté de croire que ces progrés ont été préparés de longue main par des fanatiques et des illuminés, en lisant les paroles suivantes de *Henri Delaage*: »Les doctrines impies des rationalistes et matérialistes modernes serrent le coeur d'une inexprimable douleur. Depuis près d'un siècle, les hommes au cerveau borné, au coeur ambitieux qui deshonorent le nom de savant et de philosophe, se sont livres à des experiences meurtrières sur l'âme et l'intelligence des peuples. Jadis le chiffonnier portait en sa poi-

trine, sous son linge en haillons, un coeur croyant à l'immortalité : il espérait qu'après une vie errante et méprisée, il se reposerait dans le royaume de Dieu, promis à ceux qui souffrent. Des sophistes hébetés l'ont perfidement raillé de sa foi ; alors, le front triste, l'oeil morne, il s'en est allé demander à l'eau-de-vie les consolations de l'abrutissement. La malfaisante incrédulité qui asphyxie les intelligences, étouffe les coeurs en souveraine depuis trop de temps. *L'heure a sonné où les élus de la vérité, les enfants de l'avenir et de la France, ont rugi comme des lions : ils ont compris qu'il y avait lâcheté et sottise à lui permettre d'obscurcir plus longtemps le soleil de la divinité. Depuis un demi-siècle qu'ils se reposent, ils ont eu le temps d'aiguiser leurs griffes d'airain* : c'est maintenant un duel à mort entre un crapuleux matérialisme, uni à un niais rationalisme, et la vérité traditionnelle«. (*Henri Delaage*. Le Monde occulte, Paris 1851.) — Il est certain qu'avant 1860 la réaction catholique a songé un moment à se servir des magnétiseurs et des magiciens modernes, préparant ainsi les progrès du spiritisme actuel, car qui dit magnétisme, dit spiritisme, et la table tournante n'est qu'un baquet de Mesmer. Voici comment le célèbre P. Lacordaire apprécia le magnétisme et le mesmérisme devant une foule nombreuse qui se pressait dans la vaste nef de Notre-Dame, le 5 décembre 1846 : »Les forces occultes et magnétiques dont on accuse le Christ de s'être emparé pour produire des miracles, je les nommerai sans crainte et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnaît pas encore et même les proscrit. Toutefois, j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques, eh bien ! j'y crois sincèrement, fermement ; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens, je crois que ces phénomènes, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels, je crois que le secret n'est

jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses dont la trace est facile à reconnaître, et qu'*aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines*, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité. Je crois tout cela. Oui, messieurs, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y eût dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, presque inconstatables par les procédés scientifiques. Il l'a voulu, afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion, il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant«. — Si quelques évêques ont prohibé l'emploi du magnétisme comme ayant un caractère surnaturel en dehors du catholicisme, ils se sont mis en contradiction avec la cour de Rome qui n'a rien vu dans le magnétisme qui fût contraire à la foi et aux bonnes moeurs; ils ont oublié une décision de la Congrégation générale de l'Inquisition, du 23 juillet 1840; ils n'ont pas étudié ni la *Théologie* de Mgr. Bouvier, évêque du Mans où il est rendu justice au fondateur de la doctrine magnétique, ni la *Théologie morale à l'usage des curés et confesseurs*, de Mgr. Gousset, archévêque de Reims, où »Sa Grandeur« a consacré quelques pages à l'emploi du magnétisme. (Voy. *Th. Hue*. Le vrai et le faux magnétisme. Paris 1878.) — En enseignant ainsi le magnétisme, l'Église, nous le répétons, a préparé les progrès du spiritisme, car les phénomènes de tous les deux sont si intimement liés qu'on ne peut dire où le domaine de l'un finit et où celui de l'autre commence;

si par certains faits le magnétisme rentre dans le domaine de la biologie et de la médecine, il rentre par une foule de points dans celui du spiritisme et de la magie. Nous sommes cependant loin de penser que la réaction catholique puisse ou veuille jamais se servir du spiritisme comme moyen de propagande [1]. Mais il est au moins fort singulier qu'à l'époque où son »pouvoir médianimique« se manifestait sur la plus grande échelle, Duglas Home, le plus célèbre des médiums actuels, ait embrassé le catholicisme. Voici les raisons qu'il donne lui-même de sa conversion: »Je me plongeai avidement dans la lecture de tous les livres que je pus trouver, relatifs aux doctrines de l'Église romaine, et trouvant en eux des preuves de tant de faits observés dans ma propre expérience, je crus que toutes croyances contraires ou ennemies seraient pour jamais annihilées en moi, si je pouvais être reçu membre de cette Église«. (*Révélations sur ma vie surnaturelle.* Paris 1860 p. 130). — L'aventure arrivée en 1856 à Mgr. l'évêque de Rennes n'a pas peu contribué à effrayer les fidèles et à faire interdire l'exercice de la rotation des tables. Ce prélat avait cru devoir se livrer, pour son édification personnelle, aux expériences sur les tables, et voici à la suite de quel résultat Sa Grandeur y a renoncé:

L'évêque, ses vicaires-généraux, ses chanoines, réunis à l'évêché, interrogeaient une table sur le sort et les souffrances d'un jeune missionnaire récemment martyrisé en Chine. La table se mit à raconter en sa langue, avec une fidélité stupéfiante, toute l'histoire des tortures du missionnaire, toutes circonstances bien connues de la plupart des assistants. L'évêque en fut si frappé qu'interrompant l'exer-

1) Un spirite fervent, Henri Dozon, auteur de »Leçons de Spiritisme aux enfants« (!), a publié en 1861 des »Révélations d'outre-tombe«, 4 vol., recueil d'instructions tendant à l'union du catholicisme et du spiritisme. Il n'a point trouvé d'échos dans le camp catholique où les évêques ont, dès 1863, commencé à lancer leurs mandements contre les tables tournantes.

cice, il s'écria d'une voix forte : — Pour savoir tout cela, il faut que tu sois le diable. Eh bien! si tu es le diable, par le Dieu tout puissant, par Jésus-Christ, je t'adjure, te somme et t'ordonne de te briser à mes pieds! — Incontinent la table fit un énorme bond et retombant obliquement vint briser deux de ses pieds devant ceux de Mgr. de Rennes. Cette histoire ridicule, souvent citée par les adversaires du spiritisme, prouve tout au plus, disent les spirites, que les esprits se sont moqués de la superstition de Sa Grandeur; c'est-à-dire en langage de ce bas monde que le pieux prélat aurait dû se mêler de son propre métier et laisser aux laïques profanes l'investigation scientifique dont il ne savait pas le premier mot.

Si aujourd'hui le clergé français accable le spiritisme de ses foudres, en Allemagne les vicaires sabreurs les plus farouches de la *Germania* lui font les doux yeux. C'est que ces agneaux du Seigneur ont trouvé dans les Études psychiques, seule revue spirite d'Allemagne, des hommes assez crédules, nous ne dirons pas des compères convaincus, pour prendre la défense des pitoyables contrefaçons allemandes de Lourdes et de La Salette, destinées à battre en brèche les boulevards que la science et les lois du pays ont élevés contre les envahissements de la hiérarchie. Comme la plupart des spirites français et espagnols, quelques spirites allemands rêvent un catholicisme romain réformé, une Église catholique humanitaire[1]). Ces messieurs ne comprennent pas que la doctrine de l'infaillibilité, en pétrifiant l'Église, a rendu toute réforme à jamais impossible. D'ailleurs cette Église hiérarchique universelle, cette unité religieuse que rêvent tant d'illuminés catholiques ne pourrait être réalisée qu'au prix de l'individualité et de la liberté des nations; cette unité, c'est la *maladie latine* d'où procède directement la décadence de tous les peuples qui en sont infectés. C'est ce même principe latin d'unité qui a

1) Voy. Revue spirite, 1877, p. 166.

enfanté le socialisme communiste, lequel est exactement le système établi par les jésuites pour les Indiens du Paraguay : l'État réalisant l'égalité des citoyens et fixant par ses réglements les salaires, les plaisirs, le régime, etc. L'unité religieuse ne pouvant se réaliser sans l'unité politique, l'idéal de tous ces utopistes : un seul Dieu, un seul prêtre-roi, c'est la domination absolue de la théocratie ; c'est un cosmopolitisme abstrait qui anéantit toute personnalité nationale et tarit la vie des peuples en sa source la plus profonde. D'après le magicien catholique qui se cache sous le pseudonyme d'Éliphas Lévi (*Histoire de la magie.* Paris 1860) nous serions à la veille de l'avénement de »l'homme-Dieu qui est déjà venu comme Sauveur et qui, monté sur le char cubique et traîné par les sphinx, se manifestera bientôt comme Messie, c'est-à-dire comme *roi définitif et absolu des institutions temporelles*«. — »La guerre, dit ce cabbaliste, que l'Église a dû déclarer à la magie a été nécessitée par les faux gnostiques, mais la vraie science des mages est essentiellement catholique, parce qu'elle base toute sa réalisation sur le principe de la hiérarchie. Or, dans l'Église catholique seule il y a une hiérarchie sérieuse et *absolue.* C'est pour cela que les vrais adeptes ont toujours professé pour cette Église le plus profond respect [1]) et l'obéissance la plus absolue. Henri Kuhnrath seul a été un protestant déterminé ; mais en cela il était Allemand de son époque plutôt que citoyen mystique du royaume éternel. La religion, amie de la tradition et

1) Les adeptes du spiritisme français respectent cette Église surtout parce qu'elle renferme presque toute leur doctrine. »Le spiritisme se trouve partout, dans toutes les religions, et dans la religion catholique plus encore, et avec plus d'autorité que dans toutes les autres, car on y trouve le principe de tout : les Esprits de tous les degrés, leurs rapports occultes et patents avec les hommes, les anges gardiens, la réincarnation, la double vue, l'émancipation de l'âme pendant la vie, les visions, les manifestations de tout genre, les apparitions, et même les apparitions tangibles«. *Allan Kardec.* Le Livre des Esprits. p. 458.

gardienne des trésors de l'antiquité ne saurait plus longtemps repousser une doctrine antérieure à la Bible ... Le bâton sacerdotal doit être la baguette des miracles, il l'a été du temps de Moïse et d'Hermès, et il le sera encore. *Le sceptre du mage deviendra celui du roi* ou *de l'empereur du monde,* et celui-là sera de droit le premier parmi les hommes qui se montrera le plus fort par la science et par la vertu«. — Il est parfaitement inutile de prouver longuement que toutes ces utopies hiérarchiques, tous ces rêves d'illuminés heureusement isolés, doivent s'évanouir devant l'avénement des puissantes et hardies nationalités qui occupent aujourd'hui la scène du monde. Ces nationalités, fruits du développement intellectuel de toutes les générations, sont indestructibles. Personnes inviolables, et qui veulent à tout prix conserver leur indépendance et leur vie propre, elles étoufferaient fatalement toute hiérarchie, tout parti religieux ou politique, tout peuple même qui menacerait sérieusement leur existence.

Quelques lecteurs seront sans doute fort surpris d'apprendre qu'un assez grand nombre de romanciers français ont préparé les progrès du spiritisme et qu'ils ont même beaucoup contribué à mettre en vogue la doctrine du messie spirite Allan Kardec en propageant la plupart de ses principes, tels que: réincarnation ou pluralité des existences, communications entre les morts et les vivants, seconde vue ou prévision des choses par la vue à distance, assistance et manifestations des esprits par inspirations, etc. Parmi les romanciers qui ont écrit des ouvrages fondés sur des données entièrement spirites, nous citerons: *Balzac* (Séraphitus Séraphita. — Ursule Mirouet), *Barbara, Berthet* (La double vue), *E. Bonnemère, A. Dumas* (Mad. de Chamblay), *A. Durantin, Erkmann-Chatrian* (Le fou Yégof. — Hugues le loup), Th. Gautier (Spirite. — Avatar), *Nodier, Saintine, Maurice Sand* (Callirhoë), *George Sand* (Consuélo. — La comtesse de Rudolstadt. — Spiridion. — Le Drac), *E. Sauvage, Aur. Scholl, Soulié* (Le Magnétiseur), *Eugène Sue* (Gilbert. — Mémoires d'un

mari), etc. Dans beaucoup de ces ouvrages les excentricités fantastiques du spiritisme sont poussées au-delà des limites du possible et touchent au ridicule. Les romans de Th. Gautier en offrent les spécimens les plus frappants. La donnée de son *Avatar* est fondée sur la permutation, opérée par la science d'un vieux docteur, entre les âmes de deux rivaux vivants qui prennent ainsi les apparences l'un de l'autre. Le docteur, de son côté, profite de l'occasion pour s'approprier le corps du plus jeune, afin d'hériter de sa propre science, et de poursuivre ses études avec des organes neufs, pouvant durer plus longtemps.

Victor Hugo est spirite et fait tourner les tables ; il était »réincarnationiste« dès 1843 (Voy. ses *Contemplations*. Le Revenant.), et sa »*Légende des Siècles*« nous le montre comme visionnaire.

Le Juvénal français, Jules Barbier, a fait jouer, en 1867, à l'Ambigu *Maxwel*, drame en 4 actes, où il donne une véritable leçon de spiritisme et où des scènes de somnambulisme magnétique amènent le dénouement par le fait de la clairvoyance de la personne magnétisée.

Naturellement, l'idée de la réincarnation — avec changement de sexe — a dû prêter au rire ; elle fait le sujet de *l'Élixir de Cornélius*, opérette-bouffe en un acte.

A côté et à la suite de ces romanciers, imitateurs de Hoffmann et d'Achim d'Arnim, toute une littérature d'outre-tombe, dictée par les trépassés à des médiums ou obtenue par des planchettes, a fait son entrée en France. Nous ne citerons que Jean Dacier, drame en 5 actes, obtenu par Charles Lomon comme Médium écrivain. Ce drame, représenté pour la première fois à la Comédie Française le 28 avril 1877, eut un grand succès. »Un incident«, dit la Revue spirite, »a servi à accentuer le succès de cette oeuvre dramatique : aux représentations de Jean Dacier applaudies à outrance, même par les adversaires des idées que préconise l'auteur, un auditeur irritable des fauteuils d'orchestre a sifflé ; ses voisins ont protesté ; à une injure imméritée des soufflets

ont servi de réponse et donné comme résultat: un duel l'épée et de légères blessures«.

II.

Introduction du spiritisme en France. — La doctrine spirite. — Ses adversaires et ses partisans. — Côté moral et social de cet doctrine. — Un discours spirite.

La doctrine spirite n'est pas une nouveauté en France: elle a toujours fait partie de la doctrine de certains magnétiseurs qui se la sont probablement transmise d'âge en âge. »Quelques magnétiseurs«, dit Deleuze en 1818, »qu'on a désignés sous le nom de *spiritualistes,* ont imaginé que, dans l'état de crise, l'âme se trouvant plus affranchie des liens de la matière, elle pouvait se mettre en relation avec les êtres spirituels. Selon eux, ces êtres spirituels sont bons ou méchants, ce sont des anges ou des démons; et l'on entre en communication avec les uns ou les autres, selon qu'on veut le bien ou le mal«. —

Les pratiques spirites et les cercles américains ont été introduits en France par le baron de Guldenstubbe. Voici comment il le raconte lui-même dans son livre: Pneumatologie positive et expérimentale ou la réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe:

»Ce fut déjà dans le courant de l'année 1850, *environ trois ans avant l'invasion de l'épidémie des tables tournantes,* que l'auteur a voulu introduire en France les cercles du spiritualisme d'Amérique, les coups mystérieux de Rochester et l'écriture purement machinale des médiums. Il a rencontré malheureusement beaucoup d'obstacles de la part des autres magnétiseurs. Les *fluidistes,* et même ceux qui s'intitulèrent *magnétiseurs spiritualistes,* mais qui n'étaient en vérité que des somnambuliseurs de bas étage, traitèrent les coups mystérieux du spiritualisme américain de folie et de songes creux. Aussi ce n'est qu'au bout de six mois que l'auteur a pu former le premier cercle selon le mode des Américains, grâce au concours zélé que lui a prêté M. Rous-

an, ancien membre de la *société des magnétiseurs spiritualistes*, homme simple, mais plein d'enthousiasme pour la sainte cause du spiritualisme«.

Jetons maintenant un regard sur la doctrine.

Les spirites de tous les pays tendent à fonder une religion nouvelle ou du moins à ramener le christianisme à sa pureté primitive. Cependant il y a dissidence sur les dogmes les plus importants, puisque les »*révélations*« faites par les prétendus esprits en France donnent une doctrine complétement opposée à celle des esprits de l'Amérique. Où est donc la vérité? Toutes ces »*révélations*« ne seraient-elles donc que la répercussion, la photographie des pensées des médiums? (»Les esprits n'ont point leur liberté«, dit le journal de M. du Potet.) — Les spirites américains enseignent que notre âme, en se débarrassant de son enveloppe terrestre, s'élance dans une sphère meilleure, mais analogue; qu'elle continue sa marche ascensionnelle vers la perfection avec plus ou moins de rapidité, suivant les facultés qui lui ont été départies, mais que, dans cette voie, elle conserve son individualité distincte. Les spirites français admettent le système tout opposé d'Allan Kardec, la doctrine des réincarnations (Voy. l'extrait page 264), renouvelée des Grecs et des Hindous, et cette »*révélation*« a été accueillie par les adeptes de Paris avec un enthousiasme qui approche du fanatisme. Suivant cette doctrine, l'âme est incréée comme Dieu; comme lui, elle a existé de toute éternité, et sa vie propre se passe en dehors des incarnations successives qu'elle subit comme épreuves. Elle ne visite ce monde que pour y trouver une purification par la lutte et la souffrance. A chaque éclosion nouvelle, elle doit se revêtir d'une pureté supérieure; mais pourtant, il lui arrive de faillir dans la lutte et de retomber plus bas. Quand, au contraire, elle a pratiqué le bien en ce monde, elle se trouve transportée tout d'un coup — non plus à travers une série de cercles épurateurs, comme dans le système américain (Davis), — mais dans une autre planète

heureuse, dans quelque monde transitoire, où elle reprend un nouveau corps et une nouvelle vie.

La doctrine d'Allan Kardec gagne du terrain en Angleterre et en Amérique, puisque les éditeurs du *Banner of light* ont déjà épuisé six éditions anglaises du *Livre des Mediums* et deux du *Livre des Esprits*. Nous doutons cependant qu'elle puisse faire beaucoup de prosélytes parmi les chrétiens sincères. Voici comment elle est jugée par un Français, M. Favre Clavairoz : »Je comprends peu les consolations dues à la lecture du système de M. Allan Kardec. Mon coeur se révolte à la pensée d'avoir vécu déjà un nombre indéfini d'existences ; d'avoir, par conséquent, eu des affections de fils, d'époux, de père, d'ami ; d'avoir à chacune de mes vies cru à l'éternité de mon âme, c'est-à-dire de mes affections ; de les éprouver aujourd'hui encore, et de me dire que tous ces élans de moi-même, toutes ces aspirations vers un bonheur partagé, toutes ces mille voix qui crient dans ma poitrine que ces sentiments viennent d'une source éternelle, que tout cela doit disparaître avec mon enveloppe, et que toutes ces joies, toutes ces douleurs ne sont qu'une épreuve dont je ne conserverai pas même le souvenir, puisque je n'ai pas la conscience d'avoir existé jamais. Non, aux battements de mon coeur, quand je songe à ma famille, à mes amis, à l'humanité entière pour laquelle j'ai toujours eu une tendresse immense, je sens que ce système est un blasphème de tout ce que nous avons de noble et de saint au-dedans de nous-mêmes «!

»Ma raison n'est pas plus convaincue. L'absence de souvenir des existences antérieures réduit, en effet, à son effort isolé l'action de l'esprit qui subit une épreuve. S'il avait la conscience de ses souffrances passées, il y puiserait une valeur nouvelle ; mais où prend-il la force qui lui est nécessaire ? Dans l'enseignement des religions existantes ? Il les déclare fausses. Dans l'espoir d'un meilleur avenir ? Mais qui lui en donnera connaissance ? Et n'y a-t-il pas quelque chose d'affreusement désenchanteur à penser en mourant

on dit adieu pour l'éternité à tout ce qu'on a connu
-bas «?

Les écrivains catholiques Mirville, Gougenot des Mous-
ıux, Raguenault de Puchesse, Henri Blanc, Matignon, etc.
apables d'investigation scientifique, sont unanimes pour ne
ir dans le spiritisme que l'oeuvre exclusif du démon. Ils
t trouvé, dans les pratiques spirites, la bonne fortune de
uvoir restaurer quelque peu l'intervention du Diable et
s âmes des morts dans les affaires de ce monde, inter-
ntion qui était tombée dans un assez grand discrédit. Les
ifs adversaires du spiritisme n'ont pas vu qu'en affirmant
prouvant tous la réalité des manifestations spirites, ils ont
issamment contribué à propager la doctrine qu'ils com-
ttaient.

Donnons maintenant la parole à un défenseur du spiritisme.

»Celui qui ne connaitrait en fait de magnétisme [illegible]
ıe le jeu des petits canards aimantés qu'on fait mouvoir
r l'eau d'une cuvette, pourrait difficilement [illegible]
ıe ce joujou renferme le secret du mécanisme de l'univers
du mouvement des mondes. Il en est de même de celui
ıi ne connait du spiritisme que le mouvement des tables
n'y voit qu'un amusement, un passe-temps de [illegible]
comprend pas que ce phénomène si simple et si [illegible]
ire, connu de l'antiquité et même des peuples à [illegible]
uvages, puisse se rattacher aux questions les plus [illegible]
l'ordre social ... Eh bien! [illegible]
hors du monde matériel, sachez donc que le [illegible]
ıi tourne et provoque [illegible]
ute une science ainsi que la [illegible]
ıne philosophie n'avait [illegible]
tous les adversaires de [illegible]
ls se sont donné la peine d'étudier ce qu'ils [illegible]
r en bonne logique la [illegible]
lui qui la fait connaître [illegible]

»Le spiritisme est l'antagoniste le plus [illegible] du
atérialisme; il n'est donc pas [illegible]

alistes pour adversaires ... Leur point de mire est surtout le *merveilleux* et le *surnaturel* qu'ils n'admettent pas; or, selon eux le spiritisme étant fondé sur le merveilleux, ne peut être qu'une supposition ridicule ... Cependant le spiritisme prouve que les phénomènes sur lesquels il s'appuie n'ont de surnaturel que l'apparence; ces phénomènes ne sont tels aux yeux de certaines gens que parce qu'ils sont insolites et en dehors des faits connus; mais ils ne sont pas plus surnaturels que tous les phénomènes dont la science donne aujourd'hui la solution, et qui paraissaient merveilleux à une autre époque. *Tous les phénomènes spirites, sans exception, sont la conséquence de lois générales;* ils nous révèlent une des puissances de la nature, puissance inconnue, ou pour mieux dire incomprise jusqu'ici, mais que l'observation démontre être dans l'ordre des choses. Le spiritisme repose donc moins sur le merveilleux et le surnaturel que la religion elle-même; ceux qui l'attaquent sous ce rapport, c'est donc qu'ils ne le connaissent pas.

»Vous voulez, dites-vous, guérir votre siècle d'une maladie qui menace d'envahir le monde. Aimeriez-vous mieux que le monde fût envahi par l'incrédulité que vous cherchez à propager? N'est-ce pas à l'absence de toute croyance qu'il faut attribuer le relâchement des liens de famille et la plupart des désordres qui minent la société? En démontrant l'existence et l'immortalité de l'âme, le spiritisme ranime la foi en l'avenir, relève les courages abattus, fait supporter avec résignation les vicissitudes de la vie: oserez-vous appeler cela un mal? Deux doctrines sont en présence: l'une qui nie l'avenir, l'autre qui le proclame et le prouve; l'une qui n'explique rien, l'autre qui explique tout et par cela même s'adresse à la raison; l'une est la sanction de l'égoïsme, l'autre donne une base à la justice, à la charité et à l'amour de ses semblables; la première ne montre que le présent et anéantit toute espérance, la seconde console et montre le vaste champ de l'avenir; quelle est la plus pernicieuse?

»Le spiritisme a tué le matérialisme et l'athéisme par le fait. N'eût-il produit ce résultat, l'ordre social lui en devrait de la reconnaissance; mais il fait plus: il montre les inévitables effets du mal et par conséquent la nécessité du bien. Le nombre de ceux qu'il a ramenés à des sentiments meilleurs, dont il a neutralisé les tendances mauvaises et détourné du mal, est plus grand qu'on ne croit, et s'augmente tous les jours«. (Le Livre des Esprits, par Allan Kardec. p. 448).

On ne saurait nier l'influence salutaire que peut exercer le spiritisme sur les populations, livrées sans défense partout où elles repoussent l'Église, à la propagande athée et antichrétienne qui d'un bout à l'autre de l'Europe donne la main à la propagande socialiste. Les spirites français et belges croient pouvoir adoucir les moeurs du peuple et le détourner des discussions politiques aussi bien que des préoccupations socialistes; ils espèrent même préserver leur pays des déchirements qui le menacent, par la propagation d'une doctrine religieuse qui »amenant les hommes à croire fortement que l'accomplissement de leur destinée n'est pas dans cette vie, leur apprend dans quelle mesure ils peuvent réclamer leur part des bienfaits réels de la civilisation, mais surtout leur rapprend la patience et la résignation aux peines inséparables de l'existence terrestre«. — S'il en est ainsi, et les faits observés en France et en Belgique ne permettent pas d'en douter, tous les amis de l'ordre, les hommes d'état surtout, regarderont peut-être le spiritisme avec plus de bienveillance et plus d'attention qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici [1]). Nous avons vu l'athéisme greffé sur le

1) »En 1868, M. Stiévenard adressait à M. Duruy, ministre de l'instruction publique, au nom du »groupe de la foi spirite«, une lettre de remercîments pour les généreuses paroles que ce magistrat avait prononcées en faveur du spiritisme dans une réunion de sociétés savantes. Appelé au ministère à ce sujet, M. Stiévenard indiqua l'ordre des travaux et la composition de sa Société. Il fut chaleureusement complimenté sur l'oeuvre désintéressée et *moralisatrice* qu'il accomplissait de concert avec ses amis«. *Revue spir.* 1877. p. 69.

socialisme à l'oeuvre en 1871. — »Ce qu'il y a de plus effrayant«, disait M. de Pontmartin en 1873, »c'est de savoir que l'horrible drame de la Commune n'est peut-être qu'un prologue et que si quelques-uns des auteurs ont disparu, la plupart des collaborateurs se tiennent prêts à reparaître, encouragés par la faiblesse des uns et par la connivence des autres; c'est de songer qu'il n'y a pas aujourd'hui en France une ville, ou un village qui ne possède son grand ou son petit foyer démagogique où l'on a fait des voeux pour le succès de la Commune, où l'on a déploré sa chute, où l'on souhaite sa revanche«. —

Afin de mettre le lecteur à même de juger des idées que le spiritisme commence à mettre en circulation, nous allons insérer un petit discours prononcé par un ouvrier parisien, chef de groupe spirite, sur la tombe d'Allan Kardec (Neuvième anniversaire, avril 1878) :

»Humbles travailleurs du groupe Spirite des quatre chemins, nous apportons sur cette tombe notre part de reconnaissance à toi, Allan Kardec, dont la doctrine nous console, nous éclaire, nous affermit. La vie terrestre, fardeau si lourd sur nos épaules de prolétaires, nous semblait jadis un Enfer sans espérance; tout se résumait pour nous en ces trois mots: Naître, souffrir, mourir! ... — »Et revivre«, es-tu venu nous dire, Maître. — Revivre! ... mais, la preuve? — »*Elle est en toi;* cherche la médiumnité«. Eh bien! nous avons cherché et nous avons trouve ceci: »Les déshérités ici-bas ne sont pas toujours les prolétaires; et le vrai, le pur bonheur, peut régner parfaitement chez ceux-là même qui manquent de tout«. Nous avons trouvé que »*la fortune*« ne consiste pas dans la sécurité du lendemain d'aujourd'hui, mais dans la sécurité du lendemain de la mort. Nous avons trouvé, et nous avons la certitude que les jours de deuil, parmi nous, loin d'être des jours de pleurs sont plutôt des jours de fête; car le trépas, c'est la vie ... Oui! de l'autre côté de la fosse commune il y a des amis qui nous attendent, dans un monde où nous sont réservées des

compensations que nous ne trouverons jamais ici chez les hommes«.

»O toi dont les membres reposent sous ce dolmen! Reçois le salut des prolétaires, tes disciples; ils viennent te dire que leurs bras se sentent plus forts et plus habiles à manier l'outil, depuis qu'ils savent, par la doctrine que le *travailleur* »*est un missionnaire, un collaborateur divin*«.

»Maître! pour être dignes du nom de Spirites, tu trouveras en nous, non-seulement des bras, mais des coeurs robustes: robustes contre la misère, calmes contre la maladie et contre le chômage; toujours virils — quoique affligés — mais jamais révoltés... Car, nous dis-tu, dans ce voyage de la vie, où les étapes sont si douces pour les uns et si arides pour les autres, gardons-nous bien de murmurer: »*Tout est voulu par* la *Justice Éternelle*«.

Sans être spirite, on peut avouer que cette philosophie pratique est toujours un moindre mal que le système philosophique de Proudhon, ce programme d'irréligiosité et d'anarchie absolues que le peuple a voulu réaliser par la Commune et que depuis 30 ans la littérature contemporaine n'a fait qu'illustrer (Voy. plus loin les études de littérature.); elle est moins nuisible que le bouddhisme de Schopenhauer et de Hartmann, cette philosophie du désespoir et du suicide qui inspire le dégoût des choses divines et humaines et dont le but avoué est d'amener la mort universelle, l'anéantissement physique et moral de l'univers.

Pour avoir rendu cette justice au côté pratique de la doctrine spirite, nous sommes loin d'en être convaincu ou de vouloir la recommander; nous répétons que nous ne sommes ni spirite ni partisan d'Allan Kardec. La bonne de la crédulité nous fait complétement défaut, ou nous ne l'avons pas assez développée pour adopter une doctrine qui aboutit à des absurdités telles que la réincarnation des chiens et des chats. (Voy. Revue spirite. 1878. p. 78.)

Passons à d'autres questions.

Les spirites français nous montrent en perspective une

rénovation religieuse et morale, destinée à raffermir le monde social ébranlé par l'irréligiosité et la démoralisation. Nous nous permettons ici une objection. S'il est vrai que l'édifice social tremble sur ses bases parce que, en France du moins, la religion a cessé d'en lier ensemble les parties, il n'en est pas moins prouvé que, fait en dehors du christianisme établi, tout effort pour raffermir ou reconstruire ces bases, fût-il même accompagné des plus pures intentions, semble toujours faillir ou finir par aggraver les maux qu'on se proposait de guérir. Prétendre que tous les hommes sont appelés à communiquer directement avec le monde d'outre-tombe, afin de puiser dans ces communications tous les aliments de la vie religieuse, ne serait-ce pas supprimer le sacerdoce, ne serait-ce pas remplacer l'enseignement religieux régulier et l'initiation progressive, si indispensables au peuple, par toutes les divagations de l'enthousiasme et par toutes les folies de l'imagination et des rêves, en un mot par l'anarchie religieuse? — Il est vrai qu'en France et en Belgique les spirites se recrutent principalement parmi les libres-penseurs et les adversaires de l'Église ultramontaine, pour lesquels le sacerdoce n'existe point!

III.

Dangers des pratiques spirites. — Études de M. Pélin. — Le spiritisme et la folie. — Victor Hennequin, secrétaire de l'âme de la terre. — Infection magnétique. — Épidémies mentales. — Le spiritisme et la science moderne. — Caractère pathologique des manifestations.

Dans la multiplication des groupes ou centres spirites travaillant avec des médiums il y a un danger que n'a pas hésité à signaler la Société Théosophique de New-York qui se trouve actuellement à la tête du mouvement spirite en Amérique. »Nous croyons«, dit son éminent président, le colonel Olcott, »qu'il n'est pas bon d'encourager *quand même* la médiumnité, parce que, de la façon surtout dont elle est actuellement pratiquée en Amérique, elle fait courir

d'énormes périls physiques, psychologiques et moraux au sensitif, et trop souvent produit dans *l'investigateur lui-même*, une aveugle crédulité qui ne tarde pas à se transformer en bigoterie ou dogmatisme«.

M. G. Pélin [1], après avoir étudié les phénomènes de la transmission magnétique, de l'électricité des corps, ceux de la dépolarisation et des faits cataleptiques, a tenté de réduire le spiritisme pratique aux proportions d'un fait de pathologie interne; il tire des faits acquis cette conclusion: »La pratique des évocations dites spirites conduit à la fièvre et à la destruction de la mémoire, et fatalement à un abrutissement qui ne tarde pas à être suivi de la désorganisation des forces matérielles; parfois encore le sujet se trouve enlevé par un accès de la nature de ceux occasionnés par les fièvres cérébrales. Ces fièvres électro-sanguines ne peuvent être détruites que par un traitement hydrothérapique«.

Les pratiques spirites conduisent-elles à la folie? Les adversaires du spiritisme n'ont pas manqué de l'affirmer, et l'archevêque de Toulouse a même prétendu dans un mandement de 1875 qu'aux États-Unis »on a constaté que le Spiritisme est pour un sixième dans les cas de suicide et de folie«. L'amour de la vérité nous oblige de constater que cette allégation et plusieurs autres du même genre ont été complétement détruites par l'enquête que le Dr. Forbes Winslow a faite en 1877 sur les rapports des directeurs des asiles de fous dans les États-Unis. Il trouva qu'au mois de décembre 1876 il y avait à peu près 30,000 aliénés dans les diverses institutions de ce pays, que 530 cas étaient attribués à l'exaltation religieuse et 76 au spiritisme. Le Dr. Forbes arrive même à cette conclusion: »Il est à remarquer que la connaissance du spiritisme s'est beaucoup étendue, que le nombre de ses adhérents a considérablement augmenté et que les cas d'aliénation attribué au Spiritisme présentent un nombre, non pas comparativement, mais absolument moins

1) Les phénomènes de la folie, le spiritisme et le magnétisme. Paris, Dentu. 1865.

grand. Ne peut-on pas se demander si *cette diminution,* si sensible dans le nombre d'aliénations provenant de l'exaltation religieuse, ne peut pas être attribuée, pour une grande partie du moins, à l'influence du Spiritisme propageant des idées saines et rationnelles et débarrassant l'esprit des révoltantes frayeurs des peines futures«? — Cela pourrait bien être possible aux États-Unis où plusieurs sectes fanatiques exploitent, dans les camp-meetings, les terreurs superstitieuses du peuple. En France, il y a eu cependant quelques remarquables cas de folie, causés par l'exercice des tables tournantes. En voici un qui a fait beaucoup de bruit et qui a attiré l'attention publique sur les dangers des surexcitations nerveuses causées par les pratiques spirites.

Victor Hennequin, ancien rédacteur de la »Démocratie pacifique« et membre, après 1848, de l'Assemblée nationale, exilé après le 2 décembre, se livra dans l'inaction de sa retraite aux expériences des tables tournantes. Bientôt il fut atteint de *médiomanie* et crut être l'instrument des révélations de *l'Ame de la terre,* qu'il publia dans un livre étrange: Sauvons le genre humain. Paris, Dentu. 1853. C'était un mélange de souvenirs phalanstériens et de réminiscences chrétiennes. Une dernière lueur de raison brille encore dans ce livre qui renferme déjà une grande partie des révélations d'Allan Kardec; mais il continua ses expériences et la folie triompha. Dans un dernier ouvrage intitulé: *Religion,* dont le premier volume a été seul publié, V. Hennequin représente Dieu comme un immense polype, placé au centre de la terre, avec des antennes et des trompes contournées en vrilles qui vont et viennent à travers son cerveau et celui de sa femme Octavie. — Pour donner un exemple de l'état de perversion mentale où peut conduire la doctrine de la réincarnation, nous citerons quelques passages de ce livre avec les numéros des pages pour ne pas nous exposer à être soupçonné de les avoir imaginés: »J'aurai vécu dans ce monde 4 fois, minimum indispensable aux sous-Dieux d'âmes. Ma dernière vie, avant celle-ci, fut celle d'une femme généreuse,

m'enjoint de le dire, et manquant de pain presque toujours. Née en 1684, elle est morte à Paris en 1770 .... Ma vie antérieure est celle d'un homme de peine, né en 1512 et mort en 1598. Dans la vie qui précéda celle de l'homme de peine, et qui est ma première comme être humain, j'étais Duchesse, et mon mari, par jalousie, m'a fait manger vive par ses chiens«. (Pages 36—38.) — »L'âme de la terre communique avec moi en faisant pénétrer un rayon aromal, au-dessous de mon occiput, introduction qu'elle s'est ménagée dans ma tête en me retirant la facilité dans les calculs et la décision dans les petites choses; j'ai su par elle que pour déterminer dans mon fluide nne ébullition qui l'élevât au niveau du sien, car elle ne veut pas élargir son orifice et déranger mon économie cérébrale, je devais fumer avec excès. — Le rayon qui m'anime n'est pas composé d'éléments masculins exclusivement. Il m'est envoyé par une espèce de colonne torse lumineuse, de 1537 mètres de long, qui paraîtrait rouge si nos yeux avaient assez d'acuité pour l'apercevoir«. (Page 476.) *Jam satis nugarum!*

En Amérique, le spiritisme qui y compte plusieurs millions d'adeptes (on parle de 11 millions), a pris tous les caractères d'une épidémie, entièrement semblable à ces déconcertantes contagions religieuses dont l'histoire de presque tous les peuples offre de si nombreux exemples. Plusieurs auteurs français et allemands (E. Lévi, Gougenot des Mousseaux, Ennemoser, Schindler, J. Kerner, Perty, etc.) ont parlé de ce qu'ils appellent *l'infection magnétique* ou *magique* et du caractère contagieux des phénomènes spirites. »On les range«, dit *Littré* (Introduction de l'ouvrage de M. *Eusèbe Salverte*, Sciences occultes ou Essai sur la magie. Paris 1856.), »dans ce domaine particulier où la médecine confine à l'histoire; on les place dans la catégorie des troubles du système nerveux; on les nomme hallucinations collectives qui ont cela de spécial qu'elles produisent, chez des multitudes, des phénomènes subjectifs très-semblables; on les classe parmi les épidémies mentales, qui, pareilles

aux épidémies corporelles, impriment à l'esprit le cachet d'une perturbation uniforme«.

Les *médiums* sont tous des êtres excentriques et mal équilibrés et qui possèdent une puissance extraordinaire d'attraction et de projection de fluide nerveux. »La médiomanie«, dit Eliphas Lévi, »suppose ou occasionne une suite d'autres manies nerveuses, idées fixes, déréglements d'appetits, érotomanie désordonnée, penchants au meurtre et au suicide. Chez les êtres ainsi affectés, la responsabilité morale semble n'exister plus; ils font le mal avec la conscience du bien; ils pleurent de piété à l'église et peuvent être surpris dans de hideuses bacchanales; ils ont une manière de tout expliquer, c'est le diable, ce sont les esprits qui les obsèdent et les entraînent. Que leur voulez-vous? ils ne vivent plus en eux-mêmes; c'est un être mysterieux qui les anime, c'est lui qui agit à leur place, et cet être se nomme légion«! Il ne fait plus de doute aujourd'hui que cet état maladif est contagieux pour les personnes qui font des expériences avec des médiums.

Voici ce que *M. Jacolliot* a observé et éprouvé dans une séance avec un célèbre médium hindou, le fakir Covindasamy: »Je m'étais d'abord placé en face de lui pour ne rien perdre de la scène, mais bientôt je ne pus supporter ses regards, qui, quoique à demi-éteints, me paraissaient chargées d'effluves magnétiques. . . A un moment donné, il me sembla que tout commençait à tourner autour de moi, le fakir lui-même me paraissait entrer en danse. . . Pour échapper à cette hallucination des sens, produite, sans aucun doute, par la tension trop grande de mes regards sur un même objet, je me levai et sans perdre de vue Covindasamy, toujours aussi immobile qu'un cadavre, je fus m'asseoir à l'extrémité de la terrasse, portant alternativement mon attention sur le cours du Gange et sur le fakir, pour échapper ainsi à une influence trop directe et trop polongée«. (*L. Jacolliot.* le Spiritisme. Paris, Lacroix. 1875, p. 312.)

Quelques savants français qui se sont occupés des phéno-

mènes spirites ont cru trouver dans la récente constatation d'un fait depuis longtemps connu, *l'hypnotisme,* un des éléments les plus décisifs pour l'explication des merveilles de la magie et du spiritisme. Apulée (Apolog. XLV.) avait déjà remarqué que la vue de la roue du potier en mouvement peut provoquer le vertige et même l'épilepsie. Des expériences faites en Angleterre par Braid et Philips, en France par les docteurs Bazin, Broca, Azam et Demarquay, ont constaté que la vue d'un objet en rotation, la contemplation trop attentive du soleil ou d'un objet brillant placé à peu de distance du visage, la concentration excessive de l'attention amènent chez certaines personnes des congestions cérébrales ou un véritable état cataleptique. On peut même provoquer cet état chez une personne d'une constitution débile ou nerveuse, si l'on se borne, en la regardant fixement, à offusquer sa vue par des gestes et à frapper son imagination. Dans cet état la volonté est complétement paralysée ; l'hypnotisé, comme le somnambule, exécute tous les ordres qu'on lui donne ; il voit tout ce qu'on veut, par une sorte de suggestion que Braid et Philips ont constatée ; sa sensibilité est surexcitée et l'énergie de ses facultés intellectuelles est stimulée ou affaiblie. M. M. A. S. Morin et Alfred Maury ont rattaché tout cet ensemble de faits pathologiques au spiritisme et au phénomène si singulier des *médiums.*

»Pour se rendre compte«, dit Alfred Maury, »de ce qui paraît de plus inexplicable dans les faits qui se rattachent aux tables tournantes et aux *médiums,* il faut aussi grandement tenir compte du milieu dans lequel les faits se produisent. L'imitation parfois arrive à constituer une *véritable épidémie.* L'épilepsie, la folie, la disposition au crime sous la forme pathologique se communiquent par imitation (Ce mot n'exprime pas exactement le fait; *M. aurait dû dire: par l'effet d'une loi physiologique encore mal connue*). Quand des esprits prévenus ou illuminés se réunissent pour se livrer tout entiers à leurs inspirations, à leurs exercices mystiques, les hallucinations se multiplient, se compliquent, et l'as-

semblée ne tarde pas à se trouver dans un état particulier qui non-seulement la rend incapable d'observations réfléchies et critiques, mais la transporte dans un état spécial, une sorte de rêve en commun, où tout devient fantasmagorie, et dans lequel on ne peut plus séparer l'acte du vertige. C'est ce qui se produisit chez les néoplatoniciens des derniers temps, ce qui avait lieu autour des baquets de Mesmer, ce qui se passe chez certaines sectes religieuses d'Angleterre et des États-Unis. Cet état qui, lors des *revivals*, devient réellement épidémique, a marqué toutes les apparitions de nouvelles formes religieuses«. —

Cette opinion de M. Alfred Maury est partagée en France par la plupart des hommes de science, qui continuent à se tenir sur une réserve extrême vis-à-vis du spiritisme et de la religion nouvelle qu'il prétend fonder.

En Allemagne, il y a longtemps que le spiritisme est devenu le cauchemar des hommes de science qui regardent comme des aberrations mentales les travaux des savants anglais Crookes, Wallace, Hare, Varley, etc., constatant la réalité des phénomènes spirites les plus extraordinaires. Le dernier ouvrage si remarquable du professeur Zöllner (Dissertations scientifiques I. vol. Leipzig 1878) va donner le signal d'une véritable guerre scientifique dont nous nous réjouissons d'avance, puisque notre ténacité allemande, soyez-en sûrs, n'en démordra point et fera enfin sortir la vérité des débats. Cette vérité — l'étude nous a donné cette conviction — sera un arrêt de condamnation, une réfutation définitive du matérialisme scientifique qui menace de détruire la vie morale de la nation. Ce qui est fort regrettable, c'est que les débats ont pris tout d'abord un caractère haineux. Toute l'Allemagne s'honore de posséder d'éminents hommes de science comme Helmholtz et Dubois-Raymond ; les couvrir de ridicule, les traîner dans la boue, comme le fait M. Zoellner, c'est blesser profondément le sentiment patriotique d'une infinité d'Allemands qui, en revanche, repousseront sans examen et avec des éclats de

re les êtres de la quatrième dimension nouvellement in-
ntés par le savant de Leipzig.

Simple observateur, nous avons cru devoir brièvement
ésumer les explications que la science a données des phé-
omènes spirites ; mais, après avoir étudié les longues et
inutieuses investigations des savants anglais que nous
enons de citer et les ouvrages de Perty, Ennemoser,
chindler, etc., nous avouerons franchement que la science
st restée muette sur des questions capitales, qu'il y a un
ssez grand nombre de phénomènes extrêmement importants
ù il est parfaitement impossible de découvrir la moindre
race d'hypnotisme ou d'hallucination, ni l'ombre d'une
répercussion ou d'un reflet de la pensée des médiums ou
le leurs co-assistants, que les physiciens anglais ont prouvé
que la loi de la pesanteur et celle de l'attraction de la terre
ont encore incomplétement connues, en un mot que nos
ommes de science sont loin, fort loin d'avoir découvert
outes les lois de la nature. La création d'ateliers scientifi-
ues pour l'étude de tous ces phénemènes devient de plus
n plus une nécessité indiscutable.

Les spirites français ont peut-être beaucoup nui à la
ainte cause de la science, en formulant des dogmes prémà-
urés, quoiqu'ils n'aient encore que l'expérience d'un petit
ombre d'années. C'est à la science seule qu'appartient tout le
omaine spirite ; malheureusement les croyants sans critique
ullulent dans les cercles, d'où l'étude scientifique est bannie.

Quand une science commence à se montrer comme dis-
incte des autres connaissances humaines, ses premiers pas
ont incertains et vacillants ; les hommes qui veulent en donner
a théorie sont obligés de se livrer à leur imagination : un petit
ombre de faits isolés, dont on connaît mal les circonstances
ont la seule base sur laquelle ils puissent s'appuyer. Ils finis-
ent souvent par se perdre dans un système qui aboutit à
absurdité. Il faut donc se défendre de toutes ces tentatives
ardies par lesquelles les spirites, de quelque pays qu'ils
oient, veulent former un ensemble de doctrine religieuse.

Une société scientifique d'études psychologiques, autorisée par le ministre de l'intérieur, vient enfin d'être créée à Paris sous le titre de *Cercle scientifique d'Études psychologiques*. Elle fait appel au concours de toutes les personnes qui désirent prendre part à ces études sans distinction de nationalité ni de religion. Cette société sérieuse, dirigée par des hommes voués aux recherches scientifiques, pourra rendre d'importants services à la science. Nous souhaitons que ses efforts soient couronnés de succès !

DR. J. BAUMGARTEN.

UN DIEU AU SIXIÈME ÉTAGE,

EXERCICE D'UN CULTE AGRÉABLE.

(Le baron Asmodée. Le vicomte Gaston.)

— Voyez-vous là haut, dit le baron, sous les combles de cette vieille maison, une lucarne où tremblote une lampe fumeuse ?.. c'est le temple d'un Dieu qui a ses adeptes, ses adorateurs, et qui aura ses martyrs... Ce Dieu, je vais vous le faire voir en chair et en os; il est là, il vient de souper avec son portier, et comme c'est aujourd'hui qu'il procède à l'initiation de quelques néophytes, c'est le moment de le prendre.

— Que me dites-vous là ! dit Gaston fort étonné... je connais assez la folie humaine pour admettre qu'un charlatan s'avise de se faire le grand-prêtre d'un culte de son invention ; mais vous ne me ferez pas croire qu'il y ait un intrigant assez osé pour se faire Dieu lui-même !

— Cela s'est vu plus d'une fois, sans compter Alexandre qui se fit déclarer fils aîné de Jupiter, par l'oracle d'Ammon. Dans tous les cas, montons, et vous pourrez acquérir la preuve qu'il existe à Paris, au milieu du XIXe siècle, un Dieu que vous ne connaissez pas.

Ce disant, le baron prit le bras du vicomte, et ils se mirent à gravir le péristyle du temple : c'était un étroit esca-

lier vermoulu, dont chaque marche craquait sous les pieds, d'une façon peu rassurante; Gaston en fit l'observation et trouva que le dieu perchait un peu haut.

— C'est de tradition, dit le baron : les dieux aiment les hauteurs, et tout chemin qui conduit vers eux est étroit : *Alta petunt dii ac ardua itinera coeli*, a dit Lucrèce.

Parvenu aux sixième étage, ils furent arrêtés sur le palier par une vieille femme qui leur murmura quelques paroles mystérieuses; le baron lui répondit sur le même ton : *Schiboack!...* et la vieille, reconnaissant le mot de passe, s'inclina en portant sa main sur son coeur, et nos héros continuèrent.

— Cette prêtresse, dit le baron tout bas, est la cuisinière du Dieu : le matin, elle écume le pot au feu; le soir elle allume l'encens; aussi, vous voyez qu'elle a retroussé son tablier et qu'elle a l'intention de se laver les mains.

Il ouvrit une porte basse, souleva un morceau de vieille tapisserie et tous deux entrèrent dans le sanctuaire : c'était une assez grande chambre mansardée, sur les murs de laquelle le peintre du coin avait badigeonné à l'encaustique une foule de figures bizarres, mais où le nu dominait; la plastique y régnait dans toute sa gloire et dans tout son affranchissement de la feuille de vigne. Il était évident que l'artiste qui avait créé ces natures prises sur le fait était un jeune réaliste de l'école de Courbet. Sur une sorte d'estrade élevée d'un pied se voyait une table couverte d'un châle jadis Ternaux, et dont les palmes mal dissimulées accusaient la prétention à jouer le rôle de tapis; quatre bougies de l'étoile fumaient en compagnie d'une lampe primitivement Carcel et passée modérateur : un fauteuil en velours d'Utrecht et d'une couleur mystérieusement inappréciable se pavanait en tendant ses bras, vides mais tout imprégnés de la crasse divine : c'était le trône et l'autel qui attendaient le Dieu, lequel était, pour le moment, dans son tabernacle. Le tabernacle consistait en un cabinet de toilette, pris aux dépens d'une alcôve et où la divinité passait sa culotte, pendant que les adeptes se livraient à la méditation contemplative.

Gaston jeta un coup d'oeil observateur sur l'assistance: elle était surtout composée de femmes ayant, la plupart, franchi le rude fossé de la quarantaine; mais, à la flamme mal étouffée qui jaillissait par les fissures de leurs ardentes prunelles, on voyait bien vite que ces natures privilégiées étaient faites pour comprendre et imiter les personnages qui ornaient le badigeon du temple. Gaston crut même avoir deviné les mystères du culte, à quelques particularités mal dissimulées par l'ombre des rideaux de l'alcôve. Il y avait aussi plusieurs hommes qui semblaient attendre avec impatience l'entrée du Dieu en retard: quelques coups de canne frappés sur le parquet, interprêtèrent alors les désirs des plus jeunes initiés et un léger murmure parcourut l'assemblée.

L'accord d'un piano, allié de fort loin à la grande famille d'Érard, se fit entendre: c'était la sous-prêtresse, fille cadette du concierge et accessit futur du Conservatoire, qui annonçait l'entrée du Dieu, sur l'air varié de: *Il pleut bergère*, arrangé par Clapisson et gravé par Heugel. L'exécution n'en était pas irréprochable, mais l'accordeur du temple était bien pour quelque chose dans l'absence de quelques bémols que la sous-prêtresse n'hésita pas à remplacer par des dièzes supplémentaires... Au sol final de ce morceau en ut majeur (l'ut manquait), le tabernacle s'ouvrit, tous se levèrent et le Dieu parut; dans tout son éclat, précédé d'une jeune femme assez jolie et dont le nez retroussé trahissait les dispositions religieuses. Le Dieu était vêtu d'une longue robe de chambre blanche, serrée à la taille par une cordelière de coton rouge, dont la soeur jumelle avait été oubliée à la sonnette de la cheminée. Sa chevelure brune avait évidemment accepté le joug du fer à friser, et sa barbe lui donnait un faux air de fleuve Scamandre cherchant, avec sa forêt de cheveux, à plaire aux nymphes du Simoïs. Au total, le Dieu était un assez bel homme, et Gaston comprit le pieux sourire des adeptes femelles, lorsqu'il promena sur l'assemblée son regard qu'il cherchait, sans conteste, à rendre fascinateur et chatoyant.

Le Dieu monta à l'autel, c'est-à-dire sur l'estrade, et s'assit sur son trône... de velours d'Utrecht.

Lorsque le Dieu se fut installé carrément dans sa gloire, il tira de sa poche une tabatière en racine de buis, prit une forte prise et éternua trois fois. La mansarde, c'est-à-dire le temple, retentit au bruit de cet éternuement. Gaston se rappela involontairement ce que Virgile dit de Jupiter en pareille occasion :

Annuit... et totum nutu tremefecit Olympum.

Tous se levèrent et s'inclinèrent en portant la main sur leur coeur.

Gaston ne put s'empêcher de sourire à l'idée de cette divinité prenant du tabac et se mouchant comme un simple mortel, et il murmura quelques mots à l'oreille du baron.

Celui-ci lui répondit: Gardez-vous de rire de tous ces mystères; toute religion a ses fanatiques. Vous vous feriez infailliblement jeter par la fenêtre si vous laissiez percer votre incrédulité... et nous sommes au sixième étage au dessus de l'entresol.

— Mais, lui répliqua Gaston, il n'est pas possible que des citoyens de Paris, vivant en pleine civilisation du dix-neuvième siècle, soient assez fous pour croire à une pareille divinité et à une semblable religion... c'est invraisemblable.

— Pourquoi donc? fit le baron. Est-ce qu'ils n'ont pas cru aux Swedenborgiens, aux magnétiseurs, aux apparitions galvaniques, aux familles spirituelles de Goëslin, à l'abbé Chatel, Vintras, Chénau, Madrolle et Constant, à l'école de Bucher, aux frères Moraves et aux Mormons? Est-ce qu'ils ont repoussé l'Irvingisme, Hoëne Wronski, André Towianski, Adam Mickewitz, les Saint-Simoniens, Jean Regnaud, Fourier, Hennequin, Cabet et Lamennais? Est-ce qu'ils n'ont pas fourni des adeptes à la religiou évadienne de Ganneau, à la religion fusionienne de Toureil et Guyard, et à la religion rationnelle de Fauvety?.. Croyez-moi, mon cher, l'esprit humain est capable de tous les égarements : législa-

teurs, philosophes, historiens, économistes, poètes, publicistes, hommes d'état, penseurs de tous les temps, de tous les pays, de toutes les écoles et de toutes les sectes, en couronne, en manteau, en habit brodé ou percé au coude, les plus célèbres et les plus obscurs, tous ceux enfin qui ont émis un principe, risqué un sophisme, échafaudé un système, se sont laissés aller, plus ou moins, au plaisir de se forger une divinité quelconque. Le dieu qui a le plus de chance de succès auprès de certains croyants est toujours celui qui arrange son dogme et ses pratiques de façon à flatter les propensions, les goûts et les passions de ses sectaires. Le dieu que vous voyez là a parfaitement compris le coeur humain, aussi lui a-t-il bâti une religion fort agréable. Il s'est dit qu'ici-bas et quoi que l'homme fasse, la femme est toujours le premier pouvoir social; loin d'approuver l'aphorisme de Molière, qui était un impertinent:

> Du côté de la barbe est la toute-puissance,
> Et la femme n'est là que pour l'obédience,

il a posé en principe que le sexe faible doit être le sexe fort; que la femme à quarante ans acquiert des qualités plastiques qui la rendent fort appréciable; que jusque-là elle est une fleur embaumée bonne à respirer, mais qu'alors elle devient un fruit savoureux bon à cueillir. Vous vous doutez, mon très-cher, que ce principe seul lui a valu immédiatement une foule d'adhésions empressées: réhabiliter la patte d'oie et préconiser la fausse natte est un coup de maître. Aussi, vous le voyez, bien des fruits mûrs sont venus se ranger sur les degrés de l'autel, ce qui n'exclut point de nombreuses jeunes fleurs qui ne sont pas fâchées de rêver au bonheur prochain d'une maturité anticipée. De plus, ce brave dieu, se rappelant que Mahomet avait trouvé un puissant point d'appui dans le dogme de la pluralité des femmes, s'est demandé pourquoi il ne renverserait pas le principe de l'islamisme, et s'il n'aurait pas un bien plus solide levier dans la promulgation d'une loi autorisant la *pluralité des hommes*?..

C'était accaparer, d'un seul coup de filet, tout ce qui porte une âme sensible, une tête tant soit peu volcanisée et une constitution convenablement disposée. Alors il a décrété un immense harem dont les femmes sont les sultans et dont il est, lui, le premier favori; il s'est réservé pour lui seul le droit exceptionnel d'aimer au pluriel et, en sa qualité de tout-puissant, il s'acquitte assez bien jusqu'ici des fonctions fort complexes de ses nombreux devoirs.

— Quoi! fit Gaston fort scandalisé, c'est dans ce but?...

— Oh! ce côté-là est l'agréable, mais l'organisateur n'a par oublié l'utile: à la porte figure un tronc dans lequel chaque adepte verse son offrande en quittant le sanctuaire, car ici c'est comme à la foire, on ne paye qu'en sortant si on est content, et il paraît qu'on l'est toujours, car les profits du culte permettent à ce dieu de vivre d'une façon assez confortable. — Il y en a qui se font ingénieurs, cordonniers, magistrats ou marchands d'alumettes chimiques, car *item* il faut vivre: lui, a trouvé plus simple et moins coûteux de se faire dieu tout de suite, et il il rend justice à sa condition en s'avouant à lui-même que le métier est lucratif... quoique fatigant; aussi songe-t-il parfois à s'adjoindre deux ou trois sous-dieux qui pourraient l'aider dans l'exercice de son terrestre ministère.

— Quelle est la jeune femme au nez retroussé qui l'aidait dans ses invisibles mystères du tabernacle, et qui vient d'entrer avec lui?

— C'est la prêtresse de service; chacune a son jour, et dès qu'elles ont été honorées de cette secrète initiation, elle deviennent sacrées; de fleurs qu'elles étaient elles passent fruits et on les nomme en langage mystique: *Sirva*. — Depuis six mois que la religion marche, le Dieu a fait deux cent quarante-cinq sirvas.

— Les dieux sont grands! dit Gaston en s'inclinant.

En cet instant, le susdit Dieu qui était resté comme plongé dans un océan de réflexions, et qui semblait se complaire silencieusement dans la contemplation de sa majesté,

leva lentement les yeux, secoua sa brune et luxuriante chevelure, puis promena sur toute cette féminine assemblée le velours chatoyant de son regard. Une sorte de fascination s'empara des adeptes, les joues s'empourprèrent, les poitrines poussèrent de tendres roucoulements et les *fruits* de quarante ans parurent l'emporter sur les *fleurs* de dix-huit ans dans cette subite inhalation de l'Esprit inspirateur. Celui qui soufflait ainsi sur les âmes tint, à son fervent auditoire, un discours tel que Gaston, jeune homme fort moral, se crut obligé de se boucher les oreilles, ainsi que le sage Ulysse l'avait fait à son passage près de Charybde et Scylla. Il entendit donc peu ou point de la passionnelle homélie, et il serait dès-lors difficile à l'historien de raconter les détails dogmatiques de cette séance.

Gaston fut tiré de son isolement volontaire par un geste mystérieux que fit le Dieu. Ce geste consistait à agiter au-dessus de l'assistance un mouchoir consacré par certains signes cabalistiques. Tous les yeux bleus et noirs se tendaient vers ce bienheureux mouchoir, et enfin le Dieu le laissa tomber sur la tête d'une jeune fleur blonde, au grand désespoir des fruits châtains. La jeune fleur s'en fit comme un voile et suivit le dieu qui rentra avec elle dans le tabernacle, dont la porte se referma sans bruit.

— Ce sera, dit le baron, la deux cent quarante-sixième sirva.

— Les dieux sont de plus en plus grands, répondit le jeune homme.

La porte s'ouvrit avec fraces. Un commissaire de police entra suivi de deux agents. L'aspect de l'écharpe tricolore n'effraya aucun des adeptes, personne ne songea à s'enfuir. Seulement, lorsque le magistrat, qui paraissait connaître les êtres et détours du temple, se dirigea vers le tabernacle, toute l'assistance en masse se jeta sur la porte pour en défendre l'entrée. — Jeunes et mûres, jolies et douteuses, fleurs et fruits se précipitèrent, faisant un rempart de leurs crinolines et des mille autres boucliers dont la nature a amplement pourvu la plus dodue moitié du genre humain.

Le commissaire, aidé de son escouade, perça victorieusement ce bataillon sacré, et lorsqu'il porta la main sur la clef du tabernacle, un cri d'horreur jaillit de toutes les bouches et les mots : sacrilége ! anathème ! tombèrent drus comme grêle sur le fonctionnaire public, qui, malgré la gravité de sa mission, avait bien du mal à ne pas éclater de rire.

Enfin, force resta à la loi, la porte fut ouverte, le commissaire entra ; mais le baron entraînant Gaston vers le palier, profita du tumulte général pour s'esquiver ; en descendant l'escalier, ils aperçurent une longue robe blanche qui disparaissait derrière une petite porte.

— Le Dieu est sauvé ! dit le baron, il avait une porte dérobée à son tabernacle.

— Les dieux ne sont pas toujours grands et tous ne sont pas en bonne odeur ! fit le jeune homme en descendant de ce paradis perdu.

Eh bien ! jeune théiste, que vous disais-je, lui dit le baron, lorsqu'ils furent redescendus dans la rue, vous ne vous attendiez certes pas à trouver ici même un cinquante millième dieu qui succède à tant d'autres ; et pourtant Paris, en ce moment, en compte quatre autres à ma connaissance. Ce que vous venez de voir n'est pas une plaisanterie ; ce Dieu existe, il a son dogme, son culte, ses mystagoges, ses religionnaires, ses dévots et ses fanatiques ; ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et il y a huit jours, les tribunaux avaient à juger un autre dieu qui, sous prétexte que l'Être suprême ne doit de compte qu'à lui-même, refusa de répondre aux interpellations du président qui lui demandait son âge : il fut condamné en correctionnelle, à 15 jours de prison et à 25 francs d'amende. Il avait rêvé le martyre et n'obtint que le ridicule.

— Eh quoi ! dit Gaston, il y a donc des âmes assez crédules pour se prêter à d'aussi absurdes jongleries, et comment peut-il se faire que de telles folies aient cours dans le progrès moderne ?

— Voulez-vous, reprit le baron, vous faire une idée du

succès que vous nommez folie et jonglerie? Tenez, je ne parle point seulement de Paris, ni même de la France; mais allez en Angleterre, pays civilisé par excellence, et vous y trouverez de bien plus remarquables aberrations en fait de déisme[1]. A Birmingham par exemple, vous pourrez voir une *fabrique de dieux*, et si vous êtes désireux de vous monter une petite religion de poche, voici le tarif exact et le prix courant: — »*Yamen* (dieu de la mort), en cuivre fin, ciselé avec beaucoup de goût, une guinée et demie; *Nirondi* (roi des démons), modèles très-variés, dessin hardi, dorure solide, deux livres sterling; *Varonnin* (dieu du soleil), avec char d'airain et fouet en argent, quinze dollars. On entreprend les demi-dieux à prix réduits; escompte au courant«. — Mais voici notre voiture.

Ce disant, le baron fit signe à son cocher qui baissa le marche-pied. Les deux amis montèrent dans la voiture, qui les emporta rapidement.

GALOPPE D'ONQUAIRE.
(1858.)

LE MAPAH

OU DIEU GANNEAU. INFLUENCE DES ILLUMINÉS ET DES MANIAQUES SUR LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES[2].

En 1839, l'auteur de ce livre reçut un matin la visite d'Alphonse Esquiros.

1) L'auteur aurait pu citer l'exemple de Tanquelin (*Church heresiography, by Pagitt*). Cet apôtre du relâchement sensuel monta un jour en chaire pour épouser publiquement la Vierge Marie dont il avait fait placer l'image à ses côtés. Après avoir consommé cette jonglerie, il mit auprès de l'image deux troncs, l'un à droite, l'autre à gauche. »Que les hommes«, dit-il, »déposent d'un côté ce qu'ils veulent me donner, et les femmes de l'autre. Je verrai lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et mon épouse«. La quête répondit à l'attente du prêtre; des femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs pendants d'oreilles pour les jeter dans le tronc. *B.*

2) Ce n'est pas seulement à titre de curiosité ethnographique et psychologique que nous donnons cet extrait du »magicien«

— Venez-vous avec moi voir le mapah? lui dit ce dernier.

— Qu'est-ce que c'est que le mapah?

— C'est un dieu.

— Merci, alors je n'aime que les dieux invisibles.

— Venez donc, c'est le fou le plus éloquent, le plus radieux et le plus superbe qu'on ait jamais vu.

— Mon ami, j'ai peur des fous, la folie est contagieuse.

— Eh, mon cher, je viens bien vous voir, moi!

— C'est vrai, et puisque vous y tenez, eh bien, allons voir le mapah.

Dans un affreux galetas était un homme barbu, d'une figure majestueuse et prophétique, il portait habituellement sur ses habits une vieille pelisse de femme, ce qui lui donnait assez l'air d'un pauvre derviche, il était entouré de plusieurs hommes barbus et extatiques comme lui et d'une femme aux traits immobiles qui ressemblait à une somnambule endormie.

Ses manières étaient brusques et sympathiques, son éloquence entraînante, ses yeux hallucinés; il parlait avec emphase, s'animait, s'échauffait jusqu'à ce qu'une écume blanchâtre vînt border ses lèvres. Quelqu'un a défini l'abbé de Lamennais: quatre-vingt-treize faisant ses pâques; cette définition conviendrait mieux au mysticisme du mapah. On peut en juger par le fragment échappé à son enthousiasme lyrique:

»Depuis l'heure de la chute, la tâche de l'humanité n'a été qu'une tâche d'initiation, tâche grande et terrible; c'est pourquoi tous les termes de cette même initiation, dont notre mère commune *Ève* est l'alpha et notre mère commune *Liberté* l'oméga, sont également saints et sacrés aux yeux de Dieu.

»J'ai vu un immense vaisseau surmonté d'un mât gigan-

Éliphas Lévi. Il y a une chaîne invisible qui relie entre elles les folies religieuses, les rêveries humanitaires, les hallucinations spiritualistes et les utopies sociales et révolutionnaires de tous les pays et de toutes les époques. *B.*

tesque terminé en ruche et l'un des flancs du vaisseau regardait l'Occident, et l'autre l'Orient [1].

»Et du côté de l'Occident, ce vaisseau s'appuyait sur les sommets nuageux de trois montagnes, dont la base se perdait dans une mer furieuse.

»Et chacune de ces montagnes portait son nom sanglant attaché à son flanc. La première s'appelait *Golgotha*; la seconde, *mont Saint-Jean;* la troisième *Sainte-Hélène* [2].

»Et au centre du mât gigantesque, du côté de l'Occident, était fixé une croix à cinq branches sur laquelle expirait une femme.

»Au-dessus de la tête de cette femme, on lisait: *France, 18 juin 1815, Vendredi saint.*

»Et chacune des cinq branches de la croix, sur laquelle elle était étendue, représentait une des cinq parties du monde, sa tête reposait sur l'Europe et un nuage l'entourait.

»Et du côté du vaisseau qui regardait l'Orient les ténèbres n'existaient pas; et la carène était arrêtée au seuil de la Cité de Dieu sur le faîte d'un arc triomphal que le soleil illuminait de ses rayons.

»Et la même femme apparaissait de nouveau, mais transfigurée et radieuse. Elle soulevait la pierre d'un sépulcre; sur cette pierre il était écrit: *Restauration, jours du tombeau.* 29 juillet 1830. Pâques«.

1) Victor Hugo est un peu parent du dieu Mapah. Dans sa Légende des siècles (I. 14), il fait en 500 vers souvent magnifiques la description d'un

»inexprimable et surprenant vaisseau,
»Globe comme le monde et comme l'aigle oiseau«.

Il raconte comment ce navire fait le voyage sacré dans l'éther sublime;

»C'est l'ascension *bleue* à son premier degré«.

2) Cette absurdité se rattache aux hallucinations des bonapartistes fanatiques dont le poète favori, Louis Belmontet, représente Napoléon I comme »le dieu plébéien, le Christ de la gloire en souffrance, l'éclatant Messie de la démocratie, le nom divinisé qu'adore la chaumière«. — Depuis les derniers événements le nombre des adeptes de ce culte va toujours en diminuant. *B.*

Le mapah était, comme on le voit, un continuateur de Catherine Théot et de dom Gerle, et cependant étrange sympathie des folies entre elles, il nous déclara un jour confidentiellement qu'il était Louis XVII, *revenu sur la terre* pour une oeuvre de régénération, et que cette femme qui vivait avec lui avait été Marie-Antoinette de France. Il expliquait alors ses théories révolutionnaires jusqu'à l'extravagance, comme le dernier mot des prétentions de Caïn, destinées à ramener par une réaction fatale le triomphe du juste Abel.

Esquiros et moi, nous étions allés voir le mapah pour nous amuser de sa démence, et notre imagination resta frappée de ses discours. Nous étions deux amis de collége à la manière de Louis-Lambert et de Balzac, et nous avions souvent rêvé ensemble des dévouements impossibles et des héroïsmes inconnus. Après avoir entendu Ganneau, ainsi se nommait celui qui se faisait appeler le mapah, nous nous prîmes à penser qu'il serait beau de dire au monde le dernier mot de la révolution et de fermer l'abîme de l'anarchie, en nous y jetant comme Curtius. Cet orgueil d'écoliers donna naissance à *l'Evangile du peuple* et à la *Bible de la liberté,* folies qu'Esquiros et son malencontreux ami n'ont que trop chèrement payées [1]).

Tel est le danger des manies enthousiastes; elles sont contagieuses, et l'on ne se penche pas impunément aux bords des abîmes de la démence; mais voici quelque chose de bien autrement terrible.

Parmi les disciples du mapah se trouvait un jeune homme nerveux et débile nommé *Sobrier*. Celui-là perdit complétement la tête et se crut prédestiné à sauver le monde en provoquant la crise suprême d'une révolution universelle.

1) Alphonse Esquiros donna dans son *Evangile du peuple* 1840 un commentaire démocratique de la vie de Jésus qui lui attira une condamnation à 8 mois de prison. Expulsé en 1851 il vécut en Angleterre jusqu'en 1869. Préfet en 1870, représentant depuis 1871 il s'est toujours signalé par ses opinions radicales.

Arrivent les journées de février 1848. Une émeute avait provoqué un changement de ministère ; tout était fini; les Parisiens étaient contents et les boulevards étaient illuminés.

Un jeune homme apparaît tout à coup dans les rues populeuses du quartier Saint-Martin. Il se fait précéder de deux gamins, l'un portant une torche, l'autre battant le rappel. Un rassemblement nombreux se forme; le jeune homme monte sur une borne et harangue la foule. Ce sont des choses incohérentes, incendiaires, mais la conclusion, c'est qu'il faut aller au boulevard des Capucines porter au ministère la volonté du peuple.

Au coin de toutes les rues l'énergumène répète la même harangue, et il marche en tête du rassemblement, deux pistolets aux poings et toujours précédé de sa torche et de son tambour.

La foule des curieux qui encombrait les boulevards se joint par curiosité au cortége du harangueur. Bientôt ce n'est plus un rassemblement, c'est une masse de peuple qui roule sur le boulevard des Italiens.

Au milieu de cette trombe, le jeune homme et les deux gamins ont disparu, mais devant l'hôtel des Capucines un coup de pistolet est tiré sur la troupe.

Ce coup de pistolet, c'était la révolution, et il fut tiré par un fou.

Pendant toute la nuit, deux tombereaux chargés de cadavres se promenèrent dans les rues à la lueur des toches. Le lendemain tout Paris était aux barricades, et Sobrier sans connaissance était rapporté chez lui. C'était Sobrier qui, sans savoir ce qu'il faisait, venait de donner une secousse au monde.

Ganneau et Sobrier sont morts, et l'on peut maintenant sans danger pour eux révéler à l'histoire ce terrible exemple du magnétisme des enthousiastes et des fatalités que peuvent entraîner après elles les maladies nerveuses de certains hommes. Nous tenons de source certaine les choses que

nous racontons et nous pensons que cette révélation peut apporter un soulagement à la conscience du Bélisaire de la poésie, l'auteur de *l'Histoire des Gérondins.*

ÉLIPHAS LÉVI.
(1860).

LA DÉCOMPOSITION SOCIALE PAR LA LITTÉRATURE.
(1873.)

Comment la littérature a préparé les défaites et la Commune. — La société et la littérature en 1849 et en 1869. Contrastes. — Causes de la corruption littéraire actuelle.

Après qu'on a pleuré, frémi, enterré ses morts, compté les survivants, pansé les blessés, visité les ruines, payé sa rançon, on réfléchit, on se recueille, on se souvient; les fous cèdent la parole aux sages. Est-il possible que l'on ait eu à subir tant de désastres sans les avoir préparés, — j'allais dire, hélas! mérités, — par une somme quelconque de fautes, de folies, de complaisances coupables, d'étourderies ou d'imprévoyances? — On reconnaît que ces malheurs ne sont que trop explicables et qu'il n'existe pas d'effet sans cause. C'est la scène des *Animaux malades de la peste,* moins le lion.

— Moi, dit le politique, j'ai trop adoré le succès, la force, le fait matériel, l'alliance des excès de la dictature avec les caprices de la multitude ; j'ai trop dédaigné les droits de l'intelligence, de la liberté, de la conscience ; je me suis trop aisément figuré que la sécurité publique dépendait du chiffre de mon traitement.....

— Moi, dit l'homme du monde, j'ai trop aimé le luxe, les plaisirs faciles, l'oisiveté et ses enfants, les dîners somptueux, les prodigalités tapageuses, l'élégance frelatée, le clinquant, le maquillage, l'ensemble de ces jouissances que

le peuple comprend assez pour les envier et envie trop pour ne pas vouloir les conquérir. J'ai oublié qu'il n'y a plus de priviléges, que la naissance et la fortune ne dispensent pas du travail, que les exemples d'en haut suivant qu'ils sont bons ou mauvais, décident du plus ou moins des périls dont nous menacent les griefs, les misères et les convoitises d'en bas.....

— Moi, dit l'homme de guerre, j'ai été trop enclin à confondre Augustule avec César, Capoue avec Thrasymène, la parade avec la bataille, le salon avec le bivac, la faveur de mon maître avec l'étude de mon métier, mes velléités de victoire avec la certitude de vaincre, le cirque olympique avec la stratégie, le carton avec l'acier, le vin du Rhin avec sa frontière, et les cartes de restaurateur avec celles de géographie. Je m'accuse de n'avoir pas compris qu'il ne suffisait pas d'être brave; que, dans notre malheureuse France, il n'y a pas de milieu pour les généraux : être habiles ou passer pour traîtres; — pour les soldats, pas de moyen terme: vaincre leurs ennemis ou soupçonner leurs chefs.

— Et nous, disent en choeur les lettrés, les artistes, les critiques, les auteurs, les moralistes, les poètes, les penseurs, nous sommes peut-être les moins excusables; car les hommes d'action devraient être dirigés, fortifiés et assainis par les hommes d'intelligence. Nous avons créé ou encouragé un art, une *littérature de corrupteurs et d'amuseurs,* à qui il suffisait d'étonner les esprits, d'éblouir les yeux, d'exciter les sens, de divertir l'élite, de dépraver la foule, d'énerver les imaginations et les âmes, comme s'il n'y avait pas de tendemain. Nous avons cultivé le fruit défendu sur l'arbre de la science, la plante vénéneuse dans la serre chaude du vice, le poison subtil dans l'alambic des alchimies mal famées. Nous avons interverti les rôles dans la grande comédie sociale; sacrifiant sans cesse la vérité au sophisme, le nécessaire au superflu, la réalité à l'apparence, le culte du beau à la passion de l'antithèse, la vertu qui se contente d'être honnête au crime qui se vante d'être héroïque. Nous

avons tout exploité, la curiosité grossière ou perverse, l'avidité des lecteurs novices, la satiété des lecteurs blasés, la prétention de tout connaître et de ne s'offenser de rien, les progrès de ce *matérialisme pratique* qui s'infiltre sans se formuler, l'idolâtrie de l'argent, du bien-être, de la forme, de la jouissance, de la couleur, de tout ce qui amoindrit ou supprime la prépondérance de l'âme ; le scandale public et privé, sur le trottoir ou sous l'éventail : le mot indécent, le couplet graveleux, la chanson grivoise, la situation scabreuse, l'art de faire accepter sans murmure ce que l'on ne saurait exprimer sans honte, et cette doctrine détestable d'après laquelle l'immoralité, en littérature et au théâtre, n'existerait pas, ne serait que l'invention chagrine de prophètes de malheur, censeurs hypocrites ou moroses, tartufes d'austérité, désolés de ne pouvoir en faire autant, envieux des succès de vogue et faisant servir leurs maximes à s'indemniser de leurs disgrâces. Nous avons acclimaté nos contemporains à une atmosphère particulière où s'épanouissent les fleurs du mal, où les tubéreuses sont préférées aux roses, où le calorifère remplace le soleil, où l'esprit se met au service de son contraire, où Virgile, Homère et Racine sont traités de radoteurs par Offenbach et ses poètes, où le vieil Horace et le vieux Mithridate sont distancés par Thérésa, où il n'y a plus de Grecs que les fripons et de Romains que les claqueurs, où l'art n'est plus que du métier, le métier du *chic*, la langue de l'argot, le roman de la machine, le drame de la féerie, la féerie du nu et du bête, où le *nec plus ultra* de la gloire humaine, la consécration suprême d'un talent et d'un nom, est de fournir aux Athéniens du boulevard et aux Béotiens de la banlieue un mot, un refrain qui soit assez complétement stupide pour leur plaire et leur tienne lieu d'idées pendant un trimestre !

Quoi d'étonnant, si une nation mise à un tel régime, se trouve désarmée le jour où elle aurait à faire des prodiges d'énergie morale pour repousser les ennemis du dehors et conjurer les périls du dedans ? Certes, la littérature ou du

moins cette littérature aurait le droit de répliquer qu'elle n'a fait un peu de mal que parce qu'elle marchait côte à côte avec un gouvernement et une politique qui en ont fait beaucoup. Il y aurait exagération ou injustice à lui attribuer une trop grande part dans les défaites de Reichshofen ou de Forbach, dans les capitulations de Sedan ou de Metz, dans cette période néfaste où le contre-coup de nos désastres aggravait notre désordre intérieur, où nos adversités s'envenimaient de passions hideuses, démuselées par l'anarchie, où la République, traduite par les gambettistes et servie par les garibaldiens, se dédommageait des victoires prussiennes en pillant les couvents, en incarcérant les prêtres, en profanant les églises, en vidant les caves, en spéculant sur les fournitures, en préludant par le massacre et l'incendie, le sacrilége et l'assassinat, le vol et le drapeau rouge, au règne de la *Commune*. Non, mais nous devons avouer avec force *mea culpa* que, si elle n'y a pas figuré pour tout, elle y a contribué pour quelque chose; que les auteurs de nos revers, comme les héros du 4 septembre, n'ont pas eu à changer de visage ou de costume pour ressembler à ses personnages; qu'elle a préparé le terrain, les accessoires, la mise en scène; que, parmi ceux qui nous ont rendu toute revanche impossible, qui n'ont su opposer à nos vainqueurs qu'un déplorable ou grotesque amalgame de forfanterie et d'impuissance, de présomption et de faiblesse, de charlatanisme bavard et de faux patriotisme, et qui, plus tard, sous les yeux des Prussiens dont ils complétaient le triomphe, ont combiné, dans leurs actes et dans leurs personnes, le délire de l'orgueil, les audaces du crime, les types de la cour d'assises et les reminiscences de la *bohême*, la plupart avaient l'air de sortir tout armés et tout équipés des officines du feuilleton à cinq centimes ou des coulisses du mélodrame de bas étage. D'ailleurs, pourquoi nier l'évidence? Comment les récits de M. Flaubert, les pièces de M. Sardou, les histoires de M. Michelet, auraient-elles pu faire circuler dans nos veines ce sang vigoureux et pur, cette sève forte et généreuse dont il

est impossible de ne pas évoquer l'image quand on songe à Pascal et à Corneille, à Bossuet et à Molière, au *Cid*, à *Cinna*, au *Misanthrope*, et même à la *Princesse de Clèves* et à *l'Astrée?* Comment tirerait-on du panier aux ordures les vases sacrés de l'enthousiasme et de la foi?

Nous avons fouillé dans tous les recoins obscurs et malpropres de la nature humaine, et nous voudrions, aux jours de péril et d'épreuve, que cette faible nature répondît à nos découvertes pathologiques par des miracles d'abnégation et de dévouement! Nous avons semé l'égoïsme, le sensualisme, le culte de la matière, la parodie insolente et bouffonne de toutes les grandes traditions, de toutes les saintes croyances, de tous les poétiques souvenirs, et nous voudrions récolter l'héroïsme et l'esprit de sacrifice! Nous avons raillé le patriotisme, l'amour, la religion, la vertu, tous les élements dont se composent l'autorité morale et le respect, et nous demanderions à nos lecteurs, à nos disciples, d'aimer, de croire, de souffrir, d'obéir, d'accepter, pour le salut de leur pays, les rigueurs de cette discipline sans laquelle la guerre ne peut être qu'une alternative de succès illusoires et de déroutes irréparables! Nous avons, dans nos romans populaires, tirés à trois cent mille exemplaires, irrité les unes contre les autres les diverses classes sociales; nous avons enseigné aux pauvres, aux prolétaires, aux ouvriers, l'envie, la haine, la méfiance; ils ont pu supposer en nous lisant que les riches possédaient, non-seulement le privilége du luxe et des joies du monde, mais le monopole du crime et de l'impunité; et nous serions surpris que riches et pauvres, patriciens et plébéiens, ne se soient pas unis dans un même élan, sans autre pensée que de repousser l'invasion; que ceux-ci, émancipés et affolés par le 4 septembre, aient profité du Prussien pour assouvir leurs rancunes, que ceux-là soient restés suspects, jusque sur les champs de bataille où leur sang coulait à flots pour la patrie! . . . .

Non, non, c'est impossible! humilions-nous, confessons nos torts et entrons dans une voie nouvelle. Vaincus, bri-

sés, rançonnés, ruinés, nous pouvons nous relever encore, mais à condition de prendre au sérieux la leçon terrible que nous venons de subir. Allons ! à l'ouvrage ! Adorons ce que nous avons brûlé ; brûlons ce que nous avons adoré ! Ces races germaniques qui guettaient leur proie tout en se divertissant des frivolités de notre esprit et de nos spécialités *d'amuseurs*, laissons-les abuser de leur victoire, compter notre or, peser de tout leur poids sur les provinces conquises ; mais du moins ôtons-leur le droit de répéter, avec leur gros rire tudesque, qu'elles sont certaines de nous tenir à jamais en échec parce que nous ne sommes plus qu'un peuple d'histrions, de bavards, de fanfarons, de *blagueurs*, de corrupteurs et de saltimbanques. Pour notre part, artistes, écrivains, penseurs, rêveurs, formulons ainsi notre programme : Rien n'est perdu ; notre chère France, si fertile en ressources, peut redevenir ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être, si nous employons à réparer le mal, la moitié du travail, du talent, des efforts que nous avons dépensés pour le faire.

Telle était ou telle aurait dû être notre situation morale en ces jours de deuil et d'angoisse qu'éclairait à peine une lueur d'espérance, où, frappés au coeur par un dénouement inévitable, par toutes les tragédies de la défaite, par le dénombrement de nos morts, par les gémisements de nos blessés, par les conditions d'une paix presque aussi cruelle que la guerre, nous apprenions que nos malheurs n'étaient pas finis, qu'il y avait à vider une nouvelle coupe d'amertume, que les Prussiens n'étaient pas nos ennemis les plus dangereux, qu'il nous fallait maintenant redouter et haïr, non plus les soldats de M. de Bismarck, du comte de Moltke et de Frédéric-Charles, mais les hordes du cosmopolitisme démagogique, renforcées du personnel des prisons et des bagnes, et commandées par les héros de l'émeute, du drapeau rouge et des barricades. Ainsi rien ne manquait à la leçon : l'amollissement des caractères, des moeurs publiques et privées, sous un régime d'expédient, de fantaisie, d'arbitraire et d'aven-

ture, avait préparé nos premiers désastres, aggravés à la fois par notre infériorité numérique, notre désorganisation militaire et notre confiance insensée. Un faux patriotisme, consolé d'avance de ces désastres qu'il avait secrètement espérés et qui lui livraient la France, achevait à domicile l'oeuvre de la guerre étrangère et poursuivait, sous le pseudonyme de défense nationale, l'exploitation en gros et en détail d'une lutte meurtrière, ruineuse, impossible, où il ne voyait, lui, que des places à prendre, une dictature à exercer, une fortune à faire, des préfectures à envahir, du vin à boire, d'honnêtes gens à terrifier, des dîmes colossales à prélever sur les camps et les couvertures, sur les chaussures et les vareuses, sur les coiffures et les tuniques, sur les fusils et les canons. Enfin, ne pouvant plus exploiter la guerre, ce patriotisme pour rire et pour pleurer exploitait la capitulation et la défaite; il s'absorbait dans le communisme cosmopolite, ou plutôt reprenait son vrai sens et sa forme véritable, en levant le masque, en retournant ses batteries, en se déclarant l'ennemi acharné, féroce, implacable, non plus des Prussiens, des Saxons et des Bavarois, mais de la France agonisante, de la province désolée, de la société toute entière. Ce n'était plus le plagiaire ou le parodiste de Danton, de Robespierre et de Camille Desmoulins, cherchant dans la guerre un prétexte pour fonder *sa* République et en justifier les excès; c'étaient Vautrin et Cartouche, passant tout à coup à l'état de personnages politiques, élevant la scélératesse à la hauteur d'un parti, échappant aux gendarmes pour signer des décrets, profitant de l'orage pour dévaliser les voyageurs, de l'incendie pour saccager les maisons, du naufrage pour s'emparer des épaves.

Nos douleurs en étaient plus profondes; mais notre devoir n'en était que mieux tracé. L'avons-nous accompli? Voyons-nous poindre, en littérature, un essai de réaction contre les dissolvants dont s'effrayaient, sous l'Empire, les esprits les plus optimistes? Nos auteurs en vogue cherchent-ils une inspiration nouvelle, plus saine et plus virile, où les

proscrits du 2 décembre, les absents du 4 septembre, l'idéal, le spiritualisme, l'honneur, la vérité, l'honnêteté, la foi, l'enthousiasme, le sentiment de la grandeur et de la pureté morales, l'effort généreux de l'homme vers quelque chose de meilleur que lui, reprennent enfin leur rang et leur place?

Ceux d'entre nous dont les souvenirs remontent à 1848 peuvent-ils établir une comparaison entre l'attitude et la société d'alors et les symptômes qui nous inquiètent aujourd'hui? A cette époque, — on ne saurait l'ignorer, mais il est bon de le redire, — pas un enseignement ne fut perdu, dans le monde de l'intelligence et de la pensée. Après les premières heures d'étourdissement et de surprise, quand nous vîmes sortir des flancs de la République naissante, comme des bêtes fauves de leur repaire, les doctrines extravagantes qui s'appelaient alors Proudhon, Raspail, Louis Blanc, Pierre Leroux, Blanqui, Barbès, Considérant, Cabet, il y eut, dans la société et dans la littérature, un immense mouvement de recul vers les idées d'ordre et de sagesse qui devaient nous défendre contre ces folies; un accord tacite pour oublier momentanément les dissidences de détail et ne former qu'une seule armée; l'armée du droit et de la vérité, de la justice et du bon sens, attaqués ou menacés. On put constater, pendant cette phase trop courte, des conversions qui eurent malheureusement plus d'éclat que de durée.

Pour ne citer qu'un exemple, la plus célèbre de nos *Revues* se donna pour mission de résister énergiquement aux courants démocratiques et révolutionnaires. Sa chronique, rédigée par M. Saint-Marc Girardin, fit main basse sur les dangereuses sornettes de la tribune et de la presse républicaines; Lélia fut brusquement renvoyée aux bulletins de la République et à l'intimité de M. Ledru Rollin.

Hélas! chacun de ces souvenirs — *quorum pars parva fui* — ressemble à une épigramme contre l'heure présente. Rien de pareil ne s'est produit parmi nous depuis des catas-

trophes autrement poignantes que celle de 1848. Entre la capitulation de Paris, la chute de la Commune et le moment où j'écris, on chercherait vainement l'indice d'une tentative sérieuse, d'un effort collectif et réfléchi pour reparer le fait par l'idée, le désastre par la leçon, l'abaissement extérieur par la revanche morale. Quelques légers symptômes de convalescence se sont manifestés d'abord, puis ont disparu. On eût dit des alcyons blessés, qui essayaient de reprendre leur vol, puis replongeaient au fond d'une mer remplie de récifs et de débris.

D'où vient cette différence? Elle a bien des causes; je ne prétends pas les détailler toutes; je voudrais en indiquer quelques-unes.

La révolution de février, éclatant en pleine paix, en pleine prospérité, trouvait la France stupéfaite, mais intacte; intacte au dehors: car non-seulement ses frontières n'étaient ni entamées, ni menacées, mais c'était elle dont l'exemple, l'initiative, l'électricité révolutionnaire, se répandaient en Europe comme une sorte d'invasion idéale; — intacte au-dedans: car, sous le gouvernement qui tombait, la liberté et l'intelligence avaient maintenu leurs droits, soit par une adhésion qui n'avait rien de servile, soit par une opposition qui nous préparait à la lutte. Au milieu de ses torts ou de ses fautes de détail, malgré le vice de son origine, le régime de 1830 avait eu le mérite de nous faire vivre au grand jour et respirer le grand air. Nous ne sentions pas le renfermé. La République de 1848 simplifiait ce qu'il y a toujours d'un peu compliqué dans la situation d'honnêtes gens, conservateurs par état, par intérêt et par goût, fatalement amenés à combattre les gardiens officiels de l'ordre et de la sécurité publique. Une fois délivrés de cet honorable contre-sens, quelle aubaine! Autour de nous, nos adversaires de la veille, devenus nos alliés naturels et légitimes; devant nous, des sophismes, des promesses chimériques, des menaces violentes, de grossiers mensonges, sur lesquels il n'y avait pas de malentendu possible; des

questions de vie et de mort à poser et à résoudre ; assez de sujets de crainte pour nous tenir en haleine, assez d'encouragements pour garder le sentiment de nos forces, l'évidence de notre devoir et l'espérance du succès.

Tout dut se ressentir de cette libération de la pensée : la littérature, le roman, le théâtre, la polémique transportée sur son véritable terrain. Si cette phase avait été moins courte, nul doute qu'elle n'eût amené une nouvelle renaissance où le voisinage du danger, la liberté de parler et d'écrire pour le conjurer, le réveil de notre conscience avertie par notre responsabilité morale, se fussent combinés pour élever et assainir les oeuvres de l'esprit. Je n'en voudrais pour preuve que quelques contrastes résumés en deux dates et deux noms. En 1849, M. Emile Augier écrivait Gabrielle, un éloquent plaidoyer en faveur du mariage et de la famille ; en 1869, au déclin de l'Empire, à la veille de nos calamités, il faisait jouer *Lions et Renards*, une lourde et gauche satire contre les communautés religieuses qui allaient être pillées par l'état-major du 4 septembre et les bandes de Garibaldi. En 1849, M. Octave Feuillet débutait par des *Scènes et Proverbes* d'une pureté remarquable, élégantes rehabilitations de la vertu, ou s'accusait la prépondérance de l'âme. A la fin de l'Empire, atteint de l'épidémie universelle, il nous servait le ragoût pimenté de M. *de Camors* ; il nous intéressait, dans *Julie*, à une indécente surprise de l'amour et du hasard ; et aujourd'hui, quand nos douleurs et nos humiliations vibrent encore, au milieu d'une ligue communiste qui voudrait bien recommencer, il nous donne *Julia de Trécoeur*, récit monté de ton, poussé au vif, chargé d'insalubres aromes, développement raffiné d'une donnée scabreuse.

Malheureusement, nous fûmes rassurés trop vîte, et par des moyens trop violents. En nous rassurant, on nous désarma ; en nous répétant que nous n'avions plus rien à craindre, on nous persuada que nous n'avions plus rien à faire. Évincés par le décret, suppléés par le gendarme, nous

perdîmes le sentiment de cette responsabilité, un des plus nobles ressorts de l'activité humaine, sans lequel l'exercice de la pensée n'est plus qu'un futile jeu d'esprit. N'ayant pas à raisonner avec la force, contraints, le bâillon à la bouche, d'avouer que nous étions assez libres et tout à fait tranquillisés, nous fûmes privés à la fois de la nécessité et de la permission de nous défendre; la *certitude du devoir disparut avec l'imminence du danger*. Nous dûmes nous reposer sur le maître du soin de nous tenir lieu d'autorité, de liberté, de protection, de sauvetage, d'initiative, d'énergie, de résistance, d'idées, de lumière et de morale; ce qui en est résulté, vous le savez, et je n'ai pas besoin de le redire.

Vous voyez d'ici la pente, et comment, énervés par un repos forcé et une prospérité mensongère, nous n'avons pu être raffermis par nos infortunes. La défaite, la République et leurs suites, nous ont pris au dépourvu dans un moment où nous n'avions plus ni l'habitude de réfléchir, ni la force de réagir, ni le courage de lutter. Le 4 septembre, en se vantant de nous débarrasser de l'Empire, n'a su qu'achever son oeuvre, et jamais deux éléments d'apparence plus hostile ne se sont combinés et fondus plus aisément et plus vite. Çà été la fatalité de cette horrible guerre, que, grâce à des circonstances inouïes, *elle nous démoralisait en nous ruinant;* que chacune de ses blessures se doublait d'une plaie intérieure, et que nous avons vu s'accroître simultanément, là l'humiliation de nos armes, ici le désordre des idées et l'affaiblissement des caractères. Qu'une maladie aiguë frappe un homme bien portant et robuste, il y a encore mille ressources; mais qu'elle s'ajoute à une maladie chronique dont il s'est longtemps dissimulé les ravages, le danger est mille fois plus grand et les moyens de salut mille fois moindres. Cette comparaison médicale nous semble contenir toute la différence entre ces deux époques et ces deux crises: 1848 et 1871.

Rien de plus évident que le devoir de l'écrivain dans les temps mauvais, au milieu des périls et des malheurs qui

menacent la société et troublent la conscience. Rien de plus attrayant — dans son austérité même — que cette tâche réparatrice qui proteste contre les idées de destruction, de corruption et de mort, jusque sur les ruines accumulées par la double invasion des doctrines dissolvantes et des armées ennemies. Rien de plus glorieux — si on pouvait y réussir, — que cet acte de vitalité intellectuelle et morale, opposant aux désastres matériels les revanches de l'esprit. Dans une crise telle que celle que nous traversons, le mot de l'empereur Septime Sévère: *Laboremus*! devient ou doit devenir notre mot d'ordre. *Laboremus!* travaillons! Le travail, en pareil cas, réunit tous les avantages. Bien dirigé, il est à la fois une consolation, un refuge et un exemple; il peut contribuer à prévenir les maux qu'il aide à supporter.

Oui, mais comment persister dans cette tâche ingrate, si la parole n'a pas d'auditoire, si l'écriture n'a pas de lecteurs, si le livre n'a pas de juges, s'il vous est impossible de mettre le pied dans la rue sans rencontrer des gens qui vous disent (et l'événement ne leur donne que trop raison): »La littérature! qui peut y songer aujourd'hui? Nous avons d'autres soucis en tête! ... C'était bon pour les temps de calme .... A présent, pour s'occuper de billevesées littéraires, il faudrait avoir été mordu par un accadémicien enragé ... Comment lire autre chose que la polémique des journaux ou les comptes-rendus de l'Assemblée?

Si vous voulez que cette pauvre littérature, victime de nos discordes civiles, puisse encore rendre des services; si vous ne voulez pas que notre France guerrière, notre France lettrée, perde à la fois ses deux couronnes, il faut absolument en finir avec ce que j'appellerai *l'inégalité des conditions littéraires*. Il faut supprimer l'intolérable disparate entre la publicité bruyante, acquise de plein droit au drame le plus absurde, à la plus chétive opérette, à la féerie la plus indécente, et le silence de glace qui se fait trop souvent autour des livres, quels qu'en soient le sujet et le mérite.

L'oeuvre qui ne vise qu'au succès de lecture, aurait, au contraire, bien plus besoin d'être recommandée au public, trop enclin de vieille date à se passionner pour les flonflons, le maillot, le feu de la rampe et les coulisses. L'écrivain qui publie un ouvrage où se révèle, faute de mieux, le respect de son art, devrait être sûr, sinon d'être loué, au moins d'être lu, discuté, critiqué, jugé. Si vous lui ôtez cette certitude, il se décourage ; il brisera tôt ou tard sa plume, et, si vous lui dites qu'il manque à sa mission, il vous répondra que vous manquez à la vôtre en lui refusant sa place au soleil.

Il y a plus : ce qu'il nous importe de maintenir avant tout, — avant même le succès, — c'est notre dignité. Or, voyez le contre-sens ! L'auteur d'une pièce jouée peut se croiser les bras et conserver la plus fière des attitudes : point de visites à faire, pas de lettres à écrire, pas une seule de ces démarches qui sentent toujours une peu le solliciteur et le courtisan. Il sait qu'à l'heure dite, vingt feuilletons, plus dociles que la montagne de Mahomet, viendront à lui sans qu'il fasse un pas. Pour le romancier, le poète, le moraliste, l'historien, l'homme du livre imprimé, quelle différence ! Au risque de passer pour importun, d'être qualifié de vaniteux et de faire rire à ses dépens, il est obligé d'entreprendre la pêche à l'article, le plus fatigant, le plus humiliant et presque toujours le plus stérile de tous les genres de pêche à la ligne. Ainsi, d'une part, vous m'accordez que l'influence de l'écrivain, cette influence qui peut devenir, aux époques du désordre, une des forces sociales, n'est plus possible sans autorité morale et sans dignité ; et, d'autre part, vous le placez dans la cruelle alternative ou de commencer par jeter aux orties de la critique les trois quarts de cette dignité, ou bien de se résigner à voir son oeuvre, enveloppée d'ombres taciturnes, périr avant d'avoir vécu et, par conséquent, rester complétement inutile !

Maintenant, rapprochez de ces conditions si défavorables, si cruellement inégales les préoccupations publiques,

le danger incessant, le malaise universel, qui sont au fond de toutes les pensées. . . .

Comme le noir géant qui fume à l'horizon !

Vous me direz : Comment vaincre ces difficultés insolubles ! . , . Que faire ? . . .

Que faire ? Je vais vous l'apprendre, si vous ne l'avez déjà deviné. Pour forcer le public à tourner la tête, pour l'arracher un moment aux anxiétés qui l'absorbent, on cherche quelque chose qui n'ait pas encore été dit, *une donnée bien hardie, bien scabreuse, qui fixe l'attention distraite, qui réveille l'appétit blasé.* D'un côté, des événements trop graves, des inquiétudes trop profondes, des dangers trop imminents pour qu'il fût facile de se faire écouter ou lire au milieu du chaos et du tumulte ; de l'autre, un public démoralisé plutôt que converti, affolé plutôt que corrigé, enfiévré plutôt qu'averti, exigeant, pour consentir à s'arrêter et à boire, non pas une médecine dans sa tasse, non pas un vin généreux dans son verre, mais une plus forte dose d'absinthe dans son eau.

Dans les oeuvres d'imagination, qui peuvent se diviser en deux classes, — le théâtre et le roman — le mal l'emporte sur le bien, et, comme toujours, la faute en est moins aux écrivains qu'au public ; au public, qui refuse d'encourager ce qui s'essaye dans un sens de réparation morale ; au public, que l'on peut croire voué à l'impénitence finale. Dans les genres plus sérieux et plus austères, les dédommagements ne nous manqueraient pas ; mais ils sont isolés, individuels : ils n'offrent point ce caractère collectif, cet accord de pensée et d'action, qui fait des défenseurs d'une même cause les soldats d'une même armée.

A. DE PONTMARTIN.

(Nouveaux Samedis. Paris 1873.)

LE ROMAN DU RÉALISME ET LA CORRUPTION POÉTIQUE.

Avez-vous jamais rencontré un certain type de gourmand exclusivement parisien, et tel qu'il ne peut se rencontrer que dans une civilisation *faisandée* comme celle de notre capitale? C'est l'homme qui, ayant trente sous à dépenser pour son dîner, au lieu de satisfaire son appétit avec une tranche de roastbeef substantiel, s'en va, dans quelque restaurant équivoque, demander un plat de saumon, des petits pois et une meringue à la crême. Il dîne mal, c'est vrai; mais il s'est donné l'illusion d'un bon repas. Les personnages du roman contemporain, depuis quelques années, ressemblent tout à fait à ce gourmand parisien; ils voudraient bien avoir des passions: hélas! ils n'ont que des *vices*. Rien n'est triste comme leurs vains efforts pour s'élever vers une sphère à laquelle ils ne pourront jamais atteindre. Leur nature est trop maigre, leurs ailes sont trop courtes! Ils se battent les flancs pour être exaltés, romanesques, poétiques, et ils restent comme devant très-vulgaires et très-prosaïques. Ils s'élancent et tombent à plat. Ils dressent leur table comme pour un festin splendide, et sur les plats d'argent empruntés qui la couvrent, ils n'ont à déposer qu'un assez médiocre ragoût de sentimentalité. Ce qu'ils prennent pour des passions, ce sont des vices très-réels, des concupiscences très-positives, qu'ils affublent d'oripeaux romanesques, de lambeaux poétiques, de défroques traînées depuis cinquante ans dans toute la littérature. Ouvrez un roman moderne, et vous y trouverez toujours cet inutile effort du vice pour se poétiser.

Le succès de tels livres s'explique précisément par ce mélange de vice sérieux et de fausse passion, par ce placage de sentiments artificiels sur des sensations réelles.

Le public ressemble un peu aux héros et héroïnes des romans modernes. Ses vices lui suffisent dans la vie réelle,

mais il n'aimerait pas qu'on les lui montrât dans leur crudité cynique, et comme le roi nègre d'Henri Heine, il aime assez à se voir peindre en blanc. S'il n'a pas de passions, il ne serait pas fâché de croire qu'il en a, et il lui plaît de voir poétiser ses vulgaires aventures de la veille et ses vulgaires projets du lendemain.

Il est déplaisant pour un jeune homme de s'avouer que, tout bien considéré, sa maîtresse n'est qu'une personne agréable, avec de jolis yeux et une taille plus ou moins souple ; il est triste pour une jeune femme de s'avouer que son amant n'est après tout que le premier venu. Et il y a des aveux qu'il est encore plus pénible de se faire : comment oser se dire que cette maîtresse, on l'a prise tout simplement parce qu'on la trouvait à sa portée, et que cet amant, on l'a accepté tout simplement parce qu'on le trouvait à son gré ? C'est une sensualité satisfaite de part et d'autre, et il n'y a pas là de quoi être bien fier. De bonne foi, peut-on se résigner à une pareille humiliation ? Venez donc à notre aide, sentiments affectés, phrases de romans, refrains de romances, galimatias passionné ! Des bonnes choses, on n'en saurait trop prendre ; avalons tant que nous pourrons de cet alcool poétique jusqu'à ce que la tête nous tourne. Au bout de quelques semaines de cet agréable exercice, nous ferons de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans nous en douter, et nous pourrons nous écrier, à la façon du Corrège : »Et moi aussi, je suis un héros de roman« ! Notre époque philanthropique, économique, amie du bon marché, aura le mérite d'avoir inventé *le romanesque à la portée de toutes les bourses.* Ainsi donc ne vous gênez pas ; vivez en concubinage, commettez quelque bon adultère dans des conditions bien infâmes : nous avons pour poétiser tout cela des recettes aussi simples que peu coûteuses. Par exemple, si vous pensez qu'un peu de jalousie épicerait agréablement votre passion, et que vous ne trouviez autour de vous personne qui veuille jouer le rôle de rival, — eh ! mon Dieu ! prenez le mari ; à dé-

faut du mari, prenez les enfants. Ouf! j'ai envie de rouvrir mon Rabelais, de relire les plus salées des *Cent Nouvelles*, des *Contes* de Lafontaine, que sais-je, l'abbé Grécourt lui-même. Il n'est pas de lecture cynique qui ne me paraisse morale, salutaire, fortifiante, si elle me débarrasse des larmes de crocodile et des gémissements puérils de la vorace sensualité contemporaine. Ce besoin de geindre, quand en définitive on ne demande qu'à jouir, agace les nerfs comme une hypocrisie.

Voilà pourquoi et comment la sensualité moderne, rapace, positive comme Harpagon, encourage les livres dont nous venons de parler. Cela lui fait plaisir de se voir, dans ce miroir qui n'est pas de Venise, bien vêtue, bien meublée, avec des robes de velours, des rideaux ramagés à grandes fleurs, etc.

Le public est complice en plus d'un sens des livres qu'il applaudit, et c'est là le côté réellement grave de pareils succès. Quel est en effet le véritable public de notre temps? C'est le public des classes moyennes. Or, je prendrai la liberté de demander à ce public à quel propos il se permet d'applaudir à tort et à travers de pareils livres? Eh! chers bourgeois, mes frères et mes cousins, os de mes os, chair de ma chair, vous que je connais si bien, voulez-vous donc me faire croire que depuis notre dernière entrevue vous vous êtes transformés en poétiques amoureux et en mélancoliques rêveurs? Eh! non, détrompez-vous, vous êtes encore bien plus Sganarelle, bien plus Gorgibus, bien plus George Dandin que vous ne le supposez. Relisez donc attentivement ces romans qui vous charment si fort et où vous aimez trouver poétisées vos infortunes conjugales et vos sottises amoureuses; sous l'enflure et la fausse poésie dont ils se masquent, vous découvrirez dans leurs personnages les types connus de nos pères.

Sachez donc, bourgeois jeunes et vieux, que vous n'avez pas été mis dans le monde pour représenter les passions idéales, ni même la corruption poétique, et qu'il vous est

défendu de chercher et de désirer rien de pareil. D'ailleurs, votre nature robuste et musculeuse trompera toujours vos efforts, et vous ne saurez jamais, heureusement pour vous, combien il faut de finesse, de souplesse, de force nerveuse, d'ardeur d'imagination, de mépris des hommes, d'égoïsme sympathique et de hautaine immoralité pour atteindre à ce qu'on appelle la *corruption poétique*. Il faut une culture morale très-raffinée pour être corrompu avec grâce, et votre culture morale n'est pas à la hauteur de votre énergie d'action, qui est votre grande faculté. Votre démarche est pesante et votre pas est lourd, et il faut un pas très-léger pour traverser sans se crotter les ornières qui séparent le vice scandaleux de l'élégance corrompue. Le métier de pirate et de ravisseur de femmes peut avoir sa grandeur, mais il faut qu'il soit exercé par les héros de Lord Byron, ou par Lord Byron lui-même. Allez donc, vous n'êtes ni pairs d'Angleterre, ni gentilshommes bretons catholiques, athées et ennuyés : vous êtes d'honnêtes employés, d'actifs entrepreneurs, de laborieux manufacturiers. La corruption poétique ne va bien qu'à des aristocrates, à des artistes, à des aventuriers. Votre lot est moins brillant, mais il est beaucoup plus sérieux. Vous avez été mis dans le monde pour représenter les vertus honnêtes et d'un usage familier : la régularité laborieuse, la probité scrupuleuse, la puissance de la volonté, les affections raisonnées, le bon sens et la prose. Si ce n'est pas tout cela que vous êtes chargés de représenter, je ne sais plus quel intérêt moral vous représentez en ce monde.

Notre époque prétend souvent qu'on la calomnie et que les défauts qu'on lui reproche n'existent que dans l'imagination de certains misanthropes mécontents ; mais quelqu'un de ces misanthropes pourrait demander à son tour si la société ne doit pas la bonne opinion qu'elle a d'elle-même à l'affaiblissement d'une toute petite faculté qui s'appelle *le sens moral*. C'est le sens moral qui fait surtout défaut à notre époque ; où que vous alliez, vous sentirez qu'il est

absent. Vous allez passer votre soirée dans un théâtre de vaudeville, et vous assistez à un spectacle stupide et qui semble fait pour distraire un public de nègres entre deux *bamboulas*; le matin, vous ouvrez les journaux, et vous trouvez qu'on ne peut s'entendre sur la question de savoir s'il est légitime de soustraire un enfant à la tutelle de parents honorables ; pour vous distraire de cette discussion ennuyeuse, vous ouvrez un roman nouveau ! Et il y a d'honorables personnes qui vont disant que le bon goût se perd ; je le crois bien. Le bon goût n'est que le sens moral appliqué aux choses littéraires. Si le sens moral ne vous avertit pas qu'il est certaines choses que l'on ne doit pas oser, il est vain d'espérer que le bon goût vous prêtera secours pour les exprimer. Une audace excentrique ne peut parler qu'un langage excentrique comme elle. Nous en avons la preuve dans maint roman contemporain où un style, prétentieusement incorrect, devient le vêtement naturel d'une pensée moralement incorrecte.

Tout cela fait mal à voir et à entendre, assourdit les oreilles comme les discordances d'un instrument faux, offense l'odorat comme un parfum ranci, soulève le coeur comme un mets corrompu. Ah ! quand on sort de pareilles impressions, comme on comprend bien tout ce qu'il y a de divin dans le rire ! Comme sa lumineuse clarté montre avec une implacable précision les laideurs qui se voilaient de brouillards ! comme sa bienfaisante chaleur soulève les fétides exhalaisons de la boue ! comme ses flèches d'or percent bien les Pythons de la fange ! Un railleur, s'il vous plaît, divine Providence ! un railleur quelqu'il soit ! Nous l'accepterons avec joie. A défaut du franc et large rire de Rabelais et de Molière, nous nous contenterons de la bonne humeur ironique de Lesage ; que dis-je ? il y a si longtemps que nous sommes privés de cette puissance morale du rire, que nous accueillerions avec plaisir même la grimace misanthropique de l'amer Swift, ou l'hilarité bruyante du cynique Fielding.

Qu'il vienne donc ce railleur, et qu'il corrige cette société en la faisant rire aux éclats d'elle-même*).

ÉMILE MONTÉGUT.

*) *Addenda*: »La littérature moderne ne raconte qu'une chose seule: c'est que l'humanité est atteinte doublement dans son corps, dans son âme, dans sa santé physique et morale. Longtemps les jeunes gens désespérés, les femmes sans religion, les héros byroniens ont tenu seuls le monde attentif. Peu à peu et successivement sont venus se joindre à eux une foule compacte, hideuse, très-mélangée et très-suspecte, d'enfants déguenillés, de filles séduites, d'aventuriers équivoques, de prolétaires enfiellés et de bourgeois enfiévrés, toute une troupe de malheureux purs ou impurs, honnêtes ou criminels, doux ou cyniques. Le clinquant des vanités, les guenilles de la misère, les boues du vice, entassés pêle-mêle, forment comme le sol empesté sur lequel vivent et parlent ces personnages qui tous, chose remarquable, n'expriment que des sentiments extrêmes, excessifs, violents. Ce spectacle, dis-je, est tout nouveau.

»Jadis les écrivains et les poètes se contentaient d'exprimer les sentiments moyens de l'âme humaine, ou de courir légèrement autour des affections du coeur *circum praecordia cordis*. Un certain optimisme bienveillant, tempéré quelquefois par une finesse malicieuse était leur caractère dominant; un certain amour de ce qu'il y a de sédentaire et d'uniforme dans les passions humaines, une grande timidité à s'aventurer dans ce qu'elles ont d'orageux et de violent, telles sont les qualités qui brillent dans leurs romans et qui ont suffi à tout le siècle de Louis XIV. Lorsque ces qualités sont absentes, vous pouvez être certain qu'il n'y a chez les vieux écrivains qu'une assez forte dose de mépris pour les hommes. La souffrance et la douleur humaines, ils ont l'air de ne pas se douter qu'elles existent, — et en effet le spectacle de l'état social qui dans ces époques est bien assis, le spectacle des moeurs, qui ont alors une originalité

déterminée et consacrée par la tradition, les leur cachent. Contents de leur manière de vivre, ils s'y tiennent et ne peuvent par conséquent atteindre aux mêmes profondeurs et aux mêmes épouvantes que les modernes, ces grands bourreaux d'eux-mêmes, ces infatigables analyseurs. Dans les anciens écrits, que peut-on citer qui ait rapport soit à ces soucis et à ces anxiétés contemporaines, soit à cette perpétuelle dénonciation des injustices sociales ou des souffrances humaines? Quelques lignes de la Bruyère sur la condition des paysans, quelques passages de Fénelon, et puis çà et là l'exemple de quelque grand débauché qui comme Rochester aura pénétré par ennui, lassitude et dégoût dans quelques-uns des sentiments exprimés par Lucrèce et par Byron. Mais comment comparer ces quelques pages et ces quelques traits exceptionnels à la violence des passions, à la nudité des expressions, à la crudité des descriptions et des tableaux, à cet effroyable mélange de bien et de mal, d'anathèmes et de prières, que nous trouvons chez les écrivains modernes«? *E. Montégut.*

L'IDOLATRIE DE LA RÉVOLUTION.

LA MASCARADE SANGLANTE DE LA COMMUNE DE 1871 UNE PARODIE MISÉRABLE DE 1793.

»Notre génération«, disait l'un des tristes héros de la Commune, »n'a pas été avare de son sang! Sur la route où nous hésitons a passé un peuple de courageux, et dans les cimetières qui bordent l'arène est couché un bataillon de martyrs...« Eh bien! si l'on déterre les morts, combien qui s'étaient jetés dans la mêlée, grisés par l'odeur chaude de certains livres, *Histoires de la Montagne,* des *Girondins* ou de *Dix ans!* Dès à présent, je l'affirme, tous, presque tous ces chercheurs de dangers, tribuns, soldats, vainqueurs,

vaincus, ces martyrs de l'histoire, ces bourreaux de la liberté, c'étaient des victimes du livre! On le voit, nous ne donnons rien à l'hypothèse dans la recherche des causes qui ont amené de si terribles effets; nous laissons parler les témoins; le cri des victimes a un accent inimitable.

Cette liste tracée à la hâte, d'un crayon fiévreux, est évidemment incomplète; mais l'indication générale subsiste, elle est exacte, nous pouvons la suivre. Il y aurait d'ailleurs à remonter bien haut dans l'histoire de notre éducation nationale pour retrouver les origines des sentiments révolutionnaires confondus dans notre esprit avec les premières impressions intellectuelles que nous avons reçues. Nous ne savons un peu (et encore nous les savons mal) que deux sortes d'histoire: celle de l'antiquité classique et celle de la révolution française. Tout le reste s'est graduellement effacé; mais ces deux groupes d'événements et de personnages se meuvent et vivent dans notre imagination; ils se détachent avec un étonnant relief sur un fond vague de notions éteintes et de souvenirs languissants. Les héros des républiques antiques se mêlent à ceux de notre récente histoire; c'est une sorte de compagnie illustre qui hante nos esprits dans des attitudes choisies, avec des discours sublimes sur les vertus républicaines, sur la liberté, sur la patrie. Tout y est grand, plus grand que nature; tout y est surhumain par les sentiments exaltés, par la fierté indomptable, par le langage, où l'homme s'efface sous le héros; tout cela est éclairé d'une lumière trop brillante et placé dans une perspective d'immoralité. C'est un monde légèrement surfait, quelque peu déclamatoire, qui ne ressemble à rien de ce qui a réellement existé, résultat de notre éducation classique combinée avec les fictions dont la révolution française a fourni le thème inépuisable. Voilà le fond de l'enseignement politique, tel que la plupart des bohèmes l'avaient apporté du collége et des écoles dans les luttes après de la vie parmi les tentations ardentes de la société moderne, dans le conflit de leur misère avec la richesse étalée de toutes parts, avec le pouvoir

dont le prestige brûlait leurs yeux et attirait invinciblement leurs rêves. Toute étude sérieuse des conditions de l'existence sociale, du progrès des peuples et du prix auquel il s'achète, toute méditation approfondie sur les lois véritables de l'histoire, l'inanité de certains grands mots, la vanité de certaines formules, ou sur les crimes trop réels déguisés sous des noms pompeux, tout cela leur était étranger. L'histoire judicieuse, véridique, fortement motivée de la révolution n'était pas faite pour leur plaire ; ils se souciaient médiocrement de l'enseignement des maîtres qui l'ont ramenée à la vraie perspective en réduisant les hommes à de justes proportions. Il leur fallait plus de fantaisie, c'est-à-dire plus de mensonge. Ce n'était pas le drame des idées qui attirait leurs esprits vains et faibles ; c'était le tumulte des faits, l'agitation des places publiques, les scènes de la convention, les épouvantes de la Conciergerie ; moins que cela, l'appareil théâtral, la mise en scène, les écharpes, les panaches, la défroque des acteurs, les harangues et les disputes, l'emphase et les injures ; c'était aussi la partie romanesque, les élévations soudaines et les renversements de fortunes, les splendeurs et les ruines passant comme dans un rêve éblouissant et sinistre, d'où se degageait à leurs yeux la *grande idée* illuminée par les feux de Bengale de la poésie et de la rhétorique, aperçue de loin comme dans une apothéose.

Notre génération a été nourrie de ces spectacles, de cette fantasmagorie, où la révolution française fait la figure d'un drame à décors et à grandes phrases. Qui donc a caressé ces imaginations frivoles en les repaissant d'un faux idéal à propos de ces événements et de ces hommes que le plus simple devoir était de ramener à la mesure de la moralité humaine ? Qui donc a exalté cet enthousiasme maladif d'esprits violents et faibles pour une époque où de si grandes, de si nobles aspirations furent si follement compromises, si tristement souillées, pour une époque enfin qu'il faut craindre de flatter de peur de devenir le complice de crimes inexpiables dans le passé ou d'imitations funestes dans l'avenir ?

La réponse est sur toutes les lèvres. Nous les connaissons, ces poètes et ces rhéteurs qui ont transfiguré comme à plaisir cette histoire pour avoir le droit de la glorifier par des dithyrambes sans fin ou par des amnisties sans réserves. Voilà les vrais coupables.

Ainsi s'est créée parmi nous la religion, c'est trop peu dire, l'idolâtrie de la Révolution, infaillible, impeccable, immaculée : c'est un culte soutenu par l'imagination plus encore que par la passion. La Révolution a ses théologiens, elle a ses mystiques et ses dévots, elle a même ses tartufes, ce qui complète une religion. Tout est saint, tout est sacré en elle ; le rite par lequel on l'honore, c'est de l'imiter de point en point. On reproduit avec une laborieuse exactitude sa rhétorique pompeuse et les brusqueries de son langage, ses grandes phrases et ses gros mots, les attitudes et les gestes de ses personnages. Trop heureux ceux qui, à force de soins d'études, sont parvenus à ressaisir quelques traits de ces types consacrés ! Chacun veut se tailler un rôle dans cette histoire, et détacher de la grande toile quelque figure dans laquelle il essaiera de s'introduire. Vous avez naguère entendu Camille Desmoulins : c'était presque sa désinvolture et sa cruelle impertinence, — c'était tout lui, moins la meilleure part, ses accès de sensibilité vraie et ses beaux mouvements d'âme. Vous avez frémi en reconnaissant la grande voix de Danton : oui, vraiment, c'était sa voix, c'en était la sonorité et l'éclat ; il y manquait la foudre, l'avocat perçait sous le tribun. Marat, nous l'avons vu passer, il y a quelques jours, sur la scène que le sinistre acteur a de nouveau inondée de sang ; mais le vrai Marat aurait horreur de celui qui faisait son personnage, et qui a réussi, grand Dieu ! à diffamer Marat. Celui-ci dénonçait et poursuivait ses victimes, il ne les exécutait pas. Barrère, je l'ai rencontré hier ; c'est toujours le révolutionnaire à la langue mielleuse, prêt à monter son âme mobile à la note de tous les événements. Tout cela ressemble à une mascarade sanglante, à quelque lugubre et atroce plaisanterie. Parodie

misérable ! c'est 93 moins la conviction ardente, un 93 tout artificiel, et, puisqu'il est convenu que la Terreur a été une religion, disons que la Terreur qu'on a voulu rééditer devant nous était plus monstrueuse et plus criminelle que l'autre, car c'était une religion sans la foi.

On a joué avec ces terribles souvenirs, on a essayé de les transporter dans notre histoire. Ce que cet essai nous a coûté, nous le savons maintenant, et ce qui fait horreur dans ce jeu sinistre, c'est de penser que ce n'était qu'un jeu. En avons-nous fini au moins avec ces parodies? Il faudrait en finir d'abord avec cette littérature théâtrale qui a enflammé tant de jeunes cervelles, et leur a imprimé l'idée fixe de recommencer ce temps, ces événements, ces hommes. Proscrivons à tout prix par la discussion, par la critique, par le mépris, cette école insensée qui fait de la révolution non plus un moyen, mais un but, son propre but à elle-même, comme une autre école, qui s'est ralliée à celle-ci dans ces derniers temps, faisait autrefois de l'art pour l'art. Deux niaiseries qu'on nous donne pour également sublimes, mais qui sont inégalement graves par leurs conséquences : l'une n'exposant que ses adeptes et ne les exposant qu'aux sifflets du public, l'autre compromettant le public lui-même et ensanglantant les rues. Il faudrait aussi atteindre une autre forme du même mal, démasquer sans pitié tous ces courtisans et ces flatteurs de la puissance populaire, non moins funestes que ceux des cours, qui ne cessent dans leurs journaux, dans leurs livres, dans les conférences, dans les clubs, d'exalter le peuple, le noble peuple, le généreux peuple, et de le griser de leurs vaines louanges partout où ils peuvent entrer en communication avec son *coeur héroïque*, avec sa *grande âme*: adulation fatale qui n'a pas contribué médiocrement à démoraliser la foule en la persuadant de l'infaillibilité de ses passions. On accuse l'Empire d'avoir fait de la mauvaise démocratie, du socialisme honteux. Des lois comme celles sur les coalitions et sur les livrets, plusieurs autres encore, purent compromettre gravement l'ordre moral dont l'ordre

matériel dépend. Tout cela est possible; mais ce qui est certain, c'est que, si l'Empire a trop donné à la mauvaise démocratie, il n'en profita guère. Ceux qui en profitèrent, ce furent ceux-là mêmes qui avaient fait concurrence à ce jeu dangereux du pouvoir en allant plus loin que lui dans cette voie fatale, les révolutionnaires de profession, les irréconciliables et radicaux de la chambre qui triomphèrent par ces fautes après les avoir partagées. Il est vrai que la logique des événements les a cruellement châtiés depuis en les amenant de faute en faute à cette dure nécessité de fusiller leurs électeurs: triste lendemain de tant d'ovations populaires!

E. Caro (1871).

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO, PROLOGUE DE LA COMMUNE.

Il sera difficile, d'ici à longtemps, de parler des *Châtiments* avec justesse et mesure. Telles sont les inépuisables rancunes amassées dans nos coeurs contre l'homme provoqué par M. Hugo en un duel à mort, qu'on pardonne presque à Pindare-Archiloque d'avoir frappé à côté et enveloppé dans ses furieuses invectives les causes les plus saintes et les noms les plus vénérés. .....

Nous sommes plus à l'aise avec les *Misérables,* gigantesque arsenal qui aurait droit à ce sous-titre: *Ou le Prologue de la Commune.* Là, pas un chapitre qui ne soit une préface d'insurrection, pas une page qui ne puisse tapisser une barricade, pas un personnage sur lequel n'aient pu se mouler les orateurs, les chefs et les exécuteurs communistes. C'est Javert dont les meurtriers ont mérité de trôner à l'hôtel de ville. C'est Gavroche[1]) qui a inondé de pétrole les sous-sols et les caves. C'est Jean Valjean dont l'ample

1) *Gavroche,* gamin, voyou.

redingote *à la propriétaire,* boutonnée sur sa camisole de forçat, renfermait dans ces larges poches le trousseau de clefs destiné à ouvrir à tous les repris de justice les portes de toutes les prisons. C'est Éponine, — la fille des rues, — ou Fantine, la courtisane angélique, qui s'est faite l'amazone de ces hideuses et sanglantes saturnales. Ainsi de suite. Il y a, dans *les Misérables,* un détail, une lame à deux tranchants, qui pénètre plus avant encore dans les bas fonds de cette guerre sociale. Tout le long de son récit, l'auteur nous montre concurremment, et comme sur deux lignes parallèles, — une bande de malfaiteurs et *d'escarpes* [1], Thénardier, Brujon, Montparnasse, Gueulemer, etc., — et un groupe de républicains émeutiers, Enjolras, Bahorel, Courfeyrac, Combeferre, Prouvaire, etc. — En apparence, rien n'était négligé pour maintenir ou exagérer les distances. Les premiers étaient des scélérats, les seconds des séraphins. Mais comme d'une part l'auteur prenait plaisir à nous enseigner, dans toutes ses finesses, la langue de ces bandits, à nous passionner pour leur évasion, à nous faire vivre de plain-pied avec le drame dont ils sont les héros; comme de l'autre, il nous montrait le séraphique Enjolras et ses compagnons agissant exactement comme auraient agi à leur place Assi, Mégy, Flourens, Grousset et Billioray, il arrive fatalement que les deux lignes finissent par se rejoindre, et que les professeurs de barricades n'ont plus rien qui les distingue des praticiens de l'assassinat. L'assimilation est complète, sinon dans l'intention de M. Hugo, du moins dans l'effet de son livre. Patience! Elle se retrouvera neuf ans plus tard, en écharpe rouge, sur les dalles de la place Vendôme ou sur le seuil de la Roquette. Le roman des *Misérables* sera pour la Commune ce que *l'Histoire des Girondins* a été pour la révolution de février.

A présent, s'il est vrai, comme nous ne pouvons l'oublier, que ce gros livre, effrayant dans sa fausse bonhomie, ait

1) *Escarpe,* voleur qui va jusqu'à l'assassinat pour en arriver à ses fins. *Escarper, écharper,* tuer, assassiner, argot des voleurs.

eu ses admirateurs fanatiques, son année de succès, ses panégyristes attitrés, ses sbires prêts à faire feu sur les récalcitrants et les tièdes, et qu'il ait augmenté d'un demi-million la fortune du *pauvre* poète, à qui s'en prendre? Assurément, ce ne sont pas les prolétaires, les affamés, les vagabonds, les habitués des carrières d'Amérique et de l'éléphant de la Bastille, qui ont payé trois louis le plaisir de s'apitoyer sur les malheurs de Jean Valjean et les chagrins de Cosette. C'est vous, c'est moi, ce sont tous les bourgeois spirituels, tous les Parisiens lettrés que nous rencontrions, en mai 1862, portant fièrement sous le bras un de ces volumes sournoisement incendiaires. Jamais, non jamais société plus intelligente, critique mieux avisée, ne fournirent plus bénévolement des armes à leurs ennemis, ne se prêtèrent plus complaisamment au marteau de leurs démolisseurs*).

A. DE PONTMARTIN.

---

*) »Un grand mal, c'est que l'homme de lettres qui, par profession, devrait être le guide de ses contemporains, est atteint lui-même de la contagion commune, l'indécision des principes, l'incertitude des convictions. Il est même en général moins fixé dans ses croyances que le public auquel il s'adresse. Habitué à remuer des idées, il devient sceptique à l'égard de toutes; il les accepte au hasard, suivant l'effet qu'il veut produire. Il leur demande non d'être *justes* mais d'être frappantes; non d'exprimer une vérité, mais de produire une belle page. Le talent de nos écrivains porte la peine de ce défaut de moralité. A travers tout leur esprit, on sent le vide de la doctrine: on comprend que, sur ce qui nous touche le plus, ces hommes n'ont rien à nous apprendre; et le bon sens du public reste indifférent pour eux comme ils le sont eux-mêmes pour les intérêts les plus chers de l'humanité«. *Demogeot.* Les Lettres et l'Homme de lettres au XIXme siècle.

BALZAC.

SON INFLUENCE POSTHUME ET DIRECTE SUR LES FOLIES ET LES MALHEURS DE L'ÉPOQUE ACTUELLE.

J'ai hâte d'arriver à un homme aussi extraordinaire dans son influence posthume que dans l'ensemble de sa vie et de ses ouvrages. Il est mort un an avant le coup d'État, et son oeuvre colossale, plus vivante et plus puissante que bien des livres de fraîche date, emprunte aux événements qui ont suivi sa mort je ne sais quel prestige prophétique. Des personnages qui n'étaient pas *encore* vrais quand ils ont jailli de ce cerveau en ébullition, nous ont tout à coup frappés par leurs airs de ressemblance avec les héros de la triste comédie politique, qu'on dirait découpée dans la *Comédie humaine*. La fantaisie s'est changée en portrait, le rêve en réalité; l'Histoire s'est étudiée à justifier le Roman, en devenant plus paradoxale et plus invraisemblable que lui.

La gloire de Balzac s'est donc enrichie des largesses de l'immorale fortune, et, après avoir été contesté, amoindri, récusé, presque persécuté de son vivant, il a régné en souverain absolu sur une société qui reconnaissait dans ses livres le type de ses triomphateurs, de ses favoris et de ses maîtres, sur une littérature qui, violemment détournée de l'idéal, devait chercher à l'extrémité contraire ses inspirations et ses modèles. Est-ce à dire que la critique perde désormais ses droits à propos de cet homme prodigieux? Assurément, non; mais, en présence de ses incroyables complications, de ce gigantesque dédale, l'éblouissement et les ténèbres, les raffinements du bien et les subtilités du mal, l'hallucination et le génie, le grand artiste et le visionnaire, le créateur et le monomane, la réalité saisie dans le vif et la chimère poursuivie dans le vide, les splendeurs d'un palais de fées et le fouillis d'un magasin de curiosités, la critique ressent un embarras comparable à celui qu'éprouve le juge dans une affaire trop embrouillée.

Sa célébrité est immense ; sa physionomie est ineffaçable ; sa figure est de celles qui se gravent et s'incrustent, à une profondeur étonnante, dans l'histoire littéraire et sociale d'un siècle et d'un pays. Hors de cause les facultés merveilleuses, inouïes, effrayantes d'observation et d'invention. Oui ; mais, encore une fois, l'influence ? L'action directe ou transversale, immédiate ou lointaine, sur les idées, les moeurs, les caractères, les fautes, les folies et les malheurs d'une époque surexcitée et amollie, exaltée et corrompue, jetée hors du droit chemin et mise en goût d'aventures par l'étrange complicité de la fiction prophétique et du fait accompli ! Voilà ce qu'il est permis de discuter . . . et de déplorer. Seulement, pour rester fidèles à l'actualité formidable qui nous étreint de toutes parts, négligeons aujourd'hui, chez Balzac, ce genre d'influence que nous avons souvent signalé, et qui procède par infiltration ou insinuation. Bornons-nous à deux ou trois détails qui s'appliquent plus spécialement à la situation présente ; ils sont tout à fait de circonstance puisqu'un débat fort embarrassant s'engage à tout propos sur la question de savoir qui nous à fait le plus de mal, des hommes de l'Empire ou des hommes du 4 septembre.

Balzac a été également le précurseur, — que dis-je ! l'introducteur des roués et des viveurs, héros de coulisses et de boudoirs, qui sont devenus, par le conseil de leurs créanciers, les hommes du coup d'État ; des jeunes ambitieux, bouffis d'orgueil, sans expérience et sans génie, qui, après avoir appris dans les crèmeries la politique et la guerre, se sont improvisés organisateurs, dictateurs et stratégistes au profit des Prussiens ; et enfin des scélérats qui ont réuni, en leurs personnes, dans l'insurrection communiste, les deux genres d'hostilités auxquelles la société risque de succomber si elle n'y prend garde : la démagogie et le crime.

Relisez les romans de Balzac, où se coudoient les de Marsay, les Rastignac, les Vandenesse, les Rubempré ; puis

évoquez en idée l'histoire ou le roman des [illegible] brillants aventuriers qui un même [illegible] transporta du foyer de l'Opéra dans [illegible] la séconde jeunesse nous a fait passer [illegible] par la première : vous reconnaîtrez [illegible] vous ne pourrez manquer de vous [illegible] ressemble de si près à une [illegible] table ce qu'elle raconte [illegible] sentir.

Cherchez notamment dans [illegible] *Marcas*, dans *la Fleur des Pois* dans [illegible] *province à Paris*. Vous rencontrerez dans [illegible] pages que l'intérêt sans [illegible] Balzac : l'idée que notre société [illegible] mal en pis, parce que le gouvernement [illegible] ployer que les vieillards, parce que [illegible] prime et laisse mourir le sot, dans [illegible] rue Saint-Jacques, contre une génération [illegible] de génie [illegible] donner par centaines les [illegible] sans compter les [illegible] nue : elle est même multipliée [illegible] Elle a ouvert toutes les portes [illegible] à ces jeunes marins [illegible] politique. En [illegible] et impuissants [illegible] en dernier lieu, [illegible] par les sentimentaires [illegible] les sentimentaires [illegible] de trente-trois ans [illegible] au gré de M. de Balzac [illegible] assez jeune pour [illegible] accumulées par [illegible] présence expérimentée de [illegible]

Enfin [illegible] abuse que le [illegible]

Vautrin n'est pas seulement le scélérat qui vole ou qui tue, le forçat récidiviste que la cour d'assises renvoie à Cayenne ou à Toulon ; il devient un des ressorts du mécanisme social, un pion de cet échiquier où le succès appartient aux audacieux et aux habiles. Il a des déguisements, ou comme on dit dans cet argot sacrilége, des *incarnations* qui le mettent en contact avec le faubourg Saint-Germain, la cour et l'Église, et font prendre au sérieux, par les grands de ce monde, cet homme marqué à l'épaule, pourri de vices dont un seul suffirait à toutes les ignominies. Il dirige une triple intrigue dont les fils traversent le bagne et le palais de justice pour arriver jusqu'aux salons de la rue Saint-Dominique, aux bureaux de la grande aumônerie et au pavillon Marsan. Possesseur de tous les secrets, confident de toutes les infamies, écoutant aux portes, glissant à travers les serrures, transformant ses affidés en secrétaires et en valets de chambres des ambassadeurs et des pairs de France, il fait trembler les grandes dames dont il connaît les faiblesses ; il fait rougir les élégants tarés qu'il pourrait conduire avec lui au bagne et à l'échafaud. Ce n'est plus un voleur ou un assassin ; c'est un lutteur, un athlète, le symbole vivant de la guerre déclarée à la société par les pauvres, les déshérités et les petits.

Eh bien, sortez du roman, agrandissez et déterminez le cadre. Donnez pour théâtre à Vautrin, non plus les planches de la Porte-Saint-Martin ou les étagères du cabinet de lecture, mais Belleville un jour d'émeute, l'hôtel de ville un jour de victoire, il dépend de vous de toucher au doigt et de sentir près de vos poches, réalisée en chair et en os, cette fiction effroyable : l'admission du scélérat comme puissance sociale, l'acclimation de l'assassin et de l'incendiaire dans le jardin démagogique ; le crime, en un mot, cessant de relever du gendarme, du juge et du bourreau, pour avoir voix au chapitre politique et prendre rang dans la guerre sociale. Qu'en dites-vous ? Ai-je besoin de vous nommer les vivants commentaires de l'idée de Balzac, les Vautrins

du 24 mai 1871 [1])? Persisterez-vous à glorifier dans le monde idéal ce qui ne peut prendre corps dans la vie réelle sans piller vos magasins, brûler vos maisons, détruire vos monuments, assassiner vos prêtres, ensanglanter vos rues, déshonorer à tout jamais votre histoire, et vous coûter en deux mois plus cher que vingt ans de monarchie?

Que serait-ce si nous parcourions à ses degrés inférieurs ce travail de décomposition sociale par la littérature? Pauvre peuple! sous prétexte que mieux vaut lire que boire, — hélas! les fédérés de la Commune ont prouvé que l'un n'empêchait pas l'autre, — quels poisons ne lui a-t-on pas servis, sous toutes les formes, à toutes les doses, dans toutes les coupes d'argile ou de similor? S'il est, comme on l'a dit, un grand et vieil enfant, quels effets n'ont pas dû produire sur ces âmes enfantines des lectures où tout semblait combiné pour les troubler et les corrompre; le fantastique tableau des vices ou des crimes des riches, le mensonge historique encadré dans la fiction romanesque, l'excitation permanente des appétits matériels, le sophisme qui fait de l'homme du peuple un héros pour le dispenser d'être un honnête homme? A-t-on oublié l'espèce de joute établie entre cinq ou six disciples de Balzac, à qui trouverait le sujet le plus immonde, les détails les plus malpropres, les personnages les plus hideux, à qui remuerait le plus hardiment les égouts et les cloaques? Et ces romans dont l'obscénité toute spéciale était calculée de façon à provoquer une ébauche de procès ou à se faire interdire dans le journal par la pudeur publique, et à spéculer ainsi sur toutes les curiosités clandestines? Et ces feuilletons populaires, dévorés par un

1) Qui peut dire, disait Manche de Loisne en 1852 (!) combien, parmi ceux qui depuis des années luttent sans relâche, dans les journaux, dans les pamphlets révolutionnaires et derrière les barricades, contre la société, combien il y en a qui se sont figuré le monde tel que les romanciers modernes l'ont représenté, et se croient appelés à sauver et à régénérer l'humanité en écrasant sous des ruines et en noyant dans des flots de sang la société et la civilisation modernes! *B.*

million de lecteurs, perpétuelles variantes du thème que voici : Un assassinat entouré de circonstances mystérieuses et aggravantes ; les soupçons tombant sur un ouvrier, un pêcheur, un prolétaire ; une instruction patiemment poursuivie par le *Deus ex machina*, chef ou agent de la police de sûreté ; et enfin la découverte des vrais coupables, qui sont invariablement ducs, marquis et duchesses ? Et les théâtres ? Un exemple entre mille : Les catastrophes qui se pressent depuis plus d'un an nous plongent parfois dans un état bizarre qui tient du cauchemar et du rêve. En apprenant l'incendie du théâtre de la Porte-Saint-Martin, j'ai cru voir passer, comme dans une vision éclairée par les feux de Bengale ou de pétrole, tout le répertoire de ces *planches illustres* (le mot a été dit). C'était d'abord — ô honte ! ô présage ! — le drame de *l'Incendiaire, ou la Cure et l'Archevêché,* qui nous montrait un archevêque fanatisant une jeune fille, et la poussant à incendier un château habité par un *libéral,* ancien général de l'Empire. Puis défilaient *Dix ans de la vie d'une femme,* où l'on voyait une comtesse du faubourg Saint-Germain descendant tous les échelons de la prostitution parisienne : la *Tour de Nesle, Lucrèce Borgia,* ces deux sanglantes parodies de la majesté royale ; ces deux coups de dague romantique portés à l'idée de respect ; ces deux apostasies du romantisme — qui nous en réservait beaucoup d'autres au profit de la passion démagogique ; *Robert Macaire,* l'assassin fantaisiste et bouffon, que les raffinés de l'époque prirent sous leur patronage, et qui a fait rire deux ou trois générations, aux dépens des gendarmes, en l'honneur des scélérats beaux esprits ; puis, en se rapprochant de nous, et, comme préambules de la République ou de la Commune, le *Chiffonnier de Paris,* de cet odieux Félix Pyat ; *Paillasse,* d'un de ses rivaux de gloire ; deux pièces où le chiffonnier et le saltimbanque se font les don Quichottes, les redresseurs de torts d'une société que les grands seigneurs et les grandes dames remplissent de leurs débordements et de leurs crimes ; une surtout — la première où le

Talma du boulevard fouillait dans sa hotte avec son crochet, et en tirait, au milieu d'un tas de haillons et d'ordures..., la couronne de France!... Puis enfin, quand cet art populacier a épuisé tous ses outils de démolition sociale, tous ses assassinats commandés par des rois ou des reines, tous ses tonneaux de poison servis par des mains pontificales et souveraines, toutes ses basses flatteries à la démocratie des tréteaux et des bouges, toutes ses vénimeuses calomnies contre le passé, contre la noblesse, contre l'Église, contre l'innocence, contre les palais, contre le château, contre l'histoire, quel sera le complément de ce cours de littérature dramatique à l'usage des communaux de l'avenir? La bestialité sensuelle succédant au mélodrame révolutionnaire; la féerie avec ses nudités provoquantes, ses grappes de femmes suspendues à un fil invisible dans des flots de lumière électrique; la matière s'emparant de ces intelligences grangrenées et complétant l'éducation de la bête, qui n'a plus qu'à se ruer sur sa proie... Avouez qu'il y a eu des incendies expiatoires, et que, cette fois, le supplice du feu ressemblait à la peine du talion!

A. DE PONTMARTIN.

LA RÉHABILITATION DU BAGNE.

Il faut voir le drame de Vautrin, pour comprendre jusqu'à quel point un homme d'un talent réel peut tomber dans l'aberration; aucun autre mot n'exprimerait aussi bien l'origine de ce cauchemar dramatique, éclos du cerveau échauffé de Balzac.

Balzac crut qu'il suffisait de mettre une noble pensée dans l'âme d'un criminel pour l'absoudre de tous ses crimes, et de faire luire une larme dans la paupière d'un bandit pour que les anges vinssent la recueillir comme dans un conte oriental de Thomas Moore. Un grand poète avait fait

entrer dans le coeur de Lucrèce Borgia un sentiment maternel qui avait fait intéresser en faveur d'une princesse peu recommendable, et Balzac en voulut faire, pour ainsi dire, autant en faveur d'un forçat de la plus vile espèce.

Il y a des moments où la littérature en délire remue la société de fond en comble, dans le dessein de trouver des *types nouveaux*; elle recherche alors les contrastes, les plus imprévus, les effets les plus bizarres aux dépens de l'ordre et de la raison. Vautrin est venu dans ces mauvais jours où l'on a presque essayé de réhabiliter le bagne, où des hommes d'imagination se sont plus à poétiser les sinistres héros des cours d'assises, jeu plus dangereux qu'on ne croit pour le repos public. Les esprits d'élite qui se sont amusés à créer ces scènes étranges, entremêlées de l'argot des prisons, n'ont pas compris la portée de leurs oeuvres: il n'y ont vu qu'une étude de caractère, le filon d'une mine impure, il est vrai, mais de laquelle on pouvait faire sortir quelques étincelles dorées: il n'ont pas senti qu'il s'exhalait de leurs travaux souterrains des exhalaisons pestilentielles et fatales: oui, ce monde affreux, ce monde en dehors de la légalité, qui se vante de ses ignobles exploits et qui fait rire avec le vice, est d'un mauvais exemple pour la vertu. Oui, ces beaux fils échappés de Rochefort, de Brest et de Toulon, ces philosophes de la chiourme, professeurs en matière de vols et d'assassinats; ces merveilleux qui cachent une épaule infame sous une cravate à la Colin, et se regardent comme des proscrits, parce qu'ils ont rompu leur ban, ont produit leurs imitateurs. Nous avons vu et nous voyons tous les jours figurer devant les tribunaux les personnages que les romanciers et les auteurs dramatiques ont mis à la mode, et la société est devenue à son tour le miroir d'une littérature, privée un moment du sens moral par la folie de ses auteurs....

La critique ne saurait admettre qu'on pousse le pittoresque jusqu'à jeter sur la scène des êtres qui prétendent avoir le *droit* d'être en guerre avec la société, qui pratiquent

le vol par profession, et qui s'étayent de misérables paradoxes pour tâcher de légitimer le vice et le crime dont ils vivent.

Qu'on ne nous montre plus, avec leurs haillons, des échappés de nos bagnes, dont l'aspect seul fait frisonner le coeur et dont l'ignoble argot épouvante les oreilles. Qu'on ne suspende plus sur la tête du spectateur, en quelque sorte, le hideux couteau avec lequel ils égorgent leurs victimes, comme une autre épée de Damoclès.

N'a-t-on pas vu devant nos cours d'assises des esprits pervers chercher une excuse dans les odieux principes dont font parade ces êtres fangeux ; et dans les rangs infimes d'une société mal assurée comme la nôtre, ces principes ne produisent-ils pas d'autres théories qui viennent de temps à autre arrêter le progrès des moeurs et des idées ? . . . .

Nous ne saurions trop nous élever contre l'absence des principes sociaux et de sens moral qui déprave quelques-unes de nos pièces modernes ; elles sont un sarcasme contre la probité et la raison, une amère raillerie jetée à la conscience humaine, en un mot, une protestation du mal contre le bien. Le besoin d'originalité, sans doute, la difficulté d'être nouveau après l'épuisement des grands sujets empruntés par des hommes de génie à l'honnêteté publique et privée, ont fait prendre le contre-pied de toutes les vérités reçues, et donné naissance à ces monstruosités paradoxales dont nous accusons l'esprit et non le coeur de quelques-uns des auteurs de notre époque. Il n'en est pas moins urgent de repousser ce système qui a envahi la scène, et qui y produit l'apologie indirecte de roueries effrontées et de honteuses mystifications. (1862.)

HIPPOLYTE LUCAS.

LA PHILOSOPHIE DE LA FEMME ÉMANCIPÉE.

GEORGES SAND.

J'ai lu de Mme Sand *Indiana, Valentine, Lélia, Mauprat, Jacques, Rose et Blanche, Le Compagnon du tour de France, Spiridion, Léone Léoni, le Secrétaire intime, Téverini et l'Histoire de ma vie;* j'ai vu, à l'Odéon, *le Champy, Claudie, Maître Favella* : si cet ensemble ne suffit pas à motiver mon opinion, je suis prêt à retracter tout ce que je vais dire.

Le premier effet de cette lecture fut de soulever en moi une réprobation terrible. Je n'avais pas assez d'imprécations et d'injures contre cette femme, que j'appelais *hypocrite, scélérate, peste de la République, fille du marquis de Sade, digne de pourrir le reste de ses jours à Saint-Lazare,* et que je voyais admirée, applaudie, Dieu me sauve, par les puritains de la République.

J'avais tort cependant, *sinon vis-à-vis des livres,* au moins à l'égard de l'auteur. Une étude plus attentive m'a calmé, et je crois pouvoir d'un mot justifier Mme Sand, à qui je demande pardon de ma colère :

Rien de ce que la raison et la morale peuvent blâmer chez elle n'est d'elle ; en revanche, tout ce qu'elles peuvent approuver lui appartient. Puissante par le talent et le caractère, amante de l'honnête autant que du beau, Mme Sand, dans la modestie de son coeur, a cherché un homme ; elle ne l'a pas trouvé. Aucun de ceux qu'elle a hantés, aimés, n'a su la comprendre et n'était digne d'elle ; elle s'est égarée par leur faute. Elle ne demandait, en suivant sa vocation, qu'à rester en tout et pour tout ce que les plus désintéressés de ses amis l'ont trouvée toujours, une bonne et simple femme : ses courtisans ont fait d'elle une émancipée ; que la responsabilité leur en revienne !

Si jamais l'étincelle du génie dut briller en une femme, ce fut certes en Mme Sand. Son éducation lui donna tout, et malgré certain petit accès de dévotion qu'elle accuse vers

sa seizième année, et qui ne fut que le prélude de sa vie amoureuse, on peut dire que dès le ventre de sa mère elle fut sans préjugés. Élevée par une grand'mère voltairienne et un précepteur athée, à vingt ans elle possédait les langues, les sciences, les arts, la philosophie : elle s'est mariée elle-même ; elle a fréquenté les jésuites, les religieuses, l'ancienne et la nouvelle société, les paysans et les aristocrates ; depuis 1830, elle a passé sa vie au sein du monde politique et littéraire. Aucun écrivain, de notre temps, n'amassa pareille provision de faits et d'idées ne fut à même de voir d'aussi près tant d'hommes et de choses. Ajoutez une faculté d'expression extraordinaire, qui nous en y méprendre la manière des plus éloquents. C'est avec ces avantages que Mme Sand, à 28 ans, mère de famille et revenue des illusions de la jeunesse, renonce à la vie de campagne et entre dans la carrière. Que va-t-elle donner au public ? Qu'est-ce qu'il y a, dans les cent ou cent cinquante volumes qu'elle à écrits, qui révèle une idée forte ? Voilà ce que nous avons à démêler, et ce qu'elle serait sûrement incapable de dire.

Dans l'*Histoire de ma vie*, allant au-devant de certains reproches que je ne relèverai point, Mme Sand accuse les fatalités de sa naissance. Elle se trompe. Mme Sand tient de sa grand'mère Marie Dupin, beaucoup plus que de sa mère Victoire Delaborde, et de sa trisaïeule Aurore de Koenigsmark. Les ébullitions de sa jeunesse, de même que la mélancolie sceptique de M. de Lamartine, furent l'effet des impressions du dehors : elle est née calme, de sens rassis, point sophiste et médiocrement tendre ; docile dans son premier mouvement, d'une conception nette, et, pour le train ordinaire de la vie, d'un très-bon jugement. Tout en elle, tempérament, caractère, éducation, la lucidité, et, si j'ose ainsi dire, le sang-froid de l'esprit, la prédestinait à être le contraire de ce que la firent d'impures relations. Qu'elle eût, dès le premier jour, rencontré, comme Manon Philipon, l'homme grave et fort dont son imagination avait

besoin, et George Sand, de bacchante révoltée que nous l'avons vue, eût été la réformatrice de l'amour, l'apôtre du mariage, une puissance de la Révolution.

On peut suivre dans les romans de Mme Sand le dérangement de cette âme mal équilibrée : elle est d'abord Valentine, une jeune femme placide, facilement résignée à un mariage sans idéal ; puis c'est Indiana, que l'ennui, plutôt que des griefs sérieux, pousse à un amour de tête où elle ne trouve que déception ; plus tard elle devient Lélia, la femme irritée contre l'amour par l'impuissance de la volupté. Quand et comment cette fière Lélia est tombée sous la tyrannie des sens qui d'abord l'avaient dégoûtée, jusqu'où elle est descendue dans cet abîme, elle seule pourrait le dire. Quel qu'ait été pour elle l'auteur de cette triste initiation, elle a le droit de le détester ; mais qu'elle n'accuse pas son sang : Mme Sand n'est point une Phèdre ni sa mère une Pasiphaé.

La fatalité qui a fait le malheur de Mme Sand est tout autre. Elle a dit je ne sais où : *Je crois qu'il n'y a que nous autres artistes d'honnêtes gens.* Là fut le piége. Artiste, Mme Sand a pris l'art pour la révélation de l'honnête et du juste, tandis qu'il n'en est que l'excitateur ; elle n'a pas vu que cette liberté artistique, qui la séduisait, n'est par elle-même qu'un pur libertinage, tout ce qu'il y a non-seulement de moins moral, mais de moins idéal ; et elle s'est égarée, en prenant pour conseillers intimes des artistes, des poètes, les moins sûrs de tous les guides, les moins moralistes, pour ne pas dire les moins moraux de tous les hommes.

Nous pouvons maintenant faire le *thème* de Mme Sand, comme disent les astrologues :

Elle est femme, aussi femme que pas une fille d'Ève. Elle a en prédominance le goût de l'art et de la littérature ; la voilà qui, emportée par son talent, quitte son ménage et se jette à corps perdu dans le galop des artistiques, c'est-à-dire dans un complet arbitaire de pensée et de conscience. Bref, elle devient, selon l'expression du jour, tout à fait *artiste,* au dernier siècle on aurait dit *philosophe* ou *esprit*

fort; elle n'est même plus de son sexe; elle prend des habits d'homme et ne garde de la femme que ce qui sert à l'amour : nous savons ce qu'elle va produire. L'étude de la vie de MMmes Roland, de Staël, Necker de Saussure et de leurs pareilles nous en a instruits d'avance ; la règle est sans exception.

Par cela même qu'une femme, sous prétexte de religion, de philosophie, d'art ou d'amour, s'émancipe dans son coeur, sort de son sexe, veut s'égaler à l'homme et jouir de ses prérogatives, il arrive qu'au lieu de produire une oeuvre philosophique, un poème, un chef d'oeuvre d'art, seule manière de justifier son ambition, elle est dominée par une pensée fixe qui de ce moment ne la quitte plus, lui tient lieu de génie et d'idée. Cette pensée est qu'en toute chose, raison, vertu, talent, la femme vaut l'homme, et que, si elle ne tient pas la même place dans la société, il y a violence et iniquité à son égard.

L'égalité des sexes avec ses conséquences inévitables, *liberté d'amours, condamnation du mariage, contemption de la femme, jalousie et haine secrète de l'homme,* pour couronner le système *une luxure inextinguible :* telle est invariablement la philosophie de la femme émancipée, philosophie qui se déroule avec autant de franchise que d'éloquence dans les oeuvres de Mme Sand.

Dès son premier roman sa protestation éclate :

»Je ne sers pas le même Dieu que vous, écrit Indiana à l'un de ses amants. Le vôtre, c'est le *Dieu des hommes,* c'est le roi, le fondateur et l'appui de votre race ; le mien, c'est le Dieu de *l'univers,* le créateur, le soutien et l'espoir *de toutes les créatures.* Le vôtre a tout fait pour vous seuls ; le mien a fait toutes les espèces les *unes pour les autres.* Vous vous croyez les maîtres du monde ; je crois que vous n'en êtes que les *tyrans*. . . . La religion que avez *inventée,* je la repousse : toute cette morale, tous vos principes, ce sont les intérêts de votre société que vous prétendez faire émaner de Dieu même«.

Ce passage, déclamatoire et sans portée, est cependant remarquable à plus d'un titre. On y découvre d'abord ce fond noir *d'androphobie* qui forme le ciel des romans de Mme Sand; puis, sur ce fond noir, on voit poindre le panthéisme, l'omnigamie et la confusion auxquelles l'auteur devait aboutir dans Lélia. Certes, Mme Sand n'a pas saisi ces rapports, bien qu'il soit aisé d'en suivre chez elle la trace; mais si la femme ne pense guère, la raison des choses pense pour elle, et conduit son imagination et sa plume.

Donc Mme Sand, émancipée, célébrera l'amour, toujours l'amour, puisque en définitive, sainte ou pécheresse, la femme émancipée ne rêve plus d'autre chose. La collection des romans de Mme Sand est une *guirlande* offerte à l'amour.

»Ce qui fait l'immense supériorité de l'amour sur tous les autres sentiments, ce qui prouve son essence divine, c'est qu'il ne naît point de l'homme même; c'est que l'homme n'en peut disposer; c'est qu'il ne l'accorde pas plus qu'il ne l'ôte par un acte de la volonté; c'est que le coeur humain le reçoit d'en haut sans doute pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du ciel; et quand une âme énergique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considérations humaines élèveraient la voix pour le détruire; il subsiste seul et par sa propre puissance«. (*Valentine*, ch. 17.)

Voilà le texte, vieux comme le monde, invariable comme un instinct, qui occupe le sexe et constitue sa philosophie; l'idée immanente de la femme, que George Sand délaye en pages interminables, sans pouvoir jamais comprendre que cet amour, prétendu divin, n'est rien de plus que du fatalisme, quelque chose qui tombe sous le coup de la liberté et du droit, qui par conséquent, recherché pour lui-même, rend l'homme indigne et la femme vile.

De là, à prendre l'amour, comme Dieu, pour principe de tout bien et de toute vertu, il n'y a qu'un pas.

»Depuis que j'aime Valentine«, dit Bénédict, »je suis un autre homme; je me sens exister. (Suivez le roman et vous

verrez ce malheureux se [illegible]
voile sombre qui couvrait [illegible]
parts il voit des lanternes [illegible]
(en effet, il est pris [illegible]
me sens grandir d'heure en heure [illegible]
homme qui tombe la tête le premier [illegible]

«Je sais que l'amour seul [illegible]
n'y a rien autre sur la terre [illegible]
de le fuir par crainte des douleurs [illegible]

J'avoue que ce [illegible]
mais beaucoup de [illegible]
ou moins parce et [illegible]
tant *in naturalibus* [illegible]
ne serait-ce que [illegible]
avons constaté [illegible]
l'homme pour [illegible]
sont les deux [illegible]
part d'influence [illegible]
grès de la Justice [illegible]
point de Justice [illegible]
femme ne [illegible]
tout. L'amour [illegible]
connaît pas [illegible]
lieu, la [illegible]

«Je ne suis [illegible]
est toujours [illegible]
qu'elle a [illegible]
si l'espèce [illegible]
la raison [illegible]
lien [illegible]
enfants qui [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
chaînes. [illegible]

Plus loin le même personnage écrit à sa fiancée :

»La société va vous dicter une formule de serment ; vous allez jurer de m'être fidèle et de m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre une bassesse. Vous ne pouvez pas répondre de votre coeur, même quand je serais le plus grand et le plus parfait des hommes ; vous ne devez pas promettre de m'obéir, parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre«.

Et la jeune fille de répondre :

»Ah ! tenez, ne parlons pas de notre mariage ; parlons comme si nous étions destinés seulement à être amants«.

Pourquoi, alors, se marier?

»Parce que la tyrannie sociale ne nous permet pas de nous posséder autrement«, dit Jacques.

Jacques et Fernande mariés, le roucoulement continue, sans le moindre respect de la dignité conjugale :

»Il n'est qu'un bonheur au monde, c'est l'amour : tout le reste n'est rien, et il faut l'accepter par vertu«.

Puis arrive l'amant qui dit :

»Si je ne suis pas né pour l'amour, pourquoi suis-je né, et à quoi Dieu me destine-t-il en ce monde ? Je ne vois pas vers quoi ma vocation m'attire .... Je ne suis ni joueur, ni libertin, ni poète ; j'aime les arts, mais je ne saurais en faire une occupation prédominante. Le monde m'ennuie en peu de temps ; je sens le besoin d'y avoir un but, et nul autre but ne m'y semble désirable que d'aimer et d'être aimé. Peut-être serais-je plus heureux et plus sage si j'avais une profession ; mais ma modeste fortune qu'aucun désordre n'a entamée, me laisse la liberté de m'abandonner à cette vie oisive et facile .....«

Que dites-vous de cette délibération d'un jeune homme qui, cherchant sa vocation, hésite entre le *jeu*, la *poésie*, les *affaires* et l'*amour* ! Quel gâchis ! Et comme se trahit ici la femme émancipée qui, rendue à la lasciveté de sa nature, ne peut plus s'affranchir de ses pensers obscènes ! ..

Et elle n'en sortira plus, elle en a pour la vie. Dans ses *Mémoires*, publiés en 1857, vingt-cinq ans après Indiana, Mme Sand, qui a eu le temps de réfléchir et qui n'est plus jeune, conclut sur le mariage par cette formule dont tout le mérite est d'être calquée sur une phrase de Rousseau :

»L'indissolubilité du mariage n'est possible qu'à la condition d'être volontaire ; et pour la rendre volontaire, il faut la rendre possible«.

On le voit, quand Mme Sand parle du mariage, c'est toujours l'amour qu'il faut entendre. Par lui-même, en effet, l'amour n'est que passager, et les deux lignes qu'on vient de dire lui sont directement applicables. Adressée au mariage, la critique porte à faux, et pourquoi ? parce que le mariage n'est pas rien que l'amour ; c'est la subordination de l'amour à la Justice, subordination qui peut aller jusqu'à la négation même de l'amour, ce que ne comprend plus, ce que repousse, de toute l'énergie de son sens dépravé, la femme libre.

Sans doute cette réprobation du mariage, si lestement exprimée, crée des impossibilités sans nombre, et pour l'ordre social établi sur la famille, et pour la conservation de l'espèce, et pour la bonne intelligence des deux sexes, et pour la femme, et pour l'amour même ; impossibilités qui, réagissant sur l'esprit de l'auteur, rendent à chaque instant sa narration absurde. Ces considérations ne regardent point Mme Sand : elle est *artiste*, et l'artiste, suivant l'esthétique de la femme libre, suit son idée, sans s'occuper de la réalité et de la raison des choses. Artiste et émancipée, Mme Sand suit donc son idée qui la conduit, romanesquement parlant, à l'impudicité la plus effrénée.

Les romans de Mme Sand abondent en combinaisons et en peintures dignes du célèbre M. de Sade, sauf les mots, qui, chez la première, sont à peu près toujours honnêtes. Dans *Valentine*, l'action se passe entre les gens que voici : une mère qui, selon l'expression vulgaire, a rôti le balai ; sa fille Valentine, faisant en l'absence de son mari l'amour

avec Bénédict; le mari de Valentine qui, aimant ailleurs, ne demande pas mieux que d'être cocu afin de faire *chanter* sa femme; la soeur de Valentine, chassée de la maison paternelle pour avoir fait un bâtard, et qui, amoureuse de l'amant de sa soeur, sert, faute de mieux, l'amour des deux jeunes gens; une confidente, demoiselle de village, promise d'abord à Bénédict, et qui, après avoir de dépit épousé un rustre, suit l'exemple de Valentine et de Bénédict. Il est entendu que les choses sont arrangées, le bon sens, la folie, le vice et la vertu distribués entre les personnages de telle sorte que les amants aient toujours raison, les maris et les papas semblent ridicules. Pour ajouter à l'émotion, il y a du sang et des morts.

Dans *Jacques*, autre priapée: une mère veuve, ayant pratiqué pendant son mariage l'amour libre, et, pour la sécurité de cet amour, l'infanticide; sa première fille, adultérine, vouée aussi à l'amour libre; sa seconde fille, légitime, mariée et faisant, comme sa mère et sa soeur, l'amour libre; ces deux créatures possédées tour à tour par le même amant, ce qui ne les empêche pas de vivre très-bien ensemble; le mari de la jeune, fils d'un des amants de la mère et frère putatif de l'aînée, laquelle le prend pour confident de ses amours: scandale, duels, suicide; triomphe de l'amour. A travers ce cataclysme on saisit à grand' peine *l'idée* de l'auteur, savoir, qu'amour, comme nécessité, n'a pas de loi.

J'ai cité tout au long la scène entre Pulchérie et Lélia: ce serait bien pis si je rapportais le viol de Rose et de Blanche; si je disais pourquoi Mlle Edmée est amoureuse de son petit ours et cousin Bernard de Mauprat: si je passais en revue le musée de Mme la princesse Quintilie, morganatiquement mariée à un étudiant allemand, et qui entretient chez elle, pour le plaisir de ses yeux et par fantaisie d'artiste, de jolis garçons et de jolies filles dont toute l'occupation est de faire l'amour: imitation des scènes de Caprée, esquissées par Tacite dans la vie de Tibère.

L'amour a beau être profond, sublime, héroïque, divin; il paraît bientôt insipide si une lubricité inventive ne l'assaisonne. **Changeons de Posture:** ce fut jadis toute la science de la fameuse Éléphantine; c'est encore, hélas! ce qui fait la meilleure part des histoires de Mme Sand.

Mais, l'égalité des sexes déclarée, le mariage banni, l'amour rendu libre, la volupté avec toutes ses joies prise pour règle et pour fin, quel sera le rôle de chaque sexe? On ne peut pas toujours vaquer à l'amour: il faut travailler, produire, administrer, soigner le ménage, élever les enfants. En quoi consistera la fonction de l'homme? En quoi, le ministère de la femme?

Nous connaissons la réponse de Mme Sand: On trouvera. Elle croit que cela se fait comme elle le dit. Par provision, et pour préparer les esprits à cette grande découverte, qui doit remplacer par un *lien plus sacré* le mariage, elle travaille de son mieux, bien qu'à son insu, à niveler les facultés entre les sexes, et tout d'abord à rabaisser le caractère de l'homme.

La femme auteur, surtout la femme émancipée, réussit difficilement à créer des caractères virils. Outre que la faiblesse ne peut pas naturellement exprimer la force, il y a ici une autre raison, qui est que la femme libre ne se grandit réellement que de ce qu'elle retranche à la taille de l'homme.

Dans les romans de George Sand, comme dans tous les romans de femmes libres, les hommes sont en général de deux sortes; ceux que l'auteur aime et qu'il présente comme modèles, et ceux qu'il n'aime pas. Il ne faut pas demander si les premiers sont peints à leur avantage, les autres chargés. Eh bien, de ces deux catégories de mâles, celle qui a le moins de valeur est en général celle des *amis de coeur* de l'écrivain, et la raison en est simple: conçus fatalement d'après le type *femmelin,* ils ont perdu, au moral comme au physique, leur masculinité, tandis que les autres, précisément parce que l'auteur ne les a point flattés, la

retiennent. Je prie ceux de mes lecteurs qui auraient la curiosité de vérifier le fait, de revoir les personnages de Bénédict, sir Ralph, Sténio, Téverino, Léone Léoni, Bustamente, Jacques, Bernhard de Mauprat après sa conversion, l'amant de Quintilie, etc. Vertueux ou coupables, tous ces êtres sont de même nerf, artistes, *bohèmes*, braves et dévoués, cela va sans dire, et beaux diseurs; mais, en fait, dépourvus de caractère, de sens moral et de sens commun.

A cette dépression systématique du sexe mâle, les femmes gagnent d'autant sans doute? Il n'en est rien. Les femmes de Mme Sand sont, comme ses hommes, de deux catégories: émancipées, c'est-à-dire esprits forts, coeurs secs, natures bilieuses, hautaines, rudes à l'abordage, au demeurant peu chastes, bien que le mot revienne à chaque ligne; non émancipées, c'est à dire lympathiques ou sanguines, molles, lâches, bêtes et perfides. Comparez sous ce rapport Lélia, Quintilie, Edmée, Sylvia, avec Pulchérie, Fernande, Athénaïs, Joséphine de Frénays, Juliette, la comtesse dans Téverino, etc. Valentine et Indiana, types indécis, tiennent des unes et des autres. Mme Sand, j'en ai fait ailleurs l'observation, a la plus triste idée de son sexe; hors les élues qu'elle crée à son image, elle les traite on ne peut plus mal. Elle fait dire à Sylvia, la stoïcienne, à propos de la fiancée de son frère:

»Elle a beau être aimable, elle aura beau être sincère et bonne: elle est femme, elle a été élevée par une femme; elle sera lâche et menteuse, un peu seulement peut-être; cela suffira pour te dégoûter«.

A force de chercher la liberté et l'amour, Mme Sand finit par perdre jusqu'à l'intelligence des choses morales: ainsi, dans Jacques, elle fait du frère le confident des amours de la soeur; dans le Champi, après avoir représenté l'enfant naturel comme un modèle de dévouement filial, elle lui fait épouser sa mère nourrice, malgré le cri de la conscience qui proteste contre cet inceste spirituel; dans Lélia, elle pousse le privilége de l'artiste jusqu'aux jouissances unisexuelles;

»La continence où vous vivez«, dit Pulchérie à sa soeur, provoque dans l'esprit des hommes de plus graves accusations que toutes mes galanteries. Mais peut-être ne trouvez-vous pas au-dessous de votre destinée d'être soupçonnée de mystérieuses et terribles passions, tandis que vous méprisez le vulgaire renom d'une bacchante«.

Ailleurs elle calomnie le mariage dans sa solennité nécessaire :

»J'ai enlevé ma compagne le jour de mon mariage ; par là, je me suis soustrait à tout ce que la publicité imbécile d'une noce a d'insolent et d'odieux. Je suis venu ici jouir mystérieusement de mon bonheur. — Nous n'avons eu que Dieu pour témoin et pour juge de ce que l'amour a de plus saint, de ce que la société a su rendre hideux et ridicule«.

L'idée n'est pas plus neuve que cent autres ramassées dans les immondices du siècle par Mme Sand. Il ne manque pas de gens qui se dérobent par la fuite à la publicité de leur mariage : ils ont raison puisqu'ils en rougissent ; mais il faut apprendre à ces gens-là ce qu'il appartenait à Mme Sand de dire, que, s'il y a lieu de rougir ici de quelque chose, c'est de cet amour prétendu *saint* et de ses *jouissances*, non du mariage, qui l'épure et l'affranchit. Que la concubine se voile, puisqu'elle suit la passion et se voue à l'amour ; mais que l'épouse se montre : elle a vaincu la chair, non plus seulement par l'amour, mais par la Justice et la charité.

D'après la théorie de l'amour libre, que suit fatalement George Sand, le mariage est réputé un marché infâme, et la jeune fille qui se marie sans inclination appelée *prostituée*. C'est toujours la logique du dévergondage, mise à la place de la raison du genre humain.

De tout temps la conscience des peuples a considéré comme luxure, fornication, prostitution, c'est tout un, l'usage que l'homme ou la femme fait de son corps dans un but de satisfaction passionnelle, paresse, orgueil, gourmandise, vanité jusques et y compris la délectation amoureuse. Au fond, la prostitution est toute subjective ; on ne se prostitue

réellement qu'à soi-même, non à autrui. Le mariage seul, subordonnant le plaisir à une fin supérieure, qui est la Justice, fait cesser la prostitution. Comment le coeur de Mme Sand, comment sa raison ne l'ont-ils pas compris?

La conscience des peuples dit encore que, chez la femme formée par la famille à la Justice, la pudeur est une certaine abhorrence du coeur et des sens pour tout ce qui a trait aux plaisirs de l'amour; la chasteté, une pratique inviolable de la pudeur. C'est pour cela que la pudeur, soit avant, soit après le mariage, n'existe véritablement que par le mariage; elle est l'effet de cette dignité matrimoniale qui, en sauvant les époux du fatalisme passionnel, leur inspire un amour calme et inaltérable.

Mme Sand n'a pu ignorer ces choses. Elle était mère lorsqu'elle écrivit son premier roman, et, la maternité n'eût-elle pas suffi pour les lui apprendre, l'expérience de Lélia les lui eût révélées. Comment sont-elles sorties de sa conscience et de sa mémoire? Ce qu'elle appelle chasteté est une certaine fraîcheur de l'imagination et des sens chez la femme qui n'a pas joui, ou qui, ayant passé par l'étamine, sait à force d'art conserver les apparences de la nouveauté. Je ne nie pas que pour un *amateur* cette qualité n'ait son prix; mais ne soyons pas dupes de l'équivoque. Cette chasteté-là peut se concilier avec tous les raffinements de la volupté; elle n'a rien d'innocent et de timide; elle peut se trouver jusque dans les maisons que surveille la police, et l'aisance avec laquelle les héroïnes de Mme Sand, une fois sûres de leur homme, passent du *nenni* à *l'ainsi*, prouve qu'il n'y en a pas une de chaste parmi elles.

Dans *Rose et Blanche*, elle nous montre une petite comédienne qui, vendue et livrée par sa mère, intacte encore, mais parfaitement instruite, dit à son acquéreur: *Faites, je vous laisse mon corps, je garde mon âme!* Conçoit-on une vierge de dix-huit ans parlant de ce style? Lucrèce, violée par Sextus Tarquin, se rend le même témoignage: *Corpus tantum violatum,* dit-elle, *animus insons;* mais elle est mère

de famille, et puis elle se tue. Lucrèce était une sotte, en vérité. Quel malheur pour cette Romaine, dont le suicide enfanta la République, que Mme Sand ne se soit pas trouvée près d'elle ! La femme libre eût appris à la matrone ce que l'Évangile dit quelque part, que ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme, mais ce qui sort du coeur. Collatin eût conservé sa femme, et tout le monde aurait fini par être content, Brutus excepté.

Après ce que je viens de dire, il n'y a plus rien, comme idée, à attendre de Mme Sand : nous la possédons tout entière. Cependant elle s'est mêlée un peu de tout ; en déroulant, sous forme de roman, sa théorie sur le mariage et l'amour, elle a voulu dire son mot sur tout ; mais partout elle n'a fait preuve que d'une orgueilleuse impuissance.

Philosophe, elle a fait de l'éclectisme à sa manière, disciple tour à tour de Lamennais, de Pierre Leroux, de Jean Reynaud et *tutti quanti*. Elle n'a pas de goût, dit-elle, pour la métaphysique : je le crois bien, il n'y a rien de moins métaphysique que la promiscuité. Elle se défend d'être athée : qu'en sait-elle ? J'ai eu la patience de lire jusqu'au bout *Spiridion*, attendant toujours le manuscrit révélateur : des pages toutes blanches m'auraient plus satisfait que les phrases creuses de ce sot évangile.

Sa politique est comme sa philosophie, empruntée aux sectes du siècle, depuis le babouvisme jusqu'au saint-simonisme. On peut en juger par ces maximes, prises de Louis Blanc, et que Mme Sand trouve fort **avancées** : *Tous les hommes ont un droit égal au bonheur* ; *A chacun suivant ses besoins, etc.*

De la critique, ne lui en demandez pas : elle décide de tout *in-promptu*, selon son intuition, comme quand elle dit :

»*J'aimais passionnément Virgile en français, Tacite en latin*«.

En 1855, Mme Sand, imitant Rousseau, publie en feuilletons l'*Histoire de sa vie*, 20 vol. in 8°. Je comprends, toute honte bannie, la spéculation ; mais comment n'a-t-elle pas

réfléchi qu'en se troussant de la sorte devant le public, elle autorisait le premier venu à la flageller, sans qu'elle eût le droit de se plaindre? *Donnez-moi trois lignes d'un homme,* disait un criminaliste, et *je le ferai pendre.* Je ne connais de la vie de Mme Sand que ce qu'il lui a plu d'en révéler dans ses confessions: eh bien, il n'est pas d'indignité dont je ne me fisse fort, par son propre récit, de la convaincre, s'il n'était encore plus évident pour moi que ce récit est fantastique, venant d'une émancipée, d'une folle! Ah! madame, vous fûtes autrefois une bonne fille; cessez d'écrire, et vous serez encore une bonne femme.

Par le style, Mme Sand appartient à cette école descriptive qui dans toute littérature signale les époques de décadence. Comme faiseuse de paysages, elle est la reine des artistes, sinon le roi des écrivains. Elle a donné, dans le genre bucolique, de jolies choses, qui lui ont valu une réputation méritée, et dont le succès a dû faire sentir en quelle médiocre estime le public tient ses grandes compositions. Dans celles-ci même, il existe une foule de sentiments et d'idées marqués au signe de l'époque, et qu'il faut savoir gré à Mme Sand d'avoir contribué à répandre. L'alliage n'est pas bon, mais il y a du bon. Ses descriptions ont aussi quelqne chose de lyrique qui contraste avec les dissections de Balzac. Mais, ainsi que le savent tous ceux qui se sont occupés de l'art d'écrire, ce style balloné, qu'imitent à l'envi nos dames de lettres, cette faconde à pleine peau qui rappelle la rotondité de la Vénus hottentote, n'est pas du style: c'est article de modes; et je ne suis que vrai en disant qu'il y a plus de style dans un aphorisme d'Hippocrate, dans une formule du droit romain, dans tel vers de Corneille, de Racine, de Molière, dans un proverbe de Sancho Pança, que dans tous les romans de Mme Sand.

Je crois inutile de multiplier davantage les exemples. Ce serait à redire sans cesse les mêmes choses: il me faudrait montrer toujours la femme, quand une fois la manie d'égalité et d'émancipation s'est emparée de son esprit, pour-

chassée par cette manie comme par un spectre; envieuse de notre sexe, contemptrice du sien, ne rêvant pour elle même qu'une loi d'exception qui lui confère, entre ses pareilles, les priviléges politiques et sociaux de la virilité; si elle est dévote, se retirant en Dieu et dans son égoïsme; si elle est mondaine, saisie par l'amour et en épuisant honteusement toutes les fantaisies et les figures; si elle écrit, montant sur des échasses, enflant sa voix et se faisant un style de fabrique, où ne se trouve ni la pensée originale de l'homme, ni l'image de cette pensée gracieusement réfléchie par la femme; si elle fait un roman, racontant ses propres faiblesses; si elle s'ingère de philosopher, incapable d'embrasser fortement un sujet, de le creuser, de le déduire, d'en faire une synthèse; mettant, dans son impuissance métaphysique, ses aperçus en bouts de phrase; si elle se mêle de politique, excitant par ses commérages les colères et envenimant les haines.

A toutes les époques, les femmes se sont fait une place dans la littérature; c'est leur droit et c'est notre bien, je suis loin de le méconnaître. Leur mission peut se definir: Vulgarisation de la science et de l'art par le sentiment, progrès de la Justice, par le juste amour, qui est le mariage. Qu'elles restent fidèles à ce programme: de brillants sucèes les attendent, et la reconnaissance des hommes ne leur manquera pas.

Mais la femme libre, la femme messie, exprimant la subordination de l'idée à l'idéal, de la Justice à l'amour, cette créature-là n'existe pas: c'est un mythe, qui, comme tant d'autres fictions de la prescience humaine, doit être renversé pour être vrai; pris au sens littéral, ce n'est plus, comme la prostituée de Babylone, qu'un emblème d'immoralité et de dégradation*).

P. J. Proudhon.

*) *Addenda*: »Distinguant en elle la femme de l'écrivain, j'ai parlé de la première avec bienveillance et estime, et rejeté sur d'autres, autant que je l'ai pu, les idées et les

actes que ses propres publications m'autorisaient à lui reprocher publiquement. La vérité et la justice me défendaient de pousser plus loin les ménagements... Cette distinction faite entre la personne et l'écrivain, j'ai cru que les ouvrages de Mme Sand appartenaient à la critique, et non-seulement ses ouvrages, mais toute sa vie amoureuse, vie très-peu cachée, comme chacun sait, racontée en partie et confessée par elle-même, et qui n'est autre chose que la mise en pratique des théories répandues dans ses livres. Mme Sand n'est point une Genlis, faisant des livres d'éducation et de morale, tandis qu'elle s'abandonne aux évolutions de la plus licencieuse volupté. Telle n'est point Mme Sand, dont chacun peut condamner les idées et les aventures, mais dont la probité reste du moins intacte..... la seule estimable, car elle est la seule qui ait eu la franchise de *mettre sa vie et ses écrits d'accord avec ses sentiments*. Il est vrai que les conséquences pouvaient un jour en être graves : mais à qui la faute ? C'est une partie terrible que Mme Sand a osé jouer ; elle l'a perdue, voilà tout. — Si j'avais eu à répondre devant la Justice française aux interpellations de Mme Sand, voici quelle eût été ma réponse :

»Est-il vrai, madame, que dans *Valentine, Indiana, Lélia, Jacques* surtout, etc., vous avez attaqué le mariage comme une institution immorale et barbare? Est-il vrai que vous avez constamment mis au-dessus de l'amour légitime l'amour libre ? Est-il vrai que vous avez poussé (dans *Lélia* etc.) la *fantasia* érotique et romanesque jusqu'à effleurer la description de cet amour auquel Sappho, à ce que disent les biographes, a donné son nom, mais non pas sa gloire ? Si vous niez, nous allons citer les passages. Est-il vrai, d'autre part, que vous nous avez raconté, tout au long, dans vos *Mémoires*, l'histoire de votre divorce, histoire dans laquelle on voit un certain Everard, avocat, un de vos aspirants sinon de vos amants, se charger, contre toute pudeur, de votre défense ? Ne nous avez-vous pas raconté dans ces mêmes *Mémoires*, l'histoire de votre séjour aux îles Baléares avec

un autre personnage, bien connu pour avoir été aussi l'un de vos amis intimes? Quelqu'un ignore-t-il que dans les deux romans ayant pour titre, l'un *Elle et Lui,* qui est de vous, l'autre, *Lui et Elle,* qui est d'une autre main, *Lui* c'est Alfred de Musset, en compagnie duquel vous avez fait un voyage en Italie, et *Elle,* c'est vous-même? Tout cet affichage de votre personne, est-ce moi qui en suis coupable? Cette *publication* de votre vie, en ai-je pris l'initiative? Vos aventures, dont vous faites trafic comme de vos romans, tout cela ne fait évidemment qu'un: est-ce grâce à mon indiscretion ou grâce à l'intempérance de votre plume? Eh bien, madame, vous n'avez qu'un moyen de sauver votre considération, c'est *d'abjurer, de condamner vos romans, c'est de demander au public pardon de vos scandales, par vous-même publiés et mis en vente,* ou bien de rester vous jusqu'à la fin. Dites, si vous voulez, avec Fourier et M. Enfantin: Oui, je nie le mariage, et je le nie consciencieusement; oui, j'affirme, sur mon honneur et sur mon âme, la liberté des amours; oui, j'avais le droit de me séparer de mon mari et de lui choisir un remplaçant: tant pis pour l'inepte et injuste législation qui me le défendait. J'ai pu être malheureux dans mon second, dans mon troisième, dans mon quatrième et dans mon trentième choix: c'est la faute d'une société dont les détestables moeurs pervertissent les caractères les plus généreux et les coeurs les plus aimants. Mais les déceptions de ma vie ne sont pas une raison d'accuser la loyauté de mon caractère, la probité de ma vie et la pureté de mes moeurs.... Dites cela, madame, et je suis prêt à reconnaître à mon tour, que non-seulement vous êtes la plus loyale et la plus probe des femmes, mais qu'à votre point de vue vos moeurs sont sans reproche. Je fais plus: tout en vous plaignant, je vous admire. Seulement je vous ferai observer que vous n'avez pas de plainte à former: votre cas ne tombe pas dans ceux prévus par la loi sur la diffamation. Vous êtes, comme je le suis, mais à un autre point de vue, vous êtes, dis-je, *en révolte contre la société.*

Osez mettre, comme je m'efforce de le faire, votre vie d'accord en tout avec vos maximes, et si l'on ne vous suit pas, vouz pourrez du moins compter sur l'estime autant que sur la pitié de tous les honnêtes gens. Que si, au contraire, vous prétendez rendre inviolables à la critique des faiblesses que vous-même avez pris soin de révéler au monde, que vous *avez fait entrer, autant qu'il a dépendu de vous, dans les moeurs publiques, après avoir essayé de les glorifier par vos théories*; si vous prétendez jouir à la fois des bénéfices de la vertu vulgaire, des joies de la licence et de l'orgueil du paradoxe, je ne puis que vous répéter en présence des magistrats ces mêmes paroles que la lecture de vos romans m'avait dans le premier moment arrachées, et que la connaissance de votre vie m'a fait retirer ensuite : *Hypocrite, scélérate, fille du marquis de Sade, digne de pourrir le reste de vos jours à Saint-Lazare*... Et s'il se trouve une justice pour me condamner, je dirai qu'il en est de cette justice comme de vous, et je subirai ma condamnation«. *Proudhon.* Éclaircissement.

LE COSMOPOLITISME RÉVOLUTIONNAIRE ET SES DOCTRINES EN FRANCE.

LA RÉVOLUTION EST LE CONTRAIRE DE L'IDÉE DE PATRIE.

Une sorte d'émulation *patricide* règne dans le camp de la démocratie; c'est à qui ira le plus loin dans le sens contraire, à qui poussera le plus à un cosmopolitisme fatal, à qui effacera le plus les frontières qui protégent notre nationalité. Il n'y a plus de Pyrénées, dit un jour Louis XIV; mais la Révolution, qui semble avoir puisé dans sa haine des tyrans le goût de les imiter, ne se contente pas d'aussi peu que le roi-soleil; il n'y a plus ni mers, ni fleuves, ni montagnes qui l'arrêtent. Écoutons un peu ses paroles; quel est l'avenir qu'elle se promet, quels sont les plans qu'elle caresse,

quelles sont les prophéties qu'elle émet? Sans compter plus longtemps les débris des anciennes sectes socialistes, humanitaires et autres, qui n'eurent jamais qu'un médiocre souci de l'idée de patrie, voyons les nouvelles doctrines enfantées par la démocratie. Il y en a jusqu'à quatre qui se sont fait jour récemment; or, toutes quatre déclarent hautement que l'idée de patrie a fait son temps, que l'ère des nationalités a cessé, que l'heure est venue où la vaste humanité doit enfin entrer en scène et se substituer à toutes les démarcations arbitraires entre lesquelles ses enfants, parqués en peuples distincts, ont eu le tort de patienter tant de siècle.

Nous avons vu à l'oeuvre la première de ces doctrines, et nos rues porteront longtemps encore les marques de ses fureurs : C'est la Commune, un des plus singuliers mouvements de colère qu'il y ait dans l'histoire de l'humanité. Avez-vous jamais rencontré un enfant essayant d'attraper sa ressemblance dans un miroir, et, dans son impatience de ne pouvoir y parvenir, jetant le miroir à terre et le brisant en mille pièces? Où bien vous rappelez-vous ce chef barbare qui, pour s'assurer de la puissance de je ne sais quelle divinité, approcha l'idole de son oreille en l'invitant à lui parler, et, n'ayant rien entendu, la lança loin de lui avec fureur? Voilà l'image de la Commune. Désespérant de trouver dans la patrie un auxiliaire pour la réalisation de ses lubies, elle a eu recours à l'expédient facile, mais inefficace, de l'enfant et du barbare; elle a tâché de la mettre en pièces. Les sergents et les lieutenants teutoniques qui connaissent leur Hegel auront pu vérifier une des lois de sa philosophie de l'histoire en assistant à cette entreprise mémorable de la démocratie française, qui, de propos délibéré, essayait de remettre la société dans l'état que le célèbre penseur appelle l'état atomistique, c'est-à-dire cette désagrégation par laquelle chaque molécule sociale, rendue pour son malheur à sa liberté absolue, tourne de ci, de là, en aveugle, dans le vide, à la recherche d'un nouveau centre

d'attraction. Cette désagrégation ou état atomistique ne se présente dans l'histoire que comme un fait de fatalité, elle ne s'opère qu'à la suite de longs malheurs, réitérés pendant des siècles à des distances trop rapprochées pour que le pouvoir réparateur de la société puisse égaler le pouvoir de destruction de la force ennemie. C'est ce qui a eu lieu dans le monde romain lors de l'invasion des barbares, c'est ce qui a eu lieu encore à la destruction de l'empire de Charlemagne. Ainsi la Commune, comme moyen de progrès, nous proposait sérieusement de nous mettre d'un coeur léger dans l'état où nous serions, si vingt invasions allemandes, comparables à celle que nous avons dû subir, avaient pendant deux siècles brisé parmi nous tout lien social par leurs efforts réitérés. Comme perspective de bonheur et de grandeur, une fois échappés à ce chaos, nous avions la chance de revenir sans doute soit aux divisions des clans celtiques, soit au morcellement féodal ; favorisés eussions-nous été si le hasard des circonstances propices nous avait élevés jusqu'au dégré de puissance des mille petites républiques de l'Italie du moyen âge. Je n'ai pas besoin de beaucoup insister pour montrer comment une doctrine semblable est la négation la plus enfantine de l'idée de patrie, et je passe à une autre opinion.

La seconde opinion n'est pas sortie jusqu'à présent des sphères de la discussion, et, espérons-le, n'en sortira pas. Modérée dans la forme, elle ne prouve cependant qu'une chose, c'est que la Révolution porte à ses propres doctrines un médiocre intérêt, et qu'il ne lui en coûte rien de se déjuger lorsque les faits semblent aller à l'encontre des dogmes politiques qu'elle a émis. S'il fut jamais en effet une opinion qui eût pour elle force de dogme, c'est bien celle de l'unité et de *l'indivisibilité* de la patrie, qui, dans les conciles de la vieille Montagne, fit prononcer tant de sermons fiévreux et de prônes furibonds aux pères et aux pontifes de la démocratie. Ce fut le premier article du

credo de la Terreur, le *shibboleth* dont la prononciation faisait reconnaître immédiatement l'orthodoxie révolutionnaire. Vous vous rappelez cette terrible accusation de fédéralisme qui envoya les Girondins à la mort, promena l'échafaud dans tant de provinces, et fit couler tant de sang. Eh bien! voilà qu'au bout de quatre-vingts ans une fraction de la démocratie, et non la moins jacobine, s'apercevant enfin que cette centralisation excessive qui fut leur idole rend toute liberté sérieuse fort difficile, et ne vaut rien surtout pour des hommes qui sont plus souvent dans l'opposition qu'au pouvoir, s'avise de reprendre à son compte le système que les Girondins n'avouèrent jamais expressément, le dépasse même, et parle d'organiser la France par groupes géographiques. Ainsi voilà la Révolution qui rêve de relever les provinces après les avoir abolies radicalement. Pour une telle oeuvre, il est trop tard; le fédéralisme girondin aurait pu réussir sans trop de peine à une époque où l'esprit provincial était encore entier, où le rouleau égalitaire d'une administration uniforme n'avait pas fait de tout le pays une immense Champagne politique. A l'époque où les Girondins le proposèrent, ce système ne portait aucune atteinte à l'idée de patrie, continuait la vieille France dans la nouvelle, et permettait aux populations de rattacher sans peine leurs anciennes habitudes à leurs nouveaux devoirs, mais l'unité absolue ayant prévalu, a donné maintenant sa forme définitive à la patrie, et ce serait la blesser plus mortellement peut-être qu'on ne le pense que d'essayer de rendre une indépendance même relative à chacun des membres de ce vaste corps. L'unité, voilà pour le moment tout ce qui nous reste; cette unité, la Révolution nous l'a donnée en partie et quand aujourd'hui elle parle même avec bonne intention d'y porter atteinte, elle choisit mal son heure.

La troisième opinion ne se contente pas d'ambitions si mesquines. Portant résolûment ses vues au-delà de la patrie, qu'elle abandonne décidément comme centre de vie

distincte, elle ne fait plus qu'une seule nation de tous les peuples de l'Europe, qu'elle relie dans une vaste fédération. C'est le système dit des états-unis d'Europe : il a trouvé récemment quelque faveur auprès des démocrates qui, ayant voyagé ou guerroyé en beaucoup de pays, ont fini par ne plus tenir bien décidément à aucun, ou des esprits à visées étendues qui disposent les peuples pour la paix sans plus de façons que Napoléon Ier pour la guerre. Cette opinion séduisante n'est pas, on le voit, à la veille de devenir un fait, et, si elle a une importance immédiate, ce n'est que par la bonne grâce avec laquelle la démocratie fait enfin l'aveu que la patrie lui semble une institution surannée, insuffisante à satisfaire aux nouvelles aspirations des peuples; mais, devînt-elle une réalité, elle resterait encore une chimère : seulement la chimère courrait risque d'être sanglante, et ici nous parlons non pas du sang qu'il en coûterait pour l'établir, mais de celui qui coulerait à flots en conséquence de la réalisation d'un tel rêve. Tremblez, si jamais cette fédération fraternelle se réalise ; ce jour-là, empruntez leurs ailes aux aigles, allez vous abattre dans un hémisphère où les peuples seront encore parqués en nations ennemies. C'est pour assurer à l'humanité les bienfaits de la paix que cette opinion rêve une fédération européenne analogue aux États-Unis d'Amérique ; mais le jour où un tel système prévaudrait sur ce vieux continent, où tant de peuples, tous séparés par la langue, les habitudes, les religions, les traditions, les différences de génie et d'âme, les divers degrés de civilisation, se trouvent réunis et ne sont retenus de se précipiter les uns sur les autres que par la force de contrainte des gouvernements qui les isolent assez pour leur faire croire qu'ils s'aiment, la guerre aurait trouvé un élément inépuisable, et sévirait avec une fureur que l'humanité n'a pas encore connue. La fraternelle concorde que nous voyons régner entre la Croatie et la Hongrie serait l'image en miniature de la concorde qui régnerait au sein de cette fédération. Les peuples libres de tout frein d'au-

torité, se trouvant alors en présence les uns des autres, s'apercevraient bientôt qu'ils sont plus irréconciliablement divisés par leurs manières différentes de sentir et de comprendre les mêmes choses qu'ils ne l'étaient par leurs diverses formes de gouvernement, et qu'il y a plus de distance entre les manières dont un Saxon et un Latin comprennent la démocratie qu'il n'y en a entre la république et la monarchie. Quelle bataille par exemple que celle qui éclaterait le jour où la démocratie des citoyens de l'ex-France et la démocratie des citoyens de l'ex-Allemagne reconnaîtraient qu'elles ne pensent sur rien de la même façon, et qu'en conséquence il y en aurait une de trop dans le monde! Depuis le jour où les 800,000 hommes de Tamerlan rencontrèrent à Ancyre les 600,000 hommes de Bajazet, le monde n'aurait rien vu d'aussi horriblement beau. Si, comme je serai presque tenté de le croire, ceux qui rêvent une telle fédération ont un goût prononcé pour les apocalypses, ils auraient chance d'être satisfaits, et, après s'être délectés de ce spectacle, ils en seraient quittes pour proposer comme remède et préservatif le retour à l'idée de patrie.

La quatrième doctrine enfin, — est-ce bien doctrine qu'il faut dire? — est celle que représente la fameuse société dont l'existence révélée récemment a été une surprise pour le plus grand nombre, mais n'a étonné aucun esprit habile à reconnaître à mille symptômes fugitifs les variations prochaines de l'atmosphère politique. C'est la plus sérieuse, en ce sens que c'est la plus menaçante, et aussi parce que son ambition va directement beaucoup plus loin que l'ambition d'aucune autre. Nous avons eu dans la Commune un commencement de réalisation de cette doctrine, bien faible commencement, mais par le prologue il est aisé de préjuger la nature de la pièce. Quel est l'Attila secret, quel est le Tamerlan inconnu qui a rêvé une semblable conception? Ces noms sont ici parfaitement à leur place, car il ne s'agit de rien moins cette fois que de la conquête même

du monde civilisé. C'est la guerre, la guerre déclarée ouvertement, non point pour telle ou telle cause isolée ou pour tel ou tel pays, mais pour toutes les causes et tous les pays à la fois. Remarquez ici le pas gigantesque que la Révolution vient de faire dans cette voie fatale d'universalité où elle s'est engagée. Ici non-seulement les prétentions sont universelles, mais la stratégie et la tactique sont universelles aussi. Autrefois dans les luttes que livrait la démocratie, il n'y avait jamais qu'un point de l'espace qui fût intéressé à l'issue de la bataille ; cette fois le repos de l'Europe entière est enveloppé dans les chances de chacun de ses combats. Cette doctrine nous déclare nettement qu'il n'y a plus de démocraties nationales, qu'il n'y a qu'une seule et même démocratie régie par un seul et même désir, un même vouloir, un même intérêt, — qu'Angleterre, Allemagne, France, Belgique, ne sont que les noms des localités où elle se popose de livrer ses futures batailles, les expressions géographiques qui lui serviront seulement à rappeler les chances heureuses ou malheureuses qu'elle rencontrera dans le cours de la lutte. Ce n'est rien moins qu'une moitié de l'humanité civilisée qui se propose de se jeter sur l'autre, et qui en fait nettement l'aveu. Si cela n'est pas grand, c'est au moins aussi gigantesque qu'on puisse le souhaiter ; en tout cas, cela dépasse, et de beaucoup, les rêves des ambitions les plus hautaines et des imaginations les plus effrénées. Ainsi voila la démocratie qui prend à son compte le rôle des grands conquérants contre lesquels ses docteurs se sont élevés autrefois avec tant de violence, et qui aspire ouvertement à l'empire universel ! Elle ne se contente pas de rejeter tout ce qui n'est pas elle, elle annonce qu'elle n'acceptera rien qu'elle-même, et qu'elle ne nous laissera pas même la liberté des *giaours* dans les pays musulmans. Elle s'arme non pour se défendre, mais pour conquérir, et elle veut conquérir pour éviter qu'aucune autre puissance lui dispute la domination. Un *islamisme matérialiste,* voilà la forme nouvelle que revêt la démocratie. Elle ne nous propose plus d'affran-

chir l'humanité de toute tyrannie, elle nous apporte la sienne; elle ne nous propose plus de tolérer toutes les croyances, elle nous apporte l'intolérance de sa loi; elle ne réclame plus de nous la reconnaissance de sa liberté, elle nous demande l'obéissance à sa domination. Elle est entrée dans la voie qu'ont traversée toutes les puissances enivrées d'elles-mêmes, et au bout de laquelle elles ont toujours trouvé la défaite et le tombeau. En commençant ces pages, j'avais presque peur d'énoncer cette vérité trop vraie: »*La Révolution est le contraire de l'idée de patrie*«, et je n'avançais qu'en tremblant; mais remarquez-vous comme d'étape en étape l'examen de ses tendances nous a menés loin de la patrie, et avions-nous tort de douter que nous pussions compter sur elle pour nous la conserver?

ÉMILE MONTÉGUT.

Imprimerie de Breitkopf et Härtel à Leipzig.

Imprimerie de Breitkopf & Härtel, Leipsic.

65 487ST BR4 5104 GBC
11/94 53-005-00

Stanford University
3 6105 016 324 1

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIE
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 da

DATE DUE